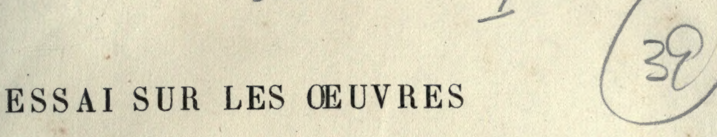

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01149455 6



ESSAI SUR LES ŒUVRES

ET LA DOCTRINE

DE

MACHIAVEL

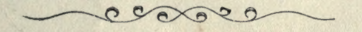
AVEC LA TRADUCTION LITTÉRALE

DU PRINCE

ET DE QUELQUES FRAGMENTS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

PAUL DELTUF



PARIS
C. REINWALD, LIBRAIRE ÉDITEUR
15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15
1867

On a beaucoup écrit sur Machiavel, et il a été jugé diversement, mais les ouvrages qui lui sont spécialement consacrés ne sont pas ceux où il est le mieux apprécié, et il faudrait un volume pour les analyser. Outre cela, nombre d'écrivains autorisés ont parlé de lui en termes remarquables, mais l'ensemble de ces fragments formerait un volume encore; j'ai donc dû m'interdire toute exposition de cette nature, car, tout en tenant compte des opinions émises sur Machiavel, je ne m'étais pas proposé de les discuter.

Personnellement j'ai cherché à faire connaître un écrivain mal connu, parfois calomnié, éminent, il me semble, en prouvant, sans le disculper sur tous les points, qu'il a des côtés excellents, en le présentant par le moyen de quelques développements au milieu de la société où il a vécu.

Je ne me dissimule pas d'ailleurs les difficultés de

l'entreprise, et j'appelle, sur cette tentative nouvelle pour moi, toute l'indulgence de la critique. On me permettra d'ajouter que j'ai fait de mon mieux, vaille que vaille; j'espère donc qu'on appréciera du moins l'effort de l'auteur et qu'on ne lui refusera pas la sincérité de convictions et de langage, faute de laquelle un écrit de cette nature serait sans valeur.

P. D.

ESSAI

SUR

MACHIAVEL

CHAPITRE PREMIER

... Poussé par ce désir naturel qui fut toujours en moi de faire sans considération d'aucune espèce ces choses que je crois devoir tourner au profit de tout le monde et de chacun, j'ai délibéré d'entrer dans une voie qui n'a encore été foulée par personne; si j'y trouve des difficultés et des ennuis, elle pourrait bien aussi me valoir en récompense l'estime de ceux qui prendraient mes fatigues en considération.

MACHIAVEL. *Discours sur la première Décade de Tite-Live.*

La vie privée et politique de Machiavel; ses fonctions, son emprisonnement, sa torture; ses travaux, ses plaisirs, sa fortune, son caractère, sa personne et sa mort, d'après les Lettres familières.

La vie de Machiavel a été souvent écrite, et n'ayant à produire nul document nouveau sur cet objet, je voulais d'abord n'en rien dire, mais c'eût été une lacune regrettable dans cet *Essai*, et je tenterai de la combler avec des renseignements qui auront du moins le mérite de l'authenticité, en ce que je m'astreindrai à les tirer autant que possible des œuvres mêmes de notre auteur.

La famille des Machiavelli, qui signait officielle-

ment : *Maclavellorum familia*, *cives Fiorentini* [1], tenait, dit-on, à ces marquis de Toscane dont l'héritage échut à la comtesse Mathilde en 1076, et, joint aux possessions de la maison de Canossa, la constitua souveraine d'un territoire plus vaste que certains royaumes. Cependant les Machiavelli, dont le domaine jouxtait celui de la république de Florence, eurent maille à partir avec elle et succombèrent dans la lutte. Défaite honorable qui donna lieu à un arrangement, en vertu duquel cette maison fusionna avec sa puissante voisine, si je puis me servir ici d'un mot essentiellement moderne, et auquel se rattachent certains souvenirs qui provoqueront plus d'un sourire malicieux. Accueillis dans leur nouvelle patrie avec plus de paroles que d'effets, les Machiavelli n'y exercèrent pas moins, à diverses époques, des magistratures importantes. En ligne maternelle l'origine de Niccolò Machiavelli, que j'appellerai désormais Machiavel à la française, était noble aussi, quoique moins illustre. Sa mère, femme de mérite, érudite et poëte, était des comtes de Borgonuovo di Fucecchio, connus dès le xe siècle, et qui avaient donné à Florence des gonfaloniers et des prieurs. Le père de Niccolò avait lui-même exercé des fonctions publiques, grâce auxquelles il suppléait, dit la préface de l'édition que j'ai sous les yeux [2], à l'insuffisance de sa fortune. Le savant ano-

1. Lettre I des Lettres familières.

2. Opere di Niccolò Machiavelli, cittadino e segretario fiorentino. 11 vol. in-12. Italia, MDCCCXIX.

nyme aurait pu ajouter que la république ne se piqua jamais de générosité envers la famille ; Machiavel est le type assez rare, il est vrai, de l'homme d'État mal payé. Après avoir traité les plus grandes affaires de son temps, il mourut pauvre, comme il avait vécu. Ni le fameux cardinal Pole, ni Gentillet, ni Possevin n'eussent osé incriminer la probité du secrétaire.

De la jeunesse de Machiavel, de son éducation, on ne sait pas grand'chose. Né à Florence le 14 mai 1469, il eut pour maître Marcello Virgilio, érudit et homme d'État, sous lequel il donna des preuves d'une rare intelligence, et en 1498, à vingt-neuf ans, il obtint au concours les fonctions de chancelier de la deuxième chancellerie... « *Niccolaò de Machiavellis... habuit majorem numerum fabarum nigrarum; et sic, juxta legis formam, remansit electus pro dicta secunda cancellaria loco dicti ser Alexandri Braccesi; et pro residuo temporis electionis ipsius ser Alexandri cum eodem salario...* » Ainsi s'exprime le décret de sa nomination ; au mois de juillet de l'année suivante, un an après jour pour jour, il adjoignit à son premier titre celui de secrétaire des Dix de Liberté et de Paix. On l'avait nommé à ce poste pour un mois, il l'occupa quatorze ans. C'est sa grande époque, car avec cela il fut chargé de missions diverses. La première, l'année même de son entrée aux affaires, fut auprès du prince de Piombino ; la seconde auprès de Catherine Sforza, fille naturelle de François Sforza II et veuve du seigneur de Forli. Machia-

vel fut ensuite délégué au camp contre Pise; puis envoyé en France (1500) [1], à Arezzo, auprès du duc de Valentinois (1502); à Sienne, en cour de Rome; une seconde fois en France (1503); à Pérouse, à Sienne, en diverses parties de l'État florentin. L'an 1506 le ramène à Rome, l'an 1507 le pousse vers le Nord, chez l'empereur Maximilien Ier. Il retourne à Pise, va à Mantoue et passe en France pour la troisième fois (1510). Il assiste au concile de Pise, ou du moins à ses actes initiaux et repasse en France. En 1521 se place cette amusante mission auprès des Frères-Mineurs de Carpi, qui donna lieu entre Guichardin et Machiavel à une correspondance d'une gaieté folle et même à de vraies espiègleries d'écoliers. Secrétaire en 1526 de la ligue contre Charles-Quint, Guichardin cherche à rattacher son ami à la vie politique en lui conférant des fonctions intimes auprès de sa personne, trait à jamais honorable pour sa mémoire après ce qui s'était passé; nous le dirons tout à l'heure.

Mais si l'on considère que dès 1512 à 1521 Machiavel fut en disgrâce, on voit qu'en quatorze ans, il s'acquitta, et toujours avec une adresse consommée, de près de trente missions — je n'ai cité que les principales — sans cesser ses fonctions ordinaires autrement que par suite de son absence. Voilà le

1. Chez les Florentins l'année commençait le 25 mars, jour de l'Incarnation, et ce style ne fut reformé qu'en 1750. Nos dates sont établies d'après le style moderne, bien entendu.

nombre des légations, à quelques-unes près; en voici la qualité.

Machiavel va-t-il en France, c'est alors que s'émeut entre Jules II et Louis XII cette grande querelle qui aboutit au concile de Pise, lequel, il est vrai, n'aboutit à rien, mais dont la seule annonce altéra si profondément les rapports de Florence et de la France. Est-ce à Trente que nous retrouvons Machiavel? Maximilien songe alors à passer en Italie où l'appellent Venise et Rome, et à s'y faire couronner roi, au grand émoi de la France. A Imola il voit César Borgia, mis à deux doigts de sa perte par la révolte d'Urbin [1]; à Sinigaglia, sous ses yeux, s'accomplit le crime par excellence de cette odieuse politique, alors que le Valentinois attire auprès de lui les Vitellozzo et les Orsini pour les assassiner. A Rome, Machiavel assiste à la création du pape Jules II della Rovere, précédemment cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens, ce grand ennemi de César Borgia, dont une maladie de langueur a déjà commencé la déconfiture. Sa sinistre étoile a pâli; Don Michel se retire et n'arrivera pas chez lui; un autre capitaine du duc a trahi, et alors qu'on le ramène lui-même à Rome, à moitié libre et prisonnier, fort malade avec cela, Machiavel est encore là.

Un peu plus tard, Jules II parcourt-il l'Italie pour

1. Le duché et la ville d'Urbin dont il s'était emparé un an auparavant par des manœuvres qu'on connaîtra bientôt.

ses entreprises, Machiavel le suit, cause avec lui, note sa pétulance, son sans-gêne, sa franchise apparente, son ambition démesurée et nous les rend au vif. A combien d'autres choses intéressantes n'a-t-il pas été mêlé! Écrivain, penseur, quelle valeur il a donnée par la force des choses à cette série de dépêches réunies sous le nom de *Légations de Machiavel*, on l'imagine aisément; néanmoins, cette collection, si précieuse qu'elle soit, laisse souvent beaucoup à désirer, cela pour des raisons que je dirai en leur lieu.

En 1512, toute cette fortune croula. Impliqué dans une conspiration contre le cardinal Jean de Médicis, depuis Léon X, Machiavel est cassé de ses emplois, banni du territoire; puis incarcéré, et mis à la torture [1]. Machiavel était-il innocent? Les meilleurs esprits de l'Italie et notamment M. Polidori (si j'en juge par une note de sa main consignée dans son édition de *Opere minori*), paraissent croire que non. Personnellement je n'ai rien à opposer de formel à l'opinion d'hommes aussi autorisés que M. Polidori et quelques autres, et je me contenterai de dire, sans trancher la question, que la complicité du secrétaire reste douteuse à mes yeux. Grand partisan des gouvernements établis, d'humeur expansive, jamais homme n'eut moins la mine d'un conspirateur. Pourquoi eût-il conspiré contre les Médicis dont il avait tout à attendre et, la suite le prouva,

1. Jacopo Nardi, *Istor. della città di Fir.*, lib. VI.

au fond favorables à celui qu'ils soupçonnèrent trop légèrement, prévenus par la calomnie sans doute? Républicain dans l'âme, Machiavel pouvait porter quelque ombrage à la maison de Médicis, grisée de sa fortune nouvelle, mais, quoique républicain, Machiavel n'aspirait qu'à la formation d'une monarchie forte, qui délivrât l'Italie du joug détesté des barbares : « *A ognuno puzza questo barbaro dominio,* » s'écrie-t-il dans la prosopopée du *Prince*, et c'était sur la maison de Médicis qu'il avait jeté les yeux pour l'accomplissement de ce rêve de toute sa vie. Et non-seulement il était fort attaché aux Médicis, mais il estimait fort leurs errements politiques : « Je dis donc (et c'est aussi ce qu'en pensent certaines personnes) qu'on ne saurait imaginer un gouvernement plus sûr que ne le fut dans le temps celui de Côme et de Laurent ; quelques-uns le désireraient plus large. Ceux qui voudraient un gouvernement semblable à celui de Côme, disent à l'appui que les choses retournent facilement à leur nature, et puisqu'il est naturel aux citoyens de Florence d'honorer votre maison, de jouir des grâces qu'elle lui a faites, d'aimer ce qu'elle aimait, ce dont elle s'est fait une habitude depuis soixante ans ; il est impossible qu'avec les mêmes institutions ne revienne pas le même esprit.... On ajoute à ces raisons, celle de la nécessité : comme Florence, dit-on, ne peut rester sans chef, il vaut mieux que ce chef soit d'une maison à laquelle elle est tant attachée ; n'avoir pas de chef, c'est vivre dans la confusion ; en

prendre un ailleurs, c'est le prendre avec moins de réputation et moins de satisfaction pour tout le monde [1]. »

Même en faisant la part de la complaisance, et Machiavel n'est pas à l'abri d'un semblable reproche surtout dans cet écrit, cela n'est pas d'un ennemi des Médicis. Je n'ai donc pu me refuser au plaisir de citer un passage qui semble corroborer mon opinion. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la torture n'arracha point d'aveux au patient : le bourreau se lassa le premier. Quant au supplice, ce fut celui de la corde : « *Questa vostra lettera mi ha sbigottito più che la fune* » écrit Machiavel à Vettori, le 15 avril 1513. Le sonnet ci-dessous jette un jour sinistre sur ce point : il est adressé à Julien de Médicis [2].

« J'ai une paire de courroies aux pieds, Julien, et six traits de corde sur les épaules ; du reste de

1. Discorso sopra il riformar lo stato di Firenze, fatto ad instanza di papa Leone X. Edition Le Monnier.

2. Frère du cardinal Jean, un des meilleurs de la famille. A la suite d'une rivalité d'amour et tous deux fort jeunes, Jean lui avait donné un coup de couteau, bien que Jacopo Nardi affecte de ne parler que d'une querelle au ballon. Pierre voulut le faire condamner à mort, mais on lui représenta que c'eût été se déshonorer que de sévir ainsi contre son propre sang, et les deux jeunes gens furent exilés tout simplement. Dix-huit ans après l'exil de Pierre, qui s'était noyé dans le Garigliano à la suite de circonstances que nous nous réservons de rappeler un peu plus tard, les Médicis rentrèrent à Florence, qui fut alors gouvernée par Julien, sans éclat, mais assez honnêtement.

mes misères je ne veux rien dire : voilà comment on traite les poëtes.

» Ces murailles sont pleines de poux gros et gras, à les prendre pour des papillons ; il n'y eut jamais Roncevaux, ni sous les arbres de Sardigna [1], puanteur pareille à celle de mon aimable séjour.

» C'est avec cela un bruit à croire que Jupiter tonne avec toutes ses foudres sur la terre.

» On ferre celui-ci, celui-là on le déferre, à grand bruit de serrures, de clefs et de cadenas ; l'autre crie qu'il est trop loin de terre.

» Mais ce qui me chagrine le plus, c'est que l'autre jour, en sommeillant vers le matin, j'ai entendu des gens qui chantaient : on prie pour vous. Mais qu'ils aillent à la malheure ces gens-là ; votre affection, bon père, ne voudra pas leur laisser le soin du dénoûment. »

Cette fois encore les muses consolatrices s'étaient glissées dans le cachot du pauvre prisonnier, avec un rayon de soleil. Quant « à ceux qui se plaignent d'être trop loin de la terre, » c'est que la torture de la corde consistait à suspendre le patient par les épaules, avec des poids aux jambes, puis à l'élever à une certaine hauteur et à le laisser retomber ; on se servait pour cela d'une poulie. « L'on prie pour vous, » est une allusion aux condamnés à mort qu'on menait au supplice. Les autographes de ces sonnets, trouvés par un Florentin nommé Giuseppe

1. Le Montfaucon de Florence.

Aiazzi, sont présentement en Angleterre. Si l'on remarquait que ces jolis poëmes paraissent avoir plus de quatorze vers, c'est qu'en effet ils en ont vingt, et rentrent ainsi dans la famille des sonnets dits à queue, fort à la mode en Italie.

Une fois pape [1], Léon X inaugura son pontificat plus brillant que sage par une bonne action, c'est-à-dire par l'élargissement de Machiavel; mais l'assaut avait été rude, la santé du torturé était profondément ébranlée, le moral frappé. Voilà le sonnet sans défaut que le proscrit adresse à Julien de Médicis au sortir de prison.

« Je vous envoie, Julien, quelques grives, non que ce soit un présent bel et beau, mais pour que Votre Magnificence se souvienne un peu du pauvre Machiavel.

» C'est aussi à cette fin que si vous avez autour de vous de ces gens qui mordent, vous puissiez leur mettre un de ces oiseaux sous la dent, en sorte qu'ils se désistent de déchirer autrui.

» Mais vous me direz : — Tes grives n'auront

1. L'élection du cardinal Jean fut singulièrement favorisée par le mauvais état de sa santé. Il avait une fistule, très-grave et très-incommode pour tout le conclave. On ne croyait pas qu'il durât longtemps. Remarquons aussi, en faveur de Machiavel, que la plupart des conjurés faisaient partie de ce groupe de jeunes gens auxquels il lisait les discours sur Tite-Live dans les jardins Rucellai. Peut-être, le voyant là, avaient-ils mis son nom sur la liste sans le consulter; peut-être, et c'est plus probable, interpréta-t-on autrement qu'il ne fallait ses relations toutes littéraires avec une jeunesse studieuse et exaltée.

peut-être pas l'effet que tu dis, car elles ne sont ni tendres ni grasses et ils n'en mangeront pas.

» Je répondrai à cela que je suis bien maigre, moi aussi, ils le savent bien, et d'aventure pourtant ils en mangent de bons morceaux.

» Que Votre Magnificence laisse dire, qu'elle palpe, qu'elle touche, et juge par les mains plutôt encore que par les yeux[1]. »

Cette infortune servit du moins à faire éclater autour du captif de touchantes sympathies :

« Honorable compère, écrit à Machiavel Francesco Vettori, ambassadeur de la république en cour de Rome, j'ai eu depuis huit mois les plus grandes douleurs de ma vie, et vous savez bien lesquelles ; mais je n'en ai pas éprouvé de plus grande qu'en apprenant que vous étiez pris, ayant jugé tout soudain qu'assurément vous aviez été mis à la torture sans raison, comme aussi bien en est-il advenu. Je suis fort marri de n'avoir pu vous venir en aide comme le méritait la confiance que vous m'avez

1. En 1450, un Machiavelli (Girolamo) avait été interné hors de Florence à la suite d'une crise politique. « Lequel même Girolamo, pour n'avoir pas observé les confins de sa résidence, fut déclaré rebelle, et tandis qu'il parcourait l'Italie, soulevant les princes contre sa patrie, il fut pris par la trahison d'un d'eux et mis à mort dans sa prison. (*Istorie Fiorentine*, XII, 4.) Quant à cette locution « juge par les mains et non par les yeux, » elle se trouve littéralement dans le chapitre XVIII du *Prince*, où l'auteur recommande au prince la plus grande circonspection dans ses jugements, et cela, on le voit, pour de bonnes raisons. Le rapprochement est assez piquant.

témoignée, et je fus bien affligé, quand votre Totto [1] me dépêcha l'estafette, de ne vous pouvoir être bon à rien. Mais le pape une fois fait, il n'en était plus ainsi, et je ne lui ai pas demandé d'autre grâce que votre élargissement, et j'aurais voulu que ce fût la première qu'il fît. Or sus, mon compère, ce que j'ai à vous dire en tout cela, c'est de faire contre fortune bon cœur; supportez cette persécution-ci comme vous supportâtes les autres. Espérez, puisque les choses sont apaisées et que la fortune de cet homme dépasse tout ce qu'on peut dire et imaginer, espérez que vous ne serez pas toujours à terre, et que bientôt même vous serez libre sans restriction d'aucune sorte [2]. Si je dois rester ici, et je l'ignore, je veux que vous y veniez passer quelque temps auprès de moi à votre loisir ...

Machiavel répondit :

« Magnifice orator [3], votre lettre si affectueuse m'a fait oublier tous mes maux, et bien que je fusse plus que certain de l'affection que vous me portez, cette lettre m'a été bien douce. Je vous remercie tant que je puis et prie Dieu de me donner l'occasion de vous témoigner ma reconnaissance, en sorte

1. Ce Totto était probablement un des enfants ou un frère de Machiavel, comme il résulte d'une lettre citée plus loin.

2. .... *E che poi siate libero di tutti confini.* On se rappelle que la peine du bannissement avait été prononcée contre Machiavel. 15 mars 1512.

3. *Magnifique orateur*, tel était le titre des ambassadeurs d'alors. Ces deux premiers mots sont presque toujours en latin ainsi que la signature, surtout dans la correspondance officielle.

que cela vous soit utile. Car je le puis bien dire, ce qui me reste de vie, c'est au Magnifique Julien et à votre Paul (frère de François Vettori), que je le dois. Et quant à ce qui est de faire tête à la fortune, je veux que mes affaires vous donnent du moins ce plaisir d'apprendre que je les ai supportées si bravement que je m'en veux du bien à moi-même, tellement qu'il me semble valoir mieux que je ne croyais. S'il plaît à mes maîtres de ne pas me laisser à terre, j'en serai heureux, et j'ai confiance de me comporter en sorte qu'ils s'en félicitent. Autrement je vivrai tel que je suis venu au monde, car je suis né pauvre, et j'ai plutôt appris à souffrir qu'à jouir... [1]»

Ce dédaigneux silence sur les inculpations auxquelles il a succombé, ce ton ferme et digne dans sa tristesse, sont-ce les indices d'un crime ? Et ce Magnifique Julien qui s'intéresse tant à l'accusé, c'est un Médicis, le frère de Léon X! Le doute est au moins permis. Comme nous l'avons dit, Machiavel avait été mis en liberté, et cela au grand applaudissement de toute la ville [2].

Cependant cette disgrâce allait durer neuf ans. Machiavel qui, s'il n'avait pas perdu tout espoir de rentrer aux affaires, sentait bien qu'il fallait attendre le moment, se retira dans son mince domaine de San Casciano pour s'y livrer à l'étude. « Ce château, comme il le dit lui-même dans l'*Histoire*

1. Flor., 18 mars 1512.
2. Lettre à F. Vettori, 13 mars 1512.

de Florence, est à huit milles de Florence, sur la colline qui sépare les vals de Pesa et de Griève. [1] » C'est là que, pour tromper l'ennui, il a composé quelques-uns des ouvrages qui l'ont immortalisé. Rien ne peindrait mieux son genre de vie et sa disposition d'esprit que la lettre du 10 décembre 1513, et je la citerai presque tout entière. Elle est adressée au fidèle Vettori :

« ....J'habite la campagne, et depuis ma dernière disgrâce je n'ai pas passé vingt jours en tout à Florence. Jusqu'ici j'ai chassé les grives à la main, devançant le jour; je préparais mes gluaux, et je gagnais pays, ayant un paquet de cages sur le dos, à ressembler à Géta [2], quand il revenait du port avec les livres d'Amphitryon. Je prenais au moins deux grives, au plus sept. C'est ainsi que je passai tout septembre; depuis, ce passe-temps m'a manqué, et encore que bizarre et niais, je l'ai regretté. Quelle est ma vie depuis lors, je vais vous le dire : Je me lève avec le soleil et vais dans un mien bois que je fais couper, où je reste deux heures à examiner l'ouvrage de la veille, et à tuer le temps avec les bûcherons, qui ont toujours quelque dispute soit entre eux, soit avec les voisins. Et à propos de cela, j'aurais à vous dire toute sorte de belles choses qui me sont arrivées, avec Frosino da Panzano et d'autres qui voulaient du bois. Frosino particulièrement en fit prendre certaine quantité, sans rien

1. *Istor. Fior.*, lib. VI, chap. XXXIV.
2. Allusion que je ne comprends pas.

m'en dire, et au payement me voulut retenir dix livres, disant que je les lui devais depuis quatre ans, le jour qu'il me gagna *a cricca,* chez Antonio Guicciardini [1]. Je commençai à faire le diable, je voulais faire arrêter le voiturier comme voleur, lorsque G. Machiavelli survint et nous mit d'accord. Tandis que soufflait la bourrasque, Battista Guicciardini, Filippo Ginori, Tommaso del Bene et d'autres bourgeois m'en prirent chacun un tas. J'en promis à tout le monde et j'en envoyai un à Tommaso, dont la moitié alla jusqu'à Florence, vu qu'il s'y trouvait pour la recevoir, lui, sa femme, sa servante et ses fils, tellement qu'on croyait voir Gaburro [2], quand il assomme un bœuf, le jeudi avec ses garçons. Voyant qu'il n'y avait point de profit, je dis aux autres que je n'avais plus de bois ; et alors de me faire la mine, surtout Battista, qui fait de la chose une affaire d'État. En quittant le bois, je vais à une fontaine et de là à mes gluaux, un livre sous le bras, Dante ou Pétrarque, ou quelques-uns des *poetæ minores,* Tibulle, Ovide et autres. Je lis leurs vers amoureux, leurs amours me rappellent les miennes, et je me plais à me reposer un instant sur ces pensées.

C'est alors que je me rends à l'auberge, sur la route ; je cause avec les passants, leur demande des nouvelles de leur pays, entends différentes

1. Alors podestat de Florence.
2. Probablement le nom d'un boucher connu à Florence ou à San Casciano.

choses, et prends note des goûts divers et des fantaisies des hommes. Cependant vient l'heure du dîner, et je mange en famille ce que fournissent mon pauvre domaine et petit patrimoine. En quittant la table, je retourne à l'auberge, où il y a d'ordinaire l'hôte, un boucher, un meunier, deux chaufourniers. Et le jour je m'encanaille à jouer *a cricca,* au tric-trac ; il surgit mille disputes, on se jette les gros mots par le nez ; la plupart du temps c'est pour *un quattrino* qu'on se bat, et pourtant on nous entend crier de San Casciano. C'est en me plongeant dans cette existence vile que j'empêche mon cerveau de moisir (traggo il cervello di muffa) ; je fais beau jeu à la fortune, content de la sentir qui me foule aux pieds pour voir si elle n'en aura pas honte. »

Puisse cette prose énergique n'avoir pas perdu toute saveur sous la plume du traducteur ; dans l'original, c'est d'une force étonnante, d'un accent irrésistible. Voyons la suite :

« Le soir venu je retourne à la maison, et j'entre dans mon cabinet. Sur le seuil je dépouille ces habits rustiques, pleins de fange et de souillures, je prends des habits de cour ou mon costume, et vêtu décemment j'entre dans l'assemblée des anciens ; reçu affectueusement par eux je me repais de cette nourriture qui *solum* est la mienne et qui m'a fait. Là j'ose bien parler avec eux, et leur demander la raison de leurs actions. Eux, telle est leur bonté qu'ils me répondent, et pour quatre heures de

temps je ne souffre plus, j'oublie tous mes affronts; je ne crains plus la pauvreté, la mort ne m'épouvante plus, je m'infuse tout en eux.

» Et comme Dante a dit « qu'il n'est science à moins de retenir ce qu'on a entendu, » j'ai noté ce qui m'a frappé dans leur conversation et j'en ai composé un opuscule *De Principatibus*, où je m'enfonce autant que je puis dans les considérations du sujet, discutant ce que c'est qu'une monarchie, de quelles espèces elles sont, comment on les acquiert, comment on les conserve et pourquoi on les perd. Et, si jamais un caprice de ma tête a su vous plaire, celui-là ne vous déplairait pas. Il serait utile à un prince et surtout à un prince nouveau; c'est pourquoi je le dédie à Sa Magnificence Julien [1]. Filippo Casavecchia a vu la chose et vous en pourra régaler, aussi bien que des discussions que j'ai eues avec lui sur l'ouvrage, tandis que je m'attachais à le nourrir et à le repolir...

» ... J'ai parlé avec Filippo de cet opuscule [2], pour savoir s'il fallait le publier ou non, et, en supposant que je dusse le publier, s'il fallait l'envoyer ou vous le porter. Ne pas le publier me faisait craindre qu'il ne fût pas lu de Julien, et que cet Ardinghelli [3] se fît honneur de mes derniers travaux. La nécessité qui me talonne me forcerait à le publier, car je me

1. En fait, l'ouvrage fut dédié à Sa Magnificence Laurent.

2. Probablement Philippe Strozzi, ami intime de Vettori, et confident de Laurent de Médicis, duc d'Urbin.

3. On ne sait qui fut cet Ardinghelli.

consume, et cela ne peut durer longtemps ainsi, sans que le mépris ne vienne avec la pauvreté. Je voudrais que les seigneurs de Médicis commençassent à m'employer, dussent-ils commencer par me faire rouler une pierre ; si je ne savais pas en profiter, je ne m'en prendrais plus qu'à moi, et, s'ils lisaient mon ouvrage, ils verraient que les quinze ans que j'ai passés à étudier les affaires d'État, je ne les ai passés ni à jouer ni à dormir. Chacun devrait s'estimer heureux d'employer un homme qui s'est rempli d'expérience en méditant sur les actions d'autrui. Quant à ma fidélité, on n'en devrait pas douter, car j'ai toujours été fidèle, et je ne suis pas pour apprendre à trahir; et qui s'est montré fidèle et bon quarante-quatre ans (je les ai) ne changera pas de nature. Ma fidélité et ma probité, ma pauvreté en est la preuve... »

La page est éloquente. D'ailleurs, j'appelle toute l'attention du lecteur sur cette lettre; nous y reviendrons à propos du *Prince*. Elle contient la réfutation sans réplique d'interprétations erronées, relatives à ce célèbre ouvrage, et inspirées par l'ignorance, l'esprit de parti ou le bel esprit, le pire des trois peut-être bien. Quant aux abstracteurs de quintessence qui, n'admettant pas qu'un homme bien élevé parlât d'objets aussi bas qu'une pile de bois, la chasse aux grives, le meunier, l'auberge et l'aubergiste, ont voulu donner à la première partie de la lettre du 10 décembre un sens politique, déclarant que ce bois signifiait Florence, et ces bûcherons,

Tornaquincio, Comppiobeso, Chiaramontese, Tosinghi (noms florentins que je prends au hasard), ou tous autres; je ne crois pas qu'ils vaillent la peine qu'on les discute [1]. Pour moi, ce bois est un bois, ces bûcherons sont des bûcherons, et j'aime mieux voir dans ces grives de simples grives que des conspirateurs.

Mais Machiavel aima le plaisir jusqu'à sa dernière heure et il se permettait de temps à autre une joyeuse échappée à Florence :

« La bande que vous savez, écrit-il à Vettori, est comme dispersée, les pigeons n'ont plus de colombier qui les rassemble, et tous les anciens chefs semblent légèrement atteints du cerveau. Tommaso est devenu fantasque, lunatique, ennuyeux, en un mot le voici dans un état tellement misérable, qu'à votre retour vous croirez trouver un autre homme. Je veux vous dire ce qui m'est arrivé avec lui. La semaine passée, il acheta six livres de veau et les envoya chez Marione. Trouvant ensuite qu'il avait trop dépensé, et voulant trouver qui concourût aux frais, il allait partout mendiant un convive pour son dîner. Mu de compassion, j'y allai avec deux autres que je lui raccolai. Nous dînons, et venu l'instant des comptes, l'écot monte à quatorze sous par personne et je n'en avais sur moi que dix. Je restai son débiteur de quatre sous, qu'il me réclame tous les jours, et

1. Pignotti a eu le tort d'adopter cette opinion ridicule dans son *Histoire de Toscane*, aimable et solide ouvrage, auquel je me reporterai plus d'une fois.

hier au soir encore il m'arrêta tout exprès sur le Pont-Vieux... La femme de Girolamo del Garbo est morte et il en est resté trois ou quatre jours comme un barbillon hors de l'eau. Il s'est remis depuis, veut reprendre femme et tous les soirs nous sommes à en causer sur le banc des Capponi [1]. »

Florence avait aussi son demi-monde, et Machiavel était sujet à s'y oublier. Nous allons de temps en temps perdre une heure chez les filles, dit-il crûment dans une de ses lettres; et il ajoute qu'il vient d'aller avec quelques amis voir passer la procession des fenêtres d'une courtisane à la mode. C'est ainsi qu'il se donna comme tant d'autres le tort, pardonnable pourtant, de noyer ses peines dans les surexcitations factices d'une vie débauchée. « Si je ris et si je chante, c'est que je n'ai quelque fois pas d'autre moyen d'exhaler mon angoisse. » Tel est le sens d'un tercet, inséré dans sa correspondance, et qui ne laisse point de doute sur ce point-là. Je pourrais multiplier les citations, mais cela ne servirait à rien, celles que j'ai faites portent leurs conclusions en elles-mêmes. Ce n'est pas toutefois sans un peu de regret que je m'impose cette réserve. Il y a là des traits de mœurs curieux, témoin l'aventure du Brancaccio et du susdit Casavecchia qui se tira si bien du mauvais tour qu'on avait voulu lui jouer, en le mettant dans l'alternative ou de faire du bruit ou de payer l'objet de honteux plai-

1. 16 avril 1513.

sirs qu'il n'avait pas pris. Machiavel, qui n'aimait que les femmes et qui croit devoir le déclarer par manière de parenthèse tout en contant la chose au long, poursuit cet étrange récit avec une verve satirique et une dextérité surprenante [1]. Impossible de peindre plus finement la stupéfaction de l'honnête Casavecchia, quand il reçoit à son lever, lui qui n'était point un *Pastor Corydon,* le messager de celui qui se prétendait son *formosum Alexin* de la veille et réclamait son salaire, je ne dirai pas une tête à la main. C'était un homme grave et considéré de toute la ville, ce digne Casavecchia. Que faire? Payer eut été encourager de nouvelles demandes, et pis encore, se reconnaître coupable du fait, tandis que le scandale était au bout d'un refus. Mais on ne prenait point Casavecchia au dépourvu, et notre homme avait déjà trouvé son biais : il remit au lendemain l'acquittement de la facture, non pas sans donner au messager force bonnes paroles. Ensuite il alla prévenir les magistrats, on fit venir le jeune gars, et comme on avait pour soupçonner le Brancaccio des raisons, paraît-il, véhémentes, on fit en sorte que, le soir même, ce misérable Michel l'entendit sans le voir : il le reconnut à la voix, et l'honneur du Casavecchia fut sauf. Aux amateurs de bons contes, je dois signaler encore deux ou trois lettres à Vettori, d'où il semble résulter que l'ambassadeur de Florence était du

1. Lettre xxx des *Lettres familières*.

moins un grand consolateur de veuves. Un jour qu'il avait reçu à dîner quelques femmes de bonne volonté, on lui en fit reproche... et qui? Le Brancaccio! Vettori écrivit à Machiavel, en le priant de lui dire au juste jusqu'à quel point sa dignité lui paraissait compromise par cet incident.

Elle ne l'était point, à ce que pensa Machiavel, et je trouve même que, du moins en cela, il amplifie peut-être un peu trop les franchises de la diplomatie. « Un ambassadeur étant tenu à beaucoup de réserve sur d'autres points, a bien le droit de se donner en cela quelque peu de bon temps... et tout le sérail de Valenza (César Borgia jadis cardinal de ce nom), eût-il élu domicile chez vous il serait impossible que le Brancaccio y trouvât raisonnablement à redire; il me semble plutôt qu'il devrait vous en louer tout autant que s'il vous eût entendu parler mieux que Démosthènes en présence du pape [1]. »

Personnellement Machiavel fut d'une complexion fort amoureuse. Et comme Vettori était décidément féru de sa veuve, il lui écrit :

« Et pour que vous ne vous étonniez pas de ce qui vous arrive, me voici forcé de vous dire comment je me suis conduit avec l'amour, en vous rappelant tout le mal que ses flèches m'ont fait. En réalité je l'ai laissé faire, je l'ai suivi par monts et par vaux, par champs et bois, et après tout, je m'en suis mieux trouvé que si je l'eusse écarté. Otez-lui le

1. 5 janvier 1513.

frein et dites : Pars, amour, guide-moi, conduis-moi ; si cela tourne bien, sois en loué, et autrement que la faute t'en incombe. Je suis ton esclave, tu n'as rien à gagner à ma perte, ce serait détruire ce qui t'appartient. C'est par ces paroles et autres semblables, capables de percer un mur, que vous l'attendrirez. Et donc, mon maître, vivez en liesse[1].»

Quant à ceux qui y trouveront à redire, Machiavel a déjà engagé son ami à les prendre au mot. Que la porte soit refusée aux faciles beautés, dont ils se scandalisent, que l'ambassadeur s'enferme en disant d'un air refrogné qu'il va méditer sur la politique, et quatre jours ne se passeront pas sans que messieurs les censeurs en soient à se mordre les doigts.

Mais un homme de ce tempérament n'en change point et les Lettres familières prouvent que l'âge n'avait point refroidi le cœur de Machiavel. Sans parler de certaine aventure amoureuse, dont l'héroïne semble avoir été une simple fille des champs, aux grâces naïves de laquelle il fait allusion en des termes d'une vivacité toute juvénile, Machiavel n'était plus jeune lorsqu'il devint l'amant de la Barbera, célèbre comédienne. « Lodovico Alamanni [2] et moi nous avons soupé ce soir chez la Barbera, où nous

1. 4 février 1513.

2. Il y eut un Louis Alamni, poëte et ambassadeur : il mourut à Amboise en 1556, rentré dans la vie privée. Mais rien n'indique que ce soit celui-là dont il s'agisse ici.

avons parlé de la comédie la *Mandragore.* Elle s'est offerte à venir faire le chœur avec ses chanteurs pendant les entr'actes et en retour je lui proposai de composer les paroles de ses intermèdes. — Il était question de représenter la *Mandragore* devant le pape, à Modène. — Pour Lodovico il lui a dit qu'il la logerait chez les Buosi, elle et ses chanteurs. Voyez donc si nous la devons emmener pour que la fête soit complète [1]. » Quelques jours après, il écrit au même Guichardin avec un empressement qui témoigne des sentiments qu'il éprouvait : « Faisons une bonne fois un joyeux carnaval, et préparez à la Barbera un logement chez ces moines : s'ils n'en perdent pas la tête je n'en donne pas un denier, et recommandez-moi à la Maliscotta. Dites-moi aussi à qui je dois envoyer la comédie et quand vous comptez la donner [2]. » Remarquons en passant que cette lettre est signée : *Niccolò Machiavelli, istorico, comico e tragico,* Machiavel, historien, auteur comique et tragique. A la vérité le comique abonde dans les Lettres familières, et le vrai. Quant à la Barbera c'était une femme bonne à connaître comme plus d'une actrice d'aujourd'hui, et elle sut ménager à son amant des chances d'élection à certaines de ces fonctions publiques, après lesquelles il n'avait cessé de soupirer. Cela résulte d'une lettre de Filippo Nerli : « Je suis charmé d'apprendre que vous êtes au scrutin, qu'on vous a fait des avances et que les

1. A Guichardin, LIXe des *Lettres familières.*
2. LXe des *Lettres familières.*

Accopiatori [1] aient fermé les yeux. Je me félicite aussi de savoir d'où vient tant de faveur; mais comment cela dépend de la Barbera et de quelque autre gentillesse de votre part c'est ce que vous éclaircirez un jour ou l'autre. » Le secrétaire de Léon X, lui écrivait à ce propos «... je passerai à la dernière partie de votre lettre où vous me recommandez la Barbera de cœur, en m'imposant de l'embrasser pour l'amour de vous, et avec la permission de la dame ; mais comme je n'ai pu encore l'obtenir, je n'ai pu non plus l'embrasser. En y réfléchissant, je me suis dit qu'au fond vous ne voulez pas que j'en vinsse là, puisque vous y aviez mis une condition si difficile. Je ne vous remercie donc point d'une telle libéralité, ayant reconnu que ce n'est à la vérité que subtile avarice [2].» Voici enfin comment Machiavel terminait une de ses lettres politiques à A. Guichardin : « La Barbera est là bas, vous pouvez lui être utile et je vous la recommande ; c'est qu'aussi je m'en préoccupe cent fois plus que de l'empereur [3] » la représentation de Modène n'eut pas lieu, mais la *Mandragore* avait été représentée à Rome devant le pape et toute la cour pontificale. Telle était la réputation de cette comédie, dit Paul Jove, que le pape Léon ayant institué des fêtes spéciales, la fit

1. Les *Accopiatori* étaient chargés de vérifier les droits des personnes qui briguaient les fonctions publiques, et Machiavel était en disgrâce.

2. Filippo Strozzi à Machiavel. Rome, en mars 1526.

3. 15 mars 1525.

venir de Florence à Rome, où elle fut représentée par ses propres comédiens. »

Il paraîtrait aussi que Machiavel avait des enfants naturels :

« En ce que vous me dites de vos enfants mâles, vous parlez en chiffres. Sont-ils *sive ancilla aut de libera*, ou simplement de votre maîtresse, c'est ce que je vous laisse à penser. Si j'avais su cela par vous ou par d'autres je m'en serais réjoui ; grand bien vous fasse ! Dieu veuille que vous en tiriez des consolations en temps et lieu, et en attendant attendrissez-vous là-dessus tant qu'il vous plaira. L'absence que vous faites pour la Barbera a édifié les gens sur la vraie cause du mal ; on voit que vous avez hérité, jusqu'à les reproduire, des mœurs de Tommaso del Bene. Depuis que vous n'y êtes plus, jeu, cabaret et autres petites choses, on n'entend plus parler de rien, par quoi apparaît-il que de vous procédait tout le mal [1]. »

Ce témoignage m'a paru trop significatif pour être passé sous silence. Quiconque d'ailleurs voudra bien me lire jusqu'au bout demeurera convaincu que, tout en rendant justice au génie du secrétaire des Offices, et même à son caractère en ce qu'il avait

1. 16 septembre 1525. Varchi parle longuement de ce Filippo Nerli qui, sans être un lettré fut un homme d'esprit, comme l'indiquerait cette lettre seule. Gouverneur de Modène, il livra la ville au duc de Ferrare, mais cela ne l'empêcha pas d'occuper encore diverses fonctions. Varchi, qui paraît l'avoir beaucoup connu, cite de lui des mots fort spirituels, mais il paraît que sa vie n'était rien moins qu'exemplaire. (*Stor. Fior.*, lib. XV, XII et passim.)

de bon, je ne m'abuse pas sur ses côtés faibles. Un autre historien de Florence, qui témoigne sous sa diffusion fleurie d'un grand bon sens et d'une grande honnêteté, Varchi, a dit excellement : « Si à l'intelligence du gouvernement des États et à la pratique des choses de ce monde, Niccolo avait joint la gravité de la vie et la franchise des mœurs, ce ne serait pas assez de le préférer aux modernes, il faudrait le comparer aux génies de l'antiquité [1]. » Impossible de mieux dire, même avec ce reproche voilé de duplicité, sur lequel il ne faudrait pas trop insister, mais auquel Machiavel n'échappe pas complétement. Du moins est-il clair qu'il l'encourut plus d'une fois, par suite de sa situation particulière, et la voici : républicain de cœur, il fut de fait dépendant des princes.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Machiavel eut cinq enfants légitimes, quatre garçons et une fille. Pietro fut chevalier de Jérusalem, Guido prêtre, et Baccia épousa Giovanni de' Ricci. La Machiavelli était une Corsini, et s'il est vrai que son mari ait écrit la nouvelle de Belphégor pour la peindre au vif, on doit avoir d'elle une triste idée.

Machiavel mourut en 1527, à 58 ans, absolument ruiné; frère Matteo, entre autres ecclésiastiques,

1. Varchi, *Storia Fiorentina*, lib. II, c. 20. Là aussi on trouvera des renseignements assez curieux sur les fonctions de Guichardin et de son ami Machiavel auprès de la ligue. C'étaient à peu près celles de ces écrivains que nos journaux chargèrent de suivre la dernière expédition d'Italie et de la raconter au jour le jour.

l'assista à ses derniers moments comme il résulte d'une lettre de Pietro, adressée à Francesco Nelli professeur en l'université de Pise. Machiavel avait pris le matin des pilules, dont voici la formule :

Aloè patico	dram.	1 $\frac{1}{2}$
Carmen deos[1]		1
Zafferano		$\frac{1}{2}$
Mirra eletta		$\frac{1}{2}$
Bettonica		$\frac{1}{2}$
Pimpinella		$\frac{1}{2}$
Bolo armenico		$\frac{1}{2}$

En d'autres termes pilules toniques qu'on a cru à tort aphrodisiaques, à commencer par l'honnête Varchi : « il tomba malade et prit, sans vouloir d'autre médecin ni d'autre médecine, certaines pilules, dont lui avait donné la recette Giovan Battista Bracci qui se délectait du même genre de vie[2]. » Supposition sans fondement, de l'avis de savants médecins de nos jours. La formule des pilules, dites de Machiavel, a été conservée dans des ouvrages spéciaux qui les donnent purement et simplement comme un spécifique contre les maux d'estomac. En tout cas Machiavel faisait grand cas de ces pilules. Il les recommande par lettre à Guichardin, en lui en

1. Cardamone.

2. Varchi, *Stor. Fior.*, lib. IV, c. 25. Varchi était né en 1502, c'était un contemporain.

donnant la recette [1]. Son empoisonnement n'est qu'une fable, dont Ginguené n'a pas assez fait ressortir la fausseté. On a dit aussi que Machiavel était mort de douleur en voyant Gianotto obtenir les fonctions de secrétaire qu'il avait espérées pour lui-même. Varchi a combattu cette opinion par de solides raisons [2]. Il croit toutefois avec quelques autres écrivains que la publication du *Prince* avait désigné Machiavel à l'animadversion générale, et en cela il se trompe. Le livre du *Prince* souleva, il est vrai des tempêtes, mais bien plus tard. Machiavel, est mort de sa vie, voilà tout : quelle organisation résisterait longtemps à une pareille existence? Mais s'il est une interprétation simple et rationnelle, c'est toujours la dernière à prévaloir [3].

1. « Je vous envoie vingt-cinq pilules que j'ai fait faire pour vous il y a quatre jours, avec la recette au bas de la lettre. Je vous dis qu'elles m'ont ressuscité. Commencez par en prendre une après dîner, si elle vous fait de l'effet n'en prenez plus; dans le cas contraire, prenez en deux ou trois, cinq au plus; pour moi je n'en ai jamais pris que deux une fois la semaine quand je me suis senti la tête ou l'estomac lourd. » 6 septembre 1525.)

2. « Machiavel, la chose est sûre, mourut avant le Tarugio et conséquemment avant que le Gianotto fut élu à sa place. » (*Ubi supra.*)

3. Voici la lettre de Pietro Machiavelli : « Très-cher François, je ne puis m'empêcher de pleurer, parce que je dòis vous dire que le 22 de ce mois notre père est mort de douleurs de ventre occasionnées par un médicament pris le 20. Il se laissa confesser de ses péchés par le Frère Matteo, qui l'a assisté jusqu'au bout; notre père a fini dans la dernière pauvreté, comme vous savez. Étant pressé, je ne vous dirai rien de plus, excepté que je me recommande à vous. — PIETRO MACHIAVELLI, MDXXVII. »

Avant d'entrer dans des considérations particulières sur le caractère de Machiavel, je ferai remarquer que quelque fondés que soient les reproches qu'on a dirigés contre lui, ils sont d'un caractère purement général. La part faite d'un peu de complaisance envers les Médicis, personne n'a même songé à articuler contre lui de ces accusations bien définies, de ces accusations de fait (et ce sont les plus graves) auxquelles n'a pas échappé un des hommes les plus estimés de l'Italie du temps, François Guichardin. Bien que Guichardin ne mérite pas absolument le blâme dont Michel de Montaigne le frappe avec une sévérité bien contraire à ses habitudes d'esprit[1], son impassibilité en présence du vice ou du crime égale et dépasse celle de Machiavel. Tandis que Machiavel, par exemple, raconte avec la réserve d'un personnage officiel les meurtres de Sinigaglia, dont il sera longuement question plus tard, Guichardin les approuve formellement. Tandis que Machiavel sait blâmer sans médire, la médisance de Guichardin est proverbiale dans le monde lettré de l'Italie, plein d'esprits indépendants. Bien qu'au-dessus des vils calculs de l'intérêt, comme il le prouva en refusant de se conformer aux précédents qui l'autorisaient à demander au pape la dot de sa fille, alors qu'il fut question pour elle d'un mariage avec un Médicis [2], il reçut

1. Essais, liv. 2, chap. X.

2. Machiavelli, lettre LVII des *Lettres familières*. Il y est dit, de l'avis de Niccolo Capponi, que si Hippolyte de Médicis veut

de divers souverains, et notamment du roi d'Espagne, des présents considérables ; je ne l'en blâme point, car c'était et c'est encore un usage où je ne puis voir rien de contraire à l'honneur, mais je constate que Machiavel ne rapporta de France et d'Allemagne que des dettes, non pas sans rappeler en passant que Paul Jove fit des fonctions de l'historien le plus lucratif des métiers, et que l'Arétin vendit ouvertement sa plume[1]. Il est certain aussi qu'au livre XX de son histoire, la main de Guichardin dut trembler plus d'une fois; il ne faut que lire Varchi pour être persuadé qu'un grave soupçon plane sur la mémoire du gouverneur de Bologne, et que s'il refusa de s'associer ouvertement à des mesures odieuses contre sa patrie, ce sont ses conseils qui ont fait couler le sang dont la page est rougie. Aussi son embarras est manifeste : il devient bref ! On ne doit pas oublier non plus que si Machiavel, comme on le verra, donna de forts mauvais conseils à Léon X, Guichardin en donna de pires à Clément VII, comme par exemple, de vendre les bénéfices ecclésiastiques, de rendre les amis des Médicis tellement odieux qu'il n'eussent plus rien à espérer que de cette famille, d'assigner à certains dignitaires de l'État de Florence un traitement qui achevât de les rendre

épouser une Florentine, il ne peut mieux faire que de la prendre dans la famille Guichardin.

1. Pierre Arétin. Quant à Léonard Arétin, l'auteur de l'*Histoire de Florence*, il publia comme sienne l'*Histoire des Goths*, de Procope, qu'il avait tout bonnement traduite; tel était le niveau de la moralité générale.

odieux ; Machiavel n'avait conseillé qu'une supercherie, il est vrai fort grave en matière d'élection. Et s'il y avait eu de pareils griefs à formuler contre Machiavel, pourquoi donc y eut-il échappé, lui plus que Guichardin?

Bref, en dépit de mœurs licencieuses et d'un sensible affaissement du sens moral (je m'en expliquerai plus tard sans réserve), Machiavel fut un strict honnête homme. Ses amis ne l'abandonnèrent pas plus qu'il ne les abandonna, il jouissait dans toute l'Italie d'une juste considération, Vettori et Guichardin lui témoignèrent en toute occasion une extrême déférence. Témoin de l'interminable peste qui ravagea l'Italie de son temps, il resta, bravant le fléau avec la même fierté qu'il avait bravé la torture. Ce qu'il dit de lui à propos du *Prince* est tout ce qu'il en ait dit, et c'est peu de chose, et encore subissait-il l'exaltation passagère de tout auteur qui vient d'achever une œuvre dont il est content. Après l'avoir lu avec une scrupuleuse attention on en est à chercher dans ses écrits un accent de vanité, de cupidité ou de rancune. Je l'ai dit expansif, qu'on en juge d'après ces fragments de sa correspondance [1]. Il était grand travailleur, comme le sont

1. « Machiavel était d'une conversation agréable, obligeant envers ses amis ; ami des gens de bien, et en somme digne d'avoir eu en partage ou moins de génie ou un meilleur esprit. » (Varchi, *ubi supra*). Ce jugement sincère et précieux avec un concetto en guise d'aigrette est bon à noter, quoique la postérité mieux éclairée se permette de le modifier tant soit peu. Varchi l'appelle aussi *licenziozo della lingua,* libre en paroles — expansif — point conspirateur.

souvent les gens de grand plaisir, doux, fidèle à ses amis. On n'a pas tout ce qu'il a laissé, il s'en faut bien, et encore est-ce lui qui rédigea pour une bonne part le volumineux recueil connu sous le nom de *Diario de Bonacorso*[1], tenu au jour le jour et pleins de renseignements curieux. Il connaissait ses défauts, s'accusait d'être dépensier en songeant à ses enfants, on ne dit pas qu'il ait fait de mal à personne. Il aimait sa patrie et la liberté, commune patrie des hommes :

« Chaque fois que j'ai pu honorer la patrie, fût-ce à mes risques et périls, je l'ai fait volontiers, car il n'y a pas dans la vie d'un homme de plus grande obligation qu'envers elle; d'abord on lui doit l'existence et ensuite tout ce que la fortune et la nature vous ont accordé; et cette obligation devient d'autant plus grande que le sort vous a départi une plus noble patrie. Et vraiment celui qui de cœur ou de fait se fait l'ennemi de la patrie, on peut avec raison l'appeler parricide, eût-il été offensé par elle. Car si battre son père et sa mère pour quelque motif que ce soit est chose néfaste, il suit de là nécessairement que déchirer sa patrie est plus néfaste encore[2]. » On a mille preuves de sa fidélité en amitié, et c'est pour ainsi dire à la mémoire de son ami Côme Rucellai qu'il a dédié son traité de l'*Art*

1. Bonacorso était un contemporain de Machiavel, qui le nomme dans la lettre XVII de *la Légation*, auprès du duc de Valentinois.

2. Dialogo sulla lingua.

de la guerre. On peut voir, en feuilletant les premières pages, avec quelle émotion simple et vraie il s'exprime sur ce jeune homme, plein d'espérances et trop tôt moissonné par la mort. Pour patrimoine, il avait cette bicoque de San Casciano et le chapitre des *Légations* nous fera connaître le chiffre de ses appointements d'ambassadeur, d'après lesquels on supputera le chiffre du traitement de sa place. Plus tard, et après sa disgrâce, Clément VII, un Médicis, lui fit une pension.

Voici la jolie lettre qu'il écrivait à son fils, d'Imola, en 1527 :

« Guido, mon très-cher fils, j'ai bien eu une lettre de toi, qui m'a été très-agréable, surtout parce que tu me dis que tu es guéri, et je ne pouvais avoir de meilleure nouvelle. Vois-tu, si Dieu te prête vie et à moi aussi, je compte faire de toi un homme de bien, si tu veux pour ta part faire ce que tu dois ; car, outre les grandes amitiés que j'ai, j'en ai fait une nouvelle avec le cardinal Cibo, et si grande que j'en suis moi-même tout ébahi ; tu n'y perdras rien : mais il faut apprendre. Et puisque tu n'as plus l'excuse de la maladie, donne-toi bien de la peine, apprends la littérature et la musique, car tu vois quel honneur je tire des quelques talents que j'ai. De sorte que si tu veux, mon enfant, me faire bien plaisir et pour ton honneur et pour ton bien, conduis-toi bien et étudie ; si tu t'aides toi-même tout le monde t'aidera »

» Puisque le petit mulet est fou, il faut le traiter à l'inverse des autres fous ; on les lie, et je veux

qu'on le délie. Tu le diras à Vangelo; tu lui diras aussi qu'il le mène à Montepulciano, et que là il lui ôte la bride et le licou, et le laisse aller et chercher sa vie comme il voudra, pour qu'il se guérisse de sa folie; le lieu est vaste, la bête petite, et elle ne pourra faire grand mal; quand elle n'aura plus la bride, on verra bien ce qu'elle fera, et l'on sera toujours à temps de la reprendre une fois qu'elle se portera bien[1]. Pour les chevaux, faites ce que vous a dit Ludovic; je rends grâces à Dieu qu'il soit guéri, et qu'il les ait vendus, car il doit l'avoir fait à bon compte, puisqu'il vous a remis de l'argent; mais je m'étonne et je suis fâché qu'il ne m'ait pas écrit.

» Salue Mona Marietta (sa femme) et dis-lui que j'ai été et suis encore pour partir d'un jour à l'autre; jamais il ne m'a tant tardé d'être à Florence qu'à présent, mais je ne puis autrement faire. Tu lui diras seulement que quoi qu'elle entende elle soit en paix, que je serai de retour avant qu'il survienne rien. Embrasse la Baccinà, Pierre et Totto, et à ce propos j'aurais eu bien du plaisir d'apprendre que ses yeux sont guéris. Vivez joyeux, dépensez le moins possible et rappelle à Bernado de veiller à bien faire; il y a quinze jours que je lui ai écrit deux

1. Écrit à une époque où l'on traitait les fous avec une aveugle barbarie, témoin le Tasse, qui, un peu plus tard, fut enfermé (du moins quelque temps) et douché de force, ce passage témoigne de cette initiative étonnante en toute chose qui caractérise si souvent Machiavel.

lettres et je suis sans réponse. Christ vous garde tous.

» Die 2 Aprilis 1527,

» Niccolò Machiavelli, in Imolà ».

Quant au reproche d'athéisme, spécialement dirigé contre lui par Paul Jove, et par Bayle, dont la légèreté n'a d'égale que l'érudition, Machiavel en est disculpé d'abord par ses œuvres où il n'y a pas un mot de dérision sur les choses saintes, où le nom de Dieu et de Jésus-Christ est toujours prononcé avec respect, ensuite par cette déclaration formelle faite à la Congrégation des cardinaux par ses petits-fils, chargés de la révision de ses œuvres.

« ..... Cependant nous ne nous manquerons pas à nous-mêmes, et nous ne croyons pas que l'entreprise soit bien difficile, car il ne nous restera pas grand'chose à faire une fois enlevés ces passages où quelquefois il semble parler trop librement des pontifes, ce qu'il faut plutôt attribuer à la qualité des temps qu'au mauvais esprit de l'écrivain, car, en fait, il se montra toujours pieux et suivit sa religion. »

« La preuve en est qu'il fut à son grand honneur plusieurs fois employé par le pape Clément VII qui le chargea outre cela d'écrire les *Histoires*. Il y a encore quelques personnes dignes de foi qui l'ont connu, qui ont causé avec lui et témoigneraient au besoin qu'il fit souvent acte de bon chrétien, fréquenta la confession et la communion. »

Or, comme cette lettre, en date de 1564, a été écrite trente-sept ans seulement après la mort du secrétaire, elle est parfaitement recevable en ses assertions.

On a de Machiavel deux testaments en latin très-clairs, très-honorables. Du second les bijoux ont disparu, véritable inventaire de nippes [1].

On a dit que Paul Jove avait prétendu que Machiavel ne savait pas le latin, mais cela n'est pas vrai. L'évêque de Nocera se contente d'insinuer que le secrétaire n'avait qu'une connaissance superficielle des lettres anciennes, tout en rendant justice à sa perspicacité et à ses talents littéraires dans ce langage perfide qui lui est propre [2]. Il est évident que c'est dans le texte original que Machiavel a lu les historiens de Rome et notamment Tite-Live, car il cite le texte avec autant d'exactitude que de sobriété. Voici même du latin de Machiavel, il s'agit de réintégrer la famille dans un bénéfice ecclésiastique, dont elle a été privée par une dérogation pontificale.

« Verum ego valetudine oppressus tibi rescribendi vicem prestare non potui. Nunc vero recuperata

1. On les trouve ainsi que la lettre de ses descendants dans l'édition de 1819, t. I.

2. « Quis non miretur in hoc Machiavello tantum valuisse naturam, ut in nulla vel certe mediocri latinarum litterarum cognitione ad justam recte scribendi facultatem pervenire potuerit. Habili siquidem ingenio, ac ubi solertiam intenderet, plane mirabili cuncta quæ adgrederetur elegantissime perficiebat; sive seria sive jocosa scriberentur. » (*Elogia doctorum virorum.*)

salute, nihil est quod scribam nisi te hortari orare non desistas donec noster hic conatus felicem habeat exitum. In hoc te virum exhibeas rogo, totasque effundas vires. Nam si pigmei gigantes adgredimur, multo magis nobis quam illis paratur victoria. Illis enim sicut contendere turpe est, sic erit cedere turpissimum ; nos non tantum vinci ignominiosum quam decorum contendisse ducimus, ipsum competitorem habentes, cujus nutu istic omnia fiunt; propterea quacumque fuerimus usi fortuna, talibus nos hujusce modi excidisse ausis non pœnitebit. Vale. Kal. decembris 1497. »

Machiavel savait-il le grec oui ou non ? La question est de peu d'importance, mais elle doit être tranchée par l'affirmative ; non-seulement il a traduit l'épigramme de Posydippe sur l'Occasion, mais il a dit à Paul Jove avoir reçu de Marcello Virgilio « la fleur des langues grecque et latine, pour la répandre ensuite sur ses œuvres [1]. » Son vers rappelle beaucoup celui du Dante, on s'en convaincra en lisant un commencement de poëme, l'*Ane d'or* et les *Décennales*. En prose, son style, dont on peut dire en général ce que Boccace dit du sien [2] : « qu'il est humble, familier et le plus simple possible, » se distingue par une rare clarté, beaucoup d'énergie, et cette élévation facile qui vient d'une élévation naturelle d'esprit ; toujours concise, çà et là un peu

1. Voilà justement d'où Bayle conclut que Machiavel ne savait pas le latin, singulière façon de traduire et de raisonner !
2. Decameron, gior. IV, nov. 2.

tendue, la phrase n'exprime parfois que trop bien la subtilité de la pensée. A cela près de quelques passages peu nombreux, et dont l'obscurité tient sans doute à l'altération du texte, on comprend toujours, mais il est quelquefois assez difficile de comprendre Machiavel, un raffiné. Entre le style de l'*Histoire de Florence* et celui du *Prince*, la différence est sensible : celui du premier de ces deux ouvrages est bien plus travaillé, il est parfait; le style du *Prince* est fier, mais souvent rude. Le style des comédies a une saveur populaire qui n'exclut pas la délicatesse ; on croirait lire du Molière, et du meilleur !

Sujet aux maux d'estomac[1], Machiavel était de juste stature, avec le teint olivâtre, vif et gai de mine, à ce qu'on dit, mais son portrait le contredit. Sans être celui d'un homme triste, il respire la mélancolie. Ce portrait (celui que j'ai est un profil dû au burin délicat d'un Italien anonyme), ce portrait, qui laisse deviner l'ampleur du front, scindé par la toque à pointes et à retroussis, accuse vigoureusement le nez, la bouche et le menton : le nez est fort et rentre plutôt dans l'imposante famille des nez droits, il flaire et sentira pour peu que cela subodore ; la bouche, épaisse, sourit humainement avec une pointe d'ironie; le menton n'a qu'une médiocre saillie : si c'est le menton d'un homme

1. « Ceux qui ont l'estomac froid, débile, paresseux, comme il en est des lettrés la plupart du temps. » *Comédie sans titre*, acte I, scène IV.

actif, ce n'est pas celui d'un homme d'action; le cou est fort; l'oreille, forte aussi, apparaît sous des cheveux taillés comme à présent; la joue est large. Magnifiquement enchâssé sous le sourcil, l'œil mi-clos médite; il a pleuré, quoiqu'on n'ait pas vu ses larmes. Costume des hommes graves du temps, la robe : *vestito alla lunga,* comme le Tasse dit qu'il aimait à être vêtu [1].

Enseveli dans l'église de Santa-Crocce, dans le tombeau de sa famille, il y resta deux siècles et demi, ignoré de la plupart. Sur l'initiative de lord Clavering Nassau, comte Cowper, le XVIIIe siècle lui donna une sépulture particulière. Elle est à Santa-Crocce de Florence, et l'on y lit cette belle inscription :

TANTO NOMINI NVLLVM PAR ELOGIVM.

Et puis *Nicolaus Machiavelli* avec la date 1527, celle de sa mort.

Entrons dans ses œuvres immortelles.

1. J'ai vu, outre le portrait que j'ai décrit, divers portraits de Machiavel, mais je ne puis passer sous silence celui qu'a gravé une certaine Mme Fournier. Ayant entendu dire apparemment que Machiavel avait l'âme noire, cette dame a cru devoir reproduire à la maniere noire les traits du secrétaire, et il en est résulté une manière de monstre.

CHAPITRE II

Les œuvres littéraires : les poëmes philosophiques; l'occasion, la Sérénade, les Décennales, l'Ane d'or, Belphégor, la Bizarre compagnie, le Discours moral, l'allocution à une Magistrature, Instruction à un ambassadeur, Dialogue sur la langue, le Dante jugé par Machiavel, les Comédies.

Au premier rang des poésies diverses de Machiavel apparaissent ces poëmes philosophiques qu'il intitule modestement chapitres, *capitoli*. Il y en a trois : le *capitolo* sur la Fortune, dédié à Giovan Battista Soderini, n'a rien de bien remarquable. L'auteur se borne à reproduire, dans un langage il est vrai fort élevé, les invectives traditionnelles dont les hommes (et non pas sans de bonnes raisons) se sont crus en droit de poursuivre la Fortune.

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis....

A dit Jean-Baptiste Rousseau dans son délire à la glace. C'est à peu près ce que redit Machiavel, avec moins de périphrases. Nous n'avions pas besoin néan-

moins de ces deux ou trois cents vers pour savoir que le succès ne cherche pas toujours le plus digne, et que s'il est des gens qui passent pour heureux, c'est qu'ils sont morts avant qu'un tour de l'impitoyable roue les ait précipités du sommet des grandeurs au fond de l'abîme. Il n'en est pas de même, tant s'en faut, des chapitres sur l'*Ingratitude* et sur l'*Ambition*. Le poëte y prend un essor inattendu:

« Giovanni Falchi, vivre déchiré par la dent de l'envie qui me mord, serait pour moi un tourment plus douloureux encore, — si je n'avais de douces cordes à cette lyre aux accords suaves, qui ne laisse pas les muses sourdes à mes chants. — Ce n'est pas que j'espère une haute couronne, ce n'est pas que je me flatte d'ajouter une goutte d'eau aux fontaines d'Hélicon, — je sais combien la route est longue, je sais que je n'ai pas ce qu'il faut d'haleine pour gravir le sommet de la colline. — Cependant, telle est l'ardeur qui m'anime que je ne désespère pas de cueillir une branche de ces arbrisseaux qui naissent en foule dans la plaine. — Je cherche en chantant à ôter de mon cœur et à dompter cette douleur de mes infortunes, furieuse, et qui poursuit chacune de mes pensées.—Et comment les années passées à servir sont perdues, ainsi que les semences jetées dans les sables ou les eaux, tel sera le sujet de mes vers. — Alors que la gloire des hommes déplut aux étoiles et au ciel, alors de leur dépit naquit dans le monde l'ingratitude. Fille de l'avarice et du soupçon, nour-

rie dans les bras de l'envie, elle vit dans le cœur des princes et des rois. — C'est là qu'elle habite, c'est là qu'elle a fait son nid de prédilection, c'est de là qu'elle infiltre dans les autres cœurs le venin de sa perfidie. — Ce mal est partout, partout on en sent les atteintes, car sa dent a la rage, et elle mord et transperce partout la terre, sa nourrice. — Si d'abord on dit qu'un homme est « heureux » parce qu'il a sous un ciel bleu le vent de la faveur, on ne le redit pas longtemps ; — son sang, ses sueurs, cette vie épuisée par le dévouement, c'est par l'injure et la calomnie qu'on l'en récompense. — Cette peste vient toujours, toujours ayant dans le carquois qu'elle porte sur l'épaule, — trempées de venin trois flèches cruelles, avec lesquelles elle ne cesse pas de frapper l'un ou l'autre, dès qu'elle le vise. — La première des trois, c'est que l'homme qui a reçu un service en parle et le confesse, mais sans le récompenser ; — la seconde, c'est que l'obligé oublie le bienfait et le nie, mais sans injurier le bienfaiteur ; — la dernière, c'est que l'obligé oublie à jamais le bienfait et le laisse sans récompense, et qu'avec cela il déchire et mord son bienfaiteur autant qu'il peut ; — ce coup-là va jusqu'à l'os, cette troisième blessure est mortelle, c'est la flèche la mieux vibrée. — Acerbe fléau qu'on n'étouffe pas, qui renaît mille fois, pour une qu'il meurt, parce que son père et sa mère sont immortels ; — si, comme je l'ai dit, il triomphe dans le cœur des grands, il se délecte plus encore dans le cœur du peuple, quand le peuple l'emporte. — C'est de là que part la flèche la

plus cruelle, car il arrive toujours que moins on sait, plus on soupçonne..... »

« ..... Il résulte de là qu'on voit souvent un bon citoyen moissonner une récolte contraire au grain dont il ensemença son champ. — L'Italie avait perdu la paix et le repos depuis que le couteau de Carthage avait étanché dans le sang romain la soif de ses barbares ; — mais il était déjà né dans les murs de Rome ou plutôt il y avait été envoyé du ciel même, cet homme divin tel qu'il n'en fut et n'en sera jamais ; — jeune encore, sur le Tessin, il fit à son père un bouclier de sa poitrine, présage de sa haute destinée, — et quand Rome perdit tant de Romains à Cannes, fier et le fer en main, seul il ne souffrit pas qu'on désespérât du salut de l'Italie. — Plus tart le sénat voulut qu'il allât venger sur le sol espagnol et le deuil public et ses douleurs privées ; — quand il porta ses enseignes en Afrique, d'abord Syphax, puis la fortune et la patrie d'Annibal, il les vainquit. — Alors le grand barbare lui montra les épaules, alors fut vengé le sang romain répandu dans les champs de l'Italie ; — de là, il passa avec son frère en Asie, et par sa prudence et sa valeur, d'Asie il revint triompher à Rome..... »

« .... Jamais on n'a vu, jamais on ne verra chez un homme si digne, si glorieux, divin même qu'il soit, tant de valeur et tant de courtoisie. — Parmi les vivants, ni parmi les morts, ni dans l'antiquité, ni dans les temps modernes, il n'y a d'homme qui égale Scipion. — Cependant l'envie ne craignit pas

de lui montrer les dents de sa rage, et de fixer sur lui l'ardente pupille de ses yeux, — elle le fit accuser par le peuple et voulut égaler l'immensité de l'injure à celle du bienfait. — Mais lorsqu'il vit ce vice commun à tous les hommes armé contre lui, il songea à quitter volontairement cette demeure ingrate... —Ce fut là toute sa vengeance, seulement il ne voulut pas laisser à sa patrie ses os qu'elle ne méritait pas d'avoir. — Ainsi il termina le cercle de sa vie hors du nid paternel..... »

Dante n'eût pas renié cette poésie grandiose, sortie toute vivante d'un cœur ulcéré, et qui serait sans date sans la sombre ardeur qui la date de la disgrâce du poëte, homme d'État. Emporté par son sujet, il rappelle les trop mémorables exemples de l'ingratitude, de cette Athènes « où l'ingratitude, plus que tout autre bête, aimait à poser son nid. » Il redit le triste sort de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle et de Phocion, prisonniers, exilés, vilipendés, mis à mort. Mais tant d'injustice pousse quelquefois le caractère le plus doux à la tyrannie, et c'est ce qui décida César à passer le Rubicon. Peu de temps après avoir mis Bajazet sur le trône, le pacha Acomat fut étranglé, et pour ne pas sortir des choses du temps, on voit le fameux Gonzalve [1] vivre

1. Gonzalve de Cordoue. Après avoir rendu de grands services contre les Maures il passa en Italie, au service de Naples, c'est là qu'il était quand, à la mort d'Isabelle, Ferdinand quitta l'Espagne sur l'injonction de Philippe Ier. On conseillait à Gonzalve de ne pas attendre Ferdinand à Naples, ville vers laquelle il se dirigeait, mais *le grand capitaine* méprisa ce con-

délaissé, en butte aux soupçons de son maître, en retour des défaites qu'il a fait essuyer à la France. Lisez l'histoire, parcourez le monde, vous trouverez peu de princes reconnaissants, et vous verrez comment les réformateurs d'États et les faiseurs de rois sont récompensés par l'exil et la mort. Voici la fin du morceau :

« Si tu sais changer la forme d'un État, le prince que tu as fait, craint que tu ne le saches défaire, et n'observe plus envers toi la foi des traités, — car la peur l'emporte en lui sur le sentiment de ses obligations... Ce qui fait qu'on souffre au service des princes, et qu'on n'obtient pour prix de ses services que vie misérable et mort violente. — Donc, puisque l'ingratitude n'est pas morte, chacun doit fuir les cours et la politique, car il n'est pas de plus court moyen de déplorer ce qu'on a voulu, quand on l'a obtenu. »

Il me semble n'avoir jamais rien lu de plus philosophique, de plus simple, de plus juste, deux qualités qui ne sont pas toujours celles de la philosophie. Ne sentez-vous pas aussi l'originalité de cette poésie inspirée de la contemplation de l'histoire et de l'expérience de la politique? Machiavel est là tout entier. En dépit de l'agitation des affaires et du plaisir, on peut dire qu'il passa sa vie dans la méditation des choses du passé et du présent. C'est

seil. Ferdinand le combla d'honneurs et le destitua de ses commandements et grades militaires : triste récompense d'un dévouement absolu. Voir Paul Jove. *Vita magni Consalvi.*

ainsi que se forma brin à brin le faisceau de ses connaissances, c'est ainsi qu'il développa en lui au plus haut point la plus belle peut-être des facultés morales de l'homme, le jugement. Abstraction faite de regrettables erreurs que je n'essayerai point de pallier, quiconque irait d'après ses conseils irait sagement. N'aimez-vous pas enfin le viril contraste de cette parole avec la mélopée des flatteurs ?

Le *Chapitre de l'Ambition* contient une magnifique peinture des fautes, des désordres et de l'Italie de ce temps-là. Après avoir établi que l'ambition est aussi vieille que le monde, puisqu'on peut lui attribuer en quelque sorte le meurtre d'Abel, si tu me demandes, dit le poëte :

« Pourquoi la France demeure victorieuse, tandis que de l'autre côté l'Italie se brise dans une mer de tempêtes et d'affronts ? — C'est parce que l'Italie renferme en elle le principe du châtiment que produisent l'ambition et l'avarice. — Quand à l'ambition viennent se joindre une âme fière, le courage des armes, alors le mal n'est pas beaucoup à craindre. — .... Si la lâcheté et de mauvaises institutions sont à côté de cette ambition, toute catastrophe, toute ruine, tous les maux possibles sont proches. — Et si l'on s'en prenait à la nature de ce que l'Italie, si malheureuse, si fatiguée, ne produit pas de ces peuples fiers et solides, — je dis que cela n'est pas une excuse pour notre Italie, car l'éducation peut suppléer au défaut de la nature. — L'Ita-

lie! jadis sa forte éducation la fit fleurir, elle y puisa l'audace de s'emparer de l'univers. — Maintenant elle vit (si c'est vivre que de vivre dans les larmes) sous le poids des ruines, enfin de la sorte qu'a méritée sa paresse. — La lâcheté et les autres compagnes de l'ambition, voilà les blessures par où s'est échappée la vie de l'Italie. — Laisse là les fraternelles querelles de Sienne et tourne les yeux, Louis, vers ces populations gémissantes et stupides de douleur. — Tu verras la duplicité de l'ambition, comment elle vole d'une part, et de l'autre se lamente sur la patrie lacérée et éparse au vent. — Qui veut savoir tout ce que les hommes peuvent souffrir? que celui-là nous regarde, et qu'il dise si jamais le soleil vit tant de cruauté. — Le père est mort, le mari pleure, et cet autre, chassé de son propre lit, traîne au dehors sa nudité sous les coups. — Oh! combien de fois, tandis que le père tenait son enfant dans ses bras, le même poignard leur perça la poitrine à tous deux! — Celui-ci quitte le seuil paternel, accusant les dieux d'ingratitude et de cruauté, tandis que sa famille le suit en pleurant. — Oh! exemple inouï jusqu'ici dans le monde! on voit les enfants arrachés du ventre qui les portait! — Là, derrière la fille, est la mère qui pleure et dit : « A quelles tristes noces, à quel cruel mari je t'ai réservée! » — Les fossés sont pleins de sang, les eaux en sont salies; les voici pleins de têtes, de jambes, de mains et d'autres membres tout déchiquetés! — Les oiseaux de proie, les bêtes féroces, les

chiens, telles sont leurs sépultures paternelles. O sépulcres cruels, féroces et bizarres! — Des faces horribles, sordides, comme d'hommes épouvantés toujours, qui s'attendent toujours à de nouveaux maux et ont la peur subite. — Tourne, porte les yeux partout où tu voudras, la terre est imprégnée de sang et de larmes, l'air de hurlements, de sanglots et de soupirs. — .... Hélas! tandis que mon esprit s'attache au spectacle des douleurs d'autrui, je sens une terreur plus grande qui m'oppresse.— J'entends dire que l'ambition, elle et son école (celle dont le ciel la dota dès la naissance du monde), vole par-dessus les monts de la Toscane. — Elle a déjà semé tant d'étincelles parmi ces peuples imbibés d'envie, qu'elle brûlera terres et villes si la grâce du ciel ou une meilleure organisation ne l'étouffe. »

Celui qui voyait la cause du mal, qui en indiquait si bien le remède, était-ce un grand esprit, oui ou non? Celui qui ne peignait si bien les maux de la patrie que parce qu'il les sentait si bien, n'était-ce pas un grand patriote?

Des *Chants carnavalesques* je n'ai rien à dire, ce sont les scories d'un grand esprit en ébullition, aussi bien que le *Chant des charlatans* et le *Chant des marchands de pommes de pins.* Une sorte de fureur drôlatique, des équivoques grossières n'ont rien de bien attrayant. Mais quelle grâce attique dans le *Chapitre de l'Occasion* :

« Qui es-tu, toi qui ne sembles pas une mortelle,

telle est la grâce dont le ciel t'a douée? Pourquoi ne poses-tu pas? pourquoi des ailes aux pieds? Je suis l'Occasion, peu me connaissent, et si je m'agite sans cesse, c'est que j'ai un pied sur une roue. Il n'est vol qui égale ma course, et je n'ai d'ailes aux pieds que pour faire s'ébahir les gens. Je tiens mes cheveux épars par devant, je m'en recouvre le sein et le visage pour que personne ne me reconnaisse quand je viens. Derrière la tête je n'ai pas un seul cheveu, de sorte qu'on se fatigue en vain à ma poursuite quand j'ai passé ou que je me retourne. Dis-moi : quel est celui qui t'accompagne? C'est le Repentir; or, note et comprends ceci : qui ne sait me prendre ne prend que lui. Et tandis que tu perds ton temps à parler, occupé de mille pensées vaines, tu ne t'aperçois pas, pauvre diable, que je t'ai déjà glissé entre les mains. »

Fort honteux de ma lourde prose, je demande la permission de citer le texte même de ce poëme sans défaut.

CAPITOLO DEL L'OCCASIONE

A FILIPPO DE' NERLI

Chi sei tu, che non par donna mortale?
    Di tanta grazia, il ciel t'adorna et dota!
    Perchè non posi? Perchè a' piedi hai l' ale?
Io son l'Occasion a pochi nota;
    E la cagion che sempre mi travagli
    È perch' io tengo un piè sopra una rota;
Volar non è che al mio correr s'agguagli;
    E però l' ale a' piedi mi mantengo,
    Acciò nel corso mio ciascun abbagli.
Gli sparsi miei capei dinanzi io tengo;

Con essi mi ricopro il petto, il volto,
Perch' un non mi conosca, quando vengo.
Dietro del capo ogni capel mi è tolto :
Onde in van si affatica un, se gli avvienne
Ch'io l' abbia trapassato, o s' io mi volto.
Dimmi : chi è colei, che teco viene ?
È penitenza ; e pero nota e intendi :
Chi non sa prendermi, costei ritiene.
E tu mentre parlando il tempo spendi,
Occupato di molti pensier vani,
Già non t' avvedi lasso, e non comprendi
Comm' io ti son fuggita delle mani.

Quiconque se sera familiarisé avec la langue italienne goûtera pleinement le style irréprochable de ce morceau. Un mot de la *Sérénade*, avant d'effleurer la sombre poésie des *Décennales*. C'est l'histoire d'une belle jardinière nommée Pomone, qui n'avait de cœur, la sotte, que pour les arbres de son jardin. Les greffer, les émonder, leur dispenser l'eau et le soleil, telles étaient ses seules délices. Si bien que, pour se soustraire aux compliments et même aux regards des gars d'alentour, elle fit monter si haut les murs de son jardin qu'il n'y avait plus moyen de la voir. Mais Vertume avait juré de venir à bout de cette insensible, et, prenant la forme d'une vieille femme, il alla frapper à la porte du jardin où il fut admis sur son air vénérable. D'ailleurs, il commença par embrasser Pomone, « qui put sentir que ce n'étaient pas là des baisers de vieille femme. » L'auteur ne dit pas que ce fut précisément pour cela qu'elle garda l'étrangère ; mais certaines personnes seront assez disposées à le penser. Alors Vertume, d'une voix deux fois tremblante, de commencer l'histoire

d'Anaxarète, qui était insensible, et d'Iphis, qui se pendit de désespoir sous les yeux de la cruelle. Cela dit, Vertume prend la forme d'un beau jeune homme et déclare sa flamme.

« Si bien que Pomone effrayée de ce qu'elle vient d'entendre, émue par ce charmant visage, ne s'obstina guère à faire la méchante. Loin de là, elle devint la femme de Vertume, en grande joie et sécurité de cœur, et ils vécurent longtemps fort heureux, si celui qui a écrit leur histoire a dit la vérité. »

Rien de plus chaste, de plus délicat que la *Sérénade*. Ce n'est, si vous voulez, qu'une pastorale de seconde main, mais elle est charmante, encore qu'un peu précieuse. Si je n'ai pas dit qu'au moment où l'enterrement passait sous les fenêtres d'Anaxarète, cette vilaine personne ne craignit pas de se mettre à la fenêtre et de regarder le corps défiguré du tendre Iphis, c'est que cela me paraît impossible à croire; mais l'auteur l'affirme en ajoutant que, juste châtiment d'une pareille atrocité, Anaxarète fut changée en pierre. La morale y gagne apparemment; mais croyez-vous que Pomone eut besoin de cela pour se rendre?

Dédiées à Alamanno Salviato, les *Décennales* sont le récit en vers des *fatigues* de l'Italie pendant les dix dernières années avant 1504; Machiavel les composa en quinze jours. « *Lege, Alamanne, postquam id efflagitas, transacti decennii labores italicos, nostrum quindecim dierum opus.* » La dédicace seule est en latin.

Ces poëmes renferment sans doute et de grandes beautés et des renseignements curieux, mais ils sont une nouvelle preuve de l'impossibilité qu'il y a à faire des poëmes avec la réalité toute nue. Des spéculations philosophiques comme celles qui ont inspiré le *Chapitre de l'Ingratitude* ou celui de *l'Ambition*, passe encore ! Mais des faits versifiés, le fussent-ils à merveille, seront toujours d'une lecture aride, un genre d'ouvrage, en un mot, dont le principal mérite consistera dans la difficulté vaincue, mérite secondaire après tout. Il s'agit des guerres de la France en Italie sous Charles VIII et Louis XII, et subsidiairement des divisions intestines de la Péninsule. Or, l'histoire n'a d'intérêt que présentée sous ses grandes lignes ; le tableau d'une incursion saisit, le décalque au jour le jour en est fastidieux. La concision toute laconique, que le poëte s'est imposée, étouffe les faits et, qui pis est, le lecteur ; il faut une volonté bien décidée pour finir les *Décennales*. Je dois avouer aussi que, pour moi du moins, elles sont pleines d'allusions subtiles aux menus détails des choses du temps, que je n'ai pas toutes comprises, malgré mes recherches. Même vue de haut, l'histoire de l'Italie du moyen âge et de la renaissance n'est pas facile à bien voir, et que sera-ce si nous la voulons prendre par ses plus petits détails? J'ai éprouvé, en présence de ces poëmes inachevés, quelque chose de l'ahurissement pindarique que m'a causé le Dante, quand je l'ai lu pour la première fois, voire pour la seconde, avec

force commentaires, bien entendu, — et les commentateurs qui sont, en général, les premiers hommes du monde pour embrouiller la question, l'élucident aussi d'aventure, il faut en convenir. Je sens bien que je suis toujours en face d'un grand esprit; j'entends vibrer l'invective, je saisis, à la volée, le fin mot de ces calembours à l'Alighieri, qui font d'un Capponi un chapon, des Français des coqs, d'Orsini un ours et de Vitello un veau; mais, je l'avoue humblement, j'aime mieux que l'histoire soit l'histoire et la poésie la poésie.

Il serait injuste néanmoins de ne pas signaler là, comme partout ailleurs, chez Machiavel, de magnifiques élans de patriotisme, un sentiment profond des fautes et des maux de la patrie. Il y a aussi de ces cris à la Bossuet : « Allez, superbes, à l'altier visage, vous qui tenez le sceptre et la couronne, et qui ne savez pas le vrai mot de l'avenir. — L'ambition d'aujourd'hui vous met sur les yeux un voile tellement épais, que vous êtes incapables de voir demain. » Une particularité très-significative et qui produit à chaque instant un effet presque théâtral, c'est que le poëte, faisant abstraction de sa qualité de Florentin, parle, non pas à la première personne du pluriel, mais à la seconde. Il résulte de cette continuelle apostrophe à la ville de Florence des mouvements vraiment oratoires [1].

1. Remarquons en passant que l'idée d'une chronique en vers n'est pas nouvelle. L'historien Liutprand prend le vers quand son sujet l'échauffe et M. Amédée René, entre autres, nous a

Il n'est pas aisé de s'expliquer sur la nature et moins encore sur le sens de l'*Ane d'Or*, poëme inachevé dont on n'a que les huit premiers chants. Inspiré de l'antiquité, cela ne fait aucun doute, on serait d'abord tenté de voir dans cet ouvrage une parodie de l'*Enfer* du Dante. Mais le génie de Machiavel ne pouvait être tenté de parodier le génie du Dante. Il est permis de ne pas ressentir pour l'auteur de la *Divine Comédie* une prédilection bien particulière, et personnellement je suis de ceux qui relisent plus volontiers Virgile; mais de là à refuser au Dante une admiration respectueuse, il y a loin; à le parodier, plus loin encore. « J'ai lu récemment l'*Orlando furioso* de l'Arioste : c'est véritablement un très-beau poëme dans lequel il se rencontre quantité de passages admirables. S'il est encore là-bas (à Rome), recommandez-moi à lui; dites-lui seulement que je me plains qu'ayant rappelé le nom de tant de poëtes, il m'ait mis de côté comme un..., et que ce qu'il a fait pour moi dans son *Orlando*, je ne le ferai pas pour lui dans mon *Ane d'or*[1]. » Après

donné dans *la Grande Italienne* des fragments en vers du chapelain de Canossa. Dans l'antiquité, on cite les noms de Rabirius, Sévérus, Pedo Albinovanus, comme ayant fait en vers l'histoire des événements contemporains. Ovide écrivait des vers sur les fastes; Properce, sur les légendes héroïques de Rome. Les *Sylves* de Stace ont aussi un caractère politique très-prononcé.

1. 17 septembre. Dans l'*Allocution à une magistrature*, Machiavel qualifie les vers du Dante de vers divins, de vers d'or. Enfin nous saurons bientôt tout au long ce que Machiavel pensait du Dante et nous savons déjà par la fameuse lettre du 10 décembre, qu'il faisait de ce poëte un des compagnons assidus de sa disgrâce.

cela et même en faisant ses réserves, et il les fait, est-il probable que Machiavel ait songé à tourner en dérision un poëte de la valeur du Dante ? Rien n'était moins dans ses habitudes d'esprit que de plaisanter des belles choses. Ce fragment de lettre est encore précieux en ce qu'il nous fixe sur l'importance que Machiavel attachait et au nom de poëte et spécialement à l'ouvrage dont il est question. Le style en est ferme, élevé, naïf, comme toujours; le ton en est mélangé d'ironie et d'héroïsme, et l'on passe sans transition d'une aventure amoureuse à des réflexions assez inattendues sur l'instabilité des empires et les causes de leur décadence. Le chant premier est une sorte de prologue où le poëte s'excuse de ressaisir la lyre : « Il est, dit-il, comme ce jeune homme atteint de la monomanie de prendre la clef des champs et de courir à perdre haleine. Sur la foi d'un charlatan, le père se flatte de la guérison de son enfant, qui repart de plus belle à la première occasion. » Ainsi, le poëte recommence à chanter sans se soucier du qu'en dira-t-on, et il se rit de la critique et de ses morsures.

Quant au début, en le plaçant au chant II, la similitude avec le début de l'Enfer est frappante. Là aussi il s'agit d'un homme perdu au déclin du jour dans une forêt obscure.

L'ENFER.

Nel mezzo del cammin di nostra vita,
Mi ritrovai per una selva oscura,
Che la diritta via erra smarrita.
Ahi! quanto a dir qual era è cosa dura.
Questa selva selvaggia ed aspra e forte
Che nel pensier rinnuova la paura!

L'ANE D'OR.

In questo tempo, allor che si divide
Il giorno della notte, io mi trovai
In un luogo aspro, quanto mai si vede;
Io non poteva muover i miei passi
Pel timor grande, e per la notte oscura
Ch' io non vedeva punto, ov' io m' andassi.

Ma molto più m'accrebbe la paura, ainsi de suite; mais je ne pousserai pas plus loin ce rapprochement, me bornant à dire que nous allons retrouver, en d'autres termes, la division par cercles et le guide bienveillant, grâce auquel s'ouvriront pour le poëte les portes les plus secrètes du palais de Circé. C'est une nymphe, et non pas plus cruelle que ne le sont généralement ces compagnes de Diane, dont elles n'ont guère les scrupules. Quand le poëte, égaré dans la forêt, rencontre celle qui l'introduira et dans le séjour mystérieux de l'enchanteresse et dans son propre lit, elle ramène au bercail un monstrueux troupeau d'ours, de girafes, de taureaux, de dragons, de pourceaux, etc. Une torche d'une main, pour éclairer la route; de l'autre un cornet d'où elle tire des sons rauques et perçants pour rappeler les bêtes égarées, elle aperçoit l'étranger, le rassure, tout en lui disant que les animaux qui mugissent et bondissent autour d'elle furent des hommes perdus comme lui dans cette forêt, et dont le pouvoir de Circé a fait ce qu'ils sont à présent. Malgré cette communication peu encourageante, le poëte, qui n'a pas le choix, suit la dame à quatre pattes, comme elle le lui a bien recommandé pour ne pas éveiller les soupçons du portier,

et l'on se souvient d'Ulysse dans la grotte de Polyphème. Le trajet, deux fois pénible en cette posture inaccoutumée, l'arrivée au château, le fossé bourbeux qu'il faut passer à gué, la voûte où l'on s'engage, tout cela est peint avec une énergie furieuse et une couleur violente; c'est effrayant, sombre et lumineux comme une scène d'inquisition de l'école espagnole. La décoration change bientôt et devient des plus riantes, quand la dame, comme pourrait le faire une grisette de nos jours en rentrant du bal masqué, tire d'une armoire *un poulet froid, de la salade* et un flacon rougi par son délicieux contenu.

Poi trasse d'un armaio una cassetta;
Dentro v' è pane, bicchieri e coltella,
Un pollo, un' insalata acconcia e netta....

Les draps ne sont pas moins blancs que la nappe, et le jour seul interrompt la douce conversation des deux amants. Il y a là une scène dont la pruderie moderne s'offusquerait trop pour que je la traduise, mais qui n'en est pas moins pleine d'esprit. Qu'il me suffise de dire que tout ému qu'il est de cette succession d'aventures bizarres, le poëte a besoin des encouragements les plus formels, et qu'il les obtient. Tandis que sa maîtresse va faire pâturer les bêtes confiées à sa garde, il passe la journée à méditer sur les sujets les plus graves.

« Et comme une pensée en amène une autre, mon esprit s'envola vers ce passé qui n'est pas encore

caché par les voiles du temps, — et discourant de choses et d'autres avec elle-même, elle se rappela les plus fières nations de l'antiquité, comment la fortune tantôt les élève et tantôt les abat. — Ces vicissitudes me parurent tellement merveilleuses, que je voulus chercher la raison des changements des choses de ce monde. — Ce qui précipite surtout les empires du faîte de leur splendeur, c'est que les potentats ne sont jamais rassasiés de puissance. — Hors de saison, l'impétueux Saint-Marc (Venise), s'imaginant avoir toujours vent en poupe, ne s'inquiète pas de ruiner tous ses voisins, — sans voir comment trop de puissance est nuisible, et qu'il vaudrait mieux tenir sous l'eau sa croupe et sa queue.... — Athènes et Sparte, qui ont laissé un si grand nom dans le monde, ne tombèrent qu'au temps où leur territoire s'agrandit. — Et si présentement les villes de l'Allemagne vivent dans la sécurité, c'est qu'aucune d'elles ne possède plus de six milles de territoire. — Henri n'effraya pas notre cité, tant qu'elle ne posséda rien pour ainsi dire au delà de ses murs. — Et maintenant que sa puissance extérieure s'est accrue, maintenant qu'elle est devenue grande et vaste, non-seulement pas une nation puissante, mais la moindre chose la fait trembler. — C'est que la force qui suffit à soutenir et à animer un seul corps devient insuffisante, lorsqu'il s'agit de soulever un plus gros poids. — Qui veut toucher à l'un et l'autre pôle, tombe par terre et s'y brise comme Icare à la suite de son essor in-

sensé. — A la vérité, un État dure plus ou moins, selon qu'il a des lois et des institutions plus ou moins bonnes. — Un État qui agira, soutenu et inspiré par la vertu, jamais on ne le verra tomber. — Au contraire, ces cités pleines de ruines et de mauvaises herbes changent d'assiette de l'hiver au printemps..... — Quiconque lit l'histoire du passé sait que les empires commencent à Ninus et finissent à Sardanapale. »

L'homme politique a reparu et l'on ne s'en plaint pas. La nuit ramène la gardeuse de troupeaux, et cette fois elle l'introduit dans l'intérieur de la ménagerie, où grouille et hurle et braille à qui mieux mieux la plus belle collection de bêtes curieuses. Ici encore, l'imitation du Dante est flagrante. A mesure qu'il passe devant un animal, le poëte l'interroge : de la girafe au tigre, du lion au taureau, il en arrive au porc, et comme ce fut jadis un gourmand et un licencieux, il se déclare assez satisfait de son sort..... Là finit le poëme, où il n'est pas plus question de l'*Ane d'or* qu'il n'est question de Rolland dans la première partie de *Rolland furieux*.

Voici maintenant un récit en prose, et je ne saurais mieux faire que d'en donner de longs extraits.

NOUVELLE TRÈS-PLAISANTE DE MACHIAVEL.

Belphégor, archidiable, est envoyé par Pluton en ce monde, à charge d'y prendre femme. Il vient, il en prend une, et ne pouvant souffrir l'orgueil de la dame, il aime mieux retourner en enfer que de se réconcilier avec elle[1].

« Il est question, dans les vieilles chroniques de Florence, de la relation d'un saint homme renommé de ses contemporains pour la sainteté de sa vie, et qui, par la vertu des oraisons où il était toujours plongé, apprit que de cette infinité d'âmes infortunées qui mouraient disgraciées de Dieu, toutes ou la plupart se plaignaient de n'en avoir été réduites à cette extrémité que pour avoir pris femme. De telle façon que Minos, Rhadamante et les autres juges infernaux s'en émerveillaient fort; et ne pouvant admettre comme vérités les calomnies dont ces gens-là chargeaient le sexe féminin, en même temps que les plaintes allaient croissant chaque jour, on en fit un rapport congru à Pluton, qui, après avoir mûrement délibéré du cas avec tous les princes infernaux, fut d'avis de prendre le parti qu'on jugerait le meilleur pour démasquer ces menteurs et connaître la vérité tout en plein. On convoqua donc le conseil, et Pluton parla comme il suit :

1. On a quelque raison de supposer que ce titre n'est pas de la main de Machiavel.

« Mes très-chers, encore que par une disposition et par un sort absolument irrévocables, je possède ce royaume à titre de ne relever du jugement de personne, soit céleste, soit mondain, néanmoins, comme il est prudent de nous soumettre aux lois d'autant plus qu'on est plus puissant, j'ai délibéré de prendre conseil de vous en un cas d'où pourrait résulter quelque défaveur pour notre empire, et savoir de vous comment je me dois gouverner. »

« Toutes les âmes des hommes qui viennent dans notre royaume, disant que leur femme en est cause, et cela paraissant impossible, nous craignons, si nous rendons nos jugements sur ces rapports-là, d'être accusés de trop de crédulité, et sinon de passer pour trop indulgents et peu soucieux de la justice. Or comme la première de ces deux fautes est d'hommes légers, l'autre d'hommes injustes, accusations que nous voulons fuir également et qui résulteraient pour nous de l'un et l'autre cas; comme nous ne trouvons pas le moyen de cela, nous vous avons convoqués pour que vous nous aidiez de vos conseils, et que vous pourvoyiez à ce que ce royaume qui a vécu sans tache jusqu'ici, vive tout de même à l'avenir. »

« Tous les princes jugèrent le cas bien important et de grande considération, et unanimes sur la nécessité de découvrir la vérité, ils différaient sur la question des moyens. Il y en avait un à qui il semblait qu'il fallait envoyer un diable dans le monde,

où, sous forme d'homme, il s'assurerait personnellement du fait. Beaucoup d'autres pensaient qu'il n'y avait point à se donner tant d'embarras, et qu'il n'y avait qu'à forcer différentes âmes à dire la vérité au moyen de supplices variés. Cependant la majorité conseillant d'envoyer quelqu'un, on se rangea à cet avis. Mais comme on ne trouvait personne qui tentât volontairement l'entreprise, on décida de s'en remettre au sort. Il tomba sur Belphégor, archidiable, mais jadis, avant qu'il fût précipité du ciel, archange. Encore qu'il prit ce rôle-là à contre-cœur, contraint par les ordres de Pluton, il se disposa à mettre à exécution les résolutions du conseil; il s'y prêta aux conditions qui avaient été délibérées solennellement entre eux, lesquelles étaient : qu'à celui qui serait chargé de cet office seraient comptés cent mille ducats, avec lesquels il devait venir dans le monde, sous forme d'homme, prendre une femme et vivre dix ans avec elle; après quoi, faisant semblant de mourir, il reviendrait témoigner par expérience à ses maîtres des charges et incommodités du mariage. On lui avait promis, en outre, que pendant ledit temps il serait à l'abri de tous les désagréments et de tous les maux auxquels les hommes sont sujets, c'est-à-dire pauvreté, prison, maladie, et tant d'autres misères réservées aux hommes, à moins qu'ils ne s'en tirent par astuce et tromperie. »

« Donc Belphégor, prenant la condition et les écus, vint en ce monde, et accompagné de sa suite, bêtes

et gens, entra d'une façon très-honorable dans Florence; cité qu'il choisit entre toutes pour séjour, comme étant celle qui se prêterait le mieux à ce qu'il confiât à l'usure le soin de faire travailler son argent; puis, sous le nom de Rodrigue de Castille, il prit une maison à loyer dans le faubourg d'Ognissanti. Pour qu'on ne pût savoir qui il était, il se donna comme parti d'Espagne bien petitement, et, revenant de Syrie, où il avait gagné toute sa fortune à Alep; il en était parti pour venir en Italie, prendre femme en un pays plus civilisé, de mœurs plus conformes à la vie sociale et à ses goûts. »

« Rodrigue était bel homme et montrait trente ans; comme il s'était fait en peu de temps la réputation de très-riche, d'humain et de libéral, force nobles qui avaient beaucoup de filles et peu d'argent les lui offrirent en mariage. Il choisit entre toutes une belle jeune fille, appelée Onesta, fille d'Amerigo Donati, qui en avait encore trois autres, avec trois fils, hommes faits, et les demoiselles bonnes à marier. Bien qu'il fût d'une très-noble origine, et qu'on tînt grand compte de lui dans Florence, néanmoins, avec cette famille-là, et eu égard à sa noblesse, il était très-pauvre. Rodrigue fit des noces magnifiques, sans rien omettre de ce qu'on aime à de semblables fêtes, car cette loi lui avait été faite au sortir de l'enfer d'être soumis à toutes les passions humaines. Aussitôt il commença à prendre goût aux honneurs et aux pompes de ce monde; il se piqua d'être loué, parmi les hommes, ce qui ne lui coûtait pas peu

de chose. Outre cela, il ne se passa guère de temps qu'il ne devint éperdûment amoureux de sa Monna Onesta, ne pouvant plus vivre pour peu qu'il la vît triste ou qu'elle eût quelque déplaisir. Avec sa noblesse et sa beauté triomphante, elle avait apporté dans la maison de Rodrigue un orgueil tel que Lucifer n'en eut jamais autant; Rodrigue, qui avait expérimenté l'un et l'autre, était d'avis que celui de sa femme l'emportait. Mais il s'accrut prodigieusement quand la dame s'aperçut de l'amour que son mari ressentait pour elle ; et se piquant de le dominer en tout, elle lui signifiait ses ordres sans pitié ni respect, n'hésitant pas, quand il lui refusait quelque chose, à lui prodiguer des paroles injurieuses et mordantes, ce qui chagrinait Rodrigue plus qu'on ne peut l'imaginer. Cependant son beau-père, ses frères, les obligations de la famille et du mariage, et surtout son grand amour lui faisaient prendre patience. Je ne dirai rien des énormes dépenses qu'il faisait pour mettre sa femme à la nouvelle mode, pour la fournir de robes au dernier goût, toutes choses qui changent continuellement suivant l'habitude naturelle de notre ville ; outre cela, et pour avoir la paix au logis, il fut obligé d'aider son beau-père à marier les sœurs de sa femme, et il lui en coûta de grosses sommes. Ensuite et pour se mettre bien avec elle, il fallut envoyer un des frères dans le Levant avec des étoffes, l'autre au Ponent avec des draps, acheter au troisième une boutique de batteur d'or à Florence, et il y dépensa

le plus clair de son bien. Puis vint le carnaval, et le jour de saint Jean, où la ville a coutume de festoyer de toute antiquité; c'est alors que les nobles et les riches se donnent de splendides repas, et Monna Onesta, pour n'être pas en reste, voulait que son Rodrigue surpassât tout le monde... »

Impérieuse avec ses domestiques, Onesta fit tant et si bien, « que les diables que son mari avait amenés pour la servir, aimèrent mieux retourner dans le feu de l'enfer que de vivre en ce monde sous les ordres de la dame. » On s'était endetté, et déjà Rodrigue, poursuivi par ses créanciers, n'avait plus qu'à détaler. Au moment où il allait être arrêté, un bon paysan, nommé Giovan Matteo, qui revient à Jean Mathieu, eut pitié de lui et le cacha sous un tas de fumier. Touché d'un pareil service, Rodrigue Belphégor lui révéla son secret en lui promettant de l'enrichir. Puis il alla se loger successivement dans le corps d'une riche demoiselle de Florence et de la fille du roi de Naples. Matteo, ayant eu connaissance de cela, se vanta de guérir les filles, si on voulait le bien payer, et, pour tenir sa promesse, il n'eut qu'à s'approcher de l'oreille des belles possédées, et à prier bien poliment Belphégor de déguerpir. Mais le fin diable y prenait goût, et ce fut le tour de la fille du roi de France, Louis VII de nom. Cette fois Matteo, paisiblement établi dans son *podere,* c'est-à-dire dans sa ferme de Pérétola, se fit tirer l'oreille, mais la Seigneurie s'en mêla, il fallut partir. Belphégor répondit cette fois qu'il

avait tenu sa promesse, puisque Matteo était devenu riche, et qu'il se trouvait bien là. Grand embarras de Matteo, auquel le roi déclara tout net qu'il fallait guérir la belle ou être pendu. Matteo se gratta l'oreille et dit au roi :

« Sire, comme je vous l'ai dit, il y a des esprits si méchants, qu'il n'y a rien à en tirer, et c'en est un. Cependant, je veux tenter un dernier effort : s'il réussit, Votre Majesté et moi en viendrons à nos fins, sinon je serai à sa merci, et elle aura de moi cette compassion que mérite mon innocence. Vous ferez donc construire sur la place Notre-Dame une estrade vaste et capable de contenir tous vos barons et tout ce qu'il y a de clergé dans la ville ; l'estrade sera recouverte de draps de soie et d'or ; on construira un autel au milieu, et j'entends que le prochain dimanche au matin, avec votre clergé, vos princes et barons, avec tout l'appareil royal, et en riches habits, vous soyez tous sur l'estrade où sera d'abord célébrée une messe solennelle : puis on fera venir la possédée. Outre cela, je veux qu'il y ait d'un bout à l'autre de la place au moins vingt personnes en tout, portant des trompes, des cornets, des tambours, des cornemuses, des cymbales, des tambours de basque, et autres machines à faire du bruit ; lesquelles personnes, quand je leverai mon chapeau, sonneront toutes ensemble de leurs instruments en se dirigeant vers l'estrade..... Quand Rodrigue vit tant de peuple assemblé, et un si grand appareil, il en fut tout abasourdi et se dit en lui-même : qu'a

donc imaginé là ce poltron de vilain? Croit-il m'effrayer par cette pompe..... Je le châtierai de la bonne façon. Et quand Matteo s'approcha et le pria de sortir, il leur dit : Vraiment tu as eu là une belle idée! où penses-tu en venir avec cet appareil? Crois-tu par là te soustraire à ma puissance et à ma colère? Vilain ribaud, je te ferai rosser sur toutes les coutures. Alors Matteo le pria de nouveau, il lui dit des sottises, et sans perdre plus de temps, notre homme donna le signal avec son chapeau; tous ceux qu'on avait commis à cela se mirent à sonner de leurs machines, en se dirigeant vers l'estrade, tellement que le vacarme en alla jusqu'au ciel. A ce bruit Rodrigue de dresser l'oreille, et ne sachant ce que c'était en même temps qu'il en était fort émerveillé, il demanda, tout penaud, à Matteo ce que cela voulait dire : Hélas! mon pauvre Rodrigue, c'est ta femme qui vient te retrouver. C'est chose surprenante à penser, quelle altération d'esprit produisit chez Rodrigue le nom de sa femme; elle fut telle, que sans redemander si c'était possible et raisonnable que ce fût bien elle, sans répliquer, tout épouvanté, il s'enfuit, délivrant la demoiselle de sa présence, et il aima mieux retourner en enfer rendre compte de sa conduite, que de se soumettre de nouveau aux ennuis, humiliations et périls du joug de mariage. Ainsi Belphégor, de retour en enfer, témoigna des maux qu'une femme amène dans la maison, et Giovan Matteo, qui en sut plus long que le diable, retourna tout joyeux chez lui. »

Faut-il voir dans la spirituelle mélancolie de ce récit délicat, l'expansion ironique des chagrins d'une union mal assortie ? On l'a dit et je suis tenté de le croire, car remarquez que si malheureux qu'ait été Rodrigue, il esquive la mésaventure suprême du mariage [1].

Les statuts pour une *bizarre compagnie* ne valent pas la peine qu'on s'y arrête. C'est une froide plaisanterie, que cette compagnie où l'on est tenu, par les statuts, de dévoiler les secrets de ses amis, de parler tous à la fois, de prendre des confesseurs aveugles et sourds, s'il se peut, ainsi de suite. Si une dame, sur le témoignage de deux témoins, est déclarée trop belle, elle sera obligée de montrer sa jambe un doigt au-dessus du genou, peut-être en oubliai-je deux ou trois. Les hommes eux-mêmes sont sujets à des formalités quelquefois embarrassantes. De là, à un *discours moral*, mesurez la distance ! Distance d'autant plus grande qu'il s'agit d'un sermon ni plus ni moins; d'un sermon laïc comme c'était la mode d'en prononcer dans les assemblées de piété qui étaient fréquentes. Le texte est tiré de David, et il s'agit du repentir. C'est faible ! A quelle Magistrature s'adressait l'allocution qu'on nous a conservée ? On l'ignore. Le morceau est en bons termes.

1. Cette opinion — et d'ailleurs la chose est de peu d'importance — ne paraît pas celle de M. Polidori, le dernier éditeur des *opere minori*. Ce serait le propre fils de Machiavel qui aurait favorisé l'impression de cette nouvelle, en la restituant à son véritable auteur, ce qu'il n'eût pas fait s'il se fût agi de sa mère.

L'*instruction* à Raffaello Girolami qui allait être envoyé en Espagne, en qualité d'ambassadeur est remarquable; elle nous révèle quelques-uns des secrets du métier, et part d'un fin diplomate.

« Les ambassades sont une des choses qui font honneur à un citoyen; remplir fidèlement une mission, c'est ce que tout honnête homme sait faire, mais être à la hauteur de cette fonction, voilà le difficile. Celui qui peut se dire à la hauteur de la fonction, c'est celui qui connaît bien le caractère du prince et de ceux qui le mènent, et sait s'arranger en sorte de se ménager la voie libre et facile pour avoir audience; car une entreprise même difficile, devient facile, dès qu'on a l'oreille du prince. Sur toute chose un ambassadeur se doit acquérir de la réputation et l'on en acquiert en se montrant homme de bien, libéral, intègre; ni avarice ni duplicité, et ne passer jamais pour croire une chose et en dire une autre. Ce point là importe beaucoup, car j'en sais que leur sagacité et leur double visage ont ruiné dans la confiance du prince, si bien qu'ils n'ont pu depuis négocier avec lui. Et si quelquefois, il est nécessaire de cacher la vérité sous les paroles, il faut le faire en sorte que cela n'apparaisse pas, que dans le cas contraire, il soit facile de s'en défendre. Ce qui fit grand honneur en France à Alexandre Nasi, ce fut sa réputation de franchise, et il en est un autre qui n'a obtenu que la honte par une réputation contraire. Je crois qu'en cela vous n'aurez pas de peine à observer mes con-

seils, car cela me paraît être dans votre nature.

» Un ambassadeur se fait encore grand honneur par les avis qu'il adresse à son gouvernement, avis qui sont de trois sortes, selon qu'ils concernent soit les choses en cours d'exécution, soit les choses faites et conclues, soit les choses qu'il y aurait à faire, et celles-là en en conjecturant bien l'issue. De ces trois choses, il en est deux de difficiles et une de très-facile. Savoir les choses faites, c'est la plupart du temps très-facile... Mais bien savoir les choses en cours de pratique, et en prévoir la fin est difficile, car on ne peut s'aider que de ses seules conjectures et de son seul jugement. Or, comme il y a toujours dans les cours des faiseurs de raisonnements sur toute chose, gens qui ont l'oreille au guet pour savoir les nouvelles, il est fort important de s'en faire des amis sans distinction, afin de pouvoir entendre de chacun d'eux ce qu'on dit des affaires. L'amitié de semblables gens s'acquiert en leur donnant à dîner et à jouer. J'ai vu des hommes très-graves donner à jouer chez eux uniquement pour que ces gens-là eussent un prétexte pour les venir trouver, cela à cette seule fin de pouvoir causer avec eux, parce que, ce que l'un ignore, l'autre le sait et tous savent quelque chose. Mais quiconque veut savoir des autres ce qu'ils pensent, il faut qu'il dise ce qu'il sait lui-même, car le meilleur moyen d'obtenir des informations, c'est d'en donner. »

N'est-ce pas pris sur le vif, et ne reconnaissez-vous pas là les conseils d'une vieille expérience? L'am-

bassadeur doit bien se garder de s'isoler là bas, il faut qu'il se tienne au courant des choses de la patrie, qu'il écrive aux Huit, à l'archevêque, aux chanceliers. La moindre chose se passe-t-elle à Rome, à Sienne, à Pise, qu'il le sache, quitte dans ce fatras de nouvelles qui ne sont pas comme on l'a dit l'essence même de la diplomatie, mais son inconvénient fatal, à ne prendre que les choses bonnes à prendre et à laisser le reste. Sage conseil, et puisse-t-on du moins le méditer dans les chancelleries, en attendant qu'on s'y conforme.

Machiavel recommande encore à Girolami de mettre ses jugements, autant que possible, sur le compte des personnes considérables du lieu. Au lieu de dire je pense que — tout bonnement — ayez soin de dire : « Considérant donc tout ce qui est écrit ci-dessus, les hommes prudents d'ici sont d'avis qu'il en doit résulter ceci et cela. » Mieux encore : Un ambassadeur digne de son titre ne déroule pas tout de suite son rouleau, ce n'est qu'au bout de deux mois, qu'il dit tout. C'est se faire honneur et du même coup rendre service à son gouvernement, on se prépare ainsi par la connaissance des détails, à mieux saisir l'ensemble des choses. Suivent des instructions spéciales sans intérêt pour nous.

Dans *le dialogue sur la langue*, il s'agit de savoir s'il y a une langue florentine, une langue romaine, une langue vénitienne, ou simplement une langue italienne. Une langue italienne, l'Italie une, le rêve de Machiavel ! Cependant, il ne peut

nier que la différence des idiomes italiens, n'en fasse à peu près autant de langues distinctes, et il se borne à établir contre Dante, qui s'était vanté d'avoir écrit, non en langue florentine, mais en langue *curiale* (en langage de cour) que Dante a écrit en florentin la plupart du temps et qu'il y a bel et bien une langue florentine [1]. « Dante, dit excellemment Machiavel, se présente à tous les points de vue, génie, doctrine, jugement comme un grand homme, excepté en cela que lorsqu'il parle de sa patrie, il la poursuit de toute espèce d'injures, contre tous les errements de la bonne éducation et de la philosophie ; et ne pouvant que la déshonorer, il l'accuse de tous les vices, damne les hommes, déprécie le site, médit des coutumes et des lois. Il ne se borne pas à le faire une fois dans son poëme, il le fait tout du long, de diverses manières, tant il avait ressenti la douleur de l'exil, tant il aspirait à la vengeance, et en attendant d'en prendre tant qu'il peut ! Et si de tous les maux qu'il lui prédit, il en était arrivé si peu que ce fût, Florence aurait eu à déplorer d'avoir nourri cet homme plus que tout autre malheur. Mais la fortune pour le faire mentir et pour couvrir de la gloire de cette

1. Si le nom de Dante était resté célèbre en Italie, on y avait complétement cessé de le lire à l'époque de Machiavel. Une lettre de Guichardin nous dit la peine qu'il se donna pour se procurer un exemplaire du poëte, et encore ne l'avait-il pas trouvé avec la glose. « Vous êtes cause que j'ai cherché un Dante par toute la Romagne, pour trouver l'épisode de Roméo, et enfin j'ai trouvé le texte mais non la glose. » (16 déc. 1525.)

ville ces calomnies du poëte, l'a fait incessamment prospérer, l'a rendue célèbre dans le monde entier, et mise présentement en un état si heureux et si tranquille, que si Dante la voyait, ou il s'accuserait spontanément, ou frappé au cœur par les coups de l'envie, il voudrait n'avoir ressuscité que pour mourir encore. Il ne faut donc pas s'étonner, si celui qui en toute occurrence accumula l'infamie sur sa patrie a voulu par dessus le marché ôter toute réputation à sa langue, à celle dont il s'était servi dans ses écrits; c'est pour lui ravir tout honneur qu'il a composé cet ouvrage[1], dans lequel il a dit qu'il n'y avait pas de langue florentine; en cela il faut l'en croire tout autant que lorsqu'il prétend avoir trouvé Brutus dans la bouche du grand Lucifer, cinq citoyens de Florence parmi les voleurs, son Cacciaguida en Paradis, et mille autres signes de ses passions et de ses opinions, dans lesquelles il est tellement aveugle, qu'il en perd toute gravité, toute doctrine, tout jugement, et devient un autre homme. C'est au point que s'il avait fait le même jugement de toute chose, ou il aurait pu continuer de vivre impunément à Florence, ou c'est comme fou qu'il en aurait été chassé. »

L'auteur ne s'en tient pas là, et évoquant l'ombre de Dante, il engage avec lui un dialogue sur l'objet en litige, marquant la personne des interlocuteurs par N. (Niccolò) et par D. pour éviter, dit-il,

1. *De vulgari eloquio.*

non sans une teinte d'ironie, l'éternel *egli dice* et *io risposi*. L'argumentation est tellement serrée que Dante se voit contraint d'avouer et qu'il y a bien une langue florentine et que c'est précisément de celle-là qu'il s'est servi. Remarquons en passant, et sans méconnaître la justesse des objections de Machiavel, que c'est toujours l'auteur qui a raison dans les dialogues de cette sorte. En effet, s'il connaissait à son opinion une objection irréfutable, il se garderait bien de la mettre dans la bouche de son interlocuteur. Passons aux comédies de Machiavel.

Il y en a cinq, et n'y en eût-il qu'une, fût-ce la moindre, Machiavel serait à mettre au premier rang des auteurs comiques.

Molière, reste sans conteste le souverain maître du genre. A la force comique, il joint au plus haut point une grâce exquise qu'on ne retrouve pas au même degré dans Machiavel, bien qu'elle y soit en germe. En un mot il n'y a rien là de comparable au *Misanthrope*, aux *Femmes savantes*, à *Tartuffe*, à *l'Avare*, au *Festin de pierre*[1]? Mais la *Jalousie du Barbouillé*, mais le *Médecin malgré lui*, on y songe; et les médecins comme les voici traités aussi!

Des cinq comédies, il y en a deux qui n'ont pas de titre, et l'une des deux est en vers. Joignez-y la *Mandragore*, *Clizia* et l'*Andrienne*, cela fait bien

1. Et non de Pierre, comme l'a établi M. Philarète Chasle dans son excellente édition de Molière.

cinq, la dernière est une traduction de l'*Andria* de Térence. Elle m'a paru exacte et élégante, mais je n'en parlerai pas autrement.

Comme Térence, et comme tous les maîtres Machiavel se préoccupe peu de ce qui fait la préoccupation capitale des auteurs de nos jours, de l'intrigue. On ne se doutait pas encore en ce temps-là que l'intérêt devait naître, non du développement logique des caractères, mais de l'incohérence et au besoin de l'invraisemblance des situations, et qu'un jour viendrait où l'art dramatique, devenu métier, subordonnerait la question de style à la question d'argent. Comme Térence et tant d'autres, Machiavel puisait hardiment dans l'arsenal des lieux communs l'argument de son affabulation et le procédé de ses dénouements. Ici la substitution de personnes est celui qu'il affectionne; il y en a une dans la *Mandragore*, une dans *Clizia* et dans la *comédie sans titre*. La *comédie en vers* se dénoue par un divorce, résultat d'un malentendu, équivalent de l'éternelle lettre qui s'est trompée d'adresse. Cette dernière pièce est pénible et finit maladroitement, elle est longue, l'auteur tient trop à égaler Térence pour ne pas tomber au-dessous de lui-même. Cette discrétion, cet arrangement sont affectés, Machiavel n'a pas le vers comique. Il n'est jusqu'aux noms qui ne soient essentiellement latins ou grecs : *Catillo*, *Camillo*, *Miside*, *Virginia*, *Doria*, *Panfila*, *Cremete*, *Saturio*, *Dromo*, *Dulippo*, et enfin cette *Appollonia*, qui est deux fois indigne de l'intérêt des honnêtes

gens, d'abord parce qu'elle est entremetteuse et ensuite parce qu'elle est maladroite. Molière n'a pas reculé devant le type de la *Femme d'intrigue*, mais il s'est bien gardé de la faire sotte et triste par dessus le marché. L'Appollonia *sola* de la première scène du premier acte est lugubre, et survient Miside, autre Appollonia plus triste encore, hors de service à tous égards, et qui ne réchauffe point la situation. Dromo est un *Davus* ou un *Parmeno* quelconque ; Doria, la servante, pourrait s'appeler *Pythias*, comme dans l'*Eunuque*, Saturio est le *Gnatho* de la pièce, c'est-à-dire un parasite fieffé. Attendez pourtant, et quelques-unes de ces figures de convention vont s'animer un peu. C'est d'abord Catillo, mari de Virginia, et jaloux. Écoutez cette scène avec Doria, la servante :

« Doria. Dieu vous sauve, mon maître! Catillo. Que fais-tu ici? Dor. J'allais à la maison. Cat. Où est restée Virginie? Dor. Je l'ai laissée à l'église. Cat. Qui est avec elle? Dor. Sa mère et Licisca. Cat. Or, parle à présent et parle vrai, autrement tu n'auras pas la paix avec moi, vois-tu. Dor. Mon maître, si jamais vous me prenez à mentir, je consens à ce que vous me chassiez. Cat. N'y avait-il point de godelureaux à rôder autour de ma femme à l'église? Dor. Je n'en ai point vu. Cat. Je ne crois pas cela. Voyons, tu ne m'entends peut-être pas; je dis : n'y avait-il personne à faire la cour à ma femme? Dor. Il y en avait un qui la regardait souvent. Cat. Et elle, que faisait-elle? Dor. Elle était là. Cat. Tu commences

à équivoquer, et je serai forcé de faire opérer le bâton. Qui regardait-elle ? DOR. Qui la regardait. CAT. Et souvent ? DOR. Souvent. CAT. Et après, que faisait-elle ? DOR. Je n'ai rien vu de plus, quant à moi. CAT. Tenait-elle toujours les yeux au même endroit, faisait-elle quelque geste ? DOR. Je crois qu'oui. CAT. Avec les yeux, la tête ou la main ? DOR. Je n'ai pas bien regardé. CAT. Tu ne veux pas le dire ! DOR. C'est vous qui me faites perdre la mémoire. CAT. Crachait-elle, et comment ? DOR. Quelquefois. CAT. Pourquoi ? DOR. C'est ce que je ne saurais vous dire : probablement parce qu'elle avait besoin de cracher. CAT. Cette fille-là ne dit rien que de force. Était-elle joyeuse ou triste, pâle ou rouge ? DOR. Eh ! monsieur, vous croyez donc que j'avais toujours les yeux dessus. Je m'occupais de mes propres affaires. CAT. Et quoi, tes affaires ? DOR. Ne le savez-vous pas ? Je priais. Pourquoi va-t-on à l'église ? CAT. On y va pour tout autre chose aujourd'hui [1]..... Avec qui parlait-elle ? DOR. Avec qui était près d'elle. CAT. Et que disait-elle ? DOR. Ce qui se dit aujourd'hui entre femmes, c'est l'usage : tout le mal... CAT. De qui, de moi ? DOR. Non, de celle-ci et de celle-là, de la première venue. CAT. Tout bas ? DOR. Oui ! si bien que tout le monde entendait. CAT. Et peux-tu me dire celui qui la regardait tant ?... DOR. Un beau garçon, dà ! qui ne montre pas vingt ans, ou tout au plus. — CAT. De quelle taille ? — DOR. Dame, mon-

1. Je passe prudemment quelques vers.

sieur, il est plus grand que vous, environ la main... et le teint frais comme rose... »

Molière, il me semble, aurait signé cela, et probablement il l'avait lu. Voici maintenant les plaintes de la femme injustement soupçonnée; Sostrata, mère de Virginia, vient de lui conseiller la patience :

« O ma mère, vos paroles seraient plus justes si vous saviez comme il me traite, et vous en auriez du chagrin.... Malgré bien de bonnes qualités, il n'est pas dans le monde un homme plus jaloux. Mon perroquet, ma pie, mon oiseau[1], il les a tués, soupçonnant qu'ils ne m'apportassent le message de tel ou tel. Mon petit chien blanc, il l'a fait noyer, parce qu'il en était jaloux quand la pauvre petite bête couchait, par hasard, sur mon lit. Ne croyez pas qu'il y ait chez nous livre, plume, écritoire, papier, encre ou crayon[2] avec quoi écrire le blanchissage. — SOSTRATA. C'est signe qu'il te veut pour lui seul. — VIRGINIA. Tant qu'il m'ait, ce ne sera jamais bien. Il n'est jusqu'aux paquets de lin dont il ne soit jaloux, supposant qu'ils contiennent tout autre chose que de la bourre et du vent. Ma mère, il faut cependant le dire, il est jaloux de vous, de mes frères, de mes sœurs, de tous nos parents.—SOS. Que craint-il de moi ?— VIRG. Non pas que vous me donniez de conseils déshonnêtes, mais que vous ne fermiez les yeux, comme vous devez être sujette à le

1. *Il mio stornello*, mon étourneau.
2. Le texte ajoute : *lait* ou *citron ;* c'est une allusion à quelque coutume du temps, mais je ne la comprends pas.

faire de temps en temps, puisque vous m'avez donné un mari si étrange.— Sos. Ma fille, je te prie, parlons d'autre chose, n'en dis pas tant, ou je ne te croirai plus. »

Ce ton naïf avec un grain de malice rappelle les meilleures créations de Molière en ce genre-là. Voyons le parasite de Camillo, Saturio.

« J'ai évité l'écueil, tant j'ai bien gouverné. — Si Virginia tient sa promesse — Camillo sera content — et à ma volonté — moi, je me contenterai — c'est-à-dire que j'emplirai mon corps — d'autre chose que de songes et de vent — je le régalerai — de perdrix et de faisans — de grives, de cailles, d'ortolans — de perdreaux, de becfigues — qui ne sont manger de mendiant — aussi de tourterelles et paons, — enfin tous fins morceaux. — C'est que Vénus languit — sans Cérès et Bacchus! — Plutôt de rôti que de bouilli — chaque jour je me délecterai — et de certains vins un peu verts — ... Oh! comme je serai gras! »

Si cette comédie a été représentée, je suppose que l'acteur devait chanter cette chanson, qui n'a plus rien d'antique, en dansant à la manière des matassins, et, certes, il y a de l'entrain, mais de l'entrain convenu, comme l'entrain des matassins. Remarquons en passant que sauf dans la *Comédie sans titre*, excepté les Appollonia bien entendu, les femmes que Machiavel met en scène sont d'honnêtes femmes. Ici, le caractère de Sostrata est touché avec une grande discrétion, et en fait, la Lucrezia de la

Mandragore n'est qu'une sotte abusée par son mari et son confesseur, sans parler d'une mère complaisante. Quant à Clizia, ce n'est qu'un personnage à la cantonnade, elle ne paraît pas ; mais Sofronia, la femme du trop tendre Nicomacco, est un type charmant d'honnête bourgeoise, attentive au bien du ménage, dévouée de cœur à sa fille adoptive, dont elle ne demanderait qu'à faire sa bru, et toute prête à rire des fredaines de son mari, pour peu qu'elle parvienne à en prévenir la funeste issue. Cette *Clizia,* dont Machiavel et ses appréciateurs ne paraissent pas faire le même cas que de la Mandragore, ne lui est pas inférieure, selon moi : elle est copiée de la *Casina* de Plaute.

Après cela, je n'entreprendrai pas de dissimuler le côté extrêmement licencieux des comédies ; à ce point de vue, elles seraient inacceptables pour notre scène, mais je ne vois pas pourquoi nous les bannirions de nos bibliothèques, puisque nous y admettons Boccace et tant d'autres.

La *Comédie sans titre* est avant tout une violente satire du clergé ; Frère Albérigo n'est qu'un coquin libidineux, goinfre, parjure, hypocrite par dessus le marché. Cette figure n'est pas neuve ; le Moyen Age qui eut souvent à souffrir des moines s'est vengé d'eux de toute manière ; c'est une des traditions qu'il a léguées à la Renaissance, et ce ne fut pas la moins bien observée. Pour qu'on osât faire du froc les plaisanteries qu'on en a faites, il le fallait tombé dans un mépris inconcevable de nos jours ; mais ce

fut surtout en Italie que la gausserie populaire barbouilla d'obscénités railleuses les murs des couvents : c'était de là que sortaient chaque matin ces nuées de religieux de tout ordre et de toute couleur qui passaient leurs jours à traîner l'oisiveté de leurs sandales sur les quais, dans les rues, quand ils n'avaient pas une maison où s'installer pour y manger gras et y parler de même. La familiarité des laïques et des religieux, si généralement antipathique aux mœurs modernes, qui ne perdent rien à cela, était poussée aussi loin que possible, et c'est au point qu'on y croit à peine avec la preuve sous les yeux. Cette façon détachée de parler des prêtres chez les laïques, et chez les prêtres cette facilité d'accès, cette parfaite intelligence de la vie mondaine avec ses obligations, ses plaisirs, ses vices, sont choses surprenantes pour l'homme de nos jours, et c'est ainsi qu'il se forme cette conviction que plus le prêtre se renferme dans l'église et plus il est à la fois respectable et respecté. Une casuistique, perfectionnée, rendait mille services aux familles, mais de ces services qu'on n'avoue pas. C'est de cette ingérence perpétuelle du clergé dans la vie civile, c'est du ressentiment des inconvénients sans nombre d'un pareil état de choses que naquit cette animadversion publique contre les moines, dont les témoignages surabondent. Quand il s'agit de déterminer une femme, par exemple, à une action répréhensible, c'est au confesseur qu'on s'adresse dans les comédies et dans les contes, comme aussi bien

était-ce au confesseur qu'on s'adressait dans la vie, et si l'on usait de son influence, ce n'était qu'au détriment de son caractère ; puis tôt ou tard le mépris ou la haine éclate par un remarquable effet de la justice divine sur lequel on n'a peut-être pas assez médité. Tel est le sens de Frère Albérigo ; c'est une critique sans ménagement des moines, par la peinture aussi peu ménagée que possible de ce qu'ils étaient alors.

La *Mandragore* fut représentée en présence de Léon X ; mais je ne trouve pas trace de ce fait dans la correspondance de Machiavel ; j'y vois seulement (et je l'ai fait voir dans le chapitre précédent) qu'il fut question de représenter cette comédie à Modène, où était alors le pape [1]. Le sujet de la pièce consiste en ce que messire Nicia veut avoir un enfant, et le veut d'une volonté si violente, qu'il ne recule devant rien. Callimaque, amoureux de sa femme, se déguise en médecin, et lui persuade qu'il faut faire boire à la belle Lucrezia une potion à la mandragore. Si ce n'est que cela, dit messire Nicia... Mais attendez, pauvre homme, car vous ne serez pas dispensé pour

1. Le pape à la comédie n'avait rien que d'ordinaire. Le cardinal Bibiena, bon poëte, avait fait représenter au Vatican une comédie de sa composition, et qui plus est, il poussait les jeunes gens vers la scène : « ingenuos juvenes ad histronicam hortabatur, et scenas in Vaticano spatiosis in conclavibus instituebat. Propterea quum forte Calandrum comediam a mollibus argutis que leporibus perjucundam in gratiam Isabellæ Mantuani principis uxoris per nobiles comedos agere statuisset, precibus impetravit, ut ipse Pontifex e conspicuo loco despectaret. » Paul Jove, *Vita Leonis X*.

cela des devoirs du mariage, et il vous en coûtera la vie. C'est alors que Callimaque propose à Nicia d'introduire auprès de sa femme un jeune galant alléché par le piquant de l'aventure, et ce sera lui-même, sous un autre costume, comme bien l'on pense. A la fin, tout le monde se prête à cet expédient désespéré, et comme le charme est rompu *de facto*, Nicia considère que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et sa femme aussi. Voilà, certes, une fable bien incongrue. Là, encore, il est probable que Molière s'est inspiré de Machiavel; messire Nicia, bourgeois imbécile et crédule, avec une idée fixe, rappelle beaucoup M. Jourdain, et Callimaco, déguisé en médecin, parle absolument comme les médecins de l'auteur du *Médecin malgré lui*. « ... *Nam causæ sterilitatis sunt aut in semine, aut in matrice, aut in instrumentis seminariis, aut in virga, aut in causa extrinseca.* » Puis il ajoute, en langue vulgaire : « Il se pourrait faire aussi que votre impuissance fut la cause de cette stérilité? » — « *Impotente io,* s'écrie messire Nicia, peu flatté de la supposition; *oh! voi mi farete ridere! Io non credo che sia il più ferrigno ed il più rubizzo uomo in Firenze di me!* » Je passe la suite, et l'on doit m'en savoir bon gré.

Je serai plus à l'aise pour parler de *Clizia,* bien que le sujet soit encore des plus scabreux. Un seigneur français, dont les troupes avaient séjourné quelque temps à Florence, a quitté cette ville avec l'armée pour la suivre dans le royaume de Naples. La fortune

n'y confirme pas les succès de la France, dont les soldats n'ont plus qu'à repasser les monts; c'est sous Charles VIII, et ne pouvant s'embarrasser d'une petite fille qu'il a recueillie dans une ville mise au pillage, le bon seigneur l'envoie à messire Nicomacco, en le priant de prendre soin d'elle, et en s'engageant à la venir chercher plus tard. La digne Sofronia s'éprend pour la fillette d'une affection toute maternelle ; elle l'élève de son mieux, et quinze ans passent ainsi. C'est alors que Cléandre, qui a grandi avec Clizia, devient amoureux d'elle. Ici se place un trait de mœurs profondément antipathique à l'idée que nous nous faisons de l'amour, essentiellement contraire à la morale la moins exigeante. Cléandre ne veut ni épouser une fille sans fortune, et dont on ne connaît pas la famille, ni la prendre pour maîtresse avant de l'avoir mariée. C'est absolument l'idée de Nicomacco, qui est aussi amoureux de Clizia; seulement il veut la marier à Pirro et Cléandre à Eustazzio, l'intendant de la famille. Sofronia, voyant qu'il faut à toute force marier la belle à quelqu'un, tient pour Eustazzio, si bien que Pirro craint qu'il ne lui en advienne mal.

« Nicomacco. A qui en as-tu, avec qui te disputes-tu, Pirro ? — Pirro. Avec qui vous vous disputez toujours. — Nic. Ma femme, hein? Et que dit-elle, celle-la, que veut-elle ? — Pir. Que je me désiste de vouloir Clizia pour femme. — Nic. Que lui as-tu dit? — Pir. Que je me laisserais égorger plutôt que de refuser. — Nic. Bien dit! — Pir. Si j'ai bien dit,

je crains d'avoir mal fait, vu que je me suis mis à dos votre femme, votre fils, et tous les gens de la maison. — Nic. Que t'importe ? Sois bien avec Dieu et ne t'inquiète pas des saints ? — Pir. Oui ! mais que vous vinssiez à mourir, vous, et les saints me traiteraient fort mal. »

Le mari et la femme conviennent enfin que le hasard décidera du mariage de Clizia, et, à la vérité, c'est ce qu'il arrive quelquefois, sans qu'on ait mis les noms des prétendants dans un chapeau. Le sort désigne Pirro, et Nicomacco le décide à lui céder sa place. Il a loué tout exprès la maison d'en face à son compère Damone, qui est du complot. Après quoi, il songe à se pourvoir des parfums les plus énergiques ; c'est en revenant chargé de ses emplettes qu'il rencontre Sofronia devant sa porte.

« Nicomacco (*à part*). J'ai acheté l'électuaire et certaine pommade appropriée à la circonstance. Quand on va en guerre bien armé, on y va avec plus de cœur de moitié. Voici ma femme... Merci de moi ; elle m'a entendu venir. — Sofronia. Je t'ai entendu, et je t'ai senti, c'est le mot, et ce sera pour ta honte si je vis jusqu'à demain matin. — Nic. Les choses sont-elles en ordre ? As-tu appelé ta voisine pour t'aider. — Sof. Je l'ai bien appelée, comme tu dis, mais monsieur ton bel ami l'a pris de je ne sais quelle oreille, si bien qu'elle m'a répondu qu'elle ne pouvait pas venir. — Nic. Je ne m'en étonne pas ; tu es un peu brusque, ma femme, et tu ne sais pas t'y prendre pour avoir des gens ce que tu veux. —

Sof. Fallait-il le prendre sous le menton? Je n'ai pas l'habitude de caresser les maris des autres. »

Puis on fait endosser à un jeune domestique, nommé Siro, les habits de Clizia; il les garde jusqu'au bout, et vous devinez comment Nicomacco est joué d'importance. Voici, avec quelques adoucissements indispensables, les deux premières scènes du cinquième acte.

« Doria, *seule* (c'est la servante). Je n'ai jamais tant ri, et je crois ne jamais tant rire qu'on a ri cette nuit dans la maison, où, en vérité, on n'a fait que rire. Sofronia, Sostrata, Cleandro, Eustazzio, tout le monde rit. Nous avons passé la nuit à calculer le temps, et nous disions : voilà Nicomacco qui entre dans la chambre..... il se couche; il combat en brave. Et tandis que nous étions à nous gausser ainsi, Siro et Pirro d'arriver, et nous de redoubler de rire; et ce qu'il y avait de plus risible, c'était de voir Pirro rire plus fort encore que Siro, tant et si bien, qu'à mon idée il n'est personne dans l'année qui ait eu tant de plaisir... Mais voilà monsieur qui sort avec Damone; je veux me cacher là et rire encore mon saoul. »

« Damone. Que diable s'est-il passé cette nuit? Comment a été la chose? Tu ne dis rien? Quel remue-ménage, de s'habiller, d'ouvrir les portes, de se lever, de se coucher, que jamais ce n'était fini! Moi qui couchais dans la chambre du rez-de-chaussée, je n'ai pu dormir, tant et si bien que je me suis levé de dépit, et voici que je te vois sortir tout troublé.

Tu ne dis mot, on te croirait mort, que diable as-tu ? »

« Nicomacco. Ah! frère, je ne sais où fuir, où disparaître, où cacher la grande honte dans laquelle je suis tombé. Je suis déshonoré pour jamais; pas de remède; ma femme, mon fils, mes parents, je n'oserai plus paraître devant eux. J'ai cherché mon déshonneur, et ma femme m'a aidé à le trouver; mon affaire est faite!... — Dam. Qu'est-il donc arrivé? pourquoi ne pas le dire? — Nic. Uh! uh! uh! J'en ai plus de chagrin que je ne pourrais dire. — Dam. Tu pleures comme un enfant! Quelle femme est-ce donc? pourquoi ne pas me conter cela ? — Nic. Tu sais ce dont nous étions convenus, et comme quoi j'entrai dans la chambre, au lieu et place de Pirro, qui s'était établi sur le canapé pour y faire son somme. Il n'y avait pas de lumière, et je me couchai à côté de la jeune épouse. — Dam. Ensuite? — Nic. ... Quand tout à coup je reçus un coup de genou, mais un coup qui m'a enfoncé une côte... Uh! uh! uh! Alors j'eus recours aux supplications, et sais-tu que tout soudain voici la mâtine qui rassemble les jambes et m'allonge une grêle de coups de pied, tellement que, sans la couverture du lit qui me retint, j'allais danser une contredanse dans l'espace, les quatre fers en l'air... Je lui tournai le dos, en attendant qu'elle revint à d'autres sentiments. Tout déconfit, tant par la douleur que par l'affront, je commençais à sommeiller un peu, quand tout à coup je me sens porter une botte au flanc, avec cinq ou six coups de pied de

damné dans le derrière... On apporte la lumière, et qui vois-je, au lieu de Clizia? Siro, mon domestique, tout debout, sur le lit, à me narguer. »

Survient Sofronia, et, après quelques paroles échangées, son mari lui reproche de se jouer de lui. Elle s'en défend par ces paroles, pleines de bon sens :

« Jamais je n'ai voulu me jouer de toi, c'est toi qui as voulu te jouer des autres, et qui, finalement, t'es joué de toi-même. Comment n'as-tu pas honte d'avoir élevé sous ton toit une jeune fille, d'en avoir fait une femme de bien, pour la marier à un propre à rien de domestique, parce qu'il consentait à te la livrer ensuite? Croyais-tu donc avoir affaire à des aveugles, à des gens incapables de rompre tes mauvais desseins? Oui, j'en conviens, c'est moi qui ai conduit toute l'affaire; il n'y avait pas d'autre moyen de te rappeler à ce que tu dois à toi-même, que de te faire tomber dans le panneau, devant assez de témoins, pour que la honte t'en prît, et, encore une fois, c'était la seule chose à faire pour cela, et maintenant te voici où j'ai voulu t'amener. Si tu veux retourner sous tes drapeaux, redevenir ce Nicomacco que tu étais l'année dernière, nous redeviendrons les mêmes aussi. On ne saura rien de l'aventure, et vint-on à la savoir, c'est chose commune de se tromper et de se corriger. »

Puis Cleandre épouse Clizia, qui est devenue une riche héritière en retrouvant son père. Ainsi finit cette comédie, où se reconnurent, dit-on, certains

bourgeois de Florence, qui prirent le parti d'en rire [1], et c'était assurément le meilleur.

Mais si par les fragments que j'ai traduits avec toute l'exactitude possible, du moins je le crois, si, par ce que j'ai dit du reste le lecteur s'est formé une juste idée du talent littéraire de Machiavel, il n'hésitera pas à lui assigner une place distinguée parmi les poëtes, qu'il s'agisse de vers ou de prose. La diversité des sujets accuse une étendue d'esprit peu commune; la manière dont chaque sujet est traité accuse la profondeur et l'élévation de la pensée mère. Je pourrais citer encore plus d'un passage intéressant, plus d'une strophe harmonieuse, mais un ouvrage de la nature de celui-ci doit savoir, avant tout, se borner. Signalons seulement la canzone : *Se avessi l'arco e l'ali*, à quiconque voudra se faire une juste idée de cette recrudescence de dilettantisme païen, qui caractérisa la Renaissance et appela les foudres de Savonarole.

1. .... « In Nicia præsertim comœdia; in qua adeo jucunde vel in tristibus risum excitavit, ut illi ipsi ex persona scite expressa in cœna inducti cives, quanquam præalte commoderentur, totam inustæ notæ injuriam civili lænitate pertulerint. » Paul Jove. *Elog. doct. vir.*

CHAPITRE III

La vie de Castruccio Castracani; extrait de lettres aux Dix de Balia, concernant Savonarole, Alexandre, César et Lucrèce Borgia; mémoires aux Dix sur la soumission de la Valdichiane et des finances; sur les moyens de reprendre Pise; pour instituer des milices nationales; tableau des choses de France; relation faite dans le but de fortifier Florence; mémoire pour un ambassadeur prêt à partir; description de la peste de Florence.

Copiant à peu près mot pour mot Ginguené, un ancien diplomate, traducteur estimable de l'*Enfer*, auteur d'un écrit sur Machiavel[1], M. F. Artaud, a dit de la vie de Castruccio Castracani que « le fond des événements est vrai, mais que dans leur marche, dans leur développement, Machiavel a introduit des incidents de son invention. » La vérité est que, sauf le nom du héros il n'y a pas un mot de vrai dans ce récit, et par conséquent dans l'appréciation de M. Artaud. Longtemps avant l'*Examen critique* de M. Polidori, on était averti de n'attacher nulle foi à cette inexplicable fantaisie absolument indigne d'un grand esprit et qui justifie trop bien les

1. *Machiavel, son génie et ses erreurs.* (Paris, 1833.)

paroles amères de Paul Jove, alors qu'il prétend que la vie de Castruccio par Tegrimi semble faite exprès pour nous faire détester l'impudence de semblables tentatives [1]. Remarquons en passant que, d'après cela et tout en confessant la justesse de cette appréciation, Jove était au moins aussi coupable du péché d'envie que put jamais l'être Machiavel, et qu'il n'échappe pas davantage au reproche de cette impudence qui déshonore l'histoire, il s'en faut de beaucoup. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il raconte la vie de Castruccio tout autrement que Machiavel et beaucoup mieux.

Un Français, Claude Sallier, reprenant la thèse de Paul Jove et la développant, a prononcé savamment qu'il ne faut tenir nul compte du récit de Machiavel dans son *Examen critique de la vie de Castruccio, par Machiavel* [2]. Castruccio Castracani, dont il est souvent question dans l'histoire de Florence, exista bien, mais ce que raconte notre auteur de sa naissance, de sa vie et de sa mort est faux. Bien loin d'avoir été exposé par des parents anonymes, puis trouvé par une veuve et un chanoine, Castruccio était le fils de parents fort connus : messer Gerio et dame Puccia, Guelfes et exilés comme tels, dit Paul

1. « .... ut hinc livorem et petulantiam Nicolaï Machiavelli magnopere detestemus qui, dum commentitiam Castrucci tanquam patriæ suæ hostis, extra rerum fidem impudenti libidine vitam describeret, reliquiæ quoque historiæ dignitatem improbe defæ duit. » *Elogia doct. vir.*

1. Voyez l'histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, t. VI.

Jove. Après ce beau commencement, tout est à l'avenant, et la fin couronne l'œuvre ; ce Castruccio que Machiavel fait mourir sans enfants, en laissa onze, dont neuf légitimes, suivant M. Polidori. « Après cela, ajoute avec raison le savant critique, qui pourrait lire sans une sorte de stupeur douloureuse, et je dirais sans que le cœur ne lui lève, ces longues admonestations qu'il récite à son dernier moment à son prétendu héritier Paolo Guinigi[1] ? » Ce fut son fils Enrico qui succéda à Castruccio, et ce Pagolo Guinigi est aussi bien que son père un personnage de pure invention. Quant aux bons mots, sentences et apophthegmes que l'auteur prête à son héros, ils forment un véritable *Castrucciana*, et parmi tant de reparties j'en pourrais citer une qui remonte à Socrate, pour le moins. Philosophes, poëtes, capitaines sont mis à contribution ; c'est tout un magasin de vieilleries. Ajoutez à cela que parmi tant de faits défigurés ou controuvés, il en est d'authentiques, et que, par exemple, le Castruccio de Machiavel ressemble physiquement au portrait qu'a fait de lui un auteur de bonne foi. Sachez que parmi les sentences fantastiques que Machiavel prête à son faux Castruccio, il s'en trouve qui sont très-probablement du vrai Castruccio, et vous vous rendrez facilement compte de la difficulté qu'il y a à discerner la vérité d'avec la fable dans ce sanglant et ridicule amalgame. Si quelqu'é-

2. *Opere minori di Niccolò Machiavelli.*

rudit veut en avoir le fin mot, je viens de lui indiquer et le travail qu'il devra faire et les lumières dont il pourra s'entourer; mais cela n'aurait aucun intérêt pour la majorité des lecteurs, et j'avoue humblement que je n'aurais rien à produire de nouveau après Sallier et Polidori. Quant aux raisons qui ont déterminé Machiavel en cela, il est impossible de les conjecturer sûrement. On a dit qu'il n'avait voulu que se donner le plaisir d'écrire un roman, mais cela est peu probable; il n'eût tenu qu'à l'auteur comique d'imprimer à cette production le cachet de son esprit si original, et certes il n'y eût pas manqué, s'il se fût agi, dans sa pensée, d'un récit purement romanesque. On a supposé qu'il avait été dupe de sa trop grande crédulité; mais cela est inadmissible, puisque si les faits qu'il raconte avaient eu cours jusqu'à son temps, on ne manquerait pas d'en trouver trace ailleurs. D'autres ont avancé qu'il n'avait voulu que déprécier ce cruel ennemi de Florence; mais c'est impossible puisqu'il déclare formellement à la fin de l'ouvrage « que Castruccio ne fut inférieur ni à Philippe de Macédoine, père d'Alexandre, ni à Scipion le Romain.... et que sans doute il aurait égalé l'un et l'autre, si au lieu de Lucques il eût eu pour patrie la Macédoine ou Rome. » Il est enfin une dernière conjecture : c'est que Machiavel a voulu imiter Plutarque en composant cette rhapsodie, conjecture qui n'est pas la pire. Aussi bien croirait-on entendre l'illustre chroniqueur; c'est la même abondance,

le même procédé; Machiavel s'amuse, ou plutôt Machiavel raille, il se moque de ses lecteurs. Si peu satisfaisante que soit cette explication, c'est encore la meilleure, et quiconque a été au fond de cette âme mêlée, quiconque s'est habitué à la voir épancher dans je ne sais quel excès de gaieté sardonique ses secrètes amertumes, celui-là sera, je suppose, assez disposé à accepter cette hypothèse. Pour moi, c'est l'œuvre des plus mauvais jours de San-Casciano, alors que, brisé par la torture, accablé de soucis, oisif et rongé d'un insatiable besoin d'activité, ce vaincu de la politique sentit crouler en lui toute croyance et tout espoir. Faire de la *Vie de Castruccio* une sorte de commentaire pratique des plus néfastes enseignements du *Prince*, est préjuger la date de cet écrit, fort probablement antérieur au *Prince*, quoique de la même période. Il me paraît peu probable qu'après avoir composé un ouvrage de la force du *Prince*, Machiavel ait pu trouver le moindre plaisir à une pareille élucubration. Reste un reproche que la mémoire du secrétaire n'esquivera pas : celui d'avoir joué ses deux amis Luigi Alamanni et Zanobbio Buondelmonti auxquels l'ouvrage est dédié, et après eux la postérité.

Reproche inattendu si l'on songe à la fidélité de Machiavel en amitié, et les lettres familières en offrent mainte preuve. Gino Capponi, le seul qui n'eût pas tremblé devant l'armée française, Gino Capponi qui avait osé déchirer en présence du roi de France les statuts qui asservissaient la patrie est

surnommé par Machiavel le Camille de Florence ; il rend pleine justice à Francesco Valori, au moment où celui-ci venait de tomber victime de l'assassinat politique[1]. Il ne faudrait d'ailleurs ni faire un crime de ce qui ne fut qu'un tort, ni s'attendre à se trouver en présence d'un de ces caractères dont l'intégrité n'est jamais rompue, s'il en est dans la vie réelle. Quant à moi je ne veux plus que signaler un passage de l'Histoire de Florence, passage très-curieux en ce qu'il nous donne la pensée vraie de Machiavel sur le vrai Castruccio. Après avoir rappelé sa dernière victoire sur les Florentins commandés par Ramondo, victime de son impéritie sur le champ de bataille : « Les maux, dit-il, qu'après cette victoire (1325) Castruccio fit aux Florentins, pillage, prison, ruines, incendies, ne peuvent se raconter ; car sans rencontrer aucune résistance, il mena son cheval et courut où il voulut pendant plusieurs mois ; et quant aux Florentins, après une pareille défaite, ce fut beaucoup pour eux d'avoir sauvé leur ville[2]. » Or comme la vie de Castruccio est antérieure à l'Histoire de Florence qui est le dernier ouvrage de Machiavel, il en résulte qu'au risque d'une contradiction de cette force, l'historien n'osa pas répéter de sang-froid ce qu'il avait dit sous

1. *Nature di uomini fiorentini.* Operetta. [Quant à Valori, qui passait pour un partisan de Savonarole, il fut assassiné quand le peuple assiégea le couvent de Saint-Marc, ou le réformateur s'était réfugié.

2. *Istor. Fior.*, lib. I, cap. XXIX.

l'empire de je ne sais quelles passions et par manière de raillerie. Laissons Castruccio pour Savonarole.

Chacun sait la dramatique histoire de cet homme surprenant en qui les plus hautes vertus s'allièrent à un charlatanisme déplorable. Frappé des vices du gouvernement, et de la corruption des mœurs de Florence, un moine entreprit de les réformer. Il prétendait même réformer, avec le catholicisme déshonoré par les Borgia, l'Italie, la chrétienté tout entière; le roi de France, du moins plus tard, n'évita pas ces admonestations virulentes qu'il lançait incessamment du haut de la chaire de Saint-Marc, et qui sous le désordre apocalyptique de la forme renfermaient bien des vérités. Représentant intraitable de cet ascétisme du moyen âge, dont l'*Imitation* est le bréviaire par excellence, Savonarole tonna contre l'esprit et les arts essentiellement païens de la Renaissance; Marsile Ficin [1], Pic de la Mirandole [2], et Léonard de Vinci, courbèrent un instant la tête devant ce fou sublime, qui n'avait refusé le chapeau de cardinal pour le chapeau rouge du martyre, comme il disait, que pour se vanter impudemment de traverser tout vif les flammes d'un bûcher; une pluie torrentielle l'éteignit la première fois, et la seconde le faux prophète recula. Au moment où nous prenons Savona-

1. Professeur célèbre, très-versé dans les lettres grecques et latines, commentateur de Platon.

2. Un prince de ce temps-là.

role, sa puissance chancelle. Lasse d'un joug qui rappelle le joug de ce Calvin, dont les colères et la cruauté mesquine ont taché de sang la réforme; lasse d'ascétisme et de menaces, écœurée de sermons et de diableries; oubliant la banqueroute de Laurent, et l'insolence de Pierre, Florence recommençait à tourner les yeux sur les Médicis, adroits banquiers de son commerce et de ses plaisirs, profonds politiques à la main généreuse, comme le sont souvent ceux qui disposent de l'argent d'autrui, patients et flatteurs comme l'ambition même, et presqu'aussi puissants du fond de l'exil qu'au palais de la Seigneurie.

« Pour vous mettre bien au courant, comme vous désirez, de tout ce qui concerne le frère, sachez qu'après avoir fait ces prédications dont vous avez déjà copie, il prêcha le dimanche de carnaval, et après avoir bien parlé, invita tous les siens à communier le mardi gras à Saint-Marc. Il ajouta que si ses prédictions n'étaient pas inspirées par Dieu, il le priait d'en donner un signe évident. Tout cela tendait, selon certaines personnes, à resserrer ses partisans entre eux, de manière qu'ils fussent plus à même de le défendre, car il craignait que la nouvelle Seigneurie, déjà faite, sinon encore proclamée, ne lui fût hostile. Le lundi suivant, la Seigneurie fut proclamée (ce qu'elle est vous devez le savoir parfaitement), et lui, voyant qu'elle était composée à plus des deux tiers de ses ennemis, en même temps que le pape lui avait envoyé un bref de com-

parution sous peine d'interdit, bref dont la Seigneurie devait être disposée à assurer l'exécution, il résolut, soit spontanément, soit sur le conseil qu'il en reçut, de ne plus prêcher à Santa-Riparata, mais à Saint-Marc. En conséquence, le jeudi matin, jour de l'entrée en exercice de la Seigneurie, il dit à Santa-Riparata, que pour éviter les troubles et sauvegarder l'honneur de Dieu, il voulait se mettre à l'écart, et que les hommes le vinssent entendre à Saint-Marc, tandis que les femmes iraient à Saint-Laurent, à frère Dominique. Notre moine se trouva donc chez lui, et qui aurait vu avec quelle audace il commença ses prédications et les poursuivit, n'en aurait pas été peu étonné. En effet, sentant pâlir son étoile, et soupçonnant bien que la nouvelle Seigneurie songeait à lui nuire, il voulait ensevelir tout ce qu'il pourrait sous sa propre ruine, et il commença par de grands épouvantements, appuyés de raisons très-efficaces pour qui n'allait point au fond, démontrant que tous ses partisans étaient excellents, et ses adversaires les derniers des scélérats, sans négliger rien de ce qui pouvait les discréditer en fortifiant son parti, et comme j'assistais à tout cela, j'en retracerai quelque chose. »

« Le texte de sa première prédication à Saint-Marc fut ces paroles de l'Exode : *Quanto magis premebant eos, tanto magis multiplicabant et crescebant.* Avant d'en venir au développement de son texte, il expliqua par quelle raison il s'était mis à l'écart et dit : *prudentia est recta ratio agibilium.* Il dit ensuite que

tous les hommes ont une fin, mais différente de celle du chrétien, dont la fin est le Christ..... Puis, après avoir brièvement parlé là dessus il fit deux troupes du genre humain, l'une qui militait sous les ordres de Dieu, — lui et les siens, — l'autre commandée par le diable, c'est-à-dire ses adversaires... »

« L'autre matin, tandis qu'il prêchait encore sur l'Exode, il en vint à l'endroit où il est dit que Moïse tua un Égyptien. Il ajouta que l'Égyptien représentait les méchants, et Moïse le prédicateur qui les tuait, parce qu'il connaissait leurs vices. Puis il s'écria : O Égyptien, je te veux donner un coup de couteau. Et d'éplucher vos livres, vos prêtres, et de vous traiter de sorte que les chiens n'en mangeraient pas. Il dit ensuite qu'il voulait faire à l'Égyptien une autre blessure et grande! Que Dieu lui avait dit qu'il y avait à Florence un homme qui aspirait à la tyrannie, qui cabalait, intriguait pour réussir; qui voulait chasser le frère, persécuter le frère, excommunier le frère... Il en dit tant et tant qu'on se demanda dans le public qui cet homme pouvait bien être, et qu'on en soupçonna un qui est aussi près de la tyrannie que vous l'êtes du ciel.... Mais depuis lors, la Seigneurie ayant écrit au pape en sa faveur, et voyant qu'il n'a pas grand chose à craindre de ses ennemis à Florence..... il a changé de manteau, il ne parle plus que d'union; il n'est plus question ni de tyran, ni de scélérats; il ne cherche plus qu'à animer le peuple contre le souverain pontife, pour qu'on se révolte contre lui et ses ministres, disant

de lui ce qui se peut dire du dernier des hommes. A mon avis il ne songe qu'à s'accommoder au temps et à colorer ses mensonges [1]. »

Au mois d'avril, le 8, jour de la mort de ce Charles VIII auquel Savonarole n'avait pas épargné les prédictions effrayantes, Savonarole est pris. En général on est porté à croire que la responsabilité de la mort de Savonarole incombe à la cour de Rome. C'est ce que Paul Jove insinua pour flatter Léon X, c'est ce que Guichardin avança formellement, en attribuant la mort de Savonarole à la crainte d'un Concile universel, tendant à réformer les mœurs dissolues du clergé de cette époque. Les faits démentent cette assertion. Au contraire la cour de Rome avait déjà fait preuve d'une certaine mansuétude envers Savonarole en le dispensant tacitement d'obtempérer à un bref de citation. Lors du procès si honteux pour ses juges qui le condamnèrent en fait après avoir été forcé de l'absoudre moralement, « le pape consentit à ce que fra Girolamo ne fût pas envoyé à Rome, pourvu que la Seigneurie fît procéder à l'examen de sa doctrine et de ses actes. » Machiavel ajoute, il est vrai, que cette condescendance fut en partie dictée par des raisons d'économie, *per non essere condannato nelle spese;*

1. Dabam Florentiæ die 8 martii 1497, *Lettres familières*. Ailleurs, je dois le dire, Machiavel parle de Savonarole en homme qui sait apprécier ses vertus, c'est dans la première décennale : « Celui dont je parle est ce grand de Savonarole qui, inspiré de l'esprit divin, vous tint enveloppés sous le charme de sa parole. »

mais il est évident que ce ne fût là qu'un motif secondaire. L'auteur ajoute, *è perchè qui si desiderava cosi*, et *parce qu'on le désirait ainsi ici-même* [1]. C'est significatif, la Seigneurie, voulut retenir et retint le procès, ce qui suffirait seul à prouver son animation contre Savonarole : ce fut un meurtre politique, c'est un crime de moins à la charge de Borgia qui n'en devient guères moins lourde pour cela. « Vous êtes retranché de l'Église, dit-on, tandis qu'il marchait à la mort. » — Oui, répondit-il, de la militante ! Voulant dire par là qu'il était désormais de la triomphante. Il mourut sur le gibet, avec une douceur angélique, les yeux fixés sur une image de sainteté ; son corps fut brûlé avec ceux de frère Dominique et de frère Silvestre. Le peuple, dont la

1. *Estratto di lettere ai dieci di Balia*. On dit même qu'Alexandre VI vit dans le meurtre du duc de Gandia, son fils, par César Borgia, son fils aussi, la réalisation des propheties de Savonarole et qu'il changea un moment de conduite. C'est peut-être au souvenir de cette tragique aventure qu'il faut attribuer la mansuétude dont il fit preuve envers le prophète. Il faut dire encore que Savonarole avait excité au plus haut point contre lui et son ordre tous les autres ordres religieux. Guicciardini, *Storia d'It.*, lib. III, chap. VI ; Nardi, *Istorie della cità, di Fir.*, lib. II, chap. XXIX. Il paraîtrait même, d'après Nardi, qu'un Médicis, vicaire de l'évêque de Florence, animait le clergé contre Savonarole et cela est fort probable. Alors exilés, mais non pas sans l'espoir de ressaisir le gouvernement de Florence, les Médicis n'avaient qu'à gagner à une révolution. En tout cas on trouvera dans Nardi, des renseignements on ne peut plus curieux sur le réformateur. Le noble caractère de l'historien est garant de sa sincérité ; Nardi mangea le pain doublement amer de l'exil et de la pauvreté pour rester fidèle à sa foi politique.

féroce impatience avait disputé la torche aux mains du bourreau, se disputa dès le lendemain les reliques du grand frère, et le vénéra comme un martyre. Savonarole eut des faiblesses, Savonarole a fait ce qui fit toujours la grande faute italienne, il a appelé l'étranger, mais à sa mémoire s'attache l'imprescriptible respect dû aux hommes désintéressés et convaincus. On s'étonnerait donc des termes dédaigneux dans lesquels Sismondi parle de lui, si l'on ne s'était accoutumé à voir les étroites passions du Génevois gâter trop souvent le jugement de l'historien [1].

Voici maintenant quelques aperçus sur la famille d'Alexandre VI. Cruel, débauché, Alexandre VI avait pour ses enfants [2] la passion d'une louve pour sa

1. Comme beaucoup d'autres réformateurs religieux, Savonarole s'adressait surtout à l'imagination des femmes. On les vit jeter à ses pieds tous les colifichets chers à la coquetterie, bagues, boucles d'oreilles, bracelets, et jusqu'à de faux cheveux. L'intensité de ce fanatisme que l'on appelait la « Folie au Christ » a inspiré des vers sans nombre dont on a conservé quelques-uns : « Il n'y eut jamais plaisir plus beau,plus agréable ni plus grand, que de devenir, par zèle et amour, fou de Jésus : *di Gesù divenir pazzo.* — Chacun crie comme je crie : toujours fou, fou, fou ! Je veux te donner, mon âme, un remède qui les vaut tous contre tous les maux : il s'appelle la folie (de Jésus). Prends trois onces d'espérance, trois de foi, dix d'amour, deux de larmes et mets le tout sur le feu de la crainte. Puis fais bouillir trois heures, et passe enfin en ajoutant douleur et humilité, ce qu'il en faut pour faire cette folie. » (Pignotti. *Storia di Toscana.*)

2. Roderic Alexandre Borgia était de Valence, en Espagne, et son fils César était cardinal de Valence. Sa maîtresse en titre avec laquelle il vivait maritalement, était une Romaine extrêmement belle, appelée Vanessa.

portée nouvelle; et encore qu'il sut par expérience qu'il est des accommodements avec la règle, il regrettait d'avoir condamné son fils César, cardinal de Valenza, aux honneurs gênants de la pourpre :

« C'était l'instant où le pape songeait à ôter le chapeau à Valenza, et négociait son mariage avec Mme Charlotte, fille du roi Frédéric de Naples; et il avait la tête pleine de ce dessein. Mais vu son ambition démesurée, il ne trouvait en Italie femme qu'il pût donner à son fils ou qui voulût l'épouser; et le roi Frédéric, entre autres, aussi bien que Mme Charlotte, ne voulaient point consentir à cela. Alors, repoussé de tous, il se tourna vers nous (vers Florence, très-bien alors avec la France), et les temps le servirent bien, car il trouva un roi [1] qui, pour se séparer de sa femme, lui promit et lui donna plus que tout le monde [2]. « Déjà, le 17 août 1498, le cardinal de Valenza avait exposé devant le consistoire qu'il inclinait naturellement vers un autre genre de vie que le sacerdoce, et qu'il demandait en grâce au Sacré-Collége les dispenses nécessaires à rentrer dans le séculier, et à vivre selon que les destins l'y poussaient. Ce dont acte lui fut donné; et cela fut fait au prochain consistoire. » Bientôt « vint par mer, de la Provence à Ostie, M. de Sarenon, pour re-

1. Louis XII.

2. *Estratto di littere.* Machiavel aurait dû dire que la maison de Naples n'étendait pas à toute la famille son dédain pour César; en effet, Goffredo Borgia, autre fils du pape, avait épousé une Napolitaine, mariage qui l'avait fait duc de Squillace.

lever Valenza [de ses vœux]; l'archevêque de Diais [en Dauphiné] attendit en ce lieu pour le recevoir... Valenza, à son arrivée à la cour [de France] (ce fut le 18 octobre), remit le chapeau à l'archevêque de Rouen [1], » c'est-à-dire au cardinal d'Amboise, cet habile administrateur, dont la mémoire n'esquive pas tout reproche. Passons à Lucrèce, dont il ne nous incombe ici, par bonheur, que peu de chose à dire.

« En ce temps, le pape avait déjà marié sa fille au seigneur de Pesaro [2], lequel, étant à Rome, s'en alla sans dire ni bonjour, ni bonsoir. Puis, arrivé chez lui, il fit savoir que la dame eût à chercher un autre mari, vu qu'il ne voulait plus d'elle à la maison. Le pape lui dépêcha maître Mariano di Ghenazzano, et, en somme, on trouva un moyen de divorce, encore que le mariage eût été consommé; il eut lieu le 7 juin (1498)... L'article sur lequel on fonda le divorce de Mme Lucrèce et du seigneur de Pesaro consistait en ce que le mariage n'avait point été consommé par suite d'impuissance; et

1. Un savant italien, M. Molini, a publié deux lettres d'Alexandre VI relatives à ce voyage qui se fit avec un luxe tel que les chevaux étaient ferrés d'argent. L'une est adressée au roi, l'autre au chambellan du Bouchage. Ces précieux documents sont conservés aux archives de l'Empire. *Documenti di storia d'Italia,* copiati da Giuseppe Molini. 2 vol. in-8, Firenze, 1836.

2. Le quatrième mari de Lucrèce; des trois autres on en avait assassiné un, le jeune duc de Bilselli, mais il ne paraît pas que Lucrèce ait trempé dans le meurtre.

le pape, outre cela, disait qu'il prenait en considération messire Procida, avec lequel elle avait déjà divorcé... A la fin de juin (pas de temps perdu!) fut stipulé le contrat de mariage de Mme Lucrèce, fille du pape, et d'Alphonse d'Este, avec une dot de quarante mille ducats. » C'est qu'il y avait bien quelque analogie de nature entre les d'Este et les Borgia. C'est ainsi que le cardinal Hippolyte, frère d'Alphonse, ayant eu pour rival, auprès d'une belle dame, leur frère naturel, don Jules, lui fit arracher les yeux dans un guet-apens, en sa présence, pour le punir de les avoir trop beaux. Quant à Alphonse, qui contribua tant à la victoire de Ravenne par une manœuvre habile de son artillerie, la première de l'Europe, il n'en est pas moins vrai qu'il s'était placé de façon que ses boulets atteignaient à chaque instant l'aile droite de l'armée française. Comme on l'en avertissait : « N'importe, répondit-il, ils sont tous étrangers, tous ennemis pour les Italiens [1]. »

Ce fut encore dans ce fécond mois de juin que « le duc de Gandia (autre fils du pape) fut assassiné ; on tient pour certain que ce fut par le cardinal de Valenza, ou par son ordre, que fut commis cet ho-

1. Paul Jove, *Vita Alfonsi Atestini ducis Ferrariæ*. Toutefois l'historien, sans nier le fait, ajoute que le duc de Ferrare niait cette atroce parole, et il paraît en effet peu probable qu'elle ait été dite. Quant à l'affaire de don Jules, elle est contée dans l'*Histoire d'Italie*, de Guichardin, liv. V, chap. IV. Il paraît même que les yeux purent être replacés tant bien que mal dans leur orbite. Il est sûr aussi que la crainte de mécontenter la cour de France contribua pour beaucoup à déterminer la maison d'Este à ce mariage honteux.

micide, et pour le compte de Mme Lucrèce[1]. » Elle était la maîtresse de ses deux frères, et de son père aussi. Gandia poignardé, et quoiqu'il l'aimât fort, Alexandre sentit redoubler son affection pour César[2], en présence de qui le meurtre avait été commis, et le mort jeté dans le Tibre. Sondé sur l'ordre du pape, le fleuve rendit le cadavre percé de neuf coups. Les deux frères avaient soupé ensemble chez leur mère, Vanessa, cette belle Romaine dont Paul Jove constate la beauté, la dépravation et la fécondité scandaleuse[3].

Les mémoires aux Dix sur la soumission de la Valdichiane et sur les finances; sur l'institution des milices nationales, et sur les moyens de reprendre Pise, ne seront que mentionnés ici. Il importe plus, en effet, de constater l'activité d'esprit du secrétaire que de le suivre pas à pas dans des spéculations d'un intérêt purement local. Qu'il me suffise donc de faire remarquer que là, comme toujours, Machiavel apparaît profondément imbu des enseignements de l'antiquité, et, comme toujours aussi, il est disposé à y accorder plus d'importance que ne le veut la différence des temps, cela soit dit sans

1. Machiavel, *Estratto di lettere*.

2. Ed avendo Alessandro carestia,
De che tenesse la sua insegna eretta,
Per la morte e la rotta di Candia,
Si volse al figlio.... (1re décennale).

3. *Elogia*. Mais, toujours prudent, Paul Jove attribue le meurtre de Gandia à une rivalité militaire. Il fallait ménager la maison d'Este.

méconnaître la valeur de semblables enseignements. Là fut le principe générateur de sa doctrine, et là aussi en est le vice radical, par exemple en ce qui concerne l'organisation des armées.

De *la relation* d'une visite faite pour fortifier Florence, je n'ai rien à dire non plus. Jetons un regard sur le *Tableau des choses de la France*. Voici d'abord ce que Machiavel pense du caractère des Français, en général, et là encore on ne s'étonnera pas de nous voir penser autrement que lui :

« Ils se soucient autant du bien et du mal présent, qu'ils se soucient peu des injures ou des bienfaits passés. Ils sont plutôt avares qu'économes, et s'inquiètent peu de ce qu'on dit ou écrit d'eux ; ils aiment mieux l'argent que le rang ; d'une grande libéralité... en paroles. A qui veut mener à bien une affaire à la cour, il faut beaucoup d'argent, grand soin et bonne chance. Lorsqu'on leur demande un service, leur première pensée est de voir quel profit ils pourront en tirer. Avec eux, les premiers accords sont les meilleurs. Ne peuvent-ils vous être utiles, ils vous le promettent, et lorsqu'ils le peuvent ils ne le font jamais. Très-humbles dans la mauvaise fortune, insolents dans la bonne, variables et légers, ils ont la foi du plus fort. Ils détestent le latin et la gloire de Rome. Quant aux Italiens, ils n'ont de bon temps à la cour qu'à condition de n'avoir rien à perdre et de naviguer sans boussole[1]. »

1. *Della natura dei francesi.*

Mais la part faite à cet instinct humouristique qui le caractérisa jusqu'à la fin, Machiavel comprend à merveille la grandeur de la France[1], et voici de larges extraits du tableau qu'il en fait. Les renseignements sont curieux, et l'on a tout lieu de les croire exacts, si l'on en excepte le chiffre qu'il nous donne des paroisses de France, d'après le dernier recensement, c'est-à-dire le recensement fait à l'occasion du concordat de François Ier et de Léon X, un million sept cents paroisses ! C'est beaucoup trop, surtout si l'on pense que chaque paroisse était tenue d'entretenir un de ces soldats qu'on appelait des francs-archers. Est-il admissible qu'il y ait eu là un corps de réserve de plus d'un million d'hommes ?

La couronne et les rois de France sont aujourd'hui plus riches et plus puissants que jamais, pour les raisons ci-dessous ; d'abord :

« En se transmettant par la succession du sang, la couronne est devenue riche : c'est que, si quelquefois le roi n'a pas eu d'enfants, ni point d'héritier personnel, sa fortune et ses États sont restés à la couronne. Et comme cela est arrivé à nombre de rois, la couronne se trouva beaucoup enrichie par les nombreux États qui lui sont revenus ainsi. C'est ainsi qu'elle a acquis le duché d'Anjou, et, pour le présent, c'est ce qui arrivera au roi[2] n'ayant pas

1. Voir au chap. XIX du *Prince* ce que l'auteur dit de nos anciens parlements, comment il en explique l'origine, la fonction, l'importance.

2. Louis XII.

d'enfants mâles, le duché d'Orléans et l'État de Milan feront retour à la couronne... »

« Voici une autre raison... Aujourd'hui que la Bretagne, la Guienne, et la majeure partie de la Bourgogne sont soumises à la France, les princes qui voudraient envahir ce royaume n'ont plus les facilités qu'ils avaient autrefois, et ils ont même pour ennemis les princes de ce pays-là. » Il ne faut pas oublier non plus que les plus riches et les plus puissants barons de France sont du sang royal ; de sorte que, faute d'héritiers plus directs, la couronne peut leur revenir un jour ou l'autre, ce qui les intéresse à maintenir son intégrité. Le droit d'aînesse contribue puissamment aussi au maintien des possessions féodales. Machiavel constate ensuite, et non pas sans une évidente complaisance, l'infériorité de l'infanterie française comparée à l'infanterie suisse, et surtout espagnole ; mais il rend justice à nos hommes d'armes, qui furent, il est vrai, les premiers du monde. Il avance, à ce propos, cette opinion que nos troupes étaient incapables de supporter les privations ; il n'en est plus ainsi.

Il paraît aussi que dans la France de Charles VIII et de Louis XII les vivres et la main-d'œuvre étaient pour rien ; en revanche, il y avait disette d'argent ; à peine le paysan en trouvait-il de quoi payer l'impôt au seigneur, et Machiavel a fort bien vu que cela tenait à l'absence de débouchés, par suite de l'insuffisance des voies de communication. Fâcheux état de choses dont notre pays a souffert si longtemps,

que, sans être bien vieux, on peut se rappeler le déplorable état des chemins vicinaux dans les provinces, bien après 1830. Ce fut Louis-Philippe qui dota la Bretagne des belles routes qui la sillonnent aujourd'hui.

« Les prélats de France, dit Machiavel, prélèvent les deux cinquièmes des revenus du royaume, et comme ils reçoivent en nature tout ce dont ils ont besoin pour vivre, l'argent qu'ils reçoivent ne ressort plus de leurs mains; et cela doit être, vu l'avarice caractéristique des prélats et religieux. Les prélats se mêlent beaucoup du gouvernement, et les seigneurs les laissent faire, sachant fort bien qu'on ne pourra se passer d'eux pour l'exécution ; ils n'en demandent pas davantage. En vertu d'une certaine pragmatique, la collation des bénéfices appartient aux colléges ecclésiastiques ; en sorte que les chanoines d'un diocèse nomment le successeur de l'archevêque décédé, et choisissent celui qui leur paraît le plus digne. Les moines nomment aussi leurs abbés ; les petits bénéfices sont directement conférés par l'évêque. Et s'il arrive que le roi, dérogeant à la pragmatique, nomme un évêque à son gré, il faut qu'il l'installe de force, car les chanoines se refusent à lui donner l'investiture. Sont-ils contraints de céder, ils attendent la mort du roi, dépossèdent le prélat qui leur a été imposé, et rendent le siége à leur élu. »

La France a beaucoup moins à craindre des Anglais depuis qu'ils ne peuvent plus compter sur un duc

de Bretagne ou sur un duc de Bourgogne. Redoutable en elle-même, l'Espagne est peu à craindre pour la France en raison des Pyrénées, et de la nature du pays qui les précède en Espagne; les rois espagnols se sont toujours mal trouvés de les passer, et, de même, une invasion de l'Espagne par la France aurait peu de succès. Quant aux Flamands, qui n'ont ni blés ni vins, ils ont besoin des vignes et guérets de la France. Vivant d'industrie, il leur faut nos foires où écouler leurs produits. La ruine de leur commerce avec la France serait la ruine de leur nation. La Suisse cause bien de temps en temps quelque inquiétude à la France. La frontière italienne et la frontière du Midi se défendent d'elles-mêmes, ici les monts et là la mer; aussi le roi garde-t-il ses frontières à peu de frais.

En France, le peuple est humble, très-soumis, et il a une grande vénération pour ses rois. Il vit de peu, et beaucoup de gens possèdent quelques petites choses. Leurs habits sont très-simples, et ils ne portent jamais de soie, ni eux ni leurs femmes, de crainte d'être notés comme riches par les seigneurs. Des revenus ordinaires et extraordinaires de la couronne, Machiavel déclare qu'il n'a pu rien savoir de certain; on s'est borné à lui dire que ces revenus étaient ce qu'il plaisait au roi, et jamais on n'a dit plus grande vérité. L'impôt ordinaire est assis sur le sel, le pain, le vin, la viande et semblables choses. Accessoirement, nous avons les tailles et prestations qui se frappent par lettres royales. « Le roi, notre

sire, se recommande à vous, et comme il a besoin d'argent, vous prie de lui prêter la somme incluse en cette lettre. » On ne la rendait jamais ou rarement. Le public versait entre les mains du receveur du lieu. Mais le sel, le pain, la viande, le vin payent encore impôt aux barons, qui d'ailleurs ne peuvent frapper de tailles sans le consentement du roi ; il le leur accorde rarement, — aimant mieux frapper pour lui-même.

Les soldats sont payés par les trésoriers du roi. Les trésoriers généraux sont autorisés à prélever, pour leur propre compte, tant par feux et tant par tailles. L'office de grand chancelier comporte une autorité sans limites *(merum imperium)* ; il peut gracier et condamner, *etiam in capitalibus sine consensu regis;* il a dix mille francs de traitement par an, plus onze mille francs de frais de table, en tout vingt et un mille francs. C'est que les avocats, juges et gentilshommes de la suite du grand chancelier avaient le droit de manger chez lui, tant qu'il leur plaisait, et en usaient largement. La convocation des États a lieu une fois l'an, en août, octobre ou janvier, au bon plaisir du roi. Suivent quelques détails sur la maison du roi, curieux sans doute, mais qu'il me paraît inutile de reproduire. Je n'ai voulu que signaler à l'attention du lecteur cette tentative de réaction contre la fastidieuse allure de cette histoire de convention, qui ne tient compte que des princes et de leurs faits et gestes ; je n'ai voulu que montrer combien Machiavel était attentif.

Le *Mémoire pour un ambassadeur qui va partir pour Milan* [1] contient les prescriptions les plus minutieuses. A chaque couchée, les domestiques de l'ambassadeur doivent prendre soin de préserver des rats les vêtements et les bottes de leur maître en les accrochant un peu haut, et bien que ce soit une chose de rien et ridicule à dire, *expertus loquor*, ajoute le secrétaire. L'ambassadeur devra baiser ses lettres avant de les remettre, et quand le chancelier viendra lui rendre visite, qu'il ne manque pas de le reconduire jusqu'au haut de l'escalier. Aussitôt que l'ambassadeur sera revenu de l'audience, et qu'il aura remercié en peu de mots les personnes qui l'auront accompagné, il verra accourir la troupe des :

Trompettes, Fifres, et Massiers du régiment.	Leur donner en tout, suivant notre usage, *et æquis portionibus*, par les mains de votre dépensier, et en les invitant à boire aussitôt qu'ils arriveront, sans les faire sonner de leurs instruments ni vous montrer, grossi 30.
Trompettes, Fifres ou tambours.	Du magnifique seigneur Jean, *æquis portionibus*, grossi 30.

Trompettes de Messer Annibal, carlins 4.

Trompettes du podestat, carlins 2. *Si placet* de renvoyer les mains vides ceux du podestat, vous

1. *Memoriale per un che va ambassadore à Milano.*

pouvez donner à ceux du magnifique seigneur Alexandre.

Quant à ce qui est de l'audience, donner :

Aux premiers portiers, un ducat.

Aux seconds, deux ducats.

Aux troisièmes, qui sont ceux du dedans, trois ducats.

Aux fourriers, quatre ducats.

Aux trompettes, ne donnez rien, mais les faites inviter à boire.

Ledit ambassadeur devait passer par Lyon, où se trouvait alors la cour de France, et il serait logé par les soins du fourrier de la cour ; mais qu'en arrivant en son *logis* (le mot est en français), il eût bien soin de convenir avec l'hôte du prix de la belle cire (nous dirions de la bougie) pour éviter toute discussion là-dessus. « Et, en général, pour toute dépense que vous aurez à faire là, faites-en faire d'avance des conventions claires. » Machiavel savait par expérience, comme on le verra dans le chapitre suivant, que le Pactole ne coulait pas dans la bourse d'un ambassadeur de Florence. « Le matin, une parole d'adieu à la chambrière et au valet d'écurie ne vous coûtera pas grand'chose ; mais faites-la leur donner par vos gens pour n'avoir pas cette séquelle à vous rompre la tête. » Comme témoignage de satisfaction aux domestiques, c'est un peu maigre. Puis vient la question du change. « Depuis Bologne, et dans tout le Milanais, on gagne sur les *quarti* de Milan, les *ambrogi* et semblables monnaies ducales de poids,

sur les *carlini* de poids et les *marcilli.* D'Asti au pont de Buonvisino, monnaie de Savoie; il y a avantage à porter en France des ducats au roi ou au soleil; sur le ducat simple on perd beaucoup. Gardez-vous, soit à Asti, soit dans le Milanais, de prendre des monnaies de Saluces. » Passons à la description de la peste :

La peste dont il s'agit ravagea l'Italie pendant quarante ans, et tua, de 1522 à 1527, deux cent mille personnes dans l'État de Florence [1]. La description attribuée à Machiavel n'est pas absolument authentique. Le manuscrit compte seize feuillets dont neuf seuls paraissent être de la main de Machiavel. Un certain Philippe Strozi, citoyen de Florence, s'attribue la paternité de l'ouvrage, par cette déclaration singulière, d'une latinité qui ne l'est pas moins :

Hanc epistolam agit Laurentius Philippi stroci, cives fiorentinus, qui colebant plateam Strociorum apud forum, et est multa plurcha, quia fecit illam Cum magna diligentia et studio, temporis et laboris, et ob

1. Il ne faut pas confondre cette peste avec celle de 1353. « Dans le cours de cette année-là se produisit cette peste mémorable décrite avec tant d'éloquence par messire Jean Boccace, et qui fit périr à Florence plus de quatre-vingt six mille personnes. » (*Istor. Fior.*, lib. II.) Parmi les victimes fut l'historien Villani. Quiconque voudrait se rendre compte de la gravité et de la fréquence des pestes en Italie consulterait avec fruit la *Relazione del contagio stato in Firenze l'anno* 1630 *e* 1633, *con aggiunta del catalogo di tutte le pestilenze più celebri che sono state nel mondo, delle quali si trovi fatta la memoria.* Firenze, 1714, ouvrage rare et curieux.

id laudo illam Cum amiratione cb elegantiàm illius, et doctrinam magniam, ò rem inauditam et amirabilem, quod est ista, et testor Deum et homines bonos.

Évidemment l'auteur de cette note n'était qu'un ignorant ; or, du temps de Machiavel, un homme capable d'écrire l'italien du style qu'est écrite la *Descrizione della peste*, eût été incapable d'écrire le latin fantastique de la note ; que penser des deux lignes qui suivent ?

Questa pistola compose Laurentus Philippi Strozi cives fiorentinus qui colebat plateam Strociorum apud forum, et est plurca.

Ce n'est ni de l'italien ni du latin, c'est du style macaronique sans le savoir. D'ailleurs Philippe Strozi fut pris, à ce qu'il paraît, d'un beau remords, et, à la page 15, là où finit l'écriture de Machiavel, il avoue que sa *Description de la peste* est copiée dans le grand livre noir de Lorenzo, à la fin, *copiata allibro grande nero di Lorenzo, alla fine*. Si c'est de l'italien, c'est de l'italien bien misérable. Ce qui paraît certain, c'est que Machiavel a eu l'intention de donner une description de la peste, c'est que quelques certaines parties de cette description sont de lui, et, sans être de ceux que M. Polidori appelle spirituellement les zélateurs de la renommée de Machiavel, je n'hésite pas à croire que la *Descrizione della peste* lui appartient, tout en reconnaissant qu'il doit y avoir bien des interpolations dans le

texte que j'ai sous les yeux [1]. Le début notamment n'a pas l'allure de Machiavel ; mais si je rapproche la description et ses féroces plaisanteries de certaines des lettres familières qui sont adressées à Francesco Vettori, puis de la fameuse légation auprès des Frères Mineurs de Carpi, je n'hésite pas à croire que l'ouvrage est bien de Machiavel ; c'est son style, sa fermeté sardonique ; et quant à cette histoire de la veuve, qui est évidemment inventée à plaisir, je ne puis qu'y voir la confirmation de mon dire ; je retrouve là tout entier le terrible railleur de la *Mandragore* et de la *Comédie sans titre.*

« ... Une ville prise d'assaut par les infidèles et puis abandonnée, voilà ce qu'est présentement notre misérable Florence [2]. Partie des habitants, fuyant comme vous ce fléau meurtrier, se sont retirés dans les villas environnantes ; partie sont morts, le reste va mourir... Oh! siècle funeste! malheureux temps!... Les boutiques sont fermées, il n'y a plus d'élections; jugements, cours et tribunaux sont supprimés, les lois en désuétude. Tantôt c'est un vol, tantôt un homicide ; les places, les marchés où les citoyens ont coutume de se rassembler, sont devenus des sépulcres ou le repaire des plus vils coquins. On va seul,

1. Celui qu'a donné M. Polidori d'après le manuscrit de la Malbechiane.

2. Les Sarrasins avaient pris jadis un grand nombre de villes de l'Italie méridionale et s'y étaient établis. Leur souvenir remplissait encore toutes les mémoires. Là, comme en Espagne, ce peuple singulier a exécuté, entre autres, d'importants travaux de canalisation.

et, au lieu d'amis, on rencontre des gens infectés de cette peste mortelle. Qu'un parent rencontre son parent, ou le frère son frère, ou la femme son mari, et chacun passe au large. Quoi de plus? Les pères et les mères évitent leurs propres enfants, les abandonnent. Celui-ci porte des fleurs à la main, celui-là des herbes odoriférantes ; qui des éponges, qui des flacons, qui diverses préparations pharmaceutiques, et se les tient sans cesse sous le nez : ce sont des préservatifs. On distribue le pain dans des caves, et c'est comme si l'on semait la peste pour la récolter. Les conversations de politesse qu'on avait sur la place et d'affaires sur le marché se changent en entretiens attristés, lugubres. »

« On dit : l'un est mort, l'autre est malade, celui-c s'est enfui, celui-là se confine chez lui ; qui est à l'hôpital, qui est gardé, qui ne se retrouve plus, et semblables nouvelles bonnes à faire tomber Esculape malade, et tout autre à plus forte raison, rien que d'y songer. Force gens s'attachent à rechercher la cause du mal... Il me semble que je ne puis mieux vous le peindre que par mon propre exemple, et c'est pourquoi je vous décrirai ma vie, à cette fin que vous puissiez vous figurer par là la vie de tout autre. »

« Sachez donc que, les jours de travail, je sors de chez moi à l'heure où le soleil a dissipé les vapeurs terrestres, pour aller à mes fonctions habituelles ; je fais d'abord certains remèdes, et je prends contre la peste certains antidotes dans lesquels j'ai foi, et

non pas pour peu, bien que le docte Mengo [1] dise que ce sont des cuirasses de carton. A peine ai-je fait quelques pas qu'il faut nécessairement que toute autre pensée, encore que grave et d'importance, me sorte de la tête, car la première chose que rencontrent mes yeux, en guise de bon augure, ce sont les croque-morts; non pas les croque-morts de supplément pour les victimes de maladie, mais les croque-morts ordinaires ; comme jadis ils se lamentaient du petit nombre de décès, aujourd'hui ils en déplorent le grand nombre, car ils y voient le présage d'une prochaine disette. Qui aurait jamais cru qu'un temps viendrait où ils désireraient en effet le rétablissement des malades, comme aussi bien juraient-ils qu'ils le désiraient ! Je le crois volontiers, pour mon compte, car si l'on mourait comme autrefois d'autres maladies, ils pourraient compter sur leur gain accoutumé. De même, en passant sous les tours de San-Miniato, où d'ordinaire on était assourdi du bruit des baguettes, des sifflements et des causeries des cardeurs de laine, je trouve un grand silence dont je me passerais bien. Un jour en continuant mon voyage, et proche le Marché-Neuf, je rencontrai la peste à cheval, pour ainsi dire ; c'était la première fois et j'y fus trompé. Voyant venir de loin une litière portée par des chevaux blancs comme neige, je m'imaginai que c'était quelque gentille dame ou quelque personne de haute lignée qui

1. Mengo Bianchelli da Faenza, qui a écrit sur la peste. Note de l'édition Le Monnier.

allait à la promenade, mais voyant alentour au lieu de serviteurs les servants de Sainte-Marie-Nouvelle, je n'eus pas besoin d'en demander davantage. Cela ne me suffisant pas et voulant vous faire connaître les choses tout au long, j'entrai dans l'admirable et vénérable église de Santa Maria Reparata.

« Il n'y avait que trois prêtres ; l'un chantait la messe, l'autre servait le chœur et l'orgue, le troisième se tenait pour confesser dans la première nef, sur un siége comme entouré de murs, avec des fers aux pieds et aux mains ; ainsi le vicaire l'avait-il ordonné, pour que notre homme fût plus à l'abri des tentations canoniques. Les dévots de la messe étaient trois femmes en simple cotillon, vieilles, bossues et peut-être boiteuses ; chacune se tenait séparément dans sa stalle, et je crus reconnaître parmi elles la nourrice de mon grand-père. Il y avait aussi trois dévots qui, sans se voir, tournaient dans le chœur avec des béquilles, non pas sans jeter de temps en temps un coup d'œil aux amoureuses ; il faut l'avoir vu pour le croire. Quant à moi, j'en demeurai tout stupéfait, et supposant que dans un jour aussi solennel le peuple était sans doute rangé derrière les troupes qu'on passait en revue, j'y allai avec l'espérance de le voir. Là, je vis manœuvrer, au lieu d'hommes et de chevaux, des croix, des cercueils, des bières, des brancards sur lesquels divers cadavres étaient portés par les croque-morts que le Barlacchio[1] avait été forcé d'appe-

1. C'était probablement le nom du crieur public en 1527.

ler pour qu'ils se portassent caution des seigneurs appelés à la Seigneurie, et qui faisaient alors leur entrée en cérémonie. Je crois même que, d'aventure, le nombre des vivants ne suffisant pas, on appelle quelques morts en les nommant par leur nom, selon l'usage; néanmoins il n'en advint à pas un comme à Lazare.

« Ce spectacle ne me paraissant ni digne ni sûr, je ne demeurai pas longtemps là, et ne pouvant croire qu'il n'y eût pas dans quelque endroit de la ville plus de monde que dans cet endroit-là, je tournai mes pas vers la fameuse place de Santa Croce. Ce fut là que je vis une nombreuse troupe de fossoyeurs qui dansaient en rond en criant à tue-tête : Bienvenue la peste! bienvenue la peste! c'était leur joyeux : Bienvenu le mois de mai..... Je me sauvai dans l'église. Là, tandis que je faisais mes dévotions accoutumées, et sans voir d'où cela venait, j'entendis une voix lointaine qui criait à perdre haleine et d'une manière effrayante. Je m'en approchai, et parmi les sépultures des bas côtés de l'église, je vis, étendue à terre en robe noire, pâle et défaite, une jeune femme qui me parut plus morte que vive; des larmes amères coulaient sur ses joues, de belles tresses blondes flottaient éparses sur ses épaules; tantôt elle se frappait le visage, tantôt le sein, c'était à émouvoir le marbre. Cela m'épouvanta et me toucha hors de mesure. Néanmoins je m'approchai d'elle avec précaution et je lui dis : — Hélas! pourquoi te lamentes-tu de la sorte? »

Mais en se reportant au texte, on se convaincra sans peine que la peinture de l'impression ressentie par le conteur et le mode de l'allocution sont essentiellement dantesques, peu importe que ce soit de la prose. Et si l'on se reporte en même temps à certains passages des *Capitoli*, des *Décades* et surtout de l'*Ane d'or*, on se souviendra que Machiavel s'est souvent préoccupé de reproduire l'allure grammaticale, la phrase de Dante. Bien plus, on verra que dans les œuvres susnommées et dans celle dont nous nous occupons ici, le procédé d'imitation est identique. Un des caractères distinctifs de la poésie de Dante c'est son accent si doux, si pénétré de commisération envers toute infortune qui n'est pas celle d'un ennemi du poëte : et cet accent on le retrouve à chaque instant dans le morceau dont il est question ici. Quelle adroite contrefaçon de la manière du maître, si c'en était une, et, raisonnablement, peut-on en faire honneur à l'auteur, quel qu'il soit, du *grand livre noir*, ou à Philippi Strozi, qui COLEBANT *plateam Strociorum?* Qu'on veuille bien continuer cette lecture, et cette démonstration-là, comme aussi bien de plus importantes, se fera d'elle-même. Machiavel a exprimé à cette belle affligée les sentiments qu'elle lui inspire, le désir de lui être utile, s'il le peut, en quelque chose ; elle a reconnu qu'elle avait eu tort de s'effrayer. Alors il lui demande la cause de son chagrin.

« Ah ! malheureuse ! dit-elle, je ne saurai la peindre. Je souffre, et puis je souffre encore, car j'ai

perdu tout mon bonheur, et quel bonheur! Je vivrais mille ans sans le retrouver. Ce n'est pas de cette saison pestilentielle que je me plains, mais de ma triste fortune qui a rompu cet indissoluble lien de mes amours, où j'avais mis tant d'art et tant de soins; de là notre ruine à tous deux, voilà comment j'arrose la tombe de mon malheureux et fidèle amant de larmes amères. Oh ? avec quelles délices je le serrais mille fois dans ces bras infortunés !... ils étaient heureux alors! Avec quelle joie je contemplais ses beaux yeux si vifs! avec quel plaisir je collais mes lèvres avides sur sa bouche parfumée! avec quelle ardeur j'unissais mon sein brûlant à sa blanche et jeune poitrine et m'y blotissais!... elle n'était pas froide alors! Ah! tout se brise en moi! Avec quelle douceur nous goûtions les suprêmes voluptés de l'amour, assouvissant ensemble nos désirs! — Ces paroles à peine dites, elle tomba soudain par terre, en sorte que tout le poil de ma face se hérissa, car je craignis qu'elle ne fût morte, avec les yeux fermés, la lèvre blême, le visage plus pâle que tout à l'heure; le pouls ne battait plus, elle était inerte; seul le mouvement inégal de son sein oppressé révélait la vie. Alors moi, avec toutes les précautions que réclamait son état (précautions qui n'étaient point exemptes d'un peu d'affection charnelle), je commençai à la frictionner légèrement; j'ouvris le corsage par devant (bien qu'elle ne fût pas très-serrée), et j'employai tous les moyens usités pour rappeler une femme évanouie à l'usage de ses sens;

cependant elle rouvrit des yeux appesantis et poussa un soupir si chaud, que si j'avais été de cire j'en aurais fondu. »

L'auteur se gausse, raison de plus pour que ce soit bien Machiavel, il y est sujet ; on le reconnaît là. Mais là où il dépasse la permission, c'est quand il rappelle la dame au sentiment des convenances dont elle avoue ne se soucier guère ; c'est quand il lui conseille de faire oublier ses fautes par une conduite exemplaire, dont elle ne peut manquer de recueillir la récompense bientôt : « Oui, bientôt, vous dis-je. » On se quitte, mais ce n'est que pour se retrouver le lendemain. Naturellement la belle prétend qu'elle ne veut point de consolateur ; néanmoins elle permet à celui qui s'est discrètement offert et qui l'a même soustraite aux compliments d'un moine beaucoup trop galant, de l'accompagner jusqu'à la porte de la maison : « Où elle enferma tout à la fois, dit l'auteur, et mon cœur et sa personne. »

J'ai passé le plus beau, diront certaines gens ; pourquoi n'avoir pas reproduit cette jolie description de la veuve à demi consolée, qui sait déjà se faire une parure de sa douleur plus traitable ? C'est que le sujet n'est pas tout nouveau, c'est que, l'avouerai-je, j'ai reculé devant cet amoncellement de lis et de roses, de parfums, de clartés, d'éblouissements charnels à donner le vertige, tout cela pour dire en deux pages ce qui se dit si bien en deux mots : une jolie femme ; que si l'on m'objectait la singularité de semblables ébats de plume chez un homme de cette

gravité, c'est qu'on n'aurait pas lu les deux chapitres précédents, c'est qu'on ne se rappellerait plus le fragment précité d'une lettre à Vettori, en date du 15 février 1513. Enfin, nous avons franchi ce pas difficile des mœurs personnelles, et nous n'aurons plus à nous occuper que de l'historien et de l'homme d'État désormais. C'en est assez de ces joyeusetés, un peu trop salées, j'en conviens, pour les palais d'aujourd'hui. Quant à l'épisode de la veuve, il est d'autant plus évident qu'il est de pure invention, qu'il finit par un mariage et qu'en 1527, Mona Marietta vivait encore, comme il appert d'une lettre précitée de Machiavel à son fils.

Les fragments historiques contiennent encore un morceau assez intéressant, quoique de peu d'étendue, sur le passage de Charles VIII, mais je n'ai fait que le réserver pour le chapitre suivant.

NOTE. Devant dire comment finirent Alexandre et César Borgia, je crois devoir rappeler aussi la fin toute différente de Lucrèce. Mariée au fils aîné du duc de Ferrare, celle dont Pontanus avait dit :

.... Alexandri filia, sponsa, nurus.

devint bonne épouse, bonne mère, pieuse et sage.

Morte jeune encore, elle employa les dernières années de sa vie à cultiver les lettres et la morale. Elle bâtit des églises et fonda des couvents de femmes. Partir de là pour la réhabiliter devant l'histoire, elle et tous les Borgia, comme l'a fait Roscoe, c'est une fantaisie par trop britannique. Mais l'impartiale histoire doit constater le fait de cette conversion miraculeuse. A

partir de son dernier mariage, à peine peut-on lui reprocher une faiblesse pour Pierre Bembo, depuis cardinal et alors dans la force de l'âge. Il y a à la bibliothèque Ambrosienne plusieurs billets de Lucrèce au Bembo, billets que chacun peut lire, car ils ont été publiés par le docteur Balthazar Oltrocchi. Au texte original de cette correspondance est annexé un pli de parchemin qui contient une longue boucle de cheveux blonds, très-fins, passant pour être des cheveux de Lucrèce. Ce galant épisode précéda la construction de l'église et du couvent. Il est d'ailleurs croyable qu'elle devint dévote, car l'âge, spécialement pour les dames, est un grand missionnaire, dit Pignotti, à qui j'emprunte ces détails.

Voici maintenant un extrait du journal de Burkhard, qui était de la maison[1]; le fait qu'il raconte est du bon temps et nous le donnons dans son latin barbare.

« Dominica ultima mensis octobris, in sero, fecerunt cœnam cum duce Valentinensi, in camera sua, in palatio apostolico, quinquaginta meretrices honestæ, cortigianæ nuncupatæ; post cœnam chorearunt cum servitoribus et aliis ibidem existentibus in vestibus suis, et deinde nudæ. Post cœnam posita fuerunt candelabra communia mensæ cum candelis ardentibus, et projectæ ante candelabra per terram castaneæ quas meretrices ipsæ, super manibus et pedibus, nudæ, candelabra pertranseuntes, colligebant; papa, duce et Lucretia, sorore sua, presentibus et aspicientibus. Tandem exposita dona ultima, diploïdes de serico, paria caligarum, bireta et alia pro illis qui plures dictas meretrices carnaliter agnoscerent, quæ fuerunt ibidem in aula publici carnaliter tractatæ, arbitrio presentium et dona distributa victoribus. »

Après cela, Roscoe dira ce qu'il voudra, il est difficile de croire qu'une femme qui assistait à de pareilles scènes, fût une personne assez recommandable au fond. Guichardin l'appelle « souillée de toute espèce d'infamie » et insiste sur le douloureux étonnement que causa son mariage avec un prince d'Este. Un trait de mœurs des plus caractéristiques, c'est qu'à l'occasion du dernier mariage de sa fille, le pape avait prolongé le carnaval assez avant dans le carême : Nardi et Tommaso Tommasi, auteur d'une *Vie du duc de Valentinois*, sont d'accord là-dessus.

1. Strasbourgeois que les Italiens appellent *Bucciardo* et qui était maître des cérémonies d'Alexandre VI.

Le poëte Sannazar[1] a laissé sur les personnages du temps, et notamment sur Lucrèce et César Borgia, diverses épigrammes. En voici une qui ne permet aucun doute sur la nature des relations de Lucrèce et de son père :

IN LUCRETIAM DE ALEXANDRO SEXTO

Ergo te semper cupiet, Lucrecia, Sextus,
O fatum diri nominis : hic pater est.

Les épigrammes suivantes attestent bien de la haine et du mépris qu'inspirait César Borgia :

DE CÆSARE BORGIA

Aut nihil aut Cesar vult dici Borgia : quid ni?
Cum simul et Cæsar possit et esse nihil.

AD EUMDEM

Omnia vincebas ; sperabas omnia Cæsar,
Omnia deficiunt : incipis esse nihil.

Citons aussi celle-ci qui confirme si bien le récit de Machiavel :

DE BORGIA ALEXANDRI PONTIFICIS FILIO

Qui modo prostratos iactarat cornibus ursos,
In latebras taurus concitus ecce fugit.
Nec latebras putat esse satis sibi : Tybride toto
Cingitur et notis vix bene confidit aquis.
Terruerat monteis mugitibus : obvia nunc est
Et facilis cuivis præda sine arte capi.
Sed tamen id magnum, nuper potuisse vel ursos
Sternere, nunc omneis posse timere feras.
Ne tibi Roma novæ desint spectacula pompæ,
Amphitheatraleis reddit arena jocos.

De toutes les épigrammes de Sannazar sur Alexandre VI, je n'en citerai qu'une, faite au temps de sa mort :

DE ALEXANDRO VI PONT. MAX.

Bello, inimicitiis furtisque et cædibus haustam
Italiam cernis, Sexte, et obire potes ?

1. Les œuvres poétiques de Sannazar forment un volume in-18 très-bien imprimé par Sébastien Griphe.

CHAPITRE IV

Les quatre légations de France.

Les dépêches diplomatiques recueillies et publiées sous le nom de : *les Légations* de Machiavel, forment une série considérable de documents qui ont leur importance, mais souvent difficiles à lire. J'ai donné, chapitre Ier, la liste approximative des légations, et il suffit d'y jeter un coup d'œil pour comprendre qu'elles n'offrent pas toutes le même intérêt. Les démêlés de Florence avec Pise nous importent peu, aussi bien que la question des enrôlements avec tel ou tel principicule faisant métier de son épée. Je ne m'arrêterai donc qu'aux légations de France, dont la troisième est la plus intéressante de beaucoup; à la légation auprès du duc de Valentinois; aux légations en cour de Rome; à la légation auprès de l'empereur Maximilien Ier, et enfin à la légation auprès des Frères Mineurs de Carpi[1]. Encore, en ce

1. Moines franciscains, capucins.

qui concerne le Valentinois, l'empereur et les frères, je substituerai aux lettres mêmes de la mission des morceaux composés à loisir sur ces sujets par le diplomate revenu chez lui, morceaux qui ne sont ou que les faits des légations eux-mêmes, présentés sous une forme plus attrayante que celle des dépêches, ou que le résumé d'observations de voyage extrêmement curieuses. Pour la légation auprès des Frères Mineurs de Carpi, je donnerai non pas les lettres de Machiavel à la Seigneurie, qui n'ont nulle valeur historique, en raison de l'objet infime de la légation, mais les lettres échangées pendant cette légation entre Machiavel et Guichardin, très-substantielles et très-amusantes; elles sont comprises parmi les *Lettres familières.* Quant aux morceaux auxquels je faisais allusion tout à l'heure, ils figurent dans les diverses éditions de Machiavel, soit sous la rubrique : *Fragments historiques,* soit parmi les *Opere minori,* petites œuvres.

J'ai dit que les légations n'ont pas tout l'intérêt qu'on serait tenté de leur prêter avant de les avoir lues, même les plus intéressantes. Cela tient à deux causes. D'abord Machiavel, quelque considération qu'on eût pour ses talents, ne fut jamais ambassadeur en titre auprès de la cour de France. Il y alla la première fois avec Francesco Casa; la seconde, on l'envoya à Niccolò Valori, ambassadeur accrédité; il ne vint la troisième fois que comme avant-coureur de l'ambassadeur accrédité, ou, comme on disait alors, de l'*orateur* déjà nommé, Roberto

Acciajoli, dont une cause quelconque avait retardé le départ. Les séjours sur les bords de la Loire furent assez courts : celui de 1500 va du 28 juillet au 24 novembre ; le second (1503), du 2 janvier au 25 février ; le troisième (1510), du 7 juillet au 10 septembre. La quatrième légation s'exerça principalement en Italie, par suite de circonstances que je dirai plus tard. Elle est de 1511.

A quoi cela tint-il que Machiavel fut réduit à cette situation quasi-subalterne, qui se reproduit encore dans sa légation auprès de l'empereur? Probablement à l'exiguïté de sa fortune et à l'esprit soupçonneux et étroit du gouvernement de Florence. On ne demandait pas aux ambassadeurs de ce temps-là le faste que la diplomatie de Louis XIV a mis à la mode, et sur lequel ont renchéri l'Empire, la Restauration et les gouvernements actuels. Néanmoins, un ambassadeur était-il encore tenu de faire, dès ce temps-là, une certaine figure, et comme il entrait dans les errements de la sérénissime république de dépenser le moins possible pour ses envoyés, on ne les voulait pas sans ressources. D'ailleurs, d'après une règle que les gouvernements se sont faite de temps immémorial, le plus pauvre et le plus utile était le moins payé :

« *Magnifici domini.* — Leurs Seigneuries très-respectables savent quel salaire me fut alloué lors de mon départ et quel fut celui qu'on alloua à Francesco della Casa, croyant peut-être que les choses iraient en sorte que j'aurais moins à dépenser que lui. Ce n'est

pas ce qui est arrivé, car n'ayant pas trouvé Sa Majesté Très-Chrétienne à Lyon, nous avons eu à nous pourvoir de chevaux, de domestiques et d'habits également, et nous avons dû suivre la cour aux mêmes frais que lui. Cependant il me paraît hors de toute raison divine et humaine de n'avoir pas les mêmes émoluments. Et si ma dépense vous paraît trop forte, je crois ou qu'elle est aussi bien faite par moi que par François, ou que les vingt ducats que vous me donnez par mois sont autant de jeté par la fenêtre. S'il en est ainsi, je prie Vos Seigneuries de me rappeler; que sinon, je les prie d'ordonner que je ne me consume pas ainsi et que si je fais des dettes ici, je m'ouvre du moins un crédit là-bas. Je vous donne ma foi que jusqu'ici j'y suis pour quarante ducats du mien, et que j'ai chargé mon frère d'en emprunter plus de soixante pour mon compte. Je me recommande à Vos Seigneuries de nouveau, les priant de faire en sorte que leur serviteur, tandis que les autres acquièrent dans les affaires du bien et des honneurs, ne l'en retire pas, sans qu'il y ait de sa faute, avec la honte et la ruine.

» Ex Sancto-Petro, die 5 Augusti 1500,

» humilissimus servitor,

» NICOLAUS MACHIAVELLIS. »

Précédemment les deux ambassadeurs avaient écrit collectivement et en ces termes à leur gouvernement :

« Demain et n'importe comment nous partirons

pour suivre la cour, ce que nous avons différé de faire, parce que nous sommes arrivés ici quasi tout nus, et qu'il a fallu nous procurer à la fois des chevaux, des vêtements et des serviteurs. Cela a été très-difficile, parce que la cour en partant a épuisé le pays de chevaux, en sorte qu'avec le peu d'argent que nous avons, les grandes dépenses qui nous incombent et notre peu d'espoir d'être ravitaillés, nous voici dans un embarras qui n'est pas petit. Cependant nous nous fions à l'humanité de Vos Seigneuries, et sommes à leur discrétion. (Ex Lugduno die 29 julii 1500.) »

Pour en finir avec ces détails affligeants, citons ce fragment d'une dépêche de Francesco Valori, Orateur auprès de Maximilien, et auquel on avait adjoint Machiavel :

« Machiavel a grand besoin d'argent; tant que j'en aurai d'ailleurs, il en aura ; pour chose du monde, il ne serait bon de le rappeler, ce me semble, et je supplie Vos Seigneuries de faire en sorte qu'il reste jusqu'à l'arrangement accompli ; sa présence est nécessaire. En tout cas, quand l'affaire des 559 florins sera réglée, son retour et son voyage ne seraient pas aussi périlleux. Je me suis assuré, d'ailleurs, qu'il ne reculera devant aucun péril et aucune fatigue par amour pour la patrie [1]. »

Quant au traitement de Machiavel, lors de sa première venue en France, j'extrais de sa commis-

1. Ex Trento, die 8 februarii 1507.

sion les lignes suivantes qui le fixeront au juste :
« ..... *Elegerunt Franciscum Casam et Nicolaum Machiavellum secretarium suum; dederunt que illis in sua hac legatione ea mandata, quæ infra scripta sunt et cum salario unoquoque die, videlicet Francisco Casæ librarum octo florenorum parvorum, et Nicolao Machiavello, ultrà ejus salarium ordinarium, ad rationem florenorum viginti largorum in grossis unoquoque mense.* »

Ce qui assigne à Casa un traitement de huit petites livres florentines par jour, et à Machiavel, outre son traitement ordinaire, vingt florins forts par mois, payés en grossi. C'était peu, et il me semble que, malgré ce que j'en ai dit, nous y reviendrons encore.

Ajoutez que la cour à cette époque n'était pas aussi sédentaire qu'elle le fut depuis. Suivi de ce qu'on appelait le conseil ambulatoire, Louis XII allait de ville en ville, on ne saurait dire si c'était par des raisons certaines ou au gré de sa fantaisie. La maison royale était organisée en vue de ces continuels déplacements. « Les fourriers sont ceux qui sont préposés aux logements de la cour. Ils sont trente-deux et ont trois cents francs par an avec un sayon pour livrée. Ils ont quatre maréchaux, à six cents francs chaque, et voilà quel ordre ils tiennent dans l'exercice de leurs fonctions. Ils se divisent par quart, dont un, avec son maréchal ou son lieutenant, reste après le départ de la cour jusqu'à ce qu'on ait réglé avec les maîtres des logements; un autre quart suit la personne du roi; un autre l'attend chaque jour à

la couchée pour préparer les logements de la cour; un autre le précède à la couchée suivante. Tout cela se fait avec un ordre admirable, chacun a sa place assignée, jusqu'aux filles de joie... Les fourriers sont tenus, par leur charge, de donner des logements à tous ceux qui suivent la cour, et ce sont communément les gens aisés du pays qui logent les courtisans. Et, pour que personne n'ait à se plaindre, ni logeurs, ni logés, la cour a taxé le dû de chacun, c'est-à-dire qu'elle paye tant par chambre et par jour : il doit y avoir la couchette et la literie, et on les doit changer tous les huit jours. C'est deux deniers par jour pour le linge, c'est-à-dire serviettes, nappes, y compris le vinaigre et le verjus; et l'on est tenu de changer ce linge-là deux fois la semaine au moins, mais comme il y en a abondance dans le pays, on en change plus ou moins au goût de chacun. Ils sont tenus, outre cela, de faire le ménage, brosser et refaire les lits. Chaque cheval à l'écurie coûte deux deniers par jour, et, en ce qui concerne l'écurie, ils ne sont tenus qu'à lever le fumier. Il y en a beaucoup qui payent moins, soit que cela vienne d'eux ou de patrons moins exigeants; c'est là toutefois la taxe ordinaire de la cour [1]. »

Ces dispositions font sans doute grand honneur à la cour de France; et néanmoins qu'on se figure au milieu de ce va-et-vient perpétuel un ambassadeur sans argent!

1. *Ritratti delle cose della Francia.*

Dans ces conditions, on ne peut demander aux légations la suite et l'intérêt soutenu que certains diplomates ont su donner à leurs dépêches. Un ambassadeur à poste fixe, sans autre mission que de suivre les événements au jour le jour et de les porter à la connaissance de son gouvernement, largement rétribué, tenant table ouverte, nouant en raison de sa permanence des relations plus intimes et surtout durables avec les personnages importants du pays, celui-là dispose d'éléments tout autrement féconds, qu'un ministre de passage, arrivant pour traiter une question spéciale et s'en retournant après la signature du traité qu'il avait à conclure. Telle fut la condition de Machiavel en France, et encore les points qu'il eut à régler intéressent-ils plutôt les passions de la Florence du XVIe siècle que l'histoire proprement dite. Ce n'est donc pas sans une sorte de déception qu'on relit cette vaste correspondance, qui contient des détails fort curieux, mais qui, touchant à des particularités condamnées à l'oubli, ne devient parfaitement intelligible qu'après une étude assez approfondie de la politique du moment.

Il y a là néanmoins des pages bonnes et faciles à lire pour tout le monde, et telles sont celles qu'on trouvera ci-dessous. En somme, et comme l'a fort bien remarqué Macaulay, le caractère général des légations est cette simplicité vigoureuse que nous avons signalée comme la qualité distinctive de Machiavel et dont témoignent les extraits que nous

allons donner. Quelques fragments de la troisième légation peignent au naturel le caractère emporté, incertain et bienveillant de Louis XII, la stupéfaction de la cour de France, lorsque l'instigateur de la ligue de Cambrai, Jules II, changeant brusquement de politique une fois Venise abaissée, attaqua Ferrare alliée de la France et, qui plus est, Gênes. Nul jargon diplomatique et néanmoins beaucoup de diplomatie. Mais avant d'aborder les légations, il me paraît indispensable de résumer brièvement et avec le plus de clarté possible la situation respective de la France et de l'Italie sous Charles VIII et sous Louis XII.

Remarquons avant tout que l'expédition de Charles VIII fut d'autant plus malheureuse que la France et l'Italie, plus tranquilles qu'elles ne l'avaient été depuis longtemps, ne demandaient qu'à jouir des bienfaits de la paix. Quant à l'Italie, dit Guichardin, elle n'avait jamais été si heureuse depuis la chute de l'empire romain, « jamais elle ne s'était vue dans un état si désirable que celui où elle se reposait en l'an du salut chrétien 1480 et suivants. Pacifiée partout, tranquille, cultivée des montagnes les plus stériles aux plaines les plus fécondes, n'obéissant qu'à elle-même, non-seulement pleine d'habitants, de marchandises et d'argent, mais illustre au suprême degré par la magnificence de beaucoup de princes, par la splendeur de beaucoup de nobles et belles cités, siége de la majesté de la religion, elle abondait en hommes éminents dans l'administration

publique, en esprits cultivés dans toutes les sciences[1] »

Il serait facile d'exposer en détail l'origine des prétentions de la France sur le royaume de Naples[2], mais c'est un point élucidé dès longtemps, et la place manquerait pour l'exposer convenablement. Je me bornerai donc à dire que si la prudence de Louis XI le dissuada de toute entreprise transalpine, Charles VIII ne monta sur le trône que pour tourner un regard de convoitise vers les richesses, les plaisirs et les amours de l'Italie. L'instant était propice à une invasion ; voici comment :

A la mort du dernier Visconti, duc de Milan, Ludovic Sforza, surnommé le *More*, non pas, comme le disent Guichardin, Henri Martin et tant d'autres, à cause de son teint bistré, mais du mûrier qu'il portait dans ses armes [3], avait été appelé par la duchesse

1. *Stor. d'It.* lib. I. cap. I. Guichardin compte au nombre des causes de cette prospérité l'administration de Laurent de Médicis, oubliant trop, comme on le verra plus tard, qu'elle finit par coûter cher à la république.

2. Les droits de la maison de France sur Naples dataient de 1465, quand Charles d'Anjou, frère de Louis IX, fut appelé par Clément IV contre Manfred. Ces droits avaient été comme ravivés par un testament de la reine Jeanne de Naples, au détriment de son frère Alphonse, et au profit de Louis d'Anjou, qui les avait transmis à René. Paul Jove. *Hist. sui temporis*, lib. I.

3. *Gelso* ou *moro*, mûrier. Cet arbre passait pour l'emblème de la prudence, et Pline le naturaliste l'a appelé le plus sage des arbres, parce qu'il ne mûrit que quand l'hiver est bien fini. Ludovic avait aussi dans son blason un nègre qui, une baguette à la main, époussetait la robe d'une belle jeune femme avec cette devise : POUR NETTOYER L'ITALIE DE TOUTE SOUILLURE. (Varchi. *Storia Fiorentina*. Ed. Le Monnier.)

Bone pour servir de tuteur à Jean Galeaz, encore enfant et héritier du duché. « L'auteur de ce conseil, dit Machiavel, fut Antonio Tassino, Ferrarais, d'une nature vile; il vint à Milan, tomba sous la main du duc Galeaz, qui le donna pour valet de chambre à la duchesse. Soit par la beauté de sa personne, soit par toute autre qualité secrète, il acquit un tel crédit auprès de la duchesse, qu'il gouvernait quasiment l'État[1]. » Il paraît qu'il avait pour ennemi particulier un messire Cecco Simonetta, assez puissant pour se faire craindre, et que ce fut surtout pour l'abaisser qu'il songea à s'appuyer sur les Sforza. Tu as pris un parti, lui dit le messire Cecco, qui me coûtera la vie et à toi le pouvoir. En effet, Ludovic fit mettre à mort cet honnête Cecco, puis il bannit Tassino, « ce dont la duchesse eut tant de dépit qu'elle quitta Milan en renonçant entre les mains de Ludovic à la tutelle de son fils[2]. » Resté seul gouverneur de Milan, Ludovic-le-

1. *Istor. Fior.*, lib. VIII, cap. XVIII.

2. *Istor. Fior., ub. sup.* Il est évident, d'après une lettre de la duchesse Bone au roi de France, qu'elle commença par être en butte aux mauvais traitements de Ludovic, et qu'elle se considéra même un instant comme prisonnière. Ne fût-ce qu'au point de vue de la philologie, cette lettre serait extrêmement curieuse. On a aussi un testament politique de Ludovic le More, fait après la mort de sa femme Beatrix, dans la prévision où il mourrait lui-même laissant un fils encore enfant, et ce document prouve que l'administration de Sforza valait mieux que sa politique. Il témoigne de bons errements administratifs et d'une grande prévoyance. Nouveau en France, ce point de vue ne l'est pas en Italie. Conservé aux archives de l'Empire, le testament de Ludovic Sforza a été publié par Molini dans l'ouvrage précité.

More fut la ruine de l'Italie, ce sont les propres expressions de l'historien auquel j'emprunte cet épisode.

Cependant Ludovic fut d'abord opposé à l'intervention étrangère, et, se séparant du pape, il voulut faire entre Milan, Rome et Venise, une ligue puissante, une vraie digue contre le flot de l'invasion française, et il la fit. Mais, dans l'intervalle, Jean Galeaz avait épousé une princesse de Naples, dont le père accusa Ludovic d'éloigner des affaires un prince auquel il aurait dû les remettre, cela par suite de vues ambitieuses, et peut-être de projets homicides. Ce fut alors que ce renard de Ludovic (Volpe astuta), c'est ainsi que Machiavel qualifie quelqu'un de la maison dans les *Décennales*, vint rôder à la cour de France. Pour parler un langage moins allégorique, il fit sonder l'esprit du roi par son envoyé le comte Belgiojoso. Déjà le grand ennemi des Borgia, Julien de la Rovère [1], avait soufflé au cœur du roi l'ambition favorable à ses haines, déjà le futur Jules II, sous le nom de cardinal de Saint Pierre-ès-Liens, avait fait pencher la balance pour la folle entreprise, que conseillait Briçonnet et que désapprouvaient si hautement les vieux conseillers de Louis XI, dont Guichardin nous a exposé les répugnances fondées sur de si bonnes raisons, entre autres

1. Compétiteur de Roderic Borgia, depuis Alexandre VI, au pontificat, la Rovère après l'élection s'était fortifié à Ostie, sous la protection des princes aragonais de Naples. Le nouveau pape intrigua pour qu'on le fît sortir, et la Rovère passa en France.

sur le mécontentement que devait causer à tout le monde en Italie, Ludovic Sforza excepté, l'établissement de la France dans le royaume de Naples. Le sage Louis XI avait toujours dit qu'une guerre transalpine n'aboutirait qu'à ruiner le trésor en faisant couler des flots de sang. Avec cela l'argent manquait. Mais là aussi il y avait un valet de chambre, Vesc, auquel on promit une principauté taillée dans la dépouille des rois de Naples, et, à côté du valet de chambre, un prêtre, ce Briçonnet, évêque de Saint-Malo, et qui naturellement ambitionnait le chapeau ; la Rovère le lui promettait. Peu à peu toutes les résistances furent vaincues, à commencer par celle de l'amiral Graville. « Avec cela, dit Guichardin, le roi avait vingt-deux ans, et naturellement il n'entendait pas grand'chose aux hommes ; il était poussé en avant par une ardente passion de dominer, un appétit de gloire, qui provenaient plutôt de sa légèreté et de son impétuosité que de la maturité de ses conseils. Soit par une disposition naturelle, ou, suivant l'exemple et les instructions de son père, il prêtait peu de foi aux seigneurs et nobles du royaume, et depuis qu'il était sorti de la tutelle de la duchesse de Bourbon, sa sœur, il ne déférait plus aux conseils de l'amiral et autres ; au contraire, il se conduisait d'après l'inspiration de certains hommes de petite condition élevés pour la plupart au service de sa personne [1]. » Ajoutez cette

1. *Stor. d'It.*, lib. I, cap. I. Si j'ai traduit Machiavel littéralement, il n'en sera pas de même des fragments, d'ailleurs peu

peste des bannis qui vont répandre à l'étranger le fiel de leurs rancunes, entre autres : Antonello, San Severino de Salerne, et la branche de Bisignano, feudataires du royaume de Naples, devenus ses plus cruels ennemis.

En dépit d'un bref par lequel le pape engageait le roi de France à s'abstenir, déjà l'expédition était résolue et déjà elle coûtait à la France la ville de Perpignan au sud, à l'ouest l'Artois ; c'est à ce prix que Ferdinand et Isabelle s'étaient engagés à ne point secourir les Aragonais de Naples, contre lesquels la France allait diriger son effort ; c'est à ce prix que l'Autriche avait mis sa neutralité, encore blessée de la répudiation de Marguerite, fille de Maximilien, épousée toute enfant par le roi, élevée en France et rendue au duc Philippe, son frère, petit-fils de Charles-le-Téméraire, par sa mère Marie de Bourgogne, déjà morte. L'abandon de Perpignan, une des clefs des Pyrénées, avait fort indisposé l'opinion publique ; en cela spécialement le fils semblait s'attacher à détruire l'œuvre du père [1].

nombreux, que j'emprunterai à Guichardin. Son ouvrage, précieux par la sûreté et l'abondance des informations, est écrit d'un style filandreux, coupé d'interminables parenthèses, en un mot absolument antipathique au génie de la langue française. Une traduction littérale de Guichardin serait détestable, si elle n'était impossible. C'est en 1495 où commence son *Histoire;* elle est donc pleine de renseignements curieux sur l'époque dont nous avons à nous occuper. C'est Guichardin qui nous apprend entre autres choses que Briçonnet avait commencé par être marchand, puis soldat. Selon lui l'entourage du roi aurait été gagné à prix d'argent par le More, ce qui n'a rien que de facile à croire.

1. Guicc. *Stor.*, lib. I, cap. I.

Puis, comme on manquait d'argent, on en fit quand même.

Mais le roi dépensa beaucoup à Lyon pour des plaisirs, auxquels il était fort porté en dépit de sa mauvaise santé : « Dès son enfance, il était d'une complexion faible et malsaine ; sa stature était brève et son visage fort laid, excepté le regard... Tous ses membres étaient disproportionnés au point qu'il semblait plutôt un monstre qu'un homme [1]. » Il savait à peine lire et son père s'était opposé à ce qu'on lui apprît d'autre latin que : *Qui nescit dissimulare nescit regnare*. Devant cette caisse vide, avec les Alpes à passer, une armée à nourrir, Briçonnet eut un éclair de bon sens, il voulut qu'on en restât là, il le dit en faisant son *meâ culpâ* ; « mais toute chose fut raffermie par saint Pierre *in Vincula*, qui ne cessait de répéter : Allons où nous conduit la gloire des combats, la division des peuples et l'appui de nos amis [2]. »

On partit ; je ne parle ni de la défaite de d'Aubigny (un Stuart Lenox), ni de la puissante diversion opérée par le duc d'Orléans, embarqué sur la flotte franco-génoise, ni du prince Djem [3], frère de Bajazet, si misérablement mêlé à toute cette affaire et finalement empoisonné par le pape, à la requête du Sultan [4]. A Asti, au pied des Alpes, le roi eut une

1. Guicc. *Stor., ub. sup.*
2. Machiavelli. *Narrazione della passata di Carlo VIII.*
3. Qu'on a souvent appelé Zizim.
4. Moyennant trois cent mille ducats, plus la robe sans couture de Jésus-Christ. Jove, *Hist. sui temporis.*, lib. I. Quant à

maladie qu'on croit avoir été la petite vérole; son corps se couvrit de pustules, il fut très-bas, mais s'en tira, et jura de vaincre ou de périr. Ce fut alors qu'à bout de ressources, il mit en gage les diamants de la marquise de Montferrat, chez un juif, pour 25 mille ducats.

Remarquons en passant et sans médire d'une vertueuse princesse, telle qu'il y en avait peu en ce temps-là, qu'il était dans les traditions de la famille de Montferrat de soutenir les invasions étrangères. Lorsque après avoir rasé Milan, Frédéric Barberousse eut été forcé de repasser les monts devant ce suprême effort de l'esprit national qui engendra la ligue lombarde, ce fut encore la maison de Montferrat qui favorisa le retour des barbares [1].

Cependant, en cet appareil peu formidable, s'il n'y eût eu là ces hommes d'armes dont le choc prodigieux devait rompre à Fornovo l'armée si savamment disposée du marquis de Gonzague, le roi de France n'en fit pas moins trembler Florence. Elle avait tergiversé durant la période des négociations,

la maladie du roi, les excès sensuels y étaient sans doute pour beaucoup, car Ludovic avait amené à la suite de sa femme tout un bataillon de jolies personnes, *quibus rex oblectaretur,* dit le même historien.

1. A défaut d'autres exemples, la ligue lombarde suffirait pour preuve d'un esprit national en Italie; peu importe que ce soit un exemple lointain. En ce temps-là les Italiens affirmèrent leur nationalité avec un héroïsme digne de l'antiquité. La fondation d'Alexandrie en mémoire de l'indépendance reconquise fut consacrée par la résistance d'Ancône, assiégée par l'archevêque de Mayence en 1174.

ce qui la déposséda de toute alliance effective. Ce que dit Machiavel à propos du passage du roi Louis XII, il aurait pu le dire, ou à peu près, à propos de Charles VIII, car dans l'un et l'autre cas, la politique de Florence fut la même. Après avoir rappelé un exemple analogue tiré de l'histoire romaine, Machiavel ajoute : « Et si les Florentins eussent pris note de ce texte, ils n'eussent pas eu tant de différends avec les Français, ni subi tant de dommages, lors du passage de Louis XII de France, quand il se porta contre Ludovic, duc de Milan. En traitant de ce passage, le roi s'attacha à s'accorder avec les Florentins ; les orateurs qui étaient auprès du roi convinrent avec lui que Florence resterait neutre et qu'en retour il aurait à maintenir l'intégrité de leur état et à les recevoir sous sa protection[1]. » Il n'y avait point de traité sous Charles VIII, mais pour les querelles et les dommages il y en avait. Effrayé du voisinage de cette puissante armée, Pierre de Médicis qui, selon Guichardin, aurait été jusqu'à refuser le passage au roi tandis qu'il était à Lyon, se porta au-devant de lui, à Sarrezzana, et s'y jeta à genoux devant lui sur le chemin, en faisant hommage à Sa Majesté Chrétienne de la ville et de sa personne[2]. Charles exigea qu'on lui remît les forte-

1. *Discorsi*, lib. II, cap. XX. Guicc., *Stor.*, lib. I, cap. II.

2. *Narrazione della passata*. Pierre, qui devait payer sa lâcheté de l'exil, se réfugia dans le royaume de Naples, assista à la bataille que donna Gonsalve sur le Garigliano et se noya à l'embouchure du fleuve dans un naufrage. C'était le fils de

resses de Santa-Pietra, Pise, Livourne et une grosse somme d'argent. Toujours est-il que la nouvelle de cette trahison de Pierre souleva l'indignation de Florence et qu'on l'en chassa. Peu après Charles VIII y entra comme en pays conquis, et ce fut alors que Carlo Capponi arracha des mains du secrétaire du roi, en présence du roi, l'acte qui annulait l'autonomie de Florence, et le déchira. Sonnez vos trompettes, s'écria-t-il en même temps, nous sonnerons nos cloches! « De sorte que ni le bruit des armes ni le bruit des chevaux n'empêcha la voix d'un chapon de se faire entendre parmi cent coqs[1]. »

Le roi quitta Florence en toute hâte et rallia l'armée du More. Ce fut alors qu'à Pavie, il assista, pour ainsi dire, aux derniers moments de Jean Galeaz, qu'on disait succomber à un poison lent versé de la main de son oncle. Ce crime n'est pas

Laurent le Magnifique, et par conséquent l'arrière-petit-fils de Côme, surnommé le Père de la Patrie. Ses cousins étaient Julien, le protecteur de Machiavel, et le cardinal Jean. C'était le plus joli homme de son temps, mais il n'était pas fait pour gouverner. Guichardin dit clairement qu'il passait pour aspirer au titre de prince de Florence, et que lorsqu'il avait été question de l'expédition des Français, il avait penché vers les Aragonais, dans l'espoir qu'ils soutiendraient ses prétentions. De là, son trouble à l'arrivée de Charles VIII. Ce fut le grand père de Catherine de Médicis. Il avait eu pour maître le célèbre Politien, mais il aimait mieux les femmes que les livres. Voir Nardi, *Istor.*, lib. I, cap. x.

1. Lo strepito delle armi e de' cavalli
Non pote far che non fosse sentita
La voce d' un cappon fra cento galli.
(1re Décennale.)

prouvé, et il est certain que ce fut sur la demande de Ludovic que Charles alla visiter son cousin. Guichardin affirme que le médecin Théodore releva des traces de poison sur la face du malade, mais un poison lent ne laisse pas de traces spéciales ou difficilement perceptibles à première vue, et il paraît prouvé de plus que personne n'assista à l'entrevue du neveu et du fils de Bone. Machiavel, qui parle de cette visite, insiste particulièrement sur l'effet qu'en attendait Ludovic sur l'esprit public : c'était une manière de se disculper. Paul Jove est d'avis que les causes de cette mort restent incertaines, et Guichardin lui-même convient qu'on l'attribue aux excès d'une passion d'ailleurs légitime. Isabelle était jeune et belle, elle avait un petit enfant, et quand elle devint veuve, elle excita les plus vives sympathies autour du roi. Ne le voyait-elle pas aller attaquer son père, après avoir prêté la main au plus cruel ennemi et peut-être au meurtrier de son mari? L'impression de cette mort fut profonde sur l'esprit du roi, l'orage grondait déjà sur cette déplorable alliance.

En dépit d'un bref itératif, Charles entra dans Rome, sinon en ennemi, du moins en maître comme à Florence. D'abord Alexandre VI se fortifia dans le château Saint-Ange ; puis il fit un accord avec le roi, en vertu duquel César Borgia devait accompagner les Français jusqu'à Naples. « Ce fut le vol du faucon, » dit la Décennale, peignant d'un mot la foudroyante rapidité de la conquête du royaume.

« César sentit, lui, qu'il était tombé dans la fosse et abandonna Charles VIII pour Venise et l'Empire. » Guichardin et M. Henri Martin se hâtent trop de faire de lui un otage. Il ne se sauva pas, il trahit. « Cela ne lui réussit qu'à demi, car le duc d'Orléans, sautant jusqu'à Novarre, lui fit goûter du fruit qu'il avait semé. »

Cependant Naples n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'elle n'avait rien gagné à changer de maître. Tandis que Charles VIII distribuait aux siens les terres et l'argent du trésor, les gens du pays perdaient leur temps dans les antichambres, le roi ne donnait que difficilement audience. Paul Jove nous a laissé la peinture prétentieuse, mais exacte, paraît-il, de la vie que menaient les vainqueurs dans cette nouvelle Capoue où, plus heureux qu'Annibal, ils étaient entrés sans coup férir. Les scènes érotiques de Lyon étaient dépassées. On murmurait déjà, tandis que Ferdinand II, enfermé dans Ischia, qu'il avait dû se faire ouvrir de force, bien que cette île lui appartînt, inquiétait la flotte française par de continuelles escarmouches. En même temps, Ludovic le More qui, après la mort de son neveu, avait reçu du roi des Romains, Maximilien d'Autriche, l'investiture du duché de Milan, commençait à intriguer çà et là contre son trop puissant allié. Venise, sortant de son indifférence à la vue du péril, adhéra à une ligue anti-française, bientôt conclue entre elle, le duc de Milan, le pape et l'Empereur. Le roi de France se sentit enveloppé

et voulut partir. Toute la cour était le pied à l'étrier, ne demandant qu'à mettre les monts entre elle et les menaces d'une pareille situation. Ajoutez que l'Espagne, une fois repris Perpignan, n'avait plus songé qu'à rompre le traité de neutralité, prétextant d'une clause qu'on y avait habilement insérée, et dans laquelle il était dit que cette neutralité pouvait cesser à la requête du saint-siége, s'il se croyait menacé et demandait l'aide de Leurs Majestés Catholiques. La flotte d'Espagne arrivait donc. On délibéra sur la question de savoir s'il fallait partir ou rester, et l'on se décida tumultuairement pour la dernière de ces deux alternatives. On laissait dans le royaume une armée d'occupation insuffisante, commandée par Montpensier, qui n'était pas à la hauteur de cette situation si difficile.

Florence, sans interrompre ses protestations de fidélité, armait à grands frais ; le roi, à son passage vers Pise, fut assailli par les lamentations des Pisans qui se voyaient livrés, par sa retraite, à leur antique ennemie. Le roi, à qui ils devaient leur périlleuse liberté, les reçut comme il put, s'en tira par des mots. A Pontremoli, Savonarole se porta au-devant de lui et l'admonesta avec sa rudesse ordinaire. Fort troublé, il gagna Fornovo. L'armée des confédérés campait en face, résolue à livrer bataille, en dépit de l'orateur de Venise qui voulait que, bien loin d'arrêter l'armée française, on lui fît un *pont d'argent* pour sortir du pays. L'ambassadeur d'Espagne voulut qu'on refusât le passage. Le roi passa de

force, monté sur un cheval magnifique, encore qu'il fût borgne ; au premier rang de la bataille, et brave comme toute l'armée, il lança ses hommes d'armes, lui en tête, contre l'armée de Gonzague et la culbuta. Ce fut aux bords du Taro. « Ces robustes et furieux Français chargèrent le drapeau italien avec un tel courage qu'ils lui passèrent sur le ventre. Le fleuve était plein d'armes, d'hommes et de chevaux tombés sous le fer des Français[1]. »

Machiavel ajoute qu'une trêve fut bâclée à Asti et que Ferdinand sauta dans son doux nid; « *Saltò Ferrando nel suo dolce nido.* » Mais l'histoire n'est pas tenue de suivre le vol de la muse, et, en réalité, les choses allèrent moins vite. D'abord, Ferdinand commença par éprouver d'assez graves échecs, que partagea Consalvo Ernandes de Aghilar, plus connu sous le nom de Consalve de Cordoue, et que l'Espagne venait de mettre à la disposition des Aragonais de Naples. En ce qui concerne la trêve ou plutôt la paix, la vérité est bien qu'elle fut conclue à la hâte, mais non pas immédiatement après la victoire du Taro. Le duc d'Orléans, qui s'était montré grand capitaine pendant toute la durée de la campagne et auquel on avait dû notamment la conser-

1. Ma quei robusti e furiosi urtero
Con tal virtù l' italico drappello,
Che sopra al ventre suo oltrepassero.
Di sangue pareva, a rivederlo.
Ripien d' uomini, e d'armi, e di cavagli
Caduti sotto al coltello francese
(1re Décennale.)

vation des clefs du Piémont, n'aurait pu opérer sa jonction avec le corps d'armée du roi, sans abandonner Novare, où il était serré de près par l'armée des confédérés. Sforza était au camp de sa personne avec sa femme, et, tandis qu'Orléans faisait des prodiges de valeur à la tête d'une armée bientôt affaiblie par la rareté des vivres, le roi de France oubliait, dans les bras de la belle Anna Solera[1], qu'il y allait de sa gloire, de ses intérêts et peut-être de sa couronne. Toutefois il retrouva assez de fermeté, dit Guichardin, pour répondre au pape, qui l'avait sommé de comparaître à Rome, que ce n'était pas sa faute s'il n'avait pu lui baiser les pieds, quand il avait passé la dernière fois dans cette ville, attendu que Sa Sainteté n'avait pas cru devoir s'y trouver; que d'ailleurs il ne demandait pas mieux que de refaire le voyage; que Sa Sainteté prît seulement la peine de l'attendre.

Néanmoins la situation de Charles VIII devenait de plus en plus critique avec les mouvements du royaume de Naples, où Ferdinand, reparti d'Ischia, était rentré cette fois sous une pluie de fleurs, sous les baisers des dames, accueilli avec un tel enthousiasme, en un mot, qu'on allait jusqu'à oublier les crimes d'Alphonse, qui parlait déjà de revenir. « Attendez que j'aie assez raffermi mon trône pour que vous ne puissiez plus le renverser, » lui répondit son fils. Avec cela, toute la valeur d'Orléans,

1. Paul Jove, *Hist. sui temp.*, lib. I.

attaqué de la fièvre quarte, n'avait pu aller au delà d'une retraite d'ailleurs régulière et serrée qui n'impliquait pas absolument l'abandon de Novare. Depuis longtemps déjà on pensait que des pratiques d'accord se poursuivaient entre le roi et le duc de Milan, à l'instigation de celui-ci et par le moyen du prince d'Orange, délégué de l'Empereur et d'un grand crédit auprès de Charles. Seulement, on ne savait trop où placer le lieu des conférences, quand la mort du marquis de Montferrat facilita les négociations en réunissant fortuitement chez la marquise les envoyés français et italiens venus pour la complimenter. Dans une délibération solennelle à la cour de France, la Trémoille se prononça pour la paix, combattant vivement les raisons du duc d'Orléans, à qui ses prétentions sur le Milanais faisaient désirer la conservation de Novare [1]. L'instrument de cette paix, peu honorable, fut rédigé, à la grosse, par le maréchal de Gié et le président de Gannai.

En somme, la conquête était perdue, l'Italie et la France étaient ruinées.

Ce fut même de cette expédition désastreuse que data la propagation d'une contagion redoutable, que les Français nommèrent le mal de Naples et les Italiens le mal français. Cantonnée, croit-on, dans quelques îles de la Méditerranée ou l'avaient apportée les compagnons de Christophe Colomb, elle

1. Quivi la tregua si concluse a gara
Non estimando di Orlieno il grido.
(1re Décennale.)

éclata dans le royaume de Naples avec une violence extrême lors de l'occupation. Guichardin décrit en quelques pages, d'une simplicité et d'une éloquence admirables, les effets de cet empoisonnement des sources de la vie. Toutefois, si la syphilis existait aux Antilles, il n'est pas absolument prouvé qu'elle ait été inconnue de l'antiquité, et moins encore à l'Europe moderne.

Quant à la disproportion entre l'importance et les moyens de la conquête, elle est frappante et rangerait cette campagne parmi les expéditions fabuleuses, s'il n'était facile d'en découvrir les causes rationnelles. Elles étaient d'abord dans la désaffection des peuples pour la maison d'Aragon. Le vieux Ferdinand, cousin de Ferdinand d'Espagne, se les était aliénés par sa cruauté, rendue plus redoutable encore par l'heureuse fortune de ses armes, et, quoique l'événement dût promptement détruire cette espérance, on accueillit les Français comme des libérateurs. En même temps, la trahison de Trivulce, qui fut du moins un fidèle allié des Français, leur assura le concours actif ou tacite du parti guelfe, si puissant dans cette région de l'Italie [1]. Avec cela le royaume (c'est ainsi que l'on désignait alors les États de Naples) avait subi cette attaque dans le triste isolement qui résulte d'alliances soudainement brisées. Après avoir compté sur une ligue anti-française,

1. Guicc., *Stor.*, lib., cap. IV. Lors de la retraite, à Fornovo et après encore, Trivulce rendit à la France d'inappréciables services.

dont le Milanais eût été la tête, Venise la base, Florence et Rome les ailes, Naples vit Sforza détruire son œuvre par les raisons susdites.

En même temps, Pierre de Médicis passait à la France, et Rome s'associait à l'expédition dans la personne de César Borgia, revêtu du titre spécial de vicaire apostolique. Quant à Venise, elle avait formellement répondu, après divers pourparlers, qu'il « lui paraissait d'une mauvaise politique d'attirer la guerre chez soi pour en préserver ses voisins, » enchantée du péril de Naples, sa rivale. Considérons aussi que l'Italie avait perdu l'habitude de la grande guerre; celles auxquelles elle avait assisté depuis de longues années, ressemblaient beaucoup, comme le dit Guichardin, à des guerres de théâtre; en réalité, des troupes mercenaires songeaient moins à se couvrir de gloire qu'à faire des prisonniers sous rançon. La furie française déconcerta ces soldats de parade, trois mille Italiens restèrent sur le champ de bataille à Fornovo; la supériorité de notre artillerie, si imparfaite que fût alors cette arme, était grande. Tous les historiens contemporains ont constaté le désarroi que jeta dans les rangs ennemis le service accéléré des pièces de campagne, et la substitution aux boulets de pierre des boulets de fer, bien plus faciles à obtenir et d'un effet beaucoup plus puissant [1], surtout dans les siéges.

1. L'usage des boulets de pierre s'est conservé en Orient jusqu'à ces derniers temps. Chateaubriand dit avoir vu sur le Bos-

Dans le royaume de Naples, et avant même que le roi Charles eût dépassé les Alpes, telle était la démoralisation de la cour et du peuple qu'ils ne songeaient même pas à la résistance. On parlait de présages funestes, de voix entendues la nuit, du choc de cavaliers mystérieux dans les airs. Après la mort de Ferdinand, Jacopo, premier chirurgien de la cour, eut des apparitions ; le vieux roi sortit de la tombe tout exprès pour lui prédire d'une voix altérée les calamités du royaume et la catastrophe de sa race. Il disait que Dieu le voulait ainsi en punition de l'énormité des crimes des princes de sa maison, sans s'expliquer plus clairement : on pensa qu'il devait faire allusion, entre autres choses, aux meurtres secrets de certains barons prisonniers qu'on imputait à Alphonse. Alphonse sut cela, se troubla, s'assombrit; il eut des terreurs nocturnes, s'enferma et tout à coup passa en Sicile, suivi de trois vaisseaux chargés de richesses. Ferdinand II, en faveur duquel il avait abdiqué, se trouva en présence des adhérents, si nombreux encore, de la maison d'Anjou, fut trahi par Trivulce et par d'autres, si bien qu'il dut s'embarquer à son tour[1].

phore des canons qu'on chargeait encore de projectiles de cette nature. On trouve au livre I de l'*Histoire* Paul Jove des renseignements curieux sur la désorganisation des milices italiennes à cette époque. Machiavel n'a pas flétri plus énergiquement la honte et les calamités des armées mercenaires. Là aussi est un dénombrement circonstancié des forces françaises lors de leur entrée à Rome, au début de l'expédition.

1. Guicc., *Stor.*, lib. I, cap. IV.

On ne doit pas oublier non plus que, dans l'esprit de Charles VIII, l'expédition d'Italie n'était que la première étape d'une guerre avec l'Orient. Constantinople le tentait et Sforza caressait cette faiblesse par le moyen de son ambassadeur, tandis que Djem et l'entourage de Djem le poussaient dans cette voie par le récit répété des splendeurs du Bosphore, par la promesse d'avantages inappréciables si Bajazet II était renversé. Or les villes grecques se soulevèrent dès qu'ils apprirent la présence des vaisseaux français dans le golfe[1]; car les projets du roi étaient connus et la Grèce aussi le prenait pour un libérateur. Si cet incident, dont le sultan prit occasion pour exercer de cruelles représailles, n'eut pas d'action sur le cours des événements, il ne contribua pas moins à compléter la panique. Le roi besogneux, qui venait d'emprunter les bijoux d'une femme, faisait trembler le commandeur des croyants. C'est ainsi qu'Alexandre VI a pu dire, que le roi de France « avait pris l'Italie avec de la craie, » entendant par là qu'il n'avait eu qu'à marquer les étapes de l'armée sur la carte. La trêve d'Asti est de 1495. C'est cinq ans après que se place la première légation de Machiavel.

En 1498, Charles VIII était mort des suites d'un coup à la tempe et le duc d'Orléans lui avait succédé sous le nom de Louis XII.

Il est bon de rappeler ici que Charles VIII, lors de

1. Paul Jove, *Hist. sui temp.*, lib. I.

son passage et avant d'entrer à Florence, avait rendu leurs franchises aux villes de Sezzerana, de Pietrasanta et notamment de Pise. Puis, à la suite de l'accord qui avait suivi la noble incartade de Capponi, le roi s'était engagé à aider la république dans la récupération des cités qu'il venait d'émanciper, on n'est pas plus versatile. Livourne seule avait été remise[1], si bien que la république, perdant patience, requit le seigneur de Beaumont, commandant un corps d'armée de 8,000 hommes, de donner l'assaut à Pise. Fâcheuse affaire, car les Gascons se révoltèrent, tandis que les Suisses — il y en avait dans tout pillage et dans toute tuerie — mirent la main sur le commissaire de Florence et lui extorquèrent 1300 ducats[2]. Beaumont découragé leva le siége et les Pisans s'emparèrent de Libraffata.

Au fond il s'agissait bien plus des intérêts de Florence que de ceux de la France, et si l'on s'en tenait à la légation de Machiavel, on s'expliquerait difficilement que Louis XII eût pris si fort à cœur l'aventure. Heureusement Guichardin est là pour nous donner la raison du fait. « Le succès des affaires de Pise troubla l'esprit du roi d'une manière incroyable, car il voyait combien cela diminuait la réputation de ses armes.... et comme on le fait souvent

1. *Sol Beumonte vi rendè Livorno.* Machiavel, qui jusque dans ses comédies observe une grande réserve envers la France, ajoute que la raison de ces délais ne serait pas bonne à dire (1re Décennale.)

2. Guicc., *Stor.*, lib. V., cap. I.

sous l'empire d'un vif chagrin, il s'ingéniait, se trompant lui-même, à croire que les Florentins n'avaient pas rempli leurs engagements en ce qui concernait les vivres, les pionniers et les munitions, comme les siens le lui affirmaient pour se disculper[1], » si bien que Florence crut devoir lui dépêcher spécialement Casa et Machiavel, qui avait été délégué au camp contre Pise, et cela bien qu'il y eût déjà en France deux ambassadeurs accrédités, messeigneurs Gualterotti et Lenzi. L'instruction de la Seigneurie à ses orateurs nous a été conservée et témoigne de transes quasi mortelles. Le roi qui allait de Tours à Blois et de Blois à Montargis, reçut avec bienveillance les explications de son alliée.

Je dois remarquer en passant que le bref récit qu'on vient de lire de cette affaire de Pise diffère essentiellement de celui qu'en a donné M. Henri Martin, à la page 327 du tome VII de son *Histoire de France*. Adoptant trop vite la version de Jean d'Auton, contemporain et historien de Louis XII, version assez conforme à celle de Guichardin, M. Henri Martin n'hésite pas à attribuer la levée du siége aux répugnances sentimentales des lansquenets et autres soudards, épris d'une belle amitié pour les Pisanes depuis le passage de Charles VIII. M. Henri Martin ajoute que cinquante jeunes filles de Pise, vêtues de blanc, vinrent se jeter aux pieds des représentants du seigneur de Beaumont, c'est-à-dire des

1. *Stor.*, lib. V, cap. I.

Français, « comme tuteurs des orphelines, défenseurs des veuves et champions des dames. » C'est poétique, mais ce n'est pas tout à fait exact. D'abord le corps de Beaumont, si l'on en juge par le rôle des Suisses dans cette mutinerie, comptait moins de Français que de Suisses, espèce de gens dont le moindre souci était de protéger la veuve, l'orphelin et les dames. Ensuite nous avons la légation de Machiavel au camp contre Pise; or il fait bien mention de la révolte des Gascons et du coup de main des Suisses, mais de jeunes filles et de voiles blancs, pas un mot! Ce ne fut qu'une question d'argent. « Ce matin sont venus chez moi plusieurs Allemands qui me dirent avoir servi pour Florence du temps que l'empereur vint à Pise; ils étaient 130 sous un capitaine nommé Antoine Bunner et prétendaient n'avoir pas été payés; avec des paroles aussi peu honnêtes que peu rassurantes, ils voulaient que je les payasse tout de suite. Je leur démontrai que je ne savais point ce que vous pensiez du cas et les engageai de vous députer deux des leurs, en ajoutant que je leur donnerais une lettre, pour que vous pussiez compter avec eux. Ils ne voulurent point entendre à cela, et la seule conclusion qui ait été faite après force débats des plus tristes, c'est que j'en écrirais à Vos Seigneuries, en même temps que dans l'intervalle ils recevraient une provision de deux jours de solde. S'ils n'obtenaient pas, disaient-ils, une satisfaction argent comptant, ils se payeraient de mon sang, et que je l'écrivisse en toutes lettres

à Vos Seigneuries. » Il est clair aussi que la révolte n'était pas du goût des Français : « Eussiez-vous pu voir Salens ou n'importe quel français ! Ils sont comme morts et tout aussi effrayés que moi de ce qui vient de se produire là. Beaumont en est tout hébété ; on voit que la chose l'afflige fort ; il n'y remédie point comme s'il en perdait la bonne volonté avec le pouvoir, il est vraiment stupéfié. Le capitaine des Suisses se montra bien disposé, et puis rien ne vient [1]... »

Ce n'est pas là d'ailleurs un épisode isolé. Sous Charles VIII, ceux de ses capitaines qu'il avait laissés dans les villes de la Toscane s'y livrèrent au trafic le plus scandaleux, Ligny vendit Serrazanne aux Génois pour vingt-cinq mille ducats, Entraghes vendit Libraffata aux Lucquois. Le commandant de Pise refusa de la remettre aux Florentins, même sur un ordre exprès du roi. On le bannit du royaume de France où il n'était pas ; Ligny et d'Entraghes en furent quittes pour des disgrâces insignifiantes, comme de ne plus coucher dans la chambre du roi : c'était le privilége de Ligny et il y tenait tant qu'on le lui rendit [2].

Cependant, telle était la réputation de sagesse du nouveau roi, qu'on considéra la mort de Charles VIII comme un bienfait pour l'Italie, car on lui prêtait la pensée de nouvelles entreprises au delà

1. *Commissione in campo contra Pisani.*
2. Guicc., *Stor.*, lib. III, cap. II.

des monts, pensée, dit Guichardin, qu'on ne supposait pas au nouveau roi. Ces prévisions ne se réalisèrent point. Non-seulement Louis XII avait les mêmes prétentions que son prédécesseur au royaume de Naples, mais il en avait aussi au duché de Milan spécialement et du chef de son aïeule Valentine de Milan. L'œuvre de Machiavel contient sur cette période et notamment sur le divorce, des renseignements précis. Exposons d'abord la situation en quelques mots :

Que le duc d'Orléans eût aimé Anne de Bretagne, femme de Charles VIII avant son mariage, c'est inadmissible au seul aspect des faits [1]. Qu'il ait eu depuis un tendre penchant pour elle, Guichardin l'affirme ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il songea sur l'heure à répudier Jeanne de France, seconde fille de Louis XI, qu'il avait épousée, lui, âgé de quatorze ans ; il en avait alors trente-six, ce qui donne une durée de vingt-deux ans à son premier mariage. Ce divorce, tout le monde s'y prêta, et la belle Anne et la pauvre Jeanne, sainte femme s'il en fût, que le peuple vénérait de cœur et que l'église de France défendit avec la plus noble hardiesse, par la bouche d'Ollivier Maillard, prédicateur célèbre, sans oublier Jean Standonc, principal du collége de Montaigu, agissant au nom de l'université. Restait à gagner le pape, ce n'était pas difficile : ce pape, qui s'appelait Alexandre VI, avait un fils à marier, César Borgia,

1. Henri Martin, *ubi supra*. C'était déjà pour Anne de Bretagne que Charles VIII avait répudié Marguerite d'Autriche.

lequel venait de rendre le chapeau. On lui donna pour femme une d'Albret de Navarre, plus l'investiture du duché de Valentinois et Diois en Dauphiné, plus une compagnie de cent lances, plus une pension de 20,000 livres, plus la promesse d'un corps de troupes pour conquérir la Romagne, qui ne fut que trop conquise. A ces conditions, le pape eût prononcé autant de divorces que sa fille en avait déjà faits. N'oublions pas non plus une pension annuelle de 30,000 ducats stipulée en faveur du Saint-Siége, sous prétexte de fournir aux dépenses de cette nouvelle alliance.

« Une des plus grosses raisons, sinon la principale qui fit incliner le pape vers la cour de France, fut le désir qu'il avait de trouver femme au Valentinois... Le divorce de France fut fondé sur quatre choses : la première, qu'il y avait une parenté du second degré ; la seconde, que le roi Louis XI, père de Jeanne, femme du roi Louis XII, l'avait tenue sur les fonts baptismaux ; la troisième, que *fuerat matrimonium coactum,* mais qu'il n'avait jamais été consommé *per copulam carnalem;* la quatrième, qu'elle était contrefaite *utrinque gibbosæ* et stérile. La commission *si vera essent* fut donnée aux susnommés (les noms manquent). Ceux-là citèrent la princesse [elle comparut], et ils décidèrent *tanquam non legiptimum nec sancitum matrimonium esse solvendum ob prædictas causas.* Le pape, déférant par un bref à ce jugement, *concessit solutionem fieri et permissionem alterius matrimonii.* Puis il donna la

dispense à Valenza, quand il vint en France, sans que personne sût cela, avec l'ordre de la vendre cher au roi et non pas avant d'avoir obtenu satisfaction sur la question de son mariage et de ses autres désirs. Tandis que cela se passait, le roi apprit par l'évêque de Cette[1] (qui, pour cette indiscrétion, fut assassiné par ordre du Valentinois) que la dispense existait en réalité; de sorte que sans l'avoir ni vue ni connue, il consomma son mariage avec la veuve du roi Charles, et le reste se fit à loisir. Un accord mit fin à ce procès, vu que l'épouse, à la persuasion de Bourbon, c'est-à-dire de Madame sa sœur, renonça spontanément. Le roi lui promit le duché de Berry avec 30,000 livres de pension. A Madame de Bourbon il promit que sa fille serait reine de France et qu'elle deviendrait la belle-mère du roi, et qu'il la marierait (la demoiselle de Bourbon) avec Angoulême[2]. »

Cependant Louis XII, comme Charles VIII, s'occupa préalablement de terminer quelques différents avec de puissants voisins, tels que l'Espagne et l'Empire. L'Espagne, naturellement portée à soutenir les Aragonais du royaume de Naples, se désintéressa des affaires d'Italie au point de rappeler Gonsalve et ses troupes, aussi bien que tous les ambassadeurs espagnols en Italie, excepté l'ambassadeur auprès du Saint-Siége. Bien plus, elle aban-

1. Et non pas de *Ceuta*, comme l'a dit M. Henri Martin, du moment qu'on donne aux villes leurs noms français.

2. *Estratto di lettere ai dieci di Balià.*

donna à Frédéric la Calabre qu'elle avait occupée jusqu'alors, politique qui paraîtrait inexplicable, si l'on ne se rappelait que tous les yeux, tous les calculs étaient dirigés vers la terre fabuleuse dont le génie de Christophe Colomb venait de faire une réalité. L'empereur, roi des Romains, fort engagé avec Sforza et sourdement hostile à la France depuis la répudiation de Marguerite, fut si habilement circonvenu par le cardinal d'Amboise, qu'il signa sa neutralité, en retour de nouvelles concessions en Artois au profit de l'archiduc. Ce qu'on céda, ce furent sans doute les forteresses réservées lors du premier traité.

Au-delà de la Manche, Sforza n'était pas plus heureux ; ni son argent, ni ses promesses ne parvenaient à rompre la bonne entente de l'Angleterre et de la France. Suivant les errements ordinaires de la politique ambitieuse conformément à laquelle elle s'efforçait de balancer tour à tour la puissance de Rome, de Naples, de Milan ou de Florence, Venise se liguait avec la France après de longues délibérations, et en stipulant pour elle-même des conditions avantageuses dont le Milanais devait faire tous les frais[1]. Florence nous était tout acquise. Conformément aux traités, César Borgia allait se jeter sur les petits princes de la Romagne.

1. Guicc., *Stor.*, lib. IV, cap. III. Machiavel, *le Prince*, chap. III. Ce chapitre contient en quelques lignes la meilleure critique de la politique si faible et si peu honorable de Louis XII en Italie.

C'étaient autant de raisons en faveur du succès de nos armes; le Milanais fut conquis. Ludovic le More, après une opiniâtre résistance et des vicissitudes diverses, fut détenu au château de Loches, où il mourut à la suite d'une longue et dure captivité. Faut-il croire qu'il commença par passer plusieurs années dans une de ces cages de fer inventées par Louis XI? Le dernier éditeur de Varchi avance le contraire, c'est-à-dire qu'il se sépare en cela de M. Henri Martin, et peut-être n'a-t-il pas tort[1]. Quelques années après vint la ligue de Cambrai dont

1. En tout cas, il n'est pas douteux que dès le mois d'avril 1500, Ludovic le More pouvait écrire, ce qui doit être assez malaisé, dans une cage. On conserve aux archives de l'empire un long mémoire adressé au roi, où Ludovic se plaint de sa captivité, et, bien plus, se mêle encore de politique, et prétend donner des conseils à la France sur la conduite à suivre, spécialement dans les affaires d'Italie. Tantôt il n'a plus d'espoir qu'en Maximilien, tantôt il le soupçonne de mauvais desseins, il espère beaucoup dans l'intervention de la reine. Une phrase remarquable est celle où il fait allusion à des promesses de sauve-garde qui lui auraient été signées par Ligny et que le roi n'aurait pas voulu ratifier. Quelques mots sur Venise et sa constitution, sur *Sa Seigneurie qui ne meurt jamais*, décèlent un grand sens politique. On ne sait toutefois au juste si cette lettre n'a pas été écrite de Dijon ou de quelqu'autre lieu, avant la translation du prisonnier à Loches : néanmoins il paraît peu probable que Louis XII, après l'avoir laissé jouir d'une liberté relative, et cela dans le premier ressentiment de tant d'injures, se soit ensuite porté envers lui à un redoublement de cruauté, si contraire à son caractère habituel. On a encore une lettre de lui, adressée au bailly de Dijon, qui est une sorte de dénonciation dirigée contre Trivulce, alors gouverneur de la Lombardie. C'est une curieuse pièce de rhétorique, c'est le dernier effort, la dernière ruse du renard. G. Molini, *Documenti*, vol. I.

Jules II fut l'instigateur dans sa haine contre les Vénitiens, et infidèle en cela à sa véritable politique, qui tendait à l'expulsion de l'étranger.

Sismondi, frappé de l'importance réelle, à la vérité, de la ligue de Cambrai, la considère comme la première coalition politique formée en vue de l'équilibre européen, et il dit avec raison que toutes les puissances européennes y prirent part, surtout s'il convient, avec Guichardin, que l'adhésion de l'Espagne fut purement morale et que l'Angleterre ne fut consultée que pour la forme : il avait été décidé, dit Guichardin, qu'elle n'avait rien à prétendre dans les dépouilles de Venise qu'on se partageait déjà. De fait, et encore que la première idée de la ligue revint à Jules II, la ligue fut débattue et conclue exclusivement entre le cardinal légat Georges d'Amboise et Marguerite d'Autriche, veuve du duc de Savoie, et agissant pour son père, l'empereur Maximilien. Le cardinal et la princesse délibérèrent seuls et sans assistants; leurs négociations furent mêlées d'altercations si vives, que Marguerite écrivait : « *Nous nous sommes, M. le légat et moi, cuidés prendre au poil*[1]. »

Dans tout cela, où est la notion du droit public, où est son acte initial? Je déclare ne pas le voir. Je

1. A la mort de l'évêque de Cette, cardinal légat auprès de la cour de France, Alexandre VI avait délégué temporairement cette dignité au cardinal d'Amboise, et bien que les intérêts de Rome en souffrirent, Jules II n'avait pas osé mettre fin à la légation.

vois un pape turbulent qui veut s'emparer de certaines villes de la Romagne ; je vois un empereur humilié par Venise et qui brûle de prendre sa revanche, je vois surtout un roi de France qui ne sait ce qu'il fait, à moins qu'il ne veuille servir, contre ses propres intérêts, les intérêts de Maximilien qui le déteste et de Jules II qui regrette déjà d'avoir cédé aux conseils d'une ambition inconsidérée, qui déjà a offert aux Vénitiens de se détacher de la ligue, s'ils consentaient à quelques concessions. Trahissant en cela le secret des négociations, puisqu'il avait été convenu que la ligue aurait pour but apparent les intérêts de la foi, c'est-à-dire la guerre contre le Turc [1], Jules II n'apprit pas grand chose aux Vénitiens, toujours si bien informés et décidés à la résistance. Mais le droit public a-t-il besoin du masque? Quand la France, l'Angleterre et l'Italie s'allièrent tout récemment pour faire à la Russie cette guerre qui lui coûta Sébastopol, essayèrent-elles de donner le change à l'opinion en colorant d'un prétexte quelconque les fins véritables de cette expédition toute politique? Convenons donc qu'il y a dans la ligue de Cambrai non pas une question de droit public, mais une question personnelle. Les rancunes de deux princes et la faiblesse d'esprit d'un troisième, voilà ce qu'elle représente. Le mal qu'elle fit à Venise tourna largement à l'avantage de l'Église, qu'elle délivra d'une puissante résis-

1. Guicc., *Stor.*, lib. VIII, cap. I.

tance, servit assez l'Empire et nuisit à la France. Annoncée par ces jeux du hasard où les esprits prévenus voient des présages, naufrages de navires chargés d'or, explosions de poudrières, incendie d'arsenaux, précautions inusitées pour la réception de la déclaration de guerre, la journée de Vaila ou d'Aignadel où l'épée de la France porta à Venise un coup quasi mortel, est une victoire et un malheur, suite d'une faute. De puériles déclamations contre la politique de Venise n'empêchent pas que si la fortune de la sérénissime république eût duré plus longtemps, elle eût puissamment contre-balancé l'influence allemande en Italie. On voit bien le temps où Venise savait se faire craindre en Europe, mais non pas du tout le temps où elle fut pour l'Europe un danger sérieux. Sa politique, toujours vénitienne, ne fut jamais anti-nationale, et Guichardin, qu'il l'invente ou la reproduise, nous donne une délibération du sénat vénitien à propos des affaires de Pise qui est un chef-d'œuvre de politique, disons mieux, de sagesse [1], ou plutôt je choisis celle-là entre beaucoup d'autres.

En même temps Venise pouvait exercer la plus heureuse influence sur les affaires de l'Orient. En dépit du rôle actif qu'elle avait joué dans la prise de Constantinople par Baudouin de Flandre, à la requête du jeune Alexis Comnène en 1204 ; en dépit de la conquête turque, Venise avait toujours entretenu de

1. *Stor.*, Liv. III, chap. II.

bons rapports avec Constantinople, où elle avait vu sa mère-patrie, bien longtemps après que le reste de l'Italie ne se souciait plus de l'empire d'Orient [1]. Venise eût peut-être contribué à rattacher le Bosphore au mouvement commercial et civilisateur de la Méditerranée. Bien plus, Venise, tout récemment encore, avait donné à la France une preuve non équivoque d'amitié. Dans sa légation auprès du duc de Valentinois, Machiavel raconte que le duc lui fit voir la copie d'une lettre qui lui avait été transmise par l'évêque d'Arles, et qui rendait compte des représentations que les orateurs de Venise avaient adressées à Louis XII, sur l'ordre de leur gouvernement. Ils lui avaient représenté « quelle responsabilité il assumait en favorisant, comme il l'avait déjà fait et le voulait faire encore, le Saint-Siége et le duc de Valentinois, eux qui ne savaient qu'usurper injustement le bien d'autrui, désoler les provinces par la guerre; occasionner des maux infinis, et mille autres inconvénients au déshonneur de la couronne de France [2]. » Le roi répondit par écrit qu'il ne croyait devoir tenir nul compte des observations de la république.

Voilà l'État que la France devait attaquer si inconsidérément. Là encore on fit juste le contraire de ce qu'il aurait fallu faire. Cependant la journée de Vaila avait éveillé la jalousie, le patriotisme de

1. Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes.*
2. *Legazione al Duca Valentino*. Imola, 23 octob. 1502.

Jules II, et un différend assez grave s'était produit entre la cour de Rome et la cour de France, à propos de la collation de certains bénéfices. Le roi fort irrité et méconnaissant en cela la sagesse du cardinal d'Amboise, n'avait pas témoigné de cet esprit de conciliation qui lui était naturel et auquel il devait revenir plus tard. Mais le vrai motif de tant d'animosité réciproque n'était pas là, et bientôt l'absolution solennelle de Venise excommuniée vint donner à la question sa physionomie véritable. Le pape avait senti combien il importait à l'avenir de l'Italie que « le nom vénitien ne périt pas » et en même temps il répondait naïvement aux adversaires de la mesure réconciliatrice, qu'ayant pris à Venise les terres qu'il convoitait, et les Vénitiens se montrant disposés à faire pénitence, il n'eût pas été d'un vicaire de Jésus-Christ de continuer à les poursuivre par les armes temporelles. Accablée à Vaila, que ce fut par la maladresse de d'Alviano ou par la vanité mesquine de Pitigliano ou par un pur caprice de la fortune, Venise avait plié son orgueil à la nécessité des circonstances, elle implorait son antique ennemie. En vain la France intervenait-elle contre l'absolution par une ambassade spéciale, Amboise à sa dernière heure put voir son œuvre emportée par ce revirement soudain et si judicieux de la politique pontificale : l'absolution était résolue. Conformément à la coutume, les représentants de la sérénissime république, auraient dû être frappés de verges à l'épaule sur les marches de Saint-Pierre,

mais le pape commua cette disposition surannée en une visite à différentes églises. Tandis que près de la porte de bronze, entouré de tous les cardinaux et d'un grand nombre de prélats, Jules II siégeait en grand appareil pontifical, les Vénitiens s'étaient jetés à ses pieds, avaient confessé leur désobéissance et leurs fautes et reçu l'absolution [1].

Dès lors, la Rovère ne songea plus qu'à expulser les Français de l'Italie. Nous devons donc commencer par mettre le lecteur en garde contre les invectives de la légation lorsqu'elle reproduit les impressions de la cour de France, surprise et inquiétée par la nouvelle politique pontificale. A défaut d'un pape modèle [2], Jules II fut un homme de tête et ses desseins eurent de la grandeur. Quel parti prendrait Florence en ces conjonctures délicates? C'est ce que le roi eût aimé à

1. Guicc., *Stor.*, lib. VIII, cap. v.

2. Sans être cruel il était implacable, et il avait été l'âme d'une conspiration contre la vie de Pierre Soderini, qui occupait les fonctions de gonfalonier de la Seigneurie de Florence. Soderini en informa le gouvernement avec tous les signes de l'effroi et en disant que s'il avait évité le poignard il n'éviterait pas le poison. Lorsqu'il mourut de sa belle mort, Machiavel fit là-dessus ce spirituel quatrain.

La notte che morì Pier Soderini
L'alma n' andò dell' Inferno alla bocca :
E Pluto la gridò : Anima sciocca,
Che Inferno? Va' nel Limbo de' Bambini.

Toutefois ce jugement amer ne paraît pas complétement justifié; bien que faible, Pierre Soderini n'était pas dépourvu de mérite; c'était un galant homme et l'on a souvent regretté cette sortie de la verve satirique de Machiavel.

savoir, mais ce que Florence ne savait guère. Encore que liée envers la France par des engagements formels, elle hésitait. Le pape était prompt à s'émouvoir, il était à deux pas, et il était riche, car Alexandre VI est le seul pape qui ait laissé de bonnes finances, non, mais du comptant. Réflexion faite, on chargea Machiavel d'amuser le tapis.

Quand il vint en France pour la troisième fois, le cardinal d'Amboise était mort, et Florimont Robertet lui avait succédé, avec le titre de trésorier dans les fonctions non qualifiées de premier ministre. Amboise avait laissé, quoiqu'administrateur intègre, onze millions de livres, soit 150 millions de notre monnaie. Néanmoins, la mort du cardinal d'Amboise fut une perte pour la France et Robertet a le mérite de l'avoir senti. « Tandis que je causais avec Robertet, dit Machiavel, un peintre vint apporter le portrait du légat décédé ; Robertet le regarda et dit avec un soupir : O mon maître, si tu vivais encore, nous serions à Rome avec notre armée [1]. » Lisons maintenant les lettres mêmes de la légation :

« Magnifici Domini,

» J'arrivai ici hier au soir, et vu l'heure tardive je ne fis pas autrement savoir mon arrivée. Ce matin, je me suis présenté à Robertet, le chance-

1. Blois, 2 sept. 1510.

lier, je lui ai dit la raison de ma venue ici et généralement j'ai fait toutes les démonstrations dues à un ami de notre ville. Il parut content de mon arrivée, me disant que j'étais venu à temps, puisque Sa Majesté voulait vous dépêcher un courrier pour savoir les sentiments de Vos Seigneuries envers elle; puis il me laissa voir que Sa Majesté avait été un peu indisposée de l'affaire de Marcantonio [1], et du départ de l'orateur de Florence sans qu'il eût été remplacé; il fallait, me dit-il, contrebalancer ces soupçons par des actes de bonne entente; d'ailleurs j'entendrais de la bouche du roi ce qu'il en pensait, et il importait que je le fisse savoir à Vos Seigneuries par un messager spécial. »

« J'ai répondu à Sa Seigneurie ce qu'exigeait une semblable ouverture, justifiant Vos Seigneuries, et pour lui faire voir qu'en ce qui concernait l'affaire de Marc-Antoine, elles n'avaient rien su de positif jusqu'au 26 du mois dernier, je lui lus la lettre que vous m'écrivîtes ce jour-là, et en disant la vérité, il me fut facile de vous excuser du tout. Quant au laisser-passer que vous avez donné à Marcantonio pour Bologne, je lui ai dit les raisons pour lesquelles vous l'aviez fait, à quoi il m'a répondu aussitôt que Marcantonio ne voulait pas aller à

1. Marc-Antoine Colonna fut envoyé par le pape pour soulever Gênes contre l'autorité du roi de France. Cela ne lui réussit pas, il fut pris et désarmé. On conçoit d'ailleurs parfaitement l'importance que Louis XII attachait à la possession de cette ville industrieuse et maritime, une des clés du littoral de la Méditerranée.

Bologne, mais à Gênes; j'ai dit alors que vous l'ignoriez absolument, bien que par votre lettre du 10 du présent mois, j'aie appris toute la chose; mais s'ils eussent appris eux-mêmes que Vos Seigneuries avaient hésité sur la question de savoir si elles devaient oui ou non refuser cette passe à Marcantonio (c'est-à-dire aux gens du pape) pour Gênes, ils auraient cru avoir découvert toute votre pensée. J'ai donc jugé plus convenable qu'on entendît à la fois et la question et la réponse. Quelle que soit celle que fassent Vos Seigneuries, elle leur sera plus facile à faire un peu plus tard. »

« Depuis lors je fus admis en présence de Sa Majesté le roi, et je lui remis ma lettre de créance dans les termes les plus affectueux que je pus; je lui exposai la raison de ma venue; je lui notifiai le choix de votre Orateur, en ajoutant qu'il serait tantôt ici, eu égard toutefois à la qualité de l'homme, au chemin et à la saison. J'ajoutai ensuite que je priais Sa Majesté de vouloir bien considérer qu'il s'agissait de peu de chose et ordinaire en fait, et qu'une passe donnée à Marcantonio ne méritait pas qu'on murmurât contre Vos Seigneuries, vu que leurs services passés ne comportaient pas de pareils soupçons. Sa Majesté accueillit très-gracieusement tout cela, et me dit qu'elle était assurée de votre foi et de votre affection envers elle, attendu que vous lui deviez beaucoup, mais qu'il était temps de s'en assurer davantage et elle ajouta : « Secrétaire, je n'ai d'inimitié ni avec le pape, ni avec personne,

mais comme chaque jour fait naître des amitiés et des inimitiés nouvelles, je veux que tes maîtres, sans plus tarder, s'en expliquent; je veux savoir ce qu'ils comptent faire pour moi, s'il arrivait que le pape ou tout autre me molestât ou voulut molester mes États d'Italie; envoie sur-le-champ un courrier pour que j'aie prompte réponse, et qu'on me la fasse par lettre ou de vive voix, comme on voudra, car je veux savoir quels sont mes amis et mes ennemis; écris-leur que pour sauver leur État je leur offre toutes les forces du royaume et d'y aller de ma personne. Puis de nouveau il me chargea de vous faire savoir ces choses aussitôt, d'en demander une réponse immédiate, et d'aller écrire cette dépêche avec Robertet. »

« Je répondis à Sa Majesté que je n'avais d'autre réponse à faire à ce qu'elle m'avait exposé, si ce n'est que je vous écrirais avec la diligence qu'elle m'ordonnait; qu'en attendant je croyais bien pouvoir affirmer que Vos Seigneuries ne manqueraient à rien de leurs contrats avec Sa Majesté, et que pour le reste elles étaient disposées à faire tout ce qui était raisonnable et possible. Il répliqua qu'il s'en croyait sûr, mais qu'encore voulait-il s'en assurer particulièrement. Je parlai encore à Sa Majesté de la mission de Tommasso à Venise, ce dont elle ne tient pas grand compte, à ce qu'il me parut. Je m'en allai ensuite avec Robertet chez lui, où je restai un bout de temps. Il me réitéra l'invitation d'écrire tout de suite et nous décidâmes que je lui apporterais les

lettres et qu'il les enverrait par la poste royale jusqu'à Lyon, d'où elles seraient apportées par une estafette spéciale. J'ai écrit à Bartolomeo Panciatichi de s'en charger, et Vos Seigneuries le rembourseront de ce qu'il aura dépensé. »

« Puis Robertet me retoucha un mot du fait de l'Orateur et de Marcantonio, et bien que certain que je lui avais dit la vérité, néanmoins il m'avoua que vous aviez ici beaucoup d'ennemis, qui dès que l'occasion se présente de vous calomnier, le font aussitôt, et que dans les circonstances du moment il importait de ne pas donner l'occasion de médire; qu'il était donc nécessaire qu'on apprît par le prochain courrier que ledit Orateur était en route et que vous vous conduisiez avec Marcantonio en sorte qu'il parût bien que ce n'est pas de votre consentement qu'il a fait accointance avec le pape, et qu'il ne dépasse pas Lucques ou s'en aille ailleurs. Il entra ensuite dans les affaires de Gênes et me parla du bon accueil que les gens de Lucques ont fait à certains exilés et de l'appui qu'il leur avait accordé; s'il se faisait quelque nouveauté à Gênes, le roi était d'humeur à le lui faire payer, et qu'il était bon d'y penser, car on gagnait toujours à de semblables réflexions. »

« Il me dit aussi que si les choses chauffaient jusqu'à devenir douteuses, le roi serait en Italie aussi promptement qu'un simple particulier, fût-ce en plein hiver, et qu'il ne s'accorderait avec ses ennemis que par l'épée; que c'étaient des temps à

savoir prendre sa résolution, surtout avec l'expérience de la promptitude du roi à faire la guerre, des forces du royaume, de ses succès et de ses sentiments envers cette ville et son État (Florence); que pour quiconque ne cherche pas à se tromper soi-même, il est manifeste que la mort seule du roi pourrait nuire au royaume et à ses entreprises, et qu'il n'eût pas été sensé de spéculer là-dessus pour le moment, « c'est pourquoi je te répète d'écrire à tes maîtres que c'est l'instant de faire un bon pas avec grand profit. »

« Il y a ici une grande ambassade du roi d'Angleterre qui va à Rome et dont je ne sais point le but, mais Robertet m'a dit, et d'autres, qu'ils ont fait une proposition générale au roi, à laquelle assistaient les premiers seigneurs du Royaume. Les Orateurs montrent par des paroles très-efficaces l'étroite union qui existe entre le roi de France et le leur, allant jusqu'à dire que ce dernier aimait le roi comme un père et l'acceptait pour tel; quand tous ces renseignements m'eurent été donnés, je me séparai de lui. »

« Vos Seigneuries désireraient savoir, selon qu'elles m'en ont écrit le 29, sur quoi le pape fonde son arrogance envers eux. Sur ce point, autant que j'ai pu m'en assurer depuis si peu de temps que je suis ici, on ne sait rien de formel; on doute de tout et de tous, et pour s'éclairer sur vous voyez ce qu'ils font! Ils doivent donc vouloir s'éclairer sur les autres le plus vite qu'ils pourront. J'ai bien entendu dire

par un ami, qui néanmoins parle par conjecture, que le pape se fonde avant tout sur son argent et sur les Suisses, et ensuite sur l'autorité qu'il croit tirer de l'Espagne en se mettant derrière elle et l'Empereur; de l'Espagne il doit avoir de bonnes promesses, car on l'a vu, lors de l'entreprise de Bologne, quitter Rome sans avoir rien conclu avec les Français ni avec les autres, pas difficile dont l'ont tiré son autorité et son audace [1]. »

« On croit qu'on peut considérer comme certaine la rupture du pape et du roi, lorsqu'on voit le pape agir si ouvertement dans les affaires de Gênes et qu'on en murmure ici. Quant aux Suisses, je ne sais rien de positif, excepté qu'il y a huit jours le pape leur a envoyé 36,000 ducats pour avoir 11,000 hommes. Il voulait qu'on les levât, mais les Suisses, après avoir pris l'argent, disent à présent qu'ils ne veulent pas faire la levée s'ils n'ont triple paye, et qu'il leur faut encore 18,000 ducats. Il a été dépêché un courrier de Genève à Rome pour demander lesdits 18,000 ducats. Chacun juge que le pape voulait employer ces Suisses a révolutionner l'État de Gênes, mais on ne sait si le duc de Savoie leur accordera passage, de sorte que personne ne se décide à juger comment ces choses se doivent ou se peuvent finir, il faut donc attendre les événements au jour le jour. Le roi avait ordonné de rappeler ses Ora-

1. Voir *Le Prince*, chap. xv.

teurs de Rome, depuis il a maintenu leur commission. »

« Que leurs Seigneuries se rappellent de prendre quelques résolutions sur ce dont je leur ai écrit de Lyon. Aujourd'hui il a dit honnêtement (le roi) qu'il portait et qu'il a porté pour vous *pondus diei et œstus.* »

In Bles a dí 18 di Luglio 1510.

Servitor,

Niccolò Machiavelli, *secret.*

Malgré ces recommandations pressantes et fondées, puisque Louis XII avait aidé les Florentins dans cette récupération de leurs États perdus qui leur tenait tant au cœur, Florence ne se décidait pas. Ces oscillations sont l'essence de la politique italienne du temps et furent sa ruine. Il y avait longtemps déjà qu'une semblable politique avait perdu la Grèce, dont Thucydide a décrit les alliances et les trahisons sans fin.

« ...Le lendemain du jour où je vous ai écrit, j'ai vu Robertet, qui m'a accablé de ses plaintes contre Vos Seigneuries ; il m'a dit qu'hier au soir le roi s'était plaint aussi vivement que possible de vous, qui au milieu d'un mouvement si considérable dirigé contre lui, n'avez rien fait, ne lui faites rien savoir ; il sait que vous êtes mieux que personne au courant de ce qui se passe en Italie, en sorte qu'une telle conduite ne peut venir que de ce que vous n'avez pas purgé votre

estomac avec lui. A cela Robertet joignit des paroles fort graves que je ne rapporte pas pour ne point fatiguer Vos Seigneuries. Je vous ai excusé et j'ai combattu ces opinions le mieux que j'ai pu ; néanmoins, comme le sait quiconque a demeuré ici, ils ferment les oreilles à tout ce qu'on leur dit ; donc, Magnifiques Seigneurs, si vous voulez ne pas les perdre, il faut faire mine d'être leurs amis. »

« ...La blessure que le pape a voulu faire au roi est telle et tellement la ressent-il, que je crois, si j'en puis juger sûrement, ou qu'il s'en vengera à sa grande satisfaction et à son honneur ou qu'il perdra ce qu'il possède en Italie ; il passera les monts avec deux fois plus d'impétuosité que les autres années, et chacun croit qu'il pourra faire beaucoup plus qu'il n'en fait menace tant que l'Angleterre et l'Empereur tiendront ferme, et le contraire n'est pas à prévoir. »

(In Bles die 22 julii 1510.)

« ...Tout le monde ici désapprouve le mouvement du pape, tout le monde juge qu'il cherche à ruiner la chrétienté et qu'il va fournir le moyen de perdre l'Italie. Mais puisque l'affaire de Gênes ne lui a pas réussi, on espère qu'il ne persistera pas dans son obstination, et ne voudra pas donner le branle à de telles calamités. »

(Ex Bles die 26 julii 1510.)

« ... Sa Majesté m'a dit avoir reçu des nouvelles

de Chaumont, et comment ses troupes ont pris Monselice de la manière la plus glorieuse, car une fois la ville prise d'assaut, elles prirent de même la forteresse, où elles ont tué 600 hommes et plus, tant que pas un seul n'a échappé. Là-dessus il reprit en riant : — Je passai certaine année pour un méchant homme, parce que dans une bataille où je fus [1] on tua tant et tant d'hommes ; désormais on en dira autant de monseigneur de Chaumont. Il me dit que ces gens-là avaient pour chef quelqu'un de Berzighella, dont il ne savait pas le nom, et que dans le combat ceux de Monselice criaient tous : Jules, Jules! Il me raconta ces nouvelles avec un plaisir surprenant. »

« ... Puis, comme Bartolommeo Panciatichi m'a écrit de Lyon qu'en Lombardie on ouvre toutes les lettres et même celles de Vos Seigneuries, je le lui dis, surtout parce que les dernières m'ont été présentées décachetées. Enfin je priai Sa Majesté d'ordonner aux préposés à cet office de ne plus ouvrir les lettres appartenant à Vos Seigneuries. Sa Majesté me dit qu'elle le ferait. »

(Ex Bles die 29 julii 1510.)

On voit par là que la main du pape était au fond des moindres soulèvements contre la France et l'on s'ex-

1. Allusion à un des nombreux faits d'armes auxquels Louis avait pris part en Italie, tant comme duc d'Orléans que comme roi de France.

plique que la France en fût blessée ; mais pour une fois, la seule que la papauté ait tenté une œuvre nationale, on ne concevrait pas que la postérité le lui reprochât trop amèrement. Ne voir, comme les contemporains, qu'un brouillon dans le soldat-pontife, lui est interdit.

« ... J'allai visiter hier monseigneur de Paris, un de ceux qui se trouvent actuellement au gouvernement, et lui parlai en cérémonie, comme il convient à l'homme et à la circonstance. C'est un esprit rassis et qui passe pour sage, et en vérité il ne pouvait me parler plus discrètement de Vos Seigneuries, et de ce qu'on voit surgir à présent. Il me dit combien le pape se trompait en voulant, sans raison aucune, faire du mal aux autres, et mettre en péril et lui-même et tous les États de l'Italie ; que si cette guerre éclatait, il y avait bien du temps qu'on en aurait vu de plus grande et de plus obstinée ; car plus le roi avait fait de bien au pape, plus il se montrerait hostile et cruel ; qu'il le poursuivra dans son État et dans sa personne et croira en être excusé envers le monde et envers Dieu. Il s'étendit ensuite sur ce qui vous concerne, disant que, quant à Dieu et aux hommes, vous ne pouviez être que bons Français ; que le roi ne pensait pas autrement, et que vous lui verriez faire de tels préparatifs pour sa défense en Italie, que vous n'auriez rien à craindre, et que quand même vous aurez le pape pour ennemi, vous n'auriez point à vous en inquiéter, le roi n'ayant pas hésité à prendre parti contre le pape pour

sauver votre État, et ayant obligé son fils à l'aller trouver la corde au cou [1]. »

« Tellement que vous aviez à lui rendre bon compte à présent, et à vous découvrir pour qu'il vous en sût meilleur gré et que la chose tournât à votre bénéfice ; il fit allusion ensuite aux choses de Lucques. »

« Je lui répondis ce qui me parut convenable, et puis j'allai rendre visite au chancelier. C'est un homme plus vif et fort emporté. Il me reprocha énergiquement et le départ de l'orateur et le passage de Marcantonio, disant que c'étaient des actes de mauvaise nature, bien propres à rendre tout le monde suspect, et bien qu'il parlât beaucoup, et que je ne fusse pas venu pour en entendre si long, je ne le laissai pas avant de l'avoir vu plus tranquille. Il me dit spécialement que Vos Seigneuries étant bonnes amies de la France, devaient quand le pape leur communiquait quelque chose contre la France, le faire savoir ici, et d'un autre côté faire croire au pape qu'elles n'avaient point d'intelligences en France, et qu'elles ne faisaient rien de semblable. A quoi je répondis que lors de mon départ, il n'y avait personne dans la ville qui supposât qu'entre le pape et Sa Majesté il dût naître quelque désunion ; que depuis mon départ, je ne savais ce que le pape

1. Allusion à la révolte d'Arrezzo, suscitée en 1502 par le duc de Valentinois. Louis XII, qui était alors en Italie, l'avait forcé à venir se justifier et il l'avait fait de la manière la plus humble.

avait pu dire ou faire avec Vos Seigneuries, mais que relativement à Marcantonio elles n'en avaient pas su plus que Sa Majesté, et que s'il se fût produit quelque chose d'importance, elles auraient écrit tout autrement, et c'est alors que je le quittai le laissant, comme j'ai dit, assez calme. »

« Il me reste à rendre visite à monseigneur d'Amiens et monseigneur de Bonnechose [1], deux des autres membres les plus considérables du conseil. Si je ne l'ai pas fait, c'est qu'on les trouve difficilement chez eux, parce que dans les agitations présentes, ils sont toujours ensemble, et qu'on ne les peut voir séparément. Je leur ai bien parlé à tous deux ensemble, à mon arrivée et depuis en présence du roi. J'ai rendu visite à l'orateur d'Espagne de la part duquel j'ai mille offres à faire à Vos Seigneuries, selon qu'il m'a dit en avoir commission du roi son maître. J'ai vu les orateurs de l'Empereur : ils sont deux, l'un est à poste fixe, l'autre est arrivé en poste depuis peu de jours, et autant que je l'ai pu comprendre pour obtenir que les troupes du roi de France ne laissassent pas d'attaquer les Vénitiens. J'ai appris d'eux en particulier (ce qu'ils m'ont attesté par mille témoignages) que Sa Majesté Impériale et le roi de France ne sauraient être plus unis et que Leurs Majestés ne sauraient cesser d'être unies. »

« Depuis, je me suis trouvé avec l'orateur du pape,

1. Bunicaglia.

qui est vraiment un homme de bien, et très-versé dans les choses d'État. Il m'a paru très-mécontent de ce qui se fait, et tout émerveillé que la chose en soit venue si vite à l'épée; et je le crois, s'il m'a dit vrai, beaucoup plus inquiet que n'importe qui des dispositions du pape et de ses fondements, affirmant qu'il n'en sait pas le premier mot, et me demandant si Vos Seigneuries m'en ont informé en quelque chose. Il me dit que lorsqu'il pensait à ce que pouvait être cette guerre, il en frémissait de la tête aux pieds; finalement il s'affligea des fautes qu'on avait faites en France et en Italie, fautes dont les pauvres peuples et les petits princes seraient les premiers à souffrir; il n'avait pas dépendu de lui de pacifier tout cela, et il ne l'espérait plus. Il me laissa voir qu'il s'étonnait que le pape fît ce mouvement sans avoir de troupes pour le moment ni sans qu'on sût sur quelles troupes il comptait, comme on pouvait le croire, parce qu'on le savait homme prudent et nullement léger, sachant fort bien ce qu'il lui fallait et à l'Église. Sur quoi se fonde le pape, en fait, personne ici n'en sait rien, et comme je l'ai dit dans ma dernière lettre, « ne sachant rien de positif, ils craignent tout et tous.... » Si l'on parle du pape, Vos Seigneuries le peuvent imaginer; lui refuser obédience, lui mettre un concile sur les bras, le ruiner au spirituel et au temporel est la moindre ruine dont ils le menacent. Je ne vois plus qu'à me recommander à Vos Seigneuries. *Quæ bene valeant.* »

(Ex Bles die 22 julii 1510.)

« Vos Seigneuries le savent, je le leur ai écrit, il y a quelques jours, [où l'on en était ici] : le pape n'a pas réussi à soulever Gênes, de sorte que d'un côté Sa Majesté a eu plus de peur que de mal ; de l'autre, le pape s'est ouvertement déclaré l'ennemi du roi, et cela sans lui avoir donné grand souci ; loin de là, il l'a plutôt ragaillardi, puisque Sa Majesté s'est en quelque sorte affermie davantage à Gênes. Ainsi, Sa Sainteté se trouvant frustrée des avantages qu'elle se promettait, c'est l'avis de tous les hommes de sens à la cour qu'on pourrait opérer un accord, si l'on trouvait un médiateur de bonne foi, qui s'interposât pour le bien de la chrétienté et spécialement de l'Italie. En effet, il est facile de démontrer au roi où il va s'il veut faire la guerre au pape, et quels dommages il en pourra résulter pour lui, puisque, avec des dépenses certaines, l'issue de la guerre est douteuse. De même ne serait-il pas plus difficile de persuader au pape qu'il peut résulter de cette guerre bien des maux non-seulement pour sa personne et pour le temporel de l'Église, mais encore pour la chrétienté tout entière quant au spirituel. »

« Les choses étant ainsi et après en avoir parlé avec l'orateur du pape, qui déplore tout cela du fond de l'âme, Robertet manda un soir auprès de lui Giovanni Girolami, qui fait ici les affaires de Monseigneur de Volterre [1], comme le sait Alessandro Nasi, et après l'avoir entretenu de diverses

1. Cardinal Soderini.

choses qui lui sont particulières, il aborda la question des différends qui se préparent, s'affligeant fort d'une pareille agitation, comme ne pouvant que nuire au vainqueur aussi bien qu'au vaincu. Puis, d'une parole à l'autre, il conclut que le pape, à ce qu'il croyait, rencontrerait de la réciproque s'il se voulait apaiser comme il le devrait faire, à moins que Dieu ne lui eût donné cette obstination pour la ruine du monde. Mais il ne voyait pas moyen de réussir à cela, à moins qu'un tiers ne s'entremît, car le roi ne voudrait jamais plier le premier, et le pape d'aventure en ferait-il autant. »

« Mais après avoir bien pensé aux moyens qu'on pouvait prendre, il n'en voyait qu'un seul : Vos Seigneuries et le cardinal de Volterre ; tous les autres princes ne pouvant servir qu'à gâter tout, à cause de leurs inimitiés personnelles. Il fit ensuite entendre à Giovanni qu'il serait bon que le cardinal vînt ici de sa personne exprès pour cela. D'une part, Giovanni s'offrit lui-même, de l'autre il représenta au chancelier qu'il devait faire en sorte que Vos Seigneuries sussent bien où elles allaient et fussent bien certaines des dispositions du roi, pour n'être point bafouées des deux côtés. Il croyait que, dès qu'il en serait ainsi, Vos Seigneuries s'interposeraient volontiers, sachant combien elles aimaient la bonne entente des deux princes, craignaient leurs discordes où elles n'avaient à gagner que des inimitiés et des maux. On ne conclut rien de plus ce soir-là, mais on se promit de se revoir. »

« Giovanni en ayant conféré avec moi, je ne crus pas devoir le détacher de l'entreprise, mais au contraire l'y engager aussi avant que possible et je lui conseillai d'en parler à l'orateur du pape, non comme à une partie intéressée, mais comme à un médiateur, et c'est ainsi qu'il se conduit en toute cette affaire. Celui-ci, très-content des paroles de Robertet, qu'il jugeait excellentes pour les intérêts de celui à qui il voulait du bien, se détermina à aller trouver le roi et lui représenter les périls où il entrait.... Le roi l'écouta patiemment et lui répondit : « Tout cela est vrai, je le confesse. Mais que voulez-vous que je fasse ?... Je puis tout supporter, excepté de perdre l'honneur et quelque chose de mes États. Mais je vous promets bien que si le pape faisait envers moi quelque démonstration affectueuse, grand comme l'ongle, je lui en ferais grand comme le bras. Mais autrement, je ne veux rien entendre. L'orateur pensa s'être assez découvert, et il s'en alla trouver Robertet avec lequel il resta plus d'une grosse heure, et, après avoir causé ensemble de ce qu'il fallait faire et de ce qu'ils en avaient dit avec Giovanni, ils jugèrent qu'il devait aller à Florence pour persuader à Vos Seigneuries de vouloir bien assumer le rôle de médiateurs entre le pape et le roi, qu'il fallait qu'elles le fissent comme d'elles-mêmes et envoyassent spécialement à cet effet un ou deux orateurs à Rome et en poste. »

« Le résultat de cette délibération m'ayant été communiqué, je dis que pour que Vos Seigneuries

prissent plus volontiers ce parti, il était à propos que je pusse leur écrire que cette entreprise avait l'assentiment du roi, et que Sa Majesté leur saurait bon gré de s'en charger. »

(9 Augusti 1510 in Bles.)

« Le roi a coutume de dire à un homme qui ne ment pas : l'Empereur m'a plus d'une fois sollicité de partager l'Italie avec lui, ce à quoi je n'ai jamais voulu consentir, mais cette fois le pape me force de le faire. »

(In Bles 3 Agosto 1510.)

A partir de ce moment et les passions ainsi excitées, les choses ne pouvaient qu'aller de mal en pis.

« ... Le roi est revenu aujourd'hui à Blois, et, après dîner, monseigneur de l'Oratellis[1] et les cinquante du conseil me firent appeler ; là, le chancelier, après un long exorde des obligations de Florence envers la France, depuis Charlemagne jusqu'au dernier roi Louis et jusqu'au roi régnant, me dit que le roi pensait que le pape, mû par un esprit diabolique qui lui était entré dans le corps, voulait recommencer l'entreprise de Bologne et que dès lors

1. Évidemment c'est encore un nom estropié, comme *Montarsi*, pour Montargis, *Gorcù* pour Gurk, et *Saibourg* pour Chambord. Cette étrange manie rend souvent le texte de Machiavel inintelligible à première vue.

il se pourrait faire que monseigneur de Chaumont[1] eût besoin de vos troupes pour défendre cet État; qu'il demandait donc qu'on donnât ordre qu'elles fussent prêtes à toute requête. Que sachant que vous aviez sur cette frontière quelques milliers de fantassins vous voulussiez bien les tenir sur pied, en quoi vous obligeriez le roi et la maison de France pour toujours. »

« Je leur répondis à tout ce que Vos Seigneuries m'écrivirent le 28 en réponse à ma lettre du 18, et je mis en avant qu'ils devaient considérer que Vos Seigneuries étaient entourées par le pape, qui sur un simple soupçon avait mis nos marchands à sac; que pour si peu que Vos Seigneuries se montrassent, il serait homme à leur faire la guerre et qui plus est à laisser toute guerre là pour les attaquer, que pouvant agir sans se mêler ouvertement à la querelle, c'était chose à considérer; que pour des fantassins sur cette frontière nous n'en avions pas beaucoup, mais qu'encore en fallait-il payer autant que nous en avions; et qu'avec toutes celles que nous avions déjà, toute dépense nouvelle était au-dessus des forces de la ville. Ils répliquèrent à tout cela qu'il s'agissait de repousser un assaut de quelques jours et que Vos Seigneuries considérassent que le roi était jaloux de votre avantage et de votre hon-

1. Neveu du cardinal Georges d'Amboise, qui, malgré son incapacité notoire, occupa longtemps un commandement en Italie. Ce fut Gaston de Foix qui lui succéda.

neur comme des siens, et qu'il faisait présentement des préparatifs à faire en Italie *Cœlum novum et terram novam,* au détriment de ses ennemis, comme à l'exaltation de ses amis. Que donc j'allasse vous en écrire et remisse la lettre à Robertet, comme ainsi promis-je de le faire [1]. »

(Ex Bles die 13 Augusti 1510.)

« On eut hier la nouvelle que Modène était perdue, et le conseil d'hier et d'aujourd'hui a roulé là-dessus... Robertet, comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, est malade d'un rhume, et j'ai été le voir il y a deux jours. Nous étions seuls, nous avions le temps et nous avons beaucoup causé des affaires de l'Italie; j'ai pris cette occasion pour lui dire que si la guerre entre le pape et Sa Majesté n'en restait pas là, il fallait que le roi, pour son bien et pour le vôtre, fît grande attention de quelle manière il se prévaudrait de votre alliance; que lorsqu'on causait de cela, il fallait considérer ce que vous pourrez faire, quelle était votre situation et comment vous

1. Je note ici ce cri d'un ambassadeur en détresse :

Je prie tant que je peux Vos Seigneuries, si elles ne veulent pas que j'en sois réduit à vendre mes chevaux et à m'en retourner à pied, d'ordonner à Bartolomeo Panciatichi, de me servir cinquante écus, car j'ai toujours eu trois bêtes depuis que je suis ici; à mon retour je donnerai à Vos Seigneuries le compte de mes dépenses et elles en délibéreront avec leur bienveillance accoutumée. — VALETE. (Ex Bles die 13 augusti 1510.)

pourrez rendre service au roi. Qu'en premier lieu, il fallait considérer que vous êtes pauvres, que vu la longue guerre que vous avez eue, vu les dépenses faites et dont vous n'étiez pas encore dehors, on ne pouvait parler de vous comme d'une nation puissante et en mesure de dépenser. Qu'ensuite il fallait tenir compte de votre situation géographique; que vous étiez tout entourés par le pape et ses amis et qu'il pouvait à peu de frais vous chercher noise sur bien des points, mais non pas sans de grandes dépenses et un grand danger pour vous...; qu'il était donc nécessaire que le roi pensât bien à cela, c'est-à-dire que lorsqu'il vous demandait votre aide contre le pape, ce fût en sorte qu'elle lui fût utile et non nuisible. Car si d'une part il ne tirait pas de vous grand profit, il pouvait fort bien arriver (dans le cas contraire) que vous vous missiez sur les bras une nouvelle guerre, qui obligerait Sa Majesté non-seulement à vous rendre l'aide qu'elle aurait reçue de vous, mais encore à y mettre du sien; qu'au moment où il lui faut pourvoir à la défense de Ferrare, de Gênes, du Frioul, de la Savoie, s'il avait à pourvoir aussi à une guerre en Toscane, une telle requête serait plus nuisible qu'utile à Sa Majesté. C'est pourquoi je le priais d'y faire bien attention, de peser mûrement les choses; car qui voulait juger sainement cette occurrence devait avoir pour certain que si la guerre avec le pape continuait, les Florentins aideraient déjà puissamment le roi, s'ils se défendaient eux-mêmes comme ils pourraient...

« Il me sembla goûter ce raisonnement [1]. »
(Ex Bles, die 26 Augusti 1510.)

« ... On ne cesse pas ici de tout disposer pour le concile, et selon ce que j'ai recueilli, on a déjà établi plusieurs articles parmi lesquels sont ceux-ci : s'il est permis au pape de faire la guerre à un prince chrétien sans l'avoir cité et sans l'entendre ; s'il est permis au pape de faire la guerre au roi Très-Chrétien, même cité; si un pape qui a acheté la papauté et vendu les bénéfices doit être réputé pape ; si un pape contre lequel sont prouvés infiniment d'opprobres se doit réputer pape. Ces conclusions et beaucoup d'autres semblables doivent être discutées dans le concile, et ils iront aussi loin qu'ils croiront bon de le faire pour la honte du pape et pour leur intérêt. »
(Ex Torsi [2], die 10 septembris 1510.)

Ici finit la troisième légation. Robert Acciajoli, ambassadeur de la république à la cour de France, succède à Machiavel. Toute cette correspondance est d'un diplomate et d'un homme d'État. J'admire l'adresse du secrétaire, les raisons à la fois si fines et si justes qu'il allègue pour dispenser la république

1. Encore l'argent! « Plaise à Vos Seigneuries, puisqu'elles ne l'ont pas fait jusqu'ici, d'ordonner à Panciatico de me donner cinquante écus, pour que je puisse revenir et en payer trente à Niccolò Alamanni, qui me les a prêtés. »
(Du 5 sept. 1510.)

2. Tours.

d'une intervention armée dans cette grande querelle. Que Florence pressée comme elle l'était par son redoutable voisin, auquel elle devenait hostile par le seul fait de ses obligations envers la France, se défendît comme elle pourrait et par ses propres forces, c'était déjà beaucoup pour le roi de France; tandis qu'en la poussant au fort de la mêlée, il encourait la nécessité d'avoir à l'appuyer de ses armes. Une intervention active de Florence, dont les fautes avaient engendré la faiblesse, n'eût fait que compliquer la situation; c'est ce que Machiavel sentit, et dit à merveille.

Remarquons aussi que s'il est dans ces dépêches, comme aussi partout ailleurs, chez Machiavel un sentiment qui perce, c'est le sentiment profond des fautes des princes, c'est le sentiment de la concorde, c'est le désir d'un arrangement honorable pour tout le monde. Ainsi, à mesure que nous pénétrons au cœur de l'œuvre, se rectifie l'opinion généralement accréditée sur l'auteur du *Prince;* ainsi puis-je dire dès à présent, que s'il s'est trompé sur bien des points dans ce célèbre ouvrage, par cela seul qu'il s'était trompé, comme je le démontrerai, sur la valeur de la méthode expérimentale appliquée aux sciences morales, néanmoins il ne mérite en aucune façon la réprobation dont on l'a frappé si longtemps, car il aime la paix, le peuple et la liberté avant tout.

La quatrième légation est de 1511. Il s'agissait de faire avorter le concile de Pise, et surtout, du moins pour la République, d'obtenir la translation

du concile ailleurs, s'il devait y en avoir un. Machiavel fut chargé d'y pourvoir, et il joignit au bourg de San-Donnino quatre prélats, tant Français qu'Italiens, qui se dirigeaient sur Pise. Bien qu'ils ne vinssent pas de grand cœur au concile, et que l'évêque de Saint-Malo eût la goutte, les cardinaux ne laissèrent pas d'entrer dans Pise, où la population ne leur fit pas un accueil bien rassurant. Machiavel courut à Blois et s'efforça de démontrer au roi qu'il devait consentir à ce qu'on transférât le concile partout ailleurs. Mais les convocations portaient Pise et Louis XII craignait de mécontenter les cardinaux. Cela résulte d'une lettre de l'ambassadeur en titre, Roberto Acciajoli, qui nous donne la réponse du roi à Machiavel : « Nous avons considéré la chose sous tous ses aspects, ces jours derniers, dans le but de vous éviter l'ennui et la charge de cela ; nous avons fait revoir, examiner la question de savoir si le concile se pourrait tenir ailleurs qu'à Pise ; mais comme c'est là qu'il a été premièrement publié, on a trouvé qu'il y aurait préjudice à le faire ailleurs ; pour nous, nous l'aurions volontiers fait à Verceil, où pourraient se rendre les cardinaux et autres délégués à cet effet, quand ils auront fait à Pise la première, la seconde et la troisième station, puisque c'est ainsi que cela s'appelle. Mais je ne vois pas trop que ce soit possible, d'abord parce que cela ne pourrait avoir lieu sans le consentement du roi des Romains et des cardinaux, vu que j'ai convenu avec eux de ne rien décider en cette affaire sans avoir

pris leur avis ; c'est à Pise que je leur ai ordonné de se rendre, c'est le chemin qu'a pris notre Église gallicane, et je ne sais pas comment je m'en pourrais dédire [1]. »

Si j'ai cité ce fragment, assez curieux d'ailleurs en lui-même, c'est qu'il répond bien à l'idée que l'histoire s'est faite de ce roi bienveillant et allié plus fidèle qu'on ne l'était généralement. En tout cas *le Post-Scriptum* de la lettre d'Acciajoli ne nous laisse aucun doute sur les dispositions conciliantes de la France envers la papauté :

« Tout en causant de la paix, le roi m'ordonna d'écrire à Vos Seigneuries dans le plus grand secret que, non comme par l'ordre de Sa Majesté, mais comme de vous-mêmes, vous vous employassiez à aider la conclusion de la paix, tandis qu'elle est encore possible ; puis il me rappela plusieurs fois qu'il importait qu'on ne le sût pas et de n'employer que peu de personnes à cela. Et pour pourvoir à ce que les choses se fassent le plus confidentiellement, Vos Seigneuries ne doivent pas ignorer que le roi Très-Catholique a fait savoir ici que pour faciliter un accord auquel il attache tant de prix, il consent que les choses de Bologne restent comme elles sont présentement. »

Jules II fut intraitable, le Concile de Pise se transféra à Milan, et le pape en convoqua un autre ; concile contre concile, cette situation n'est pas neuve. Le

1. Blois, 24 sept. 1511.

pape, entre autres auxiliaires des plus chauds, eut le roi d'Angleterre, Henri VIII. Et songez à ce qu'une semblable intimité eût pu produire si elle se fût produite elle-même un peu plus tôt, quand c'était un monstre qui siégeait au Vatican, c'est-à-dire avant qu'Alexandre VI se fût empoisonné en buvant par mégarde le vin sophistiqué qu'il destinait à certains cardinaux ? César en avait bu aussi, mais il en fut quitte pour la peur ; là est toutefois le germe de cette maladie de langueur qui coïncida avec la mort de son père.

NOTES. I. Il a été question dans une note de ce chapitre du héros de Ravenne et l'on trouve, au chapitre XVI des *Discours sur Tite-Live*, des détails intéressants sur cette bataille célèbre : « Les armées espagnole et française furent disposées suivant une des manières susdites à la bataille de Ravenne, où mourut monseigneur de Foix, bataille qui fut assez bien conduite suivant les idées de notre temps. C'est-à-dire que l'une et l'autre armée se présentèrent, toutes les troupes épaule contre épaule, de sorte que l'une et l'autre n'étaient que front, étant beaucoup plus en développement qu'en profondeur. C'est ce qu'on fait toujours quand on donne bataille dans une vaste plaine, comme à Ravenne : cela vient de ce qu'on sait bien quel désordre produit la retraite d'un rang quand on les met en file, ce qu'on évite de faire quand on peut développer le front de bataille; mais quand le pays se resserre on se forme en profondeur sans songer à en prévenir les conséquences. » Il est encore question de la bataille de Ravenne dans le livre II de l'*Art de la guerre*, mais au point de vue de détails insignifiants pour la postérité.

II. « Les Suisses qui sont les maîtres des guerres modernes, quand ils combattent contre les Français, ont soin sur toute chose de se mettre en flanc de manière que si la cavalerie vient à être repoussée, elle ne les heurte pas » (*ibid.*).

III. Paul Jove donne dans le livre I de l'*Historia sui temporis* d'intéressants détails sur la cour de Milan, avant la mort de

Jean Galeaz. Il paraît que ce fut surtout à partir du mariage de Ludovic le More avec une fille d'Hercule d'Este que le différend s'envenima. Orgueilleuse, impérieuse, et dominant son mari par les grâces de sa personne, Béatrix ne tarda pas à accoucher d'un fils, qu'on baptisa avec une pompe inaccoutumée, en lui attribuant une dotation princière. Galeaz et sa femme Isabelle, on le sait, avaient un fils nommé François, et ils en étaient d'autant plus fiers qu'ils étaient persuadés que le More, lorsqu'ils s'étaient mariés, avait fait faire des sortiléges pour les frapper l'un et l'autre de stérilité. Exaspérée de ce qui se passait, fille d'Alphonse et petite-fille de Ferdinand d'Aragon, Isabelle écrivit à sa famille, comme nous l'avons dit Ce fut alors que le More appela les Français, le doute n'est pas permis. Sismondi paraît n'avoir pas bien senti le rôle de Ludovic Sforza en toute cette affaire, à moins qu'il ne l'ait dissimulé pour certaines considérations infimes, à l'abri desquelles il ne fut pas toujours, malgré l'intégrité de son caractère.

IV. L'opinion qui attribue la mort d'Alexandre VI à un empoisonnement involontaire est celle de Guichardin et de beaucoup d'autres. Mais elle a été contestée par Muratori : adoptant la version de Burckhard ou plus simplement Burchard, il soutient qu'Alexandre VI est mort de la fièvre. Cependant, si l'on songe au fréquent usage que ce pape fit du poison et à la maladie de son fils, d'un tempérament des plus robustes, comme nous le dirons tout à l'heure, l'opinion la plus généralement adoptée paraît encore la plus probable. Jacopo Nardi mentionne la mort d'Alexandre VI purement et simplement, mais on ne doit pas oublier qu'il n'est pas à l'abri d'une certaine partialité envers le Saint-Siége. Rappelons incidemment que lors de l'expédition de Charles VIII, la crainte du poison fut un des motifs qui firent le plus désirer aux Français de repasser les monts, au delà desquels les attendaient les terreurs des Parisiens du temps d'Exili et de la Brinvilliers.

CHAPITRE V

Légation auprès du duc de Valentinois; légation en cour de Rome; légation auprès de l'empereur Maximilien; légation auprès des frères mineurs de Carpi.

DESCRIPTION DU MOYEN EMPLOYÉ PAR LE DUC DE VALENTINOIS POUR ASSASSINER VITELLOZO VITELLI, OLIVEROTTO DA FERMO, LE SEIGNEUR PAGÒLO ET LE DUC DE GRAVINA ORSINI.

A LA MAGISTRATURE DES DIX.

« Magnifici Domini, etc.

» Puisque Vos Seigneuries n'ont pas reçu toutes celles de mes lettres qui leur avaient fait comprendre en grande partie le succès de l'affaire de Sinigàglia, il m'a semblé que je devais vous écrire celle-ci toute particulière à l'événement, surtout

ayant commodité pour le faire puisque j'ai remis à sa Magnificence l'Orateur [1] toutes les choses qui se traitent présentement là. Cela, je crois, vous sera agréable, vu la qualité de la chose qui est tout à fait rare et mémorable. »

« Le duc de Valentinois avait quitté la Lombardie où il était allé pour s'excuser auprès du roi Louis de France de beaucoup de reproches dirigés contre lui par les Florentins à propos de la révolte d'Arezzo et autres lieux du Val de Chiana, et il était venu à Imola où il avait dessein de faire avec ses troupes l'entreprise contre Jean Bentivogli, tyran de Bologne, voulant réduire cette cité sous ses lois et en faire la tête de son duché de Romagne. Ce qu'ayant appris les Vitelli, les Orsini et leurs partisans, il leur parut que le duc devenait trop puissant et qu'il était à craindre, qu'une fois occupant Bologne, il ne pensât à se défaire d'eux pour demeurer le seul prince armé en Italie. Sur cela ils firent à la Magione, dans l'État de Pérouse, une diète où vinrent ensemble le cardinal [2], Vitellozzo Vitelli, Oliveretto da Fermo, Giampagolo Baglioni, tyran de Pérouse, et messire Antonio de Venafro, envoyé par Pandolfo Petrucci, prince de Sienne ; on discuta sur la puissance du duc, sur ses desseins, et comment il était nécessaire de mettre un frein à son appétit, faute de quoi il y avait péril de ruine pour eux tous et pour les autres. »

1. L'ambassadeur de la république.
2. Orsini.

« On délibéra de ne pas abandonner les Bentivogli et de chercher à se gagner les Florentins, et l'on envoya des émissaires dans un lieu et dans un autre, promettant aide à ceux-ci et exhortant ceux-là à s'unir contre l'ennemi commun. Cette assemblée fut soudain connue par toute l'Italie, et les populations qui souffraient avec peine l'autorité du duc, parmi lesquelles étaient ceux d'Urbain [1], conçurent l'espoir d'innover les choses. De là vint qu'au milieu de cette incertitude des esprits, certaines gens d'Urbain formèrent le dessein d'occuper la citadelle de Saint-Léon où l'on tenait garnison pour le duc, ce dont l'occasion s'offrit ainsi. Le commandant de la place la fortifiait, et comme on y faisait venir des chariots, ils apostèrent des conjurés, ayant mission de faire en sorte que certaines poutres qu'on tirait dans la forteresse se trouvassent sur le pont, de manière qu'étant encombré on ne le put lever du dedans, et prenant leur moment, ils sautèrent sur le pont et de là dans le château et le prirent. Sitôt qu'on en sut la nouvelle, tout le pays se révolta et redemanda son ancien duc, tirant espoir non tant de la prise de la forteresse que de la diète de la Magione, par le moyen de laquelle ils pensaient être secourus. Ses membres ayant appris la rébellion d'Urbain pensèrent qu'il ne fallait pas perdre cette occasion et, rassemblant leurs troupes, ils se portè-

1. On verra tout à l'heure comment le duc de Valentinois avait chassé Guid'Ubalde de Montefeltro de ses possessions.

rent en avant pour s'emparer de ce qui pouvait rester aux mains du duc dans le pays. Puis ils députèrent de nouveau à Florence pour demander à cette république de vouloir bien s'unir à eux pour éteindre ce commun incendie, montrant que l'autre parti était vaincu et que c'était une occasion à n'en pas attendre une autre. »

« Mais les Florentins, vu la haine qu'ils avaient contre les Vitelli et les Orsini pour divers motifs, non-seulement n'adhérèrent pas à ces propositions, mais ils envoyèrent Nicolas Machiavel, leur secrétaire, offrir au duc une retraite et leur aide contre ces nouveaux ennemis. Il était à Imola plein de peur, parce que tout d'un coup et hors de toute supposition ses soldats étant devenus ses ennemis, il se trouvait proche de la guerre et désarmé. Cependant, ayant repris courage sur les offres des Florentins, il résolut de temporiser en tenant campagne avec le peu de troupes qu'il avait, en même temps que d'ouvrir des négociations et de se ménager des alliés, ce qu'il fit de deux manières : d'abord en sollicitant des troupes du roi de France et partie en prenant à sa solde tout homme d'armes de bonne volonté et autres quelconques faisant le métier à cheval : il donnait à tous de l'argent. »

« Nonobstant, les ennemis se portèrent en avant, et vinrent vers Fossombre où les troupes du duc avaient un poste avancé : elles furent battues par celles de Vitelli et des Orsini. Cela fit que le duc s'attacha tout entier à voir s'il ne pouvait arrêter cette hu-

meur belliqueuse par des pratiques d'accord; et, grand dissimulateur qu'il était, il ne négligea rien pour leur faire entendre qu'ils avaient pris les armes contre celui qui voulait que ce qu'il avait acquis fût leur, et qui, content du titre de prince, voulait que la puissance leur appartînt. Et si bien les endoctrina-t-il qu'ils envoyèrent le seigneur Pagolo au duc pour traiter de l'accord et posèrent les armes. »

« Mais le duc ne laissa pas de se pourvoir et il mit tous ses soins à augmenter sa cavalerie et son infanterie, et pour dissimuler ces préparatifs il envoyait ses troupes séparément sur tous les points de la Romagne. »

« Il était encore venu cinq cents lances françaises, et bien qu'il se trouvât assez fort pour se venger de ses ennemis à guerre ouverte, il pensa néanmoins qu'il était plus sûr et plus utile de les tromper, et pour cela de ne pas rompre les pratiques d'un arrangement. Tant et si bien se travailla la chose, qu'il signa avec eux une paix par laquelle il confirma leurs vieux priviléges, leur compta 4,000 ducats sur-le-champ, promit de ne point offenser les Bentivogli, fit projet de mariage avec Giovanni [1], et s'engagea en outre à ne les pouvoir contraindre à venir de

1. Une des lettres de la légation de Machiavel auprès du duc, en date du 2 décembre 1502, nous apprend que le fils aîné d'Annibal Bentivoglio devait épouser la sœur de l'évêque d'Euna. Cette lettre nous apprend aussi que le traité avait été fait au nom du pape.

leurs personnes auprès de lui plus qu'il ne leur conviendrait[1]. »

« De leur côté ils lui promirent de lui restituer le duché d'Urbain et toutes les autres possessions dont ils s'étaient emparés, de le servir en toutes ses expéditions et de ne faire la guerre ou d'alliance avec personne sans sa permission. »

« Cet accord signé, Guid'Ubaldo, duc d'Urbain, s'enfuit de nouveau à Venise, ayant fait raser auparavant toutes les forteresses du pays, parce que mettant sa confiance dans le peuple, il ne voulut pas que ces places, qu'il ne croyait pas pouvoir défendre, tombassent aux mains de l'ennemi, qui par leur moyen eût tenu ses partisans sous le joug; mais le duc de Valentinois, après avoir fait cette convention et disséminé ses troupes par toute la Romagne ainsi que les hommes d'armes français, partit d'Imola à à la fin de novembre et gagna Cesena où il resta longtemps à discuter avec les envoyés des Vitelli et des Orsini qui se trouvaient avec leurs troupes dans le duché d'Urbain, quelle nouvelle entreprise il fallait tenter. Comme on ne concluait rien, Oliverotto da Fermo lui fut dépêché pour lui dire que s'il voulait faire l'entreprise de Toscane, ils y étaient disposés; que sinon ils iraient prendre Sinigaglia. »

1. Qu'on veuille bien remarquer ce que cette clause a de significatif. C'est un vrai trait de mœurs.

« A cela le duc répondit qu'il ne voulait pas porter la guerre en Toscane parce que les Florentins étaient ses amis, mais qu'il les verrait avec plaisir marcher sur Sinigaglia. Or, peu de temps après, on eut avis que le pays s'était rendu, mais que la citadelle n'avait pas voulu se rendre, le commandant entendant la remettre à la personne du duc et non à d'autres, de sorte qu'ils l'engagèrent à venir les joindre. Le duc jugea l'occasion bonne comme n'étant pas de nature à donner de l'ombrage, puisqu'il était appelé par eux et n'y allait point de lui-même. Pour les mieux rassurer, il licencia toutes les troupes françaises, qui s'en retournèrent en Lombardie, excepté cent lances de monseigneur de Candales, son parent. Parti de Cesena vers le milieu de décembre, il se rendit à Fano, où, avec toute la sagacité et toutes les ruses qu'il put, il persuada aux Orsini et aux Vitelli de l'attendre à Sinigaglia, leur démontrant que tant de sauvagerie ne pouvait rendre leur accord ni fidèle ni durable, et qu'il aimait pouvoir se prévaloir des armes et des conseils de ses amis. »

« Or, bien que Vitellozzo fût assez récalcitrant, vu que la mort de son frère lui avait appris qu'il ne faut pas offenser un prince et puis se fier à lui, néanmoins, s'étant laissé persuader par Pagolo Orsini, gagné par les dons et les promesses du duc, il consentit à l'attendre. De sorte que le duc, avant de partir de Fano (ce fut le 30 décembre 1502), communiqua son projet à huit de ses plus fidèles, entre

autres don Michel[1] et monseigneur d'Euna qui fut depuis cardinal ; il leur donna ordre qu'aussitôt que Vitellozzo, Pagolo Orsini, duc de Gravina, et Oliverotto seraient venus à leur rencontre, ils se mêlassent à eux deux par deux, chaque couple se chargeant de surveiller un des hommes désignés à sa garde, et qu'ils conservassent cet ordre-là jusqu'à Sinigaglia, en ayant soin de ne pas les laisser partir jusqu'au moment où, parvenus au logement du duc, ils seraient pris. »

« Il ordonna ensuite à toutes ses troupes tant de cheval que de pied d'être au point du jour sur le Métaure, fleuve à cinq milles de Fano, et de l'attendre là. »

« Étant donc arrivé sur le Métaure le dernier jour de décembre avec ses troupes, il fit partir une avant-garde d'environ deux cents cavaliers, après quoi l'infanterie : sa personne venait ensuite avec le reste des hommes d'armes. »

« Fano et Sinigaglia sont deux villes de la Marche sur les rives de la mer Adriatique, distantes l'une de l'autre de quinze milles, et placées de telle façon que qui va vers Sinigaglia a sur la droite les monts dont le pied se rapproche par endroit de la mer tel-

1. Don Michel Coreglia, condottiere. La 35e lettre de la 1re légation en cour de Rome nous apprend que lorsque le duc y fut ramené malade, don Michel fut désarmé par un autre condottiere au service de Baglioni et pris par les Florentins, ce qui fit grand plaisir à Jules II. Personne ne valait don Michel pour raconter ce qui s'était commis depuis onze ans à Rome « d'indignes pillages, d'homicides et de sacriléges. »

lement, qu'entre eux et l'eau il ne reste qu'un très-petit espace, lequel à sa plus grande largeur n'atteint pas deux milles. La ville de Sinigaglia est à un peu plus d'une portée de flèche du pied des monts et à un mille de la mer. A côté court une petite rivière qui la baigne dans la partie des murs en face de Fano, en regardant la route. En approchant de Sinigaglia, on marche un bon bout de chemin le long des monts, puis, arrivé à la rivière qui baigne la ville, on tourne à gauche en suivant la rive, et à portée d'arc, on arrive à un pont jeté sur l'eau et qui fait face à la porte de Sinigaglia, non pas en ligne droite, mais transversalement. Au-devant de la porte est un faubourg de quelques maisons avec une place dont un des côtés s'appuie sur la digue de la rivière. »

« Cependant les Vitelli et les Orsini, ayant donné ordre d'attendre le duc et de rendre honneur à sa personne, avaient envoyé leurs propres troupes (pour laisser la place aux siennes) dans certain château, à six milles de là ; ils n'avaient gardé à Sinigaglia qu'Oliverotto et sa bande, mille fantassins et cinq cents cavaliers, logés dans le faubourg dont j'ai parlé ci-dessus. Les choses étant ainsi disposées, le duc de Valentinois se dirigea vers Sinigaglia, et quand la tête des cavaliers arriva au pont, ils ne le passèrent pas, mais arrêtant leurs chevaux, ils tournèrent la croupe partie au fleuve, partie à la campagne, laissant au milieu un passage où défilait l'infanterie, qui entrait en ville sans s'arrêter. »

« Vitellozzo, Pagolo et le duc de Gravina allèrent à la rencontre du duc sur des mules, accompagnés seulement de quelques cavaliers ; Vitellozzo, désarmé, avec un manteau doublé de vert, tout affligé, comme s'il eût pressenti sa mort prochaine, causait quelque étonnement, car on connaissait le courage de l'homme et sa fortune passée. On dit que quand il quitta les siens pour venir à Sinigaglia, à la rencontre du duc, il fit comme si ce départ était le dernier. Il recommanda à ses lieutenants sa maison et sa fortune et il avertit ses enfants de ne pas se souvenir de l'antique splendeur de la famille, mais de la valeur de leurs ancêtres. »

« Etant donc arrivés tous les trois en présence du duc, ils le saluèrent poliment, et il les reçut de bon visage ; mais ils furent aussitôt surveillés par ceux qui en avaient charge et environnés. Mais le duc vit qu'Oliverotto manquait, car il était resté à Sinigaglia sur la place, devant ses quartiers, près du fleuve, avec ses troupes, et s'occupait à les tenir en bon ordre et à les exercer ; alors le duc fit signe de l'œil à don Michel qui devait se charger d'Oliverotto, pour qu'il ne le laissât pas décamper. Don Michel poussa son cheval, et ayant joint Oliverotto, il lui représenta qu'il n'était pas temps de tenir ses troupes hors de leurs logements qui leur seraient pris par celles du duc ; il l'exhorta à les faire rentrer et à venir avec lui à la rencontre de César Borgia. Ayant fait comme on le lui conseillait, Oliverotto rejoignit le duc, qui, l'ayant vu, l'appela par son

nom; Oliverotto le salua et le suivit comme les autres. »

« Arrivés à Sinigaglia, ils mirent pied à terre au logement du duc, et étant entrés avec lui dans une chambre retirée, ils furent faits prisonniers par lui, après quoi et aussitôt, montant à cheval, il commanda de désarmer les troupes d'Oliverotto et des Orsini. Celles d'Oliverotto étant là, furent mises à sac; celles des Orsini et des Vitelli étant au loin et ayant pressenti la perte de leurs maîtres, eurent le temps de se réunir, et se ressouvenant de la discipline des maisons Orsini et Vitelli, elles se serrèrent et pourvurent à leur salut en dépit du pays et des hommes. »

« Mais les soldats du duc, non contents du pillage des troupes d'Oliverotto, commencèrent à saccager Sinigaglia, et si le duc n'avait réprimé leur insolence en en tuant quelques-uns, ils n'auraient rien laissé de la ville. La nuit venue et les tumultes apaisés, le duc jugea qu'il était temps d'assassiner Vitellozzo et Oliverotto, et les ayant conduits ensemble en un endroit, il les fit étrangler. »

« En ce moment ni l'un ni l'autre ne trouvèrent rien à dire qui fût digne de leur vie passée. Vitellozzo le pria de demander pour lui au pape indulgence plénière; Oliverotto, tout en larmoyant, rejetait sur Vitellozzo toute la faute des injures faites au duc. Pagolo et le duc de Gravina Orsini furent épargnés jusqu'au moment où le duc apprit que le pape avait pris le cardinal Orsini, l'archevê-

que de Florence et messer Jacques de Santa Croce. Au reçu de cette nouvelle, le 18 janvier 1503, à Castel Pieve, ils furent étranglés. »

Le récit est terrible comme le fait; mais qu'on ne l'oublie pas, c'est là un récit officiel ; nous saurons tout à l'heure ce que Machiavel en pensait personnellement. Voici néanmoins quelques détails assez curieux relatifs à cet ignoble guet-apens. Machiavel qui avait suivi le duc à Sinigaglia, dit dans une des lettres de sa légation, en date du 1[er] janvier 1503.

« Il m'appela vers deux heures de l'après-midi, et avec le meilleur visage du monde, il se réjouit avec moi de ce succès, disant m'en avoir parlé la veille, mais sans me découvrir toute la vérité. Il ajouta des paroles sages et très-affectueuses envers la ville de Florence, en joignant à cela toutes les raisons qui lui font désirer votre amitié, tellement que j'en fus tout ébahi, mais je ne le répète pas autrement m'en étant déjà expliqué dans ma lettre d'hier au soir. »

Le crime n'était pas encore consommé, mais cela ne tarda guères :

« Il est arrivé depuis que cette nuit à dix heures, ce seigneur a fait mourir Vitellozzo et messer Oliverotto da Fermo. »

Quant aux raisons du duc les voici :

« Ce seigneur me dit ensuite qu'il avait dans l'esprit de délivrer toutes les terres de l'Église des partis et des tyrans, et de les restituer au Pontife, en ne gardant pour lui que la Romagne. Il juge qu'un nouveau pape lui serait fort obligé n'étant

plus l'esclave des Orsini ou des Colonna, comme tous les papes l'ont été jusqu'ici. »

Machiavel ne sut donc et la prise et la mort des ducs qu'après coup, et ainsi tombe le reproche d'avoir trempé dans cette scélératesse. En somme, on demande en quelle criminelle affaire il a trempé, qui il a égorgé, qui volé, qui trahi ? Sa situation, toujours humble, même au temps de sa plus grande influence, n'appelle aucune comparaison avec celle d'un ministre-roi comme Richelieu ; mais à moins que la robe rouge ne couvre effectivement tout, je demande encore pourquoi la postérité s'incline devant le cardinal et se voile devant le secrétaire ? Jusqu'ici et jusqu'au bout, son goût pour les femmes et les singuliers mirages d'une imagination trop ardente, voilà les seules charges qu'on puisse relever contre lui. Joignons-y, si vous voulez des fanfaronnades d'honnête homme sceptique et d'italien. Maintenant, et sans nier que certains passages du *Prince* ne semblent accuser une sorte de sympathie pour César Borgia, veut-on savoir ce qu'il pensait de lui ? On peut affirmer qu'il le détestait, comme un des plus cruels ennemis de la République dont il méditait de s'emparer [1]. Mais la République le dépêchait à César, il arrivait avec un caractère officiel ; fallait-il donc que, très-humble serviteur de la très-puis-

1. Le chap. VII du *Prince* ne laisse point de doute sur ce point. Borgia s'était avancé presque sous les murs de Florence, menant avec lui Pierre de Médicis, dont la mère Clarice, et la femme Alphonsine étaient des Orsini.

sante Seigneurie, il se montrât plus scrupuleux qu'elle ? Il faisait comme elle, il cédait :

« Parti (César Borgia) pour la Toscane, il en revint vêtu de vos dépouilles après avoir établi son camp sous le vôtre. — Vous, pour fuir tant de maux et comme qui ne pouvait faire autrement, vous cédâtes, sur divers points à ses volontés — et ses troupes passèrent outre... »

Ce fragment de la *Première Décennale* n'accuse point des sentiments bien tendres envers le duc ; mais venons-en à l'affaire de Sinigaglia :

« Après que le Valentinois se fut justifié auprès du roi de France, il repassa en Romagne et voulut faire l'entreprise contre messer Giovanni. — Mais quand on en sut la nouvelle, on vit bien que ni le Veau (Vitello) ni l'Ours (Orsini) ne voulaient point se mêler d'une pareille offense. — Et alors ces serpents pleins de venin, se repliant sur eux-mêmes, commencèrent à se dévorer et à se déchirer des ongles et des dents. — Le Valentinois ne pouvant fuir, il fallut bien pour esquiver le danger, qu'il se couvrît du bouclier de la France. — Et pour prendre ses ennemis par la ruse, il les regarda d'un air suave ; c'était pour les amener dans sa tannière, ce basilic ! — Il n'y perdit point de temps et ce traître de Fermo [1] et Vitellozzo, et les Orsini, ses grands amis d'autrefois, — donnèrent tête baissée dans ses

1. Liverotto da Fermo avait assassiné dans un banquet son oncle Giovanni Fogliani, ou Frangiani, qui lui avait servi de père, pour s'emparer de ce petit État. Voy. *le Prince*, chap. VIII.

embûches; là, l'Ours perdit plus d'une patte et le Veau laissa la dernière de ses cornes. — Pérouse et Sienne sentirent l'haleine de l'Hydre, et leurs tyrans fuyant sa furie, décampèrent! — Le cardinal Orsini ne put se soustraire au sort de sa misérable maison, mais bien il tomba mort sous mille trahisons. »

On traduit mal, voici le texte :

Poscia che 'l Valentin purgato s'ebbe,
E ritornato in Romagna, la impresa
Contro a Messer Giovanni far vorrebbe.

Ma come fu questa novella intesa,
Par che l'Orso e il Vitel non si contenti
Di voler esser seco a tale offesa.

E rivolti fra lor questi serpenti
Di velen pien, cominciarono a ghermirsi,
E con gli ugnioni a stracciarsi e co' denti.

E mal potendo il Valentin fuggirsi,
Gli bisognò per ischifare il rischio,
Con lo scudo di Francia ricoprirsi.

E per pigliare i sui nemici al vischio
Fischiò soavamente, e per ridurli
Nella sua tana, questo basalischio.

Nè molto tempo perse nel condurli,
Che il traditor di Fermo, e Vitellozzo
E quelli Orsin, che tanto amici furli,

Nelle sue insidie presto dier di cozzo;
Dove l'Orso lasciò più d'una zampa,
Ed al Vitel fu l'altro corno mozzo.

Senti Perugia e Siena ancor la vampa
Dell' Idra, ciaschedun di quei tiranni,
Fuggendo innanzi alla sua furia, scampa.

Nè il cardinal Orsin potè gli affanni
Della sua casa misera fuggire,
Ma restò morto sotto mille inganni.

Indépendamment du récit de l'affaire, les lettres de la Légation, écrites sur les lieux mêmes et au jour le jour contiennent des renseignements pleins d'intérêt. Si l'on veut savoir, par exemple, pourquoi les Florentins prenaient parti pour le duc contre ses ennemis, c'est que les Orsini étaient du nombre et que Borgia leur avait fait entendre que si « la République différait de s'accorder avec lui jusqu'à ce qu'il se fut rapatrié avec les Orsini, qui cherchaient à le faire par tous les moyens possibles et que la seule restauration des Médicis pouvait satisfaire, la Seigneurie retomberait dans les mêmes difficultés et les mêmes jalousies qu'auparavant [1]. » Le rôle de la France en toute cette affaire est nettement accusé. Tantôt le duc montre à Machiavel « une autre lettre de l'évêque d'Arles, légat du pape à la cour de France, lettre qui fait voir combien le roi et l'archevêque de Rouen étaient favorablement disposés pour lui [2]; » tantôt il s'écrie : « et en ce qui regarde le roi tu peux affirmer que Sa Majesté, j'en suis plus sûr que de la mort, voudrait que tout le peuple Florentin vint en personne à mon aide [3]. »

Le caractère du Valentinois apparaît à chaque ligne des longues relations des entretiens que Machiavel eut avec lui. Il était affable, plein de douceur

1. *Legazzione al duca Valentino*, 7 oct. 1502.

2. 9 oct. 1502.

3. 16 oct. 1502. On a conservé le texte du fameux traité de paix dont nous avons raconté les suites, et le Valentinois y prend le titre de César Borgia de France.

et de patience; il prodigue les assurances affectueuses envers la République de Florence ; c'est *con amore, amorevolmente*, qu'il s'adresse à son représentant. C'est avec une grâce infinie qu'il lui démontre la nécessité de « sortir du général et d'en venir au particulier, » c'est-à-dire à la *condotta*, au contingent à fournir par la République. Les excuses de la République, il les accepte, il sait fort bien qu'elle a ses charges, et cependant il est de sa politique de le soutenir : « Et quant à ce qui est du peu de troupes qu'ils ont, écris bien à tes maîtres que s'il résultait quelqu'inconvénient pour eux d'avoir dégarni tel ou tel point, je suis homme à me porter de ma personne à leur secours et à soutenir tout le poids de la guerre. Je ne leur demande pas autre chose que d'envoyer dans les environs de Castello 50 ou 60 chevaux, tout en en commandant 300 ou 400; avec cela deux pièces d'artillerie et commander un homme par maison, enfin faire montre et semblables choses [1]. » Le secrétaire ajoute quelque part qu'il ne redit pas la moitié de ce qu'il entend et il engage la Seigneurie « à faire attention à ce qu'est la personne qui parle et à juger du tout avec sa prudence accoutumée. »

Une fois passé le premier étourdissement de ce coup inattendu et surtout une fois assuré du concours de la France, César Borgia se multiplia; tandis que sa politique agit auprès de toutes les cours

1. *Ubi sup.*

influentes, son armée se forme. Italiens, Gascons, Madgyares, il a plus de 5,000 fantassins, 3,000 Suisses, environ 500 hommes d'armes et de la cavalerie légère en proportion [1]. En somme, la conjoncture est loin de lui déplaire : « En ce qui est de l'affermissement de mon pouvoir, je ne saurais désirer chose plus utile, car je saurai cette fois de qui j'ai à me garder et quels sont mes amis [2]. » Il a jugé tout de suite qu'en dépit de l'apparence, sa situation était plus forte que celle de ses ennemis, et il s'écrie avec tout l'orgueil de la force et du succès, « qu'il trouve ces gens-là plus fous qu'il ne saurait le dire, d'avoir choisi pour lui nuire le moment où le roi de France est en Italie et du vivant de Sa Sainteté notre seigneur (le pape) ; deux choses qui faisaient un tel feu sous tout cela, qu'il faudrait une autre eau que la leur pour l'éteindre [3]. » Il sent à merveille aussi que l'appui du Saint-Siége peut lui manquer d'un jour à l'autre par la mort du pape, auquel cas il lui importerait de s'être défait de ses ennemis, et il croit qu'ils lui en ont fourni eux-mêmes le moyen. Il se promet donc d'agir vigoureusement si l'occasion s'en présente. « J'ai été clément, je n'ai pas attaché d'importance aux choses, et il m'en a cuit; j'ai pris, comme tu sais, ce duché en trois jours, et je

1. 30 oct. 1502. A chaque homme d'armes, dit Guichardin, étaient attachés six hommes à cheval, dont deux archers. C'est ce qu'on appelait une lance.

2. 9 oct. 1502.

3. 7 oct. 1502.

n'ai pas arraché un poil à qui que ce fût, excepté messer Dolce et deux autres qui avaient péché contre Sa Sainteté, notre seigneur... Mais j'espère pourvoir à toute chose [1]. » Parle-t-il de ses ennemis c'est sur un ton de mépris railleur : « Je ne veux point faire de bravade, mais je veux que l'événement démontre qui ils sont et qui nous sommes. Je les estime d'autant moins que je les connais d'autant plus ; quant à Vitellozzo à qui l'on fait tant de réputation, je puis bien dire que je ne l'ai jamais vu faire en homme de cœur, ce dont il s'excuse sur le mal français. Il est bon à saccager les pays sans défense, à piller qui ne lui montre pas le visage, et autres trahisons. » Tout cela dit d'un ton mesuré, d'un air parfaitement tranquille : « *parlando cosi pianamente senza mostrarsi altrimenti alterato* [2]. » Quel portrait!

Voici pour le physique : « né d'un père vicieux et d'un sang exécrable, on dit qu'il eut la figure rouge et couverte de boutons purulents, l'œil enfoncé, un œil de feu au regard vipérin que ne pouvaient soutenir ni ses amis, ni ses familiers, bien que l'expression s'en changeât en douceur d'une manière merveilleuse, lorsqu'il badinait avec les femmes; il était bien fait, nerveux, ferme sur les jambes. Il excellait à tous les exercices du corps, à pied comme à cheval, à la lutte, à la course. Il décapitait un taureau d'un seul coup, il mouillait son vin et ce

1. 7 oct. 1502.
2. 20 oct. 1502.

fut ce qui le sauva plus tard. Empoisonner les cardinaux dont il convoitait les biens était tout à fait dans ses habitudes et dans celles de son père [1]. »

Le portrait qui accompagne ce texte n'est pas sans analogie pour la coupe de la figure et de la barbe avec celui qu'on attribue à Raphaël. La force prodigieuse du Valentinois est encore attestée par les vers satiriques de Sannazar que nous avons cités plus haut et où il l'appelle un « taureau » poursuivi par les « ours. » Ces vers furent évidemment composés quand les Orsini le mirent en péril en favorisant le soulèvement d'Urbain. Les femmes avaient de lui une telle frayeur, qu'à la prise de Capoue, en 1501, plusieurs dames de cette ville se jetèrent qui dans des puits, qui dans la rivière, ne voyant que ce moyen d'échapper à un déshonneur brutal. D'autres se renfermèrent dans une tour qui tenait encore. La tour prise, le Valentinois, agissant aux nom et titre de lieutenant du roi de France, les fit comparaître en sa présence, les *examina soigneusement* et en réserva quarante pour son sérail, d'autres disent pour celui de son père [2].

Quant au traité avec les Orsini et consorts, personne ne le prenait au sérieux : « Ce matin, comme je parlais de l'arrangement avec Agapito (secrétaire du duc), il se mit à rire et me dit que cet arrangement-là n'était qu'un attrape-nigauds [3]. »

1. Paul Jove. *Elogia.*
2. Guicc., *Stor.*, lib. V, cap. II.
3. 1er nov. 1502.

On apprend même par la partie chiffrée d'une autre dépêche que ce traité faisait rire jusqu'aux enfants, tant il semblait fait exprès contre les intérêts et au grand péril du duc, comme s'il y eût été forcé. Cela paraît tellement singulier au secrétaire qu'il ajoute et toujours en chiffres : « Vos Seigneuries très-prudentes feront de tout cela un jugement convenable, je dois *solum* leur faire savoir que messer Agapito tient aux Colonna et est fort de ce parti. » Comment les alliés vinrent-ils donner dans le panneau, c'est ce qui ne s'explique pas, mais ce qui en résulta, on le sait.

Remarquons aussi que Guichardin raconte l'affaire de Sinigaglia plus sommairement, mais avec non moins de tranquillité que Machiavel. Bien plus, il approuve complétement la mort de Liverotto : « personne ne peut nier, dit-il, que Liverotto n'ait eu là une fin digne de ses scélératesses. » Puis il rappelle le meurtre de Giovanni, qu'il appelle Giovanni Frangiani [1].

Complétons ce lugubre épisode de l'histoire d'Italie par une autre *description*; la description de la mort du cardinal Orsini. Il était à Rome quand le pape reçut la dépêche qui l'informait de l'issue du complot. Mandé par le pape, le cardinal arriva sans se douter de rien, mit pied à terre devant l'escalier du palais et envoya ses mules à l'écurie. A peine en présence d'Alexandre VI, il fut arrêté et jeté en

1. Guicc., *Stor.* lib. V. cap. IV.

prison. Le pàpe confisqua les biens du prisonnier, et, en compulsant les livres, il s'aperçut qu'un inconnu avait souscrit une obligation de deux mille ducats; de même le cardinal avait acheté pour pareille somme une perle qui ne se retrouvait pas. Il importait de combler le *déficit* et le pape défendit qu'on donnât à manger au prisonnier tant qu'il n'aurait pas fourni les renseignements nécessaires. Aussitôt la vieille duchesse Orsini paya de sa bourse les deux mille ducats de l'obligation, tandis que la maîtresse du cardinal s'habillait en homme et rapportait la perle au Saint-Père. Le Saint-Père permit qu'on rendit au cardinal le pain et le vin, seulement il fit empoisonner le vin. D'ailleurs les Orsini laissaient de leur graine. Déjà Giulio Orsini se fortifiait à Pitigliano; Fabio, fils de Paul Orsini, et Organtino rassemblaient leur cavalerie à Cervetri [1]. Ainsi en allait-il des choses d'Italie.

Mais je ne puis résister au désir de citer ici quelques extraits d'une lettre de Guid'Ubaldo, duc de Montefeltro d'Urbain, au cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens, c'est le complément indispensable de ce dramatique récit. Elle nous apprend comment et par quelle insigne perfidie le duc de Valentinois, s'était emparé du duché d'Urbain qu'il venait de reconquérir comme on sait :

1. Sismondi, *Hist. des rép. ital.* On trouvera dans le chap. x, du *Prince* la principale raison de la haine du pape contre les Orsini; avec les Colonna ils avaient toujours tenu le saint-siége en tutelle.

« Monseigneur révérendissime,

» Je suis assuré qu'à cette heure Votre Seigneurie aura appris la trahison extrême qui m'a été faite par le pape et le duc de Valentinois, et qu'elle sera étonnée que je ne la lui aie point certifiée personnellement. Je la supplie de me pardonner en réfléchissant que j'ai eu tant de peine à sauver ma pauvre personne que je n'ai pu penser à autre chose ; la voilà ici plutôt par un miracle de Dieu que par toute autre raison. Mais, pour raconter le tout à Votre Seigneurie, qu'elle sache que depuis le retour de Nicolas Doria et depuis qu'on agissait ouvertement contre les Florentins à Arezzo, ne pouvant imaginer telle ribauderie, puisque je n'avais pas dit, ni pensé chose qui ne fût pour le plaisir ou l'avantage du pape et du duc de Valentinois, j'étais en repos ; il me semblait que les affaires de Camerino et de Toscane étaient deux grandes entreprises et non pas sans quelque justification ; outre cela, le pape, le cardinal de Modène, le duc de Valentinois prononçaient chaque jour mon nom avec mille caresses et mille paroles rassurantes. Spécialement et spontanément, le cardinal de Modène, par un frère observant, mon grand ami, et de grande autorité, me fit savoir que sur sa tête il répondait de ma sûreté. Il connaissait l'esprit du pape, il avait vu tout ce qui s'était écrit en France, en Allemagne et à Venise, et l'on n'avait jamais fait mention de moi

qu'en bien. J'étais donc fort tranquille... lorsqu'on m'avisa du départ du duc qui quittait Rome avec toute son armée et ce fut l'instant où Vitellozzo me rechercha. Entré dans Arezzo, mais n'ayant pas la citadelle, il avait besoin de mille fantassins. Je répondis que pour Sa Sainteté notre seigneur, et pour le duc et pour lui, je ferais toute chose, mais que les Florentins étant sous le protectorat de la France, et que n'ayant, moi, nulle particulière inimitié contre les Florentins, je voulais avoir pour mon excuse un Bref du pape et qu'on me le fît donner; que j'agirais alors comme vicaire de notre seigneur. »

Après quelques pourparlers, Guid'Ubaldo eut la promesse de son Bref qui lui fut apportée avec toute sorte de paroles affectueuses par deux Espagnols, *hommes de bien.*

« .... Ils me dirent, ajoute-t-il, qu'il fallait que mon artillerie prît la route d'Agobbio, Cagli, la Serra et Sassoferrato, que je fisse réparer les routes, commander les bœufs, donner la passe à mille cinq cents fantassins et pourvoir aux vivres. »

Ce que l'imprudent Guid'Ubaldo fit volontiers. Ensuite il envoya « messer Dolce à Son Excellence qui le reçut avec toutes les grâces et démonstrations possibles; le remercia infiniment et lui dit qu'il était décidé à n'avoir pas d'autre frère que moi en Italie et en dernier lieu il le pria très-vivement de faire en sorte que j'envoyasse mille fantassins à Vitellozzo. » Le Bref n'arrivait pas et cependant Guid'Ubaldo en-

gagea le duc à ordonner à Vitellozzo d'envoyer dans ses états un homme qui engageât mille fantassins, tandis qu'il en fournirait, lui, cinq cents à ses frais. Puis, ainsi dépossédé d'hommes et d'argent, le duc d'Urbain apprend que tandis que ses troupes sont englobées par celles du Valentinois qui les emmènent d'un autre côté, le Valentinois lui-même occupe l'île de Fano, Sortolongo et Riforzato qui sont les clefs de son État. Il avait été dîner à la campagne, il revole à Urbain. Avec lui arrive un envoyé de la communauté (la république) de Saint-Marin, pour lui apprendre que mille fantassins de la Romagne menaçaient la dite communauté. Un instant après, c'est une dépêche du commissaire de Cagli qui annonce que le duc vient en ennemi et qu'il se vante d'être à Urbain le lendemain matin et probablement d'y entrer sur ce beau cheval revêtu de brocard que le duc d'Urbain lui avait envoyé en présent quelques jours auparavant, comme il le dit formellement. Le duché étant sans armée, sans place forte, le duc se décide à gagner avec le seigneur Préfet[1], Saint-Léon, un château fort.

1. Cette curieuse lettre est citée par Pignotti dans son *Histoire de Toscane* et elle est presque conforme au récit que Jacopo Nardi fait de cette fuite au chap. XLV du liv. IV de son *Histoire de la cité de Florence*. Quant au *seigneur Préfet*, c'était le préfet de Sinigaglia et Nardi parle de la *Prefettessa*, nous dirions familièrement la *préfète*. Elle était de la famille d'Urbain, alliée aux La Rovère, et tandis que le Préfet se sauvait avec le duc, la prefetesse remit au Valentinois les clefs de la forteresse de Sinigaglia dans un bassin d'argent. Tel est le récit du fameux Burckardt ou plus simplement Burchard. Nardi raconte tout bonnement que la

Mais sur le point d'arriver, Guid'Ubaldo apprend que la pointe sur Saint-Marin n'était qu'une feinte, c'est Saint-Léon que les troupes du Valentinois ont occupé; Saint-Léon et les passages. Alors le fugitif se dirige vers Sainte-Agathe, sur le confin des États de Florence et du duc. Les chevaux sont à moitié morts, on se repose, on licencie les archers; puis le duc d'Urbain se déguise en paysan et se remet en marche avec trois hommes montés sur des juments campagnardes, le seigneur Préfet prend d'un autre côté, il se jette dans la montagne. On le poursuit, en criant tue, tue! Un des leurs est pris, celui qui portait la valise. Néanmoins le duc arrive à Castelnuovo, petite ville dépendant de Florence et pour ainsi dire en pleine Romagne. Le gouvernement de Ravenne l'engage à ne point rester là, il prend un autre déguisement et se dirige sur Ravenne même. Il fallait passer devant Cesena, Forlimpopolo, Bertinoro, villes du Valentinois ; on a reconnu le duc, on tire le canon, on sonne la cloche d'alarme, on allume des feux partout où il vient de passer. Enfin il gagne Ravenne, puis Ferrare, où on l'accueille affectueusement. Voici les dernières lignes de cette lettre désespérée :

préfetesse gagna Florence, et de Florence Venise. En somme, il paraît prouvé qu'elle se rendit auprès de Saint-Pierre-aux-Liens par la voie de Gênes. J'emprunte ces éclaircissements à une note de l'édition de Nardi, publiée chez Le Monnier par les soins de M. Agenore Gelli, en ajoutant que Guid'Ubaldo ne valait pas mieux que le Valentinois.

« Il faut que Votre Seigneurie sache tout et qu'elle me pardonne d'avoir été si long... qu'elle sache encore que le duc après son arrivée à Urbain a écrit à messer Giovanni Bentivogli qu'il devait mettre la main sur moi et me livrer à lui ; sur le rivage de Sinigaglia, Fano, Pesaro et Rimini, on avait aussi tout disposé pour s'emparer de moi ; qu'elle sache enfin qu'avec ma personne, je n'ai sauvé ni un pourpoint ni une chemise. »

Mantoue, 28 juin 1502.

De Votre Seigneurie révérendissime,

Le très-affectionné serviteur,

G. Dux Urbini.

La première légation en cour de Rome est de 1503. Alexandre VI venait de mourir [1]. François Piccolomini, qui lui avait succédé sous le nom de Pie III, succomba lui-même au bout de vingt-six jours de pontificat. Il s'agissait de nommer un nouveau pape, et le gouvernement de Florence députa Machiavel à Rome sous un prétexte quelconque, mais en réalité pour suivre les opérations du conclave. Machiavel, avec sa pénétration accoutumée, comprit aussitôt que Jules de la Rovère, cardinal de Saint-Pierre-aux-

1. « Quand la Trémouille arriva, Valentinois tomba malade, et l'âme du glorieux Alexandre alla se reposer au séjour des bienheureux — sur la trace sacrée de ses pas on vit partir ses trois suivantes favorites, Luxure, Simonie et Cruauté... »
(1re Décennale.)

Liens, devait l'emporter sur ses rivaux, et ce fut lui en effet qui ceignit la tiare sous le nom de Jules II.

« Le 30 octobre je vous ai écrit par le moyen des del Bene et je vous ai dit entre autres choses ce que l'on pensait de l'élection du pape et que le conclave devait commencer le surlendemain. Ce qu'on disait déjà prit tant de créance, qu'avant la fermeture des portes il y avait quatre-vingt-dix pour cent à parier que ce serait Saint-Pierre-aux-Liens qui l'emporterait. On disait en effet que les deux ennemis qu'il avait et qui auraient pu lui ravir le pontificat, s'étaient arrangés avec lui. C'est-à-dire que l'archevêque de Rouen et les cardinaux espagnols, amis du duc, s'étaient entièrement jetés dans le parti de Saint-Pierre-aux-Liens. En ce qui concerne l'archevêque de Rouen, on dit que s'il l'a fait, c'est parce qu'on lui a inspiré des soupçons contre Ascagne [1] et qu'on lui a démontré qu'il n'est pape qui puisse faire enlever tout crédit à ce cardinal aussi bien que Vincula, vu qu'ils ont toujours été ennemis. Quant au cardinal et au duc, on peut facilement conjecturer comment il s'y est pris pour les réduire, car l'un a besoin d'être relevé et l'autre enrichi. Si c'est là la voie suivie, c'est ce que la suite nous apprendra. Et certes cet homme-là aura su les persuader mieux que tout autre, puisqu'il est déjà au-

1. Ascanio Maria Sforza, cardinal au titre de SS. Titus et Modeste, martyr.

tant dire pape. A l'heure qu'il est, huit heures du soir, veille du premier novembre, un serviteur de Vincula est venu chez moi et m'a dit qu'il avait reçu du conclaviste [1] dudit Saint-Pierre cinq billets, lui faisant savoir que les cardinaux s'étaient réunis pour le nommer, bien que dans le principe sept cardinaux, Ascagne en tête, se soient prononcés pour le cardinal de Sainte-Praxède. Il ajouta que le dernier billet lui enjoignait d'en envoyer la nouvelle à Savone et à Sinigaglia ; le cardinal a pris le nom de Jules II et il a déjà dépêché ses courriers. Ces choses et beaucoup d'autres qui se succèdent au jour le jour mériteraient d'être envoyées en poste, mais je n'en ai pas ordre de Vos Seigneuries et elles ne m'ont point autorisé à entrer dans de semblables dépenses. La nuit ne permet pas que j'envoie savoir si quelqu'un ne dépêcherait pas un courrier pour Florence, ni que j'y aille moi-même, car les rues ne sont pas sûres. Celui qui est venu du Palais est accompagné de vingt hommes armés. J'attendrai le grand jour, et si je trouve qui emporte la lettre, je vous l'enverrai avec un avis plus certain. Et pour

1. Tous les cardinaux avaient des courtisans et l'on donnait le nom de conclaviste à celui qui les suivait au conclave, à titre de secrétaire particulier. Le choix d'un conclaviste était donc des plus délicats ; c'est ainsi que par une maladresse du sien, le savant et vertueux Bessarion, à qui l'on doit une version latine d'Aristote, manqua la tiare qu'on était venu lui proposer à l'improviste. Quand il le sut, il se mit à sourire et retourna à ses études, après avoir adressé quelques paroles pleines de bonté au malheureux conclaviste.

m'en excuser une fois pour toutes, j'écrirai à Vos Seigneuries une lettre tous les jours; pour ce qui est de l'envoyer, je me gouvernerai comme qui fait la chose par la poste d'autrui : *Bene valete.* »

Roma hora octava noctis inter ultimum diem octobris et primum novembris 1503.

Servitor Nicolaus M. segr.

« Au nom de Dieu, j'informe Vos Seigneuries que ce matin le cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens a été proclamé pape. Que Dieu fasse de lui un pasteur utile à la papauté. *Valete.* »

« .... Cette élection et cette proclamation sont extraordinaires, car ils ont fait le pape à conclave ouvert; aussitôt convenus du vote ils l'ont fait savoir et publier.... A bien considérer la faveur dont il a joui, c'est chose miraculeuse, car avec tant de partis qu'il y a dans le conclave, tous ont eu confiance en lui. Le roi d'Espagne et le roi de France ont écrit au Sacré Collége; les barons de la faction contraire l'ont appuyé, Saint-Georges aussi, tant il y a qu'il a pu prendre la place. Ceux de notre nation s'en sont réjouis, en augurant bien pour leur compte et pour tout le monde. Hier matin un homme de grande condition me disait que si Vincula devenait pape, il en pouvait résulter quelque bien pour la ville,

et qu'il en avait déjà promis là-dessus plus que d'ordinaire. »

(Ex Roma, prima die nov. 1503.)

Remarquons que l'élection n'avait été rien moins que canonique ; César Borgia avait commis la faute d'y contribuer et La Rovère avait acheté les suffrages de toute part à prix d'or.

« ....Monseigneur de Volterre a pensé que je devais aller de nouveau me mettre aux pieds du pape et lui donner connaissance des avis que j'ai reçus de vous, pour voir ce qu'en dirait Sa Sainteté, et surtout pour lui dire votre opinion sur les affaires du duc et pour savoir au juste ce qu'il en pense. J'ai fait toute diligence, mais je n'ai été reçu qu'hier au soir à trois heures, et j'ai lu à Sa Sainteté les passages des lettres qu'il était convenable qu'elle connût. Quand j'en arrivai à l'endroit où vous dites que messer Ottaviano da Campo Fregoso a pris la campagne avec les cavaliers et les fantassins que lui a envoyés le duc d'Urbain, Sa Sainteté se troubla et dit : « ce duc sera ici dans deux jours et je le ferai mettre au Château. » Puis il écouta le reste avec une grande attention, et lorsqu'il eut tout entendu, il dit être fort obligé à Vos Seigneuries de se rappeler ce que c'était que l'honneur de l'église, et que dès lors elles fissent en sorte, etc. etc.; que quant à lui il ferait le possible, qu'il avait envoyé quelqu'un à Venise, qu'il enverrait une autre personne en Romagne pour faire connaître ses intentions, et une personne de qualité

à rassurer les seigneurs du pays, les peuples aussi, et à ramener à lui ceux qui se seraient éloignés... J'en vins ensuite aux affaires du duc, et je dis la raison pour laquelle vous ne lui aviez pas accordé de sauf-conduit. Il répondit que la chose allait bien ainsi et qu'il était d'accord avec vous, puis il leva la tête. Je vis bien au geste (ce dont je me doutais déjà), qu'il lui semblait qu'il y avait mille ans jusqu'au jour où il se débarrasserait de lui ; en attendant il veut que le duc s'en aille satisfait, sans pouvoir lui reprocher d'avoir manqué à la foi jurée [1], car l'occasion peut se présenter de se servir de lui dans les choses de Romagne et le pape ne veut pas se fermer la voie. Mais ce que vous ou d'autres pourrez faire contre le duc, il n'en a cure.... »

« .... Le duc ayant reçu les lettres par lesquelles Vos Seigneuries lui signifiaient qu'elles lui refusaient le sauf-conduit, me fit appeler, en sorte que je me rendis chez lui en quittant le pape. Sa Seigneurie se plaignit que le sauf-conduit lui eût été refusé, disant qu'il avait déjà fait prendre les devants à sa cavalerie, estimant qu'elle serait reçue dans vos États, et qu'il ne s'attendait pas à cela. Il ne peut comprendre, à ce qu'il dit, comment, quand d'un côté vous craignez que votre territoire ne soit en-

1. « Jules voulut le nourrir d'espérance et ce duc crut trouver chez un autre une pitié qu'il n'avait jamais connue. Mais comme il était à Ostie depuis quelques jours et se disposait à s'embarquer, le pape le fit ramener à Rome et garder à vue par ses gens. » (1re Décennale.)

vahi par les Vénitiens, de l'autre, vous barrez le passage à celui qui pouvait vous défendre; que d'aventure il pourrait prendre tel parti, qu'il en cuirait à Vos Seigneuries; qu'encore qu'il sût ce qu'il y avait de périlleux pour lui dans un accord avec les Vénitiens, *tamen* vous l'y forceriez, qu'on lui offrait d'excellentes conditions de ce côté-là, qu'il les voulait accepter pour se mettre en position de vous frapper jusqu'au cœur. Je lui répondis que le sauf-conduit ne lui avait pas été refusé, mais que Vos Seigneuries lui avaient fait entendre qu'elles voulaient savoir comment elles vivraient désormais avec Sa Seigneurie, s'assurer de ses dispositions et sceller leur amitié comme il convient à des hommes francs, et qui veulent réciproquement observer leurs engagements; que Vos Seigneuries n'avaient pas coutume d'agir témérairement ni tumultuairement en aucune affaire, et qu'elles n'entendaient pas commencer aujourd'hui. J'ajoutai qu'il me paraissait à propos qu'il vous envoyât un homme pratique et bien au fait de ses desseins, et que Vos Seigneuries, à ce que je croyais, ne manqueraient pas de faire ce qu'elles jugeraient à propos pour leur bien et celui de leurs amis. »

« Il répliqua qu'il était sur son départ, qu'il avait fait partir ses troupes et voulait s'embarquer, mais qu'auparavant il aurait voulu savoir ce qu'il pouvait attendre de vous. Je répondis que j'en écrirais ce matin à Vos Seigneuries en diligence, et non sans leur faire savoir qu'il avait fait partir ses troupes,

qu'il vous envoyait un messager, et que je vous prierais de recevoir ses gens; que pendant ce temps-là, son envoyé serait admis auprès de vous, vous parlerait, et que je ne doutais point qu'il ne se conclût quelque chose de bon, dont le susdit envoyé le pourrait informer quelque part qu'il fût. »

« Il demeura assez content de cela, et il répliqua que si Vos Seigneuries marchaient de travers avec lui, point qui s'éclaircirait dans quatre ou cinq jours, le temps qu'il fallait à son envoyé pour arriver et écrire, alors il s'accorderait avec les Vénitiens, et avec le diable s'il le fallait, puis qu'il irait à Pise et que, argent, soldats, alliés, tout ce qui lui resterait, il l'emploierait à vous nuire. L'homme qu'il prétend vous envoyer est un messer Vanni, qu'il a nourri, et qui devait partir ce matin, mais nous voici à la dix-huitième heure et il n'est pas parti : le duc a-t-il changé d'idée? je l'ignore. »

« Il devait, selon qu'il en était convenu premièrement avec le cardinal d'Amboise, partir de la Spezzia; il devait prendre tant à son bord que sur ses vaisseaux cinq cents hommes choisis parmi ses gentilshommes et ses fantassins, mais à l'heure qu'il est je n'ai pas ouï dire qu'il soit parti; je ne sais s'il ne voudrait pas attendre d'être assuré auparavant du parti que vous adopterez; quant à moi, je ne lui ai répondu de la manière que j'ai fait, que pour lui rendre un peu d'espoir, et pour qu'il ne restât pas ici, en sorte que le pape ne vous contraignît pas à lui donner le sauf-conduit. Lorsque l'homme du duc arrivera, Vos

Seigneuries pourront l'amuser, et Vos Seigneuries feront ce qu'elles voudront, soit qu'elles jugent bon de couper court à la négociation ou de la conclure. Les troupes qui se sont dirigées de votre côté sont sous les ordres de Carlo Baglioni, se composent de cent hommes d'armes et de cent cinquante cheveau-légers. Vos Seigneuries pourront s'informer de leur conduite, et prendre des mesures pour les désarmer, si bon leur semble. Sachant quelles sont vos intentions à l'égard du duc, je m'y conformerai, et s'il se passait du nouveau, Vos Seigneuries ne manqueront pas de m'en informer. »

(Romæ, 18 die novembris 1503.)

« ....La garde [du pape] est répartie aujourd'hui pour Ostie à la vingt-deuxième heure; le duc de Valentinois avait été conduit sur un petit bâtiment à Saint-Paul, qui est à deux milles d'ici ; on croit qu'il sera amené à Rome cette nuit. Qu'en sera-t-il ensuite? le temps nous l'apprendra. »

« Une fois pour toutes, Vos Seigneuries n'ont plus à s'inquiéter de savoir où il débarquera. Les fantassins qu'il avait emmenés sont revenus à Rome à la débandade, et ses gentilshommes ne pensent plus qu'à retourner chez eux. »

(Romæ, die 29 novembris 1503.)

« On a extrait le duc de Valentinois de l'appartement du Trésorier pour le transporter dans celui

du cardinal d'Amboise, avec qui il voudrait aller à Saint-Jean où se fera le couronnement. D'Amboise l'a reçu chez lui à contre-cœur, et il lui répugne encore bien plus de l'accompagner. Mais il l'a reçu par déférence pour le pape, et quant à ce qui est du voyage, ils pourront bien ne pas s'accorder. Et puis le pape veut que les forteresses du duc soient consignées entre ses mains avant son départ, ce qui ne pourra être fait à temps, vu que le cardinal est sur le point de partir. Je ne vois pas trop comment tout cela finira, mais je n'en augure pas grand bien. »

Les temps sont bien changés ! Naguère encore, lorsque Machiavel était à Imola, c'était Florence qui sollicitait un sauf-conduit du duc Valentinois, et cela pour la nation en masse : par parenthèse, on le lui faisait attendre un peu. Aujourd'hui c'est un sauf-conduit que le duc sollicite à son tour et Florence le lui refuse. Elle n'avait plus rien à craindre de lui, et, avant de finir, il lui avait rendu le service de la débarrasser des Orsini, ces partisans des Médicis. Quant à la prophétie du secrétaire, elle se réalisa. César Borgia, dépossédé de sa dernière forteresse, passa à Naples où le héros du Garigliano le reçut avec plus de démonstrations honorables que de plaisir[1]. Jules II lui-même non-seulement n'avait pas osé porter la main sur le fils d'Alexandre VI qui

1. On dit même qu'il l'embrassa et on a niaisement comparé ce baiser à celui de Judas. Quand l'ordre arriva de diriger le duc sur l'Espagne, n'aurait-il pas fallu que Gonzalve tirât l'épée pour lui contre son roi !

tenait à tant de grandes familles en Europe, mais il lui avait témoigné certains égards. Ferdinand-le-Catholique fut moins scrupuleux, et bien qu'il n'eût personnellement aucun grief contre le Borgia, il se le fit livrer et le retint prisonnier dans la forteresse de Medina del Campo, en Espagne, où il prétendait le laisser mourir. Le duc de Ferrare et le roi de Navarre, ses beaux-frères, demandèrent en vain son élargissement. Un jour le prisonnier se sauva au moyen d'une échelle de corde et parvint non sans peine à gagner la Navarre. Jean d'Albret, qui était en guerre avec un de ses voisins, se hâta d'investir du commandement de son armée ce hardi capitaine qui lui tombait des nues. Attiré dans un guet-apens, jeté à bas de son cheval, César Borgia combattit à pied et mourut frappé d'une balle. On ne savait qui il était, on le dépouilla, et, tout nu, on le jeta sur une bête de somme, les bras pendant d'un côté, les jambes de l'autre, comme un paquet, *sarcinæ modo*, dit Paul Jove. Il ajoute en termes prétentieux que c'était encore une mort trop douce pour ce corps qui aurait dû être déchiré par les mains de tant d'illustres victimes, *quum ea victima non hoste ignoto, sed manibus tot insignium procerum, quos crudelissime pernecasset, acerbissimis tormentis dilaniata omnino mactari debuerit.* Remarquons en passant qu'il n'y a pas dans tout Machiavel l'équivalent de cette phrase haineuse et de ces emportements emphatiques. César Borgia fut enterré à Pampelune.

La seconde légation (1506) est toute d'intérêt

local, elle n'offre de curieux que la lettre suivante :

« J'avais écrit à Vos Seigneuries que le pape s'était décidé à se rendre à Imola en passant sur vos terres, et le fait est que Sa Sainteté a suivi exactement le chemin que je vous avais indiqué. Le 19, à la quinzième heure, nous nous sommes arrêtés à Palazzuolo, où l'on fait collation pour aller coucher le soir à Tasignano, qui est de votre dépendance. Hier au soir est arrivé Marradi, un envoyé de Vos Seigneuries, venant de Mugello avec six barils de vin en pièces, deux en bouteilles et une charge de fruits ; il les a présentés au pape le plus honnêtement qu'il a pu, d'après la qualité du présent. Sa Sainteté a accepté le tout volontiers et en a fait des remercîments. »

« Ce matin, Pierre-François Tosinghi, commissaire général, n'a pas cru devoir venir plus avant et a pris congé du pape. Avec quelle affection Sa Sainteté lui a parlé, c'est ce que je ne saurais redire à Vos Seigneuries, ni avec quelles démonstrations d'attachement envers elles, elle le tint embrassé une demi-heure en présence de toute la cour. Ce qui s'est dit de particulier, je n'en parlerai pas autrement à Vos Seigneuries, car je sais que Pierre-François leur en écrira longuement. Chacun croit que si l'entreprise de Bologne lui réussit, le pape ne perdra pas grand temps avant d'en tenter de plus vastes et que cette fois l'Italie aura raison de ceux

qui veulent la dévorer et qu'il n'en sera plus question. Je me recommande à Vos Seigneuries. »

(In Palazzuolo, 19 octobre 1506.)

Remarquons en passant que si le pape aimait à recevoir des fruits, il aimait aussi à en donner. Ce fut un vaisseau chargé de fruits du midi qui alla disposer à Londres en faveur du Saint-Siége, Henri VIII et l'Angleterre. L'orgueil anglais fut extrêmement flatté de ce présent du chef de la chrétienté. Il paraît certain d'ailleurs que le désir de goûter des fruits délicats de l'Italie, était commun à tous les peuples du nord et spécialement développé chez les Normands.

Remarquons encore que les dernières lignes de la dépêche fixent très-nettement le vrai caractère de la politique de Jules II. Dans une lettre dont la fin manque, Machiavel dit de Jules II qu'il était « versatile, roué, impétueux et avare [1]. » Soit, mais d'un autre côté le livre du *Prince* lui rend pleine justice et ce fut en somme un des meilleurs papes qu'on connaisse et le nom de La Rovère est resté cher à l'église. Celui qui le porta sur le trône pontifical eut un mérite rare chez les papes, il fut Italien de cœur. Son caractère est bien connu et je ne pourrais raconter sans sortir du cadre que je me

1. Lettre XVII des *Lettres familières,* en réponse à une lettre de Vettori du 21 avril 1513, et qui par conséquent est de la même date à peu près.

suis tracé les suites de sa longue querelle avec Louis XII, ses entreprises en Italie, sa conduite étonnante au siége de La Mirandole. Il mourut sans avoir cédé à la tradition du népotisme que Léon X ne fit que trop revivre. Sismondi, qui ne lui accorde que des éloges fort modérés, lui en adresse un auquel on ne se serait pas attendu; c'est d'avoir conçu, avec une grande admiration pour les Suisses, la *grande pensée* de faire de ce *peuple indépendant* le gardien de l'indépendance italienne! Cela n'est pas sérieux, mais c'est bien suisse.

En 1507, le bruit, très-fondé d'ailleurs, se répandit que Maximilien Ier, empereur d'Allemagne, allait passer en Italie pour s'y faire couronner roi. S'il faut en croire l'histoire et Machiavel en particulier, Maximilien, encore qu'excessivement crédule et fort dépensier, n'était pas un prince ordinaire, mais les négociations auxquelles donna lieu le projet susdit ne sont rien moins qu'à son honneur [1]. Préalablement il dut songer à se procurer de l'argent et il commença par mettre à prix la protection qu'il accorderait à l'État de Florence. Moyennant le payement de cinquante mille ducats, Maximilien s'engageait à maintenir l'intégrité du territoire de la république. Ce

1. Il était d'humeur fort bizarre : c'est ainsi qu'attribuant les ravages d'un mal nouveau aux paroles inconvenantes qu'on prononçait dans les mauvais lieux, il édicta des peines sévères contre ce délit. Guichardin nous donne aux livres VI, VII et VIII de son histoire, des détails curieux sur Maximilien.

n'était pas l'acheter trop cher au gré des Florentins eux-mêmes, seulement ils ne voulaient pas acquiescer trop vite aux demandes de l'Empereur, espérant par là en esquiver de nouvelles. Ils voulaient en même temps obtenir des délais pour le payement et Francesco Vettori avait été dépêché en Allemagne à cet effet. Comme on avait jadis adjoint Machiavel à Francesco Casa, chargé d'une mission en France, on l'adjoignit à Vettori, qui, bien loin de s'en offusquer, demanda qu'on maintînt le secrétaire auprès de lui, en saisissant, avec un empressement qui l'honore, cette occasion de rendre un éclatant hommage à son collègue, comme on l'a vu par une lettre précitée. Il est d'ailleurs prouvé que des lettres de cette mission, celles-là mêmes qui sont signées de Vettori ont été écrites tout entières de la main de Machiavel.

Mais soit qu'il fût obligé à certaines concessions en raison d'une collaboration dont les nécessités n'étaient pas nouvelles pour lui; soit que rebuté par l'objet ingrat de cette négociation, il n'y mît pas le même feu, Machiavel n'a pas donné à cette légation le même intérêt qu'aux autres. Il arrivait à Trente, fatigué par les mauvais chemins, « les mauvais chevaux avec lesquels il avait dû combattre, » et court d'argent à l'ordinaire.

Du premier coup d'œil aussi il avait jugé que tout ce bruit n'aboutirait à rien. Nous ne suivrons pas une à une toutes les phases de cette négociation où l'on voit un souverain souscrire des lettres de

change d'une nouvelle sorte, c'est-à-dire s'engageant à rembourser en protection l'équivalant de ce qu'il aurait reçu en espèces, le tout par les mains des célèbres Fucher : c'étaient des banquiers.

La république veut bien payer, mais elle exige en échange la remise de l'acte authentique qui garantit son existence ; l'Empire veut bien signer l'acte, mais il entend le déposer en mains tierces jusqu'à complet acquittement des échéances. Puis il demande un à-compte, puis il veut emprunter. La Suisse en tout cela joue le rôle piteux d'un mercenaire qui trouve que le roi de France a trop d'argent pour qu'on lui résiste et qui d'autre part sachant par expérience ce que valent les écus de l'Empire, tient fort à n'en rien perdre.

En un mot la Suisse a deux mains, toutes deux pleines, et voudrait en avoir le double, tant elle a bien organisé la vente des hommes, et si consciencieusement les dames de Berne, Soleure, Unterwald et autres lieux travaillent-elles à réparer les brèches. Ne trouvons-nous pas partout jusqu'en 1830 les douze cantons vendus au premier prince venu et prêts à tirer sur n'importe qui à tant le coup de feu ?

«...L'homme de Phlesbourg m'a dit que le roi de France avait trop d'argent pour qu'on prît parti contre lui, et que pour le roi des Romains, tant qu'il en aura, les Suisses ne sauraient refuser de le servir ; que dès lors ils s'ingénieraient à le faire sans se mettre contre la France. Au surplus, chacun est d'avis

que tant que l'Empereur ne manquera pas d'argent, il ne manquera pas de Suisses [1].» C'étaient d'ailleurs de bons fantassins que les Suisses.

« Les Suisses sont petits et peu soignés, ce ne sont pas de beaux personnages, et en général ils n'ont d'armes que la pique ou la dague pour être plus adroits, plus prestes et plus légers. Ils ont coutume de dire qu'ils font ainsi parce qu'ils n'ont d'ennemi que l'artillerie, dont ne les défendrait cuirasse, corselet, ni gorgerin. »

« De toute autre arme, ils ne craignent rien, tenant, disent-ils, un tel ordre, qu'on ne les peut rompre, ni approcher plus que la longueur de leur pique. Ce sont d'excellentes troupe à donner bataille en rase campagne, mais mauvaises pour prendre une ville, et peu propres à la défendre ; et lorsqu'ils ne peuvent pas se former à leur manière, ils ne sont jamais bons à rien. »

Rentré chez lui, Machiavel se dédommagea des ennuis de cette légation en traçant trois de ces tableaux auxquels il excellait, tableaux de genre quant aux dimensions, pages d'histoire quant à l'esprit. Voici d'abord quelques passages de son tableau de l'Allemagne [2] :

« Personne ne peut douter de la puissance de l'Allemagne, car elle abonde en hommes, en richesses et en soldats. Quant aux richesses, il n'est commune

1. Lettre II de la *Mission,* sans date de quantième.
2. *Ritratti delle cose dell' Alamagna.*

qui n'ait sa réserve dans le trésor public, et chacun sait que Strasbourg possède plusieurs millions de florins à lui seul. Cela vient de ce qu'ils n'ont pas de dépenses, car leurs plus grandes consistent à se pourvoir de munitions de guerre, et encore les frais une fois faits, dépensent-ils fort peu; ils ont en cela d'ailleurs une habitude admirable, la commune disposant toujours de vivres, de boissons et de combustibles pour un an. Il ont aussi de quoi donner du travail pour un an à leurs industries, voulant pouvoir, en cas de siége, nourrir ceux qui vivent de leurs bras pendant un an sans interruption [1]. »

Je le demande, quelle longue dissertation vaudrait ces dix lignes du grand diplomate pour nous donner une juste idée de la vie des nations au sixième siècle ? Toujours sur la défensive. La surprise, l'assaut, le tocsin, le pillage, tristes legs du moyen âge à la Renaissance! Continuons :

« En soldats ils dépensent peu parce que les citoyens sont toujours en armes et bien exercés ; et les jours de fête ces hommes-là, au lieu de jouer, s'exercent qui à l'escopette, qui à la pique, qui à telle arme, qui à telle autre, et semblables choses, luttant à qui gagnera le prix.... Maintenant, s'ils sont riches dans la vie privée, en voici la raison. Ils vivent comme des pauvres, ils ne bâtissent point, s'habillent simple-

1. On retrouvera ces renseignements consignés au chap. x du *Prince*. Mais cette répétition est trop curieuse pour que j'aie pensé à l'esquiver : elle nous donne le secret du procédé de Machiavel ; c'est l'abeille qui butine, prise sur le fait.

ment, et n'ont point d'ameublements luxueux. Il leur suffit d'avoir abondance de pain, de viande avec un bon poêle pour se préserver du froid, et comme ils n'ont pas besoin d'autres choses, ils se gardent bien de se créer des besoins factices. Ce qu'ils se mettent sur le dos leur coûte deux florins en dix ans, chacun vit selon sa condition dans cette proportion-là, et nul ne tient compte de ce qui lui manque, une fois qu'il a le nécessaire ; et encore leur nécessaire est-il fait de bien moins que le nôtre. Il résulte de cette coutume que l'argent ne sort pas de leur pays, satisfaits qu'ils sont de ce qu'il produit, tandis qu'on leur paye comptant les produits de leurs fabriques, dont ils inondent toute l'Italie..... Ils aiment cette vie rustique et libre, et ne veulent aller en guerre que bien payés, encore ne marcheraient-ils pas, s'ils n'étaient commandés par leurs concitoyens. Il en résulte qu'il faut à un Empereur infiniment plus d'argent qu'à tout autre prince, attendu que les hommes vont en guerre d'autant moins volontiers qu'ils sont mieux chez eux. »

Lisons encore ce qui suit :

« Reste que les communes s'unissent avec les princes pour favoriser les entreprises de l'Empereur, ou qu'elles se suffisent à le faire toutes seules. Mais ni les uns ni les autres ne veulent trop accroître la puissance de l'Empereur, car s'ils se laissaient devenir comme qui dirait sa propriété, il dominerait et il abaisserait les princes, en sorte d'en user à sa guise

et non à la leur, comme fait aujourd'hui le roi de France et comme fit jadis le roi Louis XI, qui par la force des armes et non sans en tuer quelques-uns, a réduit les seigneurs à cette obéissance où on les voit aujourd'hui. Il en adviendrait tout de même pour les villes, qu'il voudrait mettre en cet état de les manier à son idée, en telle sorte d'en avoir ce qu'il voudrait et non ce qu'elles voudraient elles-mêmes. La raison de la désunion qui existe entre les villes et les princes se trouve, on le comprend, dans la diversité d'humeurs qui est dans le pays, toutes désunions qui en général se ramènent à ceci : que les Suisses sont les ennemis de l'Allemagne tout entière, et les princes les ennemis de l'Empereur ; que les Suisses et les communes soient ennemis, cela paraît peut-être chose étrange à dire, les uns et les autres ayant pour enseigne le salut de la liberté, et de se garer des princes. Mais cette désunion vient de ce que les Suisses sont non-seulement ennemis des princes, mais des gentilshommes, car il n'est en leur pays de noblesse d'aucune sorte, et sans distinction de personne, excepté les magistrats, ils jouissent d'une entière liberté. Cet exemple des Suisses fait peur aux gentilshommes qui sont restés dans les communes, et toute leur industrie consiste à y entretenir la désunion. Les Suisses ont aussi pour ennemis dans les communes tous ceux qui font métier de la guerre, mais cela par une jalousie bien naturelle, qui vient de ce qu'ils croient qu'on fait moins de cas d'eux ; de manière que, nombreux ou non, on ne

les peut réunir dans un camp sans qu'ils ne se prennent de querelle. »

« Quant à l'inimitié des princes avec les communes et avec les Suisses, inutile d'en raisonner autrement, étant chose connue aussi bien que l'inimitié de l'Empereur et desdits princes. Et nous devons bien entendre que l'Empereur, ayant sa principale haine contre les princes et ne les pouvant abaisser par lui-même, s'est prévalu de l'appui des communes ; c'est par la même raison que, depuis quelque temps, il a entretenu des intelligences avec les Suisses, envers qui il paraissait déjà témoigner d'une certaine confiance. Tant est qu'à considérer toutes ces divisions ensemble et en y joignant les divisions des princes entre eux, des villes entre elles, on doit regarder comme bien difficile cette union de l'Empire dont un Empereur aurait besoin. Quiconque penserait que les entreprises de l'Allemagne dussent toujours réussir, c'est parce qu'il penserait aussi qu'il n'est en Allemagne aucun prince qui pût ou qui dût s'opposer aux desseins de l'Empereur, comme cela eut lieu jadis ; mais c'est qu'il ne penserait pas que l'Empereur est déjà fort empêché, alors qu'il n'est pas aidé par les seigneurs. Et si l'on n'ose pas lui faire la guerre, on ose fort bien lui refuser son aide ; et qui ne l'ose pas, celui-là ose fort bien ne pas tenir les promesses qu'il lui a faites ; et qui n'ose pas même cela, ose différer la promesse de son aide jusqu'à ce que cela ne serve plus de rien ; toutes choses qui entravent et troublent les projets. On en

vit la preuve lorsque l'Empereur voulut passer pour la première fois en Italie contre la volonté des Français et des Vénitiens. Dans une diète tenue à Constance, les villes de l'Allemagne lui avaient promis seize mille fantassins et trois mille cavaliers, tandis que ce fut à peine s'il put en mettre cinq mille en ligne, cela parce que lorsque ceux d'une ville arrivaient, ceux d'une autre s'en allaient comme ayant fini leur service, tandis que d'autres se rachetaient à prix d'argent ; et pour un motif ou pour un autre, l'armée ne se réunit pas et l'entreprise tourna mal. »

Il me paraît difficile d'aller plus au fond des choses en des termes plus simples et plus saisissants. Les constitutions politiques de l'Allemagne du XVIe siècle sont décrites là avec une lucidité et une sûreté mugistrales, dans leur essence, avec leurs avantages et leurs inconvénients. Citons, en l'abrégeant, la fin du morceau.

« La puissance de l'Allemagne réside plus assurément dans les communes que dans les princes, vu que les princes sont de deux sortes, temporels et spirituels. Les temporels en sont venus à une grande faiblesse, tant par eux-mêmes, c'est-à-dire parce que chaque principauté est divisée entre plusieurs princes et qu'on y observe le partage des successions, que parce qu'ils ont été abaissés par l'Empereur au moyen des priviléges dont il a doté les communes, comme je l'ai dit, en sorte que ce sont des amis inutiles. Il y a encore les princes ecclésiastiques, et si ceux-là

n'ont pas été annihilés par la division des héritages, la jalousie des grandes villes, développée par les faveurs de l'Empereur, les a bien diminués, de manière que les archevêques électeurs ne peuvent rien dans leur pays... Mais venons-en aux villes libres, qui sont le nerf du pays, et où se rencontrent l'argent et les constitutions. Ces villes sont, pour plusieurs raisons, froides au sein de leur liberté, et ce qu'elles ne désirent pas pour elles-mêmes peu leur importe qui l'ait. Outre cela, comme elles sont nombreuses et ont chacune leur gouvernement particulier, leur coopération, quand elles veulent bien se prêter à cela, est tardive et n'a pas l'utilité qu'il faudrait. Il y a peu d'années, par exemple, les Suisses assaillirent les États de Maximilien et la Souabe. Pour les repousser, Sa Majesté s'entendit avec ces villes, et elles s'obligèrent à envoyer au camp quatorze mille hommes, et jamais il n'en vint que la moitié... Or, si tels sont leurs errements en ce qui les touche de si près, jugez ce qu'elles feraient pour les autres.... »

« .... Les hommes d'armes allemands ont d'assez bons chevaux, mais pesants ; ils ont de bonnes armures sur les parties du corps où ils en portent. Mais il est à remarquer que, dans un fait d'armes avec la cavalerie italienne ou française, ils ne feraient pas leurs preuves ; non que cela tienne à la qualité des hommes, mais parce qu'ils ne mettent aucune espèce d'armures à leurs chevaux, que les selles sont petites, faibles, sans arçons, de sorte qu'au moindre choc ils sont jetés à terre. Autre

chose encore les affaiblit, c'est que le bas du corps, savoir, les jambes et les cuisses ne sont point armées du tout, ce qui les rend incapables de supporter le premier choc, ce en quoi consiste l'importance des hommes et des faits d'armes proprement dits. Ils ne réussissent pas davantage à l'arme courte, parce qu'on peut blesser leurs chevaux, dépourvus d'armures, et que le moindre fantassin les peut jeter à bas avec sa pique et les éventrer; de plus, la lourdeur des chevaux les rend difficiles à manier... L'infanterie est excellente... »

Des grandes choses aux petites, rien d'intéressant n'échappait à cet esprit attentif. Voici le portrait qu'il nous a laissé de Maximilien Ier :

« Après ce que j'ai écrit depuis mon retour, sur l'Allemagne et sur l'Empereur, je ne sais que dire de plus, à moins de parler spécialement du caractère de l'Empereur. C'est le plus grand dépensier de ce temps-ci et de tous les temps, ce qui fait qu'il a toujours besoin d'argent, et quelle que soit la fortune du moment, il n'en aura jamais assez. Il est variable, veut une chose aujourd'hui, et demain, non. Tout en ne prenant conseil de personne, il en croit tout le monde sur parole. Il veut ce qu'il ne peut avoir, et ce qu'il a il s'en dégoûte, ce qui lui fait prendre des partis contraires. Très-belliqueux, il excelle à commander une armée et à y maintenir la justice et le bon ordre. Il supporte la fatigue mieux que personne, brave au péril et aussi bon capitaine qu'homme du monde. Il est poli dans ses audiences,

mais il les veut donner à sa guise, et il n'aime pas que les ambassadeurs lui fassent cortége, à moins qu'il ne les ait mandés; il est très-secret et vit dans une activité perpétuelle d'esprit et de corps; mais il défait souvent le soir ce qu'il a fait le matin. Cela rend les ambassades auprès de lui très-difficiles. »

Les particularités étranges n'ont pas manqué à la maison d'Autriche; les princes autrichiens semblent souvent vivre d'une vie particulière et presque factice, comme l'État autrichien lui-même, qui apparaît moins comme une nation que comme un produit de certaines combinaisons de la politique et du hasard, et doué avec cela d'une telle raison d'être qu'il s'est tiré de tout jusqu'ici. Un mariage donne à l'Autriche une formidable extension de puissance dans la personne d'un prince intelligent mais versatile; un autre mariage fait d'elle cet empire démesuré dont tout le génie de Charles-Quint ne pourra porter le poids. Au XVIIe siècle, l'Autriche fléchit sous le ridicule dont la couvre l'incapacité de ses princes, impitoyablement exploitée par la politique de M. de Lionne. Elle se relève au XVIIIe siècle avec *le roi* Marie-Thérèse, et le XIXe la voit victorieuse et battue tour à tour. Espérons que mieux éclairée sur ses véritables intérêts, elle secondera les généreux efforts d'une nation qui a dû à plusieurs reprises restreindre son influence, mais qui ne saurait en vouloir à son existence.

Après neuf ans passés dans la vie privée, Machiavel reparut dans la vie publique par les soins du

cardinal Jules de Médicis, depuis Clément VII, et il fut envoyé auprès du Chapitre des Frères mineurs de Carpi, avec mission d'obtenir qu'on fît une province à part des couvents situés dans l'État de Florence. Les lettres qu'il écrivit à la magistrature des Huit n'ont pas grand intérêt, mais la correspondance privée y supplée. Il avait outre cela reçu commission des consuls de l'Art de la laine, d'engager un bon prédicateur pour le prochain carême. Voici quelques-unes des lettres qu'il échangea à ce propos avec Guichardin, alors gouverneur de Modène pour le pape :

A Niccolò Machiavelli, à Carpi.

« Très-cher Machiavel, c'est certes une bonne idée qu'ont eue nos illustres consuls de l'Art de la laine de vous charger de choisir un prédicateur. Je vous rappelle qu'il importe de dépêcher la chose au plus vite, car en restant longtemps là-bas, vous courez deux périls : l'un que [1]... l'autre que l'air de Carpi ne vous rende menteur, car telle est son influence, non-seulement à présent, mais depuis bien des siècles. Et si vous êtes logé dans la maison de quelque carpisien, votre cas serait sans remède. »

« Si vous avez fait visite à l'évêque-gouverneur,

1. Lacune dans le texte.

vous avez vu un beau brin d'homme et dont on apprendrait plus d'un bon tour. »

Je me recommande à vous,

De Modène, le 17 mai 1521.

Francesco Guicciardini.

A Francesco Guicciardini.

« Magnifice domine, major observandissime,

» ... Je suis tout oisif parce que je ne puis accomplir ma mission jusqu'à ce qu'ils aient nommé le général et les définiteurs... et si je ne perds la tête je ne désespère pas de réussir et je crois que les conseils et l'aide de Votre Seigneurie me serviraient beaucoup. Si vous veniez jusqu'ici sous prétexte de vous promener, ce ne serait pas mal, ou au moins écrivez-moi pour m'enseigner quelque coup de maître. En effet, si vous m'envoyiez tous les jours un homme à cheval, comme vous avez fait aujourd'hui, je m'en trouverais bien, d'abord parce que vous m'éclaireriez sur ce qu'il est à propos de faire, ensuite j'en serais plus considéré des gens de la maison, lorsqu'ils verraient se renouveler les dépêches. Je dois dire qu'à la venue de cet archer avec la lettre et les génuflexions jusqu'à terre, en même temps qu'il disait avoir été dépêché exprès, chacun d'aller et venir avec tant de marques de respect et de pourparlers qu'il ne fut question d'autre

chose, et que l'on vint me demander des nouvelles. Quant à moi, je dis, pour accroître ma réputation, que l'on attendait l'Empereur à Trente, que les Suisses avaient convoqué de nouvelles diètes, que le roi de France voulait s'aboucher avec le roi de Naples mais que les conseillers l'en dissuadaient; de sorte qu'ils étaient tous là la bouche ouverte et le bonnet à la main. Tandis que j'écris j'en ai un cercle autour de moi, et me voyant écrire longuement, ils en sont tout étonnés, et me croient inspiré. Moi, pour les émerveiller davantage, je dépose de temps en temps ma plume et je me rengorge, ce qui les rend tout ébahis, et s'ils savaient ce que je vous écris, ils s'en émerveilleraient encore bien davantage.... »

« Quant aux mensonges des Carpisiens, je voudrais là-dessus me mesurer seul contre eux tous, car il y a un bout de temps que j'ai fait mon éducation sur ce point, et comme il faut, tant et si bien que je ne voudrais pas de Martelli pour apprenti; c'est que depuis longtemps, si le vrai me monte parfois aux lèvres, je le cache... »

« Cependant rien n'est rompu et j'attends de vous quelques conseils sur les occurrences où me voici, et surtout que vous envoyiez encore quelqu'un de ces archers. Mais qu'il coure, qu'il arrive tout en sueur afin que la troupe s'en émeuve. Par là vous me ferez honneur et vos archers feront un peu d'exercice, ce qui en cette demi-saison est excellent pour les chevaux. Je vous écrirais encore autre chose si je vou-

lais me fatiguer l'imagination, mais je la ménage afin qu'elle soit toute fraîche pour demain. »

« Je me recommande à Votre Seigneurie, *quæ semper ut vult valeat.* »

A Carpi, le 17 de mai 1521.

Votre très-respectueux,

Niccolò MACHIAVELLI,

Orateur auprès des Frères mineurs.

Voici maintenant la charmante réponse de Guichardin :

« Quand je lis vos titres d'orateur des républiques et des frères, et que je considère avec quels rois, quels ducs et quels princes vous avez autrefois négocié, je me souviens de Lysandre, à qui, après tant de victoires et de triomphes, fut confié le soin de distribuer la viande aux soldats qu'il avait glorieusement commandés, et je me dis : je vois que les hommes ont changé de visage et de couleurs extérieurement, mais que les choses sont toujours les mêmes et qu'on ne voit point d'accident qu'on n'ait vu ailleurs. Mais ce changement de nous-mêmes et des figures des choses fait que les sages sont seuls à les reconnaître ; et si l'histoire est bonne à lire, c'est qu'elle vous met sous les yeux et vous fait voir et connaître des choses que sans elles vous n'eussiez ni connues ni vues. De là suit ce syllogisme monacal, qu'il faut beaucoup louer ceux qui vous ont

confié le soin d'écrire les annales et exhorter ceux qui sont chargés de cette mission à la remplir en toute diligence. »

« Je crois que pour cela cette légation ne vous sera pas tout à fait inutile, car en ces trois jours de loisir, vous aurez sucé jusqu'à la moelle toute cette république des sandales; c'est un modèle dont vous vous prévaudrez en le comparant aux autres formes de gouvernement. Il m'a semblé que dans votre intérêt, il ne fallait pas perdre de temps, et abandonner la fortune[1], tandis qu'elle se montre favorable, et j'ai pris le parti de vous dépêcher ce message, qui, à défaut d'autre chose, vous procurera le plaisir de manger demain au soir une tourte de conséquence. »

Voici maintenant deux lettres de Machiavel à Guichardin sur le même sujet :

« Je dois vous dire que la fumée en est allée jusqu'au ciel tant pour l'ambassade en elle-même que pour cet énorme paquet de lettres ; il n'est homme dans la maison, ni dans le voisinage, qui ne soit plein de l'affaire. Pour ne pas paraître ingrat à messire Gismondo, je lui montrai les passages sur les Suisses et le roi. Cela l'émut fort, et alors je lui parlai de la maladie de César[2], et des États qu'il voulait acheter en France, ce dont il fut tout ébahi. Mais je crois

1. L'occasion.
2. L'empereur d'Autriche.

qu'avec tout cela il se doute bien qu'on le fait aller, parce que tout cela le surpasse, et qu'il ne voit pas quelles raisons on peut avoir d'envoyer de si longs volumes dans ces déserts d'Arabie, où il n'y a que des frères, et je ne crois pas être à ses yeux cet homme rare dont vous lui avez parlé, vu que je reste à la maison, dors, lis et me tiens tranquille; il pourrait bien s'imaginer que vous voulez vous moquer de lui et de moi. En attendant, il tâte le terrain, je lui réponds en peu de mots et tout de travers, parlant du déluge à venir, du turc qui va passer; discutant s'il convient ou non de faire la croisade en ce temps-ci, et mille autres bruits qui courent les rues. Si bien qu'il lui semble que ce sera dans mille ans qu'il pourra s'enquérir verbalement auprès de vous de ce qu'il en est, et vous demander pourquoi vous lui avez envoyé toute cette victuaille, tandis que je mets sa maison sens dessus dessous et le tiens là tout empêché. »

« Cependant, il espère beaucoup que le jeu n'est pas pour durer longtemps, et il continue à faire bonne mine et à me servir des repas de goinfre; je bâfre comme six chiens et trois loups, et je dis quand je dîne : ce matin je gagne deux Jules; et quand je soupe : ce soir j'en gagne quatre. »

AU MÊME.

« Il faut aller doucement avec cet homme-ci, car il est rusé comme trente mille diables, et je

crois qu'il se doute que vous voulez vous moquer de lui. Quand arriva le messager : tenez, dit-il, il doit y avoir quelque grande affaire là-dessous, les messages se succèdent. Puis après avoir lu votre lettre il ajouta : Je crois que le gouverneur me fait aller et vous aussi ; j'ai fait messire Albanese[1] et j'ai dit que j'avais laissé pendante à Florence certaine affaire qui nous touchait vous et moi, et vous avais prié de me tenir au courant, quand vous entendriez parler de quelque chose, et que là était surtout la raison de vos lettres ; de sorte que j'en tremble de la tête aux pieds, et que j'ai tout à fait peur qu'il ne m'envoie à l'auberge à coups de balai. Faites donc trêve demain, je vous en prie, pour que ce jeu ne tourne pas mal. Après tout, on ne m'ôtera pas du corps ce que j'ai pris de bon, fins repas, lits merveilleux, et autres semblables choses où je me goberge depuis trois jours. »

« Ce matin, j'ai commencé l'affaire de la séparation, demain on en viendra aux mains et j'espère l'expédier le troisième jour. »

« Quant au prédicateur, je crains de ne pas m'en tirer à mon honneur, car il refuse, et le père ministre dit qu'il est promis à d'autres, si bien que je crains d'en être pour ma honte. Je ne saurais plus comment me présenter devant Francesco Vettori et Francesco Strozzi, qui m'en ont écrit spécialement,

1. Allusion à un personnage de comédie. Cela signifie sans doute : j'ai fait semblant de ne pas comprendre.

en me priant de faire tout au monde pour qu'ils pussent se nourrir ce carême de quelque aliment spirituel qui leur profitât. Ils vont dire que c'est toujours la même chose, et qu'un samedi de cet hiver, me trouvant avec eux chez Gio. Francesco Ridolfi, à la campagne, ils me chargèrent de trouver un prêtre pour la messe du lendemain. La chose, comme bien vous pensez, alla de sorte que ce bien heureux prêtre n'arriva qu'après leur dîner; tout alla sens dessus dessous et ils m'en surent mauvais gré. Si je recommence, pensez quel visage de possédés ils vont me faire; je vous prie donc de leur en écrire deux lignes et de m'excuser de la chose le mieux que vous pourrez... »

« Quant à la république des sandales, je crois que mon voyage ne sera pas perdu pour l'histoire; j'ai appris à connaître certains de leurs règlements et constitutions qui ont du bon, et dont je pourrai me prévaloir à l'occasion. Ainsi, si j'ai jamais à parler du silence, je pourrai dire que rien n'est plus tranquille que les moines quand ils mangent, et en même temps je pourrai mettre au jour certaines choses que m'a enseignées cette petite expérience. »

A di 19 Maggio 1521.

Vostro N. Machiavelli.

Telles sont les légations de Machiavel, prises dans leur ensemble; j'en ai négligé beaucoup, mais on a lu ce qu'elles contiennent de plus intéressant.

CHAPITRE VI

L'Histoire de Florence.

L'histoire de Florence est, parmi les ouvrages historiques de Machiavel, l'ouvrage achevé par excellence, comme aussi le dernier en date. Ce n'est pas qu'il soit sans lacunes, mais on ne saurait exiger d'un historien de cette époque l'érudition de tel historien de nos jours.

En général, les documents sur la première moitié du moyen âge sont rares, ardus à lire, et lus depuis bien peu de temps par l'infatigable ardeur de nos érudits. Tout en reconnaissant qu'il n'entrait pas dans le plan de Machiavel de s'étendre sur l'histoire d'Italie, on doit supposer que sur bien des points il manquait du détail des faits, encore qu'il les connût dans leur ensemble. Ainsi n'eût-il pas négligé d'ouvrir sur l'empire grec, à partir de

Théodose, une de ces larges échappées qui sont tout à fait dans sa manière, s'il eût eu là-dessus des notions plus précises ; et d'autant moins qu'il y eut dans le sud de l'Italie, sur les territoires de Naples et de Bénévent, un archipel, pour ainsi dire, de petits États grecs, pourvus d'institutions municipales respectées jadis par la conquête romaine. Gaëte et Amalfi étaient du nombre, et la dernière de ces deux villes eut assez longtemps une importance commerciale, politique et même littéraire, dont elle est bien loin aujourd'hui.

Il ne paraît pas non plus que Machiavel se soit beaucoup préoccupé des premières invasions allemandes sous Othon le Grand, lorsque la Lombardie imita, en haine des Bérenger, ce funeste système de l'appel à l'étranger, que la papauté avait inauguré en en appelant à Pépin contre les Lombards, puis à Charlemagne. De même, s'il parle des deux Frédéric, c'est plus que sommairement, ainsi que de la ligue lombarde. Il y eut là pourtant des miracles de patriotisme dignes d'exciter son admiration. Ignorait-il la réaction orientale tentée par Crescentius, favorisée par l'animadversion de la population de Rome contre le gouvernement pontifical, et qui faillit relever l'influence grecque en Occident? Le fait est qu'il n'en dit pas un mot.

Il ne dit rien non plus des souvenirs qui se rattachent à l'Étrurie, terre privilégiée, dont la civilisation bien antérieure à la fondation de Rome ne nous est qu'imparfaitement connue, bien qu'elle s'atteste

par de précieux vestiges. Prédestinée aux arts libéraux, l'Étrurie a été, dit-on, le berceau de la famille de Mécène; c'est là que sont nés Horace, Virgile et bien d'autres. Mais si l'on considère que le goût des recherches de cette nature ne date que de la Renaissance, c'est-à-dire de l'époque de Machiavel, on s'expliquera qu'il n'ait pas donné place à des dissertations dont on n'avait pas les éléments et qui d'ailleurs n'ont pas manqué depuis. Hâtons-nous d'ajouter que le bon sens italien n'a pas tardé à faire justice de prétendues découvertes, qui n'étaient que chimères d'écritoire. Ce qu'on sait de mieux sur les Étrusques, c'est qu'on n'en sait pas grand'chose, comme Pignotti le dit dans son histoire de Toscane, avec ce mélange de bonne foi et de douce ironie qui le caractérise, et non pas toutefois sans avoir relevé dans Tite-Live et ailleurs des témoignages qui ont leur importance. En somme, je suis d'avis, avec Macaulay, que l'histoire de Florence n'accuse pas de grandes recherches, mais je ne crois pas qu'elle renferme autant d'inexactitudes qu'il veut bien le dire[1].

1. Cette opinion a été trop légèrement accueillie par un autre historien anglais, sir Henry Edward Napier, homme d'une haute érudition et qui d'ailleurs rend pleine justice au génie de Machiavel. Scipione Ammirato, dont il invoque le témoignage, est bien connu en Italie pour ses préventions envers le secrétaire des Offices, et M. Napier semble prendre soin de réfuter à la fois et l'Ammirato et lui-même, en résumant en quelques lignes les reproches dirigés contre Machiavel au point de vue de l'exactitude: ils n'ont aucune importance, ce sont quelques transpositions

Au surplus il est facile de se rendre compte du peu de certitude qu'a l'histoire de Florence antérieurement à l'époque où Machiavel a placé le début de son ouvrage ; Riccordano Malespini et Villani sont de simples chroniqueurs dont la bonne foi naïve est le plus grand mérite. Ni Muratori ni Borghini n'ont beaucoup avancé la question. Léonard Aretin, qui écrivit en latin et dont l'œuvre si remarquable a été mise en langue vulgaire par Donato Acciajoli, s'en tient à des vues générales et à un résumé de Tite-Live. L'histoire du Pogge, qui est en latin, est peu estimée comme en témoigne cette épigramme de Sannazar[1]. Machiavel a donc fait preuve d'indépendance d'esprit en rejetant ces documents sans valeur certaine. Un chose aussi est à remarquer, c'est que le livre Ier de l'*Histoire de Florence* est un glorieux essai d'histoire générale, sinon le premier, comme Ginguené eût évité de le dire, s'il se fût rappelé divers ouvrages qu'il connaissait parfaitement, ne fût-ce que celui de Justin, l'abréviateur disert de ce Trogue-Pompée, dont les œuvres sont perdues. En général le pre-

de chronologie et de noms; personne n'est à l'abri de semblables erreurs, et M. Napier a certainement remarqué de quelle amertume est empreint le style de l'Ammirato chaque fois qu'il parle des erreurs et du style de Machiavel, qui à la vérité vaut mieux que le sien. *Florentine history*, by H. E. Napier, 6 vol. London, Edward Moxon, 1847. vol. III, chap. II.

1. Dum patriam laudat, damnat dum Poggius hostem,
Nec malus est civis, nec bonus historicus.

mier paragraphe de chaque livre est consacré à des considérations philosophiques d'une haute valeur.

Le livre Ier contient, entre autres, deux passages essentiellement intéressants et qui ont des rapports faciles à saisir : le premier peint au vif les mœurs des barbares; le second retrace avec une vigueur sans égale les effets d'une révolution qui faillit achever avec la ruine de Rome, la ruine de la civilisation, déjà compromise par l'impéritie ou les crimes de la plupart des successeurs de Jules César. Bélisaire a été rappelé par Justinien, qui veut l'opposer aux Parthes; Narsès a délivré l'Italie des Goths. C'est alors que par la mort de Justinien, l'empire passe à Justin, son fils, qui sur le conseil de Sophie, sa femme, révoque Narsès du gouvernement de l'Italie; Longin lui succède[1].

« Narsès était fort irrité contre l'empereur, depuis qu'on lui avait enlevé le gouvernement de la province qu'il avait reconquise par son courage et au prix de son sang; et non-seulement Sophie ne s'était pas contentée de lui faire injure par ce rappel, mais elle y avait encore ajouté des paroles blessantes, disant qu'elle le voulait réduire à filer avec les autres eunuches. Si bien que Narsès, plein de rancune, persuada à Alboin, roi des Lombards, qui régnait alors en Pannonie, de venir occuper l'Italie.

1. Emprunté à Paul Diacre, ce récit a été souvent reproduit avec quelques variantes, et c'est plutôt comme un modèle de narration que nous le donnons ici.

Les Lombards, comme on l'a fait voir plus haut, étaient entrés par ces pays voisins du Danube, que les Hérules et les Thuringes avaient abandonnés, quand leur roi Odoacre les avait conduits en Italie. Étant demeurés là quelque temps et la royauté ayant passé à Alboin, homme cruel et audacieux, ils franchirent le Danube et donnèrent bataille à Comundo, roi des Gépides, qui occupait la Pannonie et le défirent. Rosamunde, fille de Comundo, roi des Gépides était dans le butin; Alboin la prit pour femme et s'empara de la Pannonie; puis, mû par la sauvagerie de sa nature, il se fit, du crâne de Comundo, une tase dans laquelle il buvait en mémoire de cette victoire. »

« Mais appelé en Italie par Narsès, avec lequel il avait entretenu des intelligences pendant la guerre des Goths, il abandonna aux Huns la Pannonie où, comme nous l'avons dit, ils étaient retournés après la mort d'Attila, puis il vint de là en Italie. Mais il la trouva divisée en tant de partis, qu'il occupa tout d'un coup Pavie, Milan, Vérone, Vicence, toute la Toscane et quasi la majeure partie du Flaminium et de la Romagne. De sorte que s'imaginant que des acquisitions si rapides allaient le rendre maître de toute l'Italie, il célébra dans Vérone un banquet; égayé par la boisson, et le crâne de Comundo étant plein de vin, il le fit présenter à la reine Rosamunde qui mangeait en face de lui, disant assez haut pour être entendu de tous, qu'il voulait qu'elle bût avec son père, en l'honneur d'une pareille allégresse.

Cette parole fut comme une blessure dans le sein de cette dame, et elle délibéra de s'en venger. Sachant qu'un noble Lombard, jeune et fier, Amalchide, aimait une de ses femmes, la reine fit arrangement avec elle pour qu'elle disposât secrètement les choses, de manière que ce fut Rosamunde qui dormît à sa place avec Amalchide. Sur l'ordre de cette femme, Amalchide étant venu la trouver dans un lieu obscur, et croyant être avec la servante, coucha avec Rosamunde. Celle-ci, se fit bientôt reconnaître, et lui représenta qu'il dépendait de lui ou d'assassiner Alboin et de posséder à jamais elle et le royaume ou d'être mis à mort par Alboin comme ayant violé sa femme. Amalchide consentit à tuer Alboin. Mais lui mort et eux voyant qu'ils ne réussissaient pas à s'emparer du royaume et peut-être aussi craignant d'être tués par les Lombards, à cause de l'amour qu'ils portaient à Alboin, ils s'enfuirent avec tout le trésor royal à Ravennes, près de Longin, qui les reçut honorablement. »

« Pendant ce temps-là l'empereur Justin était mort, et son successeur occupé de la guerre avec les Parthes, ne pouvait s'occuper de l'Italie. Il parut donc à Longin que le temps était propice à devenir, moyennant Rosamunde et son trésor, roi des Lombards et de toute l'Italie; il conféra avec elle de ce dessein, et lui persuada de tuer Amalchide et de le prendre pour mari. Elle accepta la proposition, fit préparer une coupe de vin empoisonné et la présenta de sa propre main à Amalchide,

qui avait soif au sortir du bain ; comme il en eut bu la moitié, il sentit la colique le prendre, et se doutant de ce que c'était, il força Rosamunde à boire le reste; ils expirèrent l'un et l'autre peu d'heures après et Longin perdit l'espérance de devenir roi. » Ce tragique épisode aurait eu lieu vers 573, en adoptant la chronologie des rois lombards, donnée par Sismondi. C'est en 573 que Clefi succède à Alboin.

Mais avant de voir les conséquences de la chute de l'empire romain d'Occident, demandons à l'*Art de la guerre*[1] les raisons de cette catastrophe. « Donc l'empire romain ayant créé et ayant détruit toutes les monarchies et républiques d'Europe et d'Afrique, et en grande partie celles de l'Asie, il n'y eut plus de place pour le mérite qu'à Rome. Il en résulta que les hommes remarquables commencèrent à être rares en Europe et en Asie ; puis cet abaissement se consomma, lorsque Rome, qui avait absorbé tous les talents se corrompit et corrompit le monde presque tout entier ; alors les Scythes purent venir et piller cet empire, qui avait détruit toute vertu chez les autres sans savoir conserver la sienne. » Remarquons en passant que l'empire de Charlemagne après avoir grandi, dans sa sphère, à peu près par les mêmes moyens que l'empire romain, tomba par les mêmes motifs et que sa chute entraîna les mêmes conséquences. L'imbécillité des Carlovingiens a moins contribué à la

1. Lib. II.

dissolution de l'empire de Charlemagne, que le vice radical de sa constitution, c'est-à-dire son énormité[1].

Voici maintenant, d'après l'*Histoire de Florence*, les effets de la domination des barbares :

« Et vraiment, s'il y eut jamais temps misérables en Italie et dans les provinces parcourues par les barbares, ce furent les temps qui vont d'Arcadius et d'Honorius jusqu'à lui (Théodoric). Car si l'on considère quels maux engendre pour une république ou un royaume le seul changement de prince ou de gouvernement, non pas sous la loi de l'étranger, mais seulement par le fait des discordes civiles, cela fait voir comment ces changements encore que petits, si puissants que soient une république ou un royaume, les ruinent; alors on pourra facilement imaginer ce que dans ces temps souffrirent l'Italie et les autres provinces romaines, qui non-seulement changèrent de gouvernement et de prince, mais de lois, de coutumes, de manière de vivre, de religion, de langue, d'habit et de nom ; ces choses, chacune en soi, non pas ensemble, rien que d'y penser, non pas à les voir et à les supporter, toute âme, ferme et constante fût-elle, en serait épouvantée.... Au milieu de ces ruines et de ces peuples nouveaux, surgirent de nouvelles langues, comme le langage adopté en France, en Espagne, en Italie, en est la preuve ; langage qui, mêlé avec la langue maternelle de ces peuples nouveaux et la vieille langue romaine,

1. Voir pour plus amples renseignements, *Il regno di Carlomagno in Italia*, di Cesare Balbo. Le Monnier. Firenze, 1862.

fit une nouvelle manière de parler. Ont changé de noms, outre cela, non-seulement les provinces, mais les lacs, les fleuves, les mers et les hommes; en effet, la France, l'Italie et l'Espagne sont pleines de noms nouveaux, entièrement différents des anciens, comme il en est, pour ne rien dire des autres, du Pô, du lac de Garde, de l'Archipel, noms tout différents des anciens; de même César et Pompée devinrent Pierre, Jean et Matthieu. Mais au milieu de tant de changements le moins important ne fut pas le changement de religion, car les traditions de l'ancienne foi combattant les miracles de la nouvelle, il en naquit des tumultes et des discordes très-graves entre les hommes. Et si l'unité se fût maintenue au sein de la religion chrétienne, les désordres eussent été bien moins graves; mais l'Église grecque, la romaine et la ravennate se combattant les unes les autres, et qui plus est les sectes hérétiques combattant les catholiques, contristaient le monde de bien des manières. L'Afrique est là qui en témoigne, elle qui supporta plus de maux, à cause de la secte arienne, adoptée par les Vandales, que ne lui en causèrent leur avarice et leur cruauté. Donc les hommes vivant entre tant de persécutions, portaient écrite dans leurs yeux l'épouvante de leur âme; c'est qu'outre les maux infinis qu'ils supportaient, il manquait à une bonne partie d'entre eux de pouvoir recourir à l'aide de Dieu, dans lequel tous les malheureux ont coutume d'espérer; c'est qu'incertains pour la plupart à quel Dieu ils devaient

recourir, dénués de toute aide et de toute espérance, ils mouraient misérablement. »

L'état du monde sous les barbares est définitivement peint en quelques lignes. Chemin faisant, l'auteur a parfaitement apprécié l'heureuse influence du règne réparateur de Théodoric, grand prince malgré l'arrêt inique qui coûta la vie à Symmaque et à Boëce, dont le souvenir le poursuivit comme un remords jusque dans la joie des festins[1].

Cependant on n'a pas à craindre que l'auteur perde de vue son sujet, car il déclare formellement dans la préface que c'est l'histoire spéciale de Florence qu'il entend écrire, et rien de plus. S'il a parlé du passé, c'est comme il parlera désormais des choses du dehors, autant seulement qu'il le faudra pour l'intelligence des faits. Cette préface témoigne de l'esprit original qui, nous le savons déjà, distingua Machiavel en toute chose ; elle inaugure le genre des histoires locales, qu'on ne saurait trop souhaiter de voir se multiplier à l'infini :

« J'avais l'intention dans le principe, quand je me déterminai à écrire les faits et gestes tant intérieurs qu'extérieurs du peuple florentin, de commencer ma narration à partir de MCCCCXXXIV de l'ère chrétienne dans le temps que la famille de Médicis, par les mérites de Côme et de Jean, son père, acquit plus d'au-

1. L'histoire de la domination barbare en Italie a été récemment traitée avec un talent remarquable, par Cesare Balbo dans un ouvrage intitulé : *Storia d'Italia sotto ai Barbari*, 1 vol. Le Monnier, 1856.

torité que toute autre à Florence. Je me disais que messer Leonardo d'Arezzo et messer Poggio, deux historiens excellents, avaient raconté particulièrement tout ce qui s'était fait jusque-là. Mais depuis, ayant lu leurs écrits avec soin pour voir le genre de composition et la manière d'écrire suivant lesquels ils procédaient, j'ai trouvé qu'en ce qui est de la description des guerres faites par les Florentins avec les princes et peuples étrangers, ils ont été très-soigneux; mais que relativement aux discordes civiles, aux inimités intestines et aux effets qu'elles ont eus, en partie ils se sont tus et en partie ils en ont parlé d'une manière si brève, que les lecteurs n'en peuvent tirer profit ni plaisir aucun. Ils ont agi de la sorte, je crois, ou parce que ces choses-là leur ont paru trop infimes pour être confiées à la mémoire des lettrés, ou parce qu'ils craignirent d'offenser les descendants de ceux qu'ils auraient à charger dans leurs récits. Ces deux raisons (et cela dit, qu'ils soient en paix) me paraissent tout à fait indignes de grands hommes. C'est que s'il est chose dans l'histoire qui plaise ou qui enseigne, c'est celle dont il est traité particulièrement; s'il est lecture utile aux citoyens qui gouvernent les républiques, c'est celle qui démontre les raisons des haines et des divisions de la cité, afin qu'ils puissent, à la vue du péril d'autrui, se maintenir en sagesse et en union. Et si l'exemple de toute république émeut, les exemples qu'on lit de sa propre république émeuvent davantage et sont bien plus utiles. Et si jamais les

divisions d'aucune république furent notables, celles de Florence sont ce qu'il y a de plus notable en ce genre-là. En effet, la plupart des autres républiques dont on a connaissance se sont contentées d'une faction par suite de laquelle leur ville s'est accrue ou ruinée ; mais Florence, non contente d'une, en a eu beaucoup. A Rome, comme chacun sait, ce fut après qu'on eut chassé les rois, que naquit entre les nobles et la plèbe cette désunion qui dura jusqu'à sa ruine. Il en fut de même à Athènes et dans toutes les républiques qui florissaient vers le même temps. Mais à Florence, les nobles commencèrent par se diviser entre eux ; ensuite ce fut une division entre les nobles et le peuple ; puis le peuple se divisa en peuple et en plèbe ; il arriva même souvent que le parti auquel la victoire était restée se divisa en deux factions. De ces divisions résultèrent tant de morts, tant d'exils, de si illustres familles détruites et en si grand nombre, qu'il n'y a rien de pareil dans nulle autre cité, dont la mémoire ait survécu. Et véritablement, selon mon jugement, nul exemple ne démontre mieux la puissance de notre ville, que celui de ces divisions, lesquelles auraient miné toute autre cité, si grande et si puissante qu'elle fût. »

« Néanmoins la nôtre semblait s'en accroître davantage ; telle était la supériorité des citoyens, telle était la puissance de leur génie et de leur courage à se grandir eux-mêmes et la patrie, que tous ceux qui ne restaient pas au fond de cet abîme de maux, pouvaient plus pour son élévation par leur mérite

que n'avait pu pour sa ruine la malignité des événements qui les avaient diminués eux-mêmes. Et sans doute si Florence avait été assez heureuse après qu'elle eut secoué le joug de l'empire, pour adopter une forme de gouvernement propre à y maintenir l'union, je ne sais quelle république ancienne ou moderne lui eût été supérieure ; je ne sais laquelle aurait été aussi abondamment pourvue de vertu guerrière et d'industrie. Ne la voit-on pas, après avoir chassé les Gibelins de son sein en nombre tel, que la Toscane et la Lombardie en étaient pleines, et les Guelfes seuls y étant demeurés, tirer de ses propres enfants deux cents hommes d'armes et douze mille fantassins, dans la guerre contre Arezzo, un an avant la journée de Campaldino. Depuis, dans la guerre qu'on fit contre Philippe Visconti, duc de Milan, ayant cette fois à faire preuve d'industrie et non à lever des troupes nationales (on les avait détruites en ce temps-là), on sait comment, en cinq ans que dura la guerre, les Florentins dépensèrent trois millions cinq cent mille florins ; puis, cette guerre finie, loin de se contenter de la paix, et pour mieux montrer la puissance de leur ville, ils allèrent mettre leur camp devant Lucques. »

« Cependant je ne saurais comprendre en vertu de quelle raison ces divisions ne seraient pas dignes d'une description particulière. Et si ces nobles écrivains furent retenus par la crainte de blesser ceux dont ils avaient à parler, ils se trompèrent et témoignèrent de mal connaître l'ambition des hommes et

le désir qu'ils ont de perpétuer le nom de leurs aïeux et le leur. Ils ont oublié que beaucoup n'ayant pas eu l'occasion d'acquérir de la renommée par quelque œuvre louable, se sont ingéniés à en acquérir par des choses blâmables. Ils n'ont pas réfléchi que certaines actions ont en soi de la grandeur, comme en ont aussi les choses de gouvernement et d'État ; de quelque manière qu'elles se traitent, quelque fin qu'elles aient, il paraît que les hommes en retirent toujours plus d'honneur que de blâme. »

« Ayant donc considéré ces choses, elles me firent changer de dessein et je délibérai de commencer mon histoire du commencement de notre cité. Et comme ce n'est pas mon intention de prendre la place d'autrui, je décrirai particulièrement jusqu'à MCCCCXXXIV seulement les choses qui sont arrivées dans l'intérieur de la ville, et je ne dirai rien des choses du dehors, que ce qui sera nécessaire pour l'intelligence des choses du dedans. Depuis MCCCCXXXIV je traiterai particulièrement l'une et l'autre partie. Outre cela et pour que dans tous les temps cette histoire soit mieux entendue, je dirai comment l'Italie est venue sous la domination des potentats qui la gouvernent actuellement. Tant italiennes que florentines, ces choses se termineront toutes en quatre livres. Le premier racontera tous les événements d'Italie qui se sont succédé depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à MCCCCXXXIV. Le second ira de l'origine de la cité de Florence jusqu'à la guerre qu'on fit au pape après l'expulsion

du duc d'Athènes ; le troisième finira à MCCCCXIV à la mort de Ladislas de Naples ; dans le quatrième nous arriverons à l'année MCCCCXXXIV, et à partir de cette époque nous décrirons exactement tous les événements qui se sont passés tant à Florence qu'au dehors jusqu'au temps où nous vivons. »

En somme l'*Histoire de Florence* est en huit livres. Fort concise, souvent sèche, le meilleur résumé de l'ouvrage, nous le devons à l'auteur, c'est la préface. D'autres prennent les choses à peu près où il les laisse, Varchi, par exemple, et sa manière, non point magistrale comme celle de son devancier, mais déjà imbue de l'esprit moderne, prêtera au récit un charme particulier : celui d'une conscience intacte.

L'*Histoire de Florence* semble éliminer systématiquement tout ce qui a rapport aux mœurs familières et au mouvement intellectuel, en tant qu'il est représenté par les œuvres littéraires et les œuvres d'art, mais elle est inappréciable au point de vue de l'organisation politique de la cité, du jeu des institutions, des vicissitudes du gouvernement dans la forme, car au fond et soit que ce fût l'aristocratie ou la démocratie qui l'emportât, le gouvernement de Florence fut toujours un gouvernement électif, même en présence de quelques exemples d'hérédités de fait, fort restreintes et peu durables. Ce qui nous frappe dans cette machine gouvernementale, c'est la complication des rouages, et si je puis m'exprimer ainsi, la faiblesse de la

force motrice. Là est le vice radical de la machine, car en continuant à emprunter nos comparaisons à la statique, la meilleure constitution sera celle qui distribuera dans les différentes parties de l'État la plus grande somme de force possible par les moyens les plus simples. Or, si l'on se rend compte de ce qui se passait à Florence, on reconnaîtra qu'il en était tout différemment. Les citoyens étaient bien appelés à de fréquentes élections, mais ces élections n'allaient qu'à la nomination d'une oligarchie qui, sous des noms divers, s'emparait du gouvernement. De là venait, comme je le disais tout à l'heure, qu'avec un très-grand nombre de rouages, il n'y avait qu'une force d'impulsion très-petite.

En effet, nous ne sommes plus à Rome; il n'y a plus là cette puissante organisation conçue en vue de la réalisation de la politique romaine, représentée par cette idée fixe : la conquête. Il n'y a pas là à côté des vicissitudes des magistratures électives, la permanence de la tradition représentée par un sénat inamovible. Il n'y a pas là les troupes nationales, le *civis romanus*, continuellement armé pour la défense de la patrie et l'extension de son influence par l'extension du territoire conquis. Il y a tout en bas la plèbe, plus haut le peuple; la classe marchande vient ensuite, puis la classe aristocratique, chacune d'elle avec ses factions propres. Ce dont il résulte que le but des élections est beaucoup moins le bien de la patrie, que le triomphe des

factions; ce dont il résulte encore, que la faction dominante songe beaucoup moins à l'intérêt de l'État qu'à son propre intérêt, qui est avant tout l'anéantissement de la faction contraire jusqu'en ses subdivisions et ses simples adhérents; ce dont il résulte enfin que dans ce pêle-mêle de passions infimes, les grands intérêts ne sont point représentés; c'est l'absence de direction générale, et je disais bien, c'est l'insuffisance de force propulsive. Le soin constant de la politique florentine fut d'empêcher l'établissement d'un pouvoir fort; il s'en établit néanmoins de tels à diverses reprises. Tels furent celui du duc d'Athènes et de Savonarole, on les renversa. Les Médicis furent chassés plusieurs fois. Peu importe qu'elle prenne le nom de *Dix de Paix et de Liberté*, de *Huit de pratique*, de *Dix de balia*, ou de *Bons Hommes*, la constitution de la Seigneurie est toujours la même, oligarchique; mêmes aussi sont ses tendances, factieuses.

On sentait si bien les inconvénients d'un pouvoir exécutif ainsi constitué, que le premier soin de toute Seigneurie nouvelle fut la réforme de la constitution. On ferait un volume avec la simple énonciation des diverses constitutions de la capitale de la Toscane. Il n'y en eut pas une qui valût mieux que l'autre, tant on était infatué de catégories civiles et politiques, de corporations, de priviléges, de servitudes; c'est l'individualisme prédominant. Machiavel lui-même donna en plein dans l'erreur commune quand il fit, à la requête de Léon X,

un projet de réforme, dont je donnerai la substance[1].

Annuler la Seigneurie et mettre à la place soixante-cinq citoyens de quarante-cinq ans accomplis; tirer de ces soixante-cinq un gonfalonier de justice, nommé pour *deux ou trois ans*, si l'on ne veut pas le faire *à vie*; faire deux parts des soixante-quatre restants, de trente-deux l'une, et qui gouverneraient alternativement un an avec le gonfalonier; diviser chaque part de trente-deux en quatre subdivisions de huit l'une, et dont chacune résiderait trois mois au palais avec le gonfalonier;

Voilà en gros le bizarre projet sorti de la meilleure tête de l'État pour réformer le gouvernement de Florence : quelle différence entre cela et la plus dangereuse en même temps que la moins séduisante des utopies? Est-ce le projet d'une constitution politique que nous venons de lire, ou quelque élucubration d'un esprit malade? Et tant il est vrai que le grand vice de la constitution était la déconsidération du pouvoir, Machiavel ajoute : « Et qui considérera bien cet ordre de choses-là, connaîtra qu'il est pour rendre la majesté et la réputation au chef de l'État. » Quelle majesté que celle de ce gonfalonier, en conseil de tutelle, et changeant de tuteurs quatre fois l'an par quatre et chaque année par trente-deux! Mais dans tout cela, Machia-

1. *Discorso sopra il riformar lo stato di Firenze, fatto ad instanza di Papa Leone X.*

vel le sent à merveille, il n'y a satisfaction que pour quelques intérêts particuliers, et il ajoute gravement :

« Sans une constitution qui satisfasse à l'intérêt universel, il n'est point de république stable. Et l'on ne satisfera jamais l'universalité des citoyens de Florence, à moins de rouvrir la salle des délibérations populaires, » et il conclut à la réouverture. Mais comme l'universalité des citoyens de Florence ne prend part légalement au gouvernement que par les élections, comme « Sa Sainteté aura dû mettre dans les soixante-cinq tous ses amis et ses confidents, » lesquels se soucieront bien moins de l'intérêt universel que de l'intérêt des Médicis, c'est comme si l'on conseillait au nouveau gouvernement d'organiser soigneusement à côté de lui l'influence légale qui le jetât bas. Tout est de cette force dans les constitutions de Florence. Voilà ce que furent ces républiques italiennes que Sismondi admire sans réserve ! Et quand je parle de délibérations populaires, n'allez pas croire qu'il s'agisse d'une représentation nationale telle que nous la comprenons; la salle du conseil sera bien rouverte, mais seulement pour mille ou pour six cents citoyens [1]. Ce n'est pas là une constitution, c'est un sophisme, c'est une tromperie. Le mot vous semble-t-il trop fort, écoutez donc :

1. E pero giudico che sia necessario di riaprire la sala del consiglio de' mille, o al meno de' seicento cittadini....

« Et pour que ses amis fussent assurés, lorsqu'ils rechercheraient les suffrages du conseil, des mille ou des six cents, d'être *imborsati*[1], Votre Sainteté devrait députer à cet effet huit scrutateurs, qui, en secret, pussent donner le suffrage à qui ils voudraient, sans pouvoir le retirer à personne[2]. » En général les peuples ont été joués par ceux qui prétendaient les gouverner, et c'est quand ils s'en sont trop ressentis qu'ils ont fait des révolutions. Ce qu'il y a d'inouï, c'est la bonne foi avec laquelle Machiavel donne cette œuvre de perfidie comme la panacée des maux de Florence :

« Que Votre Sainteté considère d'abord que tenir la cité de Florence en l'état où la voici présentement, c'est encourir au moindre accident mille périls; et en attendant qu'ils viennent, Votre Sainteté court au-devant de mille ennuis, intolérables à qui que ce soit... Mais pour en revenir aux périls, voilà le pronostic que j'en veux faire. Un accident survenant, et la cité n'étant pas organisée autrement, il arrivera de deux choses l'une, à moins que les deux n'arrivent à la fois; ou l'on nommera un chef tumultuairement et tout soudain, chargé de défendre

1. Les noms de ceux qui pouvaient être élus aux fonctions publiques étaient mis dans des bourses et tirés au sort. La cérémonie des *imborsazioni* n'en finissait plus.

2. E perchè gli amici vostri fussino certi, andando a partito nel Consiglio, d'essere imborsati, deputassi Vostra Santità otto accoppiatori che, stando al segreto, potessino dare el partito a che e' volessino, e non lo potessino torre ad alcuno.

l'État par la force des armes ; ou un parti courra ouvrir la salle du conseil et livrera l'autre parti au pillage. Et quelle que soit de ces deux choses celle qui arrive (ce dont Dieu nous garde!) que Votre Sainteté réfléchisse combien de morts, combien d'exils, combien d'extorsions il en résultera ; ce serait à en faire mourir de douleur le plus cruel des hommes, à plus forte raison Votre Sainteté, qui est accessible à la pitié. » Ces lignes ne laissent aucun doute sur la gravité de la situation, et l'on sait déjà quel en était le remède, selon Machiavel ; voilà ce qu'il appelle organiser l'État de manière qu'il s'administre par lui-même et « qu'il suffise à Sa Sainteté d'y avoir la moitié d'un œil. »

Ainsi ce curieux projet de réforme semble nous avoir été conservé pour nous donner le dernier mot des constitutions italiennes du temps, en nous donnant l'esprit des hommes d'État auxquels incombait le soin de les faire. En ce qui concerne la doctrine de Machiavel en particulier, il y a aussi bien des éclaircissements : en somme, il professait pour les formes du gouvernement une telle indifférence que, républicain en principe, il n'hésitait pas à accepter en fait, sinon la monarchie héréditaire, du moins un pouvoir à vie, point à relever en passant.

Comment un homme de cette valeur tomba-t-il dans de pareilles contradictions ? Il y a trois causes à cela, comme aussi bien à toutes les erreurs de Machiavel. La première, c'est la dépendance où le maintint constamment l'insuffisance de sa fortune;

la seconde, c'est ce tempérament excessif qui le précipite trop souvent dans la fosse, comme il le dit quelque part de César Borgia; la troisième, c'est qu'il est impossible à un homme, même supérieur, d'abstraire complétement l'esprit de son temps. Machiavel, qui avait l'idée très-vive de la liberté, ne pouvait avoir l'idée d'institutions constitutionnelles, ni surtout l'idée toute moderne de la démocratie. On voit même clairement, par un passage du discours dont nous venons de nous occuper, qu'il professe en matière de gouvernement un profond dédain pour ceux qu'il appelle les hommes privés, par opposition aux hommes d'État[1]. En somme, l'idée que Machiavel se faisait de la liberté diffère essentiellement de celle que nous nous en faisons [2].

1 E si vedrà come gli uomini gravi e d'autorità sempre sederebbono nei primi gradi; non sarebbono necessarie le pratiche degli uomini privati, il che io dico di soprà essere pernizioso in una republica.

2. La confirmation des observations ci-dessus ressort des œuvres politiques de Donato Giannotti et notamment des ouvrages intitulés : *Discorso intorno alla forma della republica di Firenze* et *Discorso sopra il fermare il governo di Firenze, l'anno* 1527. Il est même évident que Giannotti n'a pas su se défendre de toute partialité et qu'il a plutôt exagéré le mal. Mais il a raison au fond, et quand on l'a vu démonter pièce à pièce les rouages si compliqués des constitutions florentines, il est impossible de n'en pas sentir les imperfections : il vous les fait toucher au doigt. Voici le titre du chap. III : *che ne' due governi passati non era libertà*; le titre du chap. IV : *che l'autorità della segnoria, era tirannica*. De même en fut-il, suivant Giannotti, des Huit, des Dix, des Colléges. des Gonfoloniers, de toutes les magistratures sans exception. Gionnotti a fait des études ana-

Cependant, comme il le dit, Florence grandit au milieu de ses dissensions et en dépit de son mauvais gouvernement, comme les villes grecques avaient grandi jadis dans des circonstances non pas identiques, mais analogues. Cela tint avant tout à ce que la république, avec tous ses inconvénients, excelle à développer les caractères et à faire des hommes; cela tint ensuite à ce que les États sortent plus forts des discordes civiles auxquelles ils n'ont pas succombé, comme on en a vu divers exemples; cela tint enfin à l'activité commerciale de Florence, activité qui la rendit extrêmement riche. La forte politique de Venise tenait étroitement à cette force commerciale qui fit et qui fait encore la force de l'Angleterre. De même Machiavel a parfaitement démontré [1] que l'indépendance des villes libres de l'Allemagne tenait à la puissance des ressources en argent et en nature qu'elles s'étaient créées par le commerce. Par contre, la splendeur momentanée du Portugal et de l'Espagne tomba promptement parce que ces deux États firent tourner leurs expéditions des deux Indes bien plus à la conquête et au pillage qu'au commerce. Il est incontestable que, si au lieu

logues sur la république de Venise, plus stable en raison d'un mécanisme plus simple. Les œuvres de Giannotti forment deux volumes imprimés par Le Monnier, avec d'excellentes annotations de F. L. Polidori.

1. *Rittratti delle cose della Magna.*

de massacrer les Péruviens, on les eût accoutumés à échanger leur or contre les denrées d'Europe, l'Espagne fût devenue une puissance de premier ordre, tandis que l'importation pure et simple des métaux eut pour effet la décadence. Avec quelques réserves on en peut dire autant du Portugal, dont les établissements dans l'Inde, encore qu'imparfaits, furent bien mieux entendus. Là est peut-être une des raisons qui ont préservé ce royaume de l'abaissement du royaume voisin. Et n'est-ce pas le cas de rappeler l'incroyable délivrance par elles-mêmes de ces provinces espagnoles, qui secouèrent le joug et se cantonnèrent en république sous le nom de Provinces-Unies des Pays-Bas? La Hollande n'a valu que par son commerce; et ce fut néamoins la seule puissance en Europe qui osât et qui pût tenir tête à Louis XIV.

Là fut aussi une des causes principales de la grandeur de Florence, où l'art de la laine, *l'arte della lana*, acquit, entre autres, un développement particulier. Des maisons de banque largement organisées subvenaient aux besoins du commerce par la création du crédit. Ce fut ainsi que Côme de Médicis acheva d'asseoir l'autorité de la famille; telle était même son influence financière, qu'il décidait du sort des États les plus considérables de l'Italie. « Les Vénitiens en rendraient bon témoignage, eux qui eurent toujours le dessus dans leurs querelles avec le duc Philippe (Visconti), lorsque Côme fut pour eux, et qui, lorsqu'il les abandonna, furent battus et vaincus, tant sous Philippe que sous François;

quand ils se liguèrent avec Alphonse (de Naples), contre la république, Côme, par son crédit, vida Naples et Venise d'argent, tellement qu'elles furent contraintes d'accepter la paix qu'on voulut bien leur accorder. Ainsi les difficultés qu'éprouva Côme tant au dehors qu'au dedans, finirent glorieusement pour lui, et au grand dommage de ses ennemis; en effet, les discordes civiles ont toujours accru son crédit dans le gouvernement de Florence, de même que les guerres extérieures augmentaient sa puissance et sa réputation. C'est ainsi qu'il joignit à sa patrie le Borgo san Sepolcro, Montedoglio, Casentino et le Val di Bagno. Voilà comment son mérite et sa fortune tournèrent à la destruction de ses ennemis et à l'exaltation de ses amis [1].»

1. *Istor. fior.*, lib. VII, cap. v. La fabrication et le commerce des étoffes de laine se développèrent à Florence en raison de la cherté des étoffes de soie, et de la coutume des vêtements de laine, les seuls dans l'antiquité qui en avait transmis l'usage. Florence excellait surtout dans la teinture, et telle était l'attention qu'on exigeait des ouvriers teinturiers, qu'on ne leur permettait qu'un jeu : les échecs, où l'on se rend attentif. Comme l'Italie ne suffisait pas à la fournir de matière première, elle accaparait les laines du Portugal, de l'Espagne, de Majorque, de France et d'Angleterre. L'Afrique lui en envoyait aussi des quantités importantes. Elle faisait fabriquer en Flandre, en Allemagne et aussi en Angleterre. Si bien que la défense d'exportation dont la laine fût frappée par Élisabeth porta un coup des plus funestes à l'industrie toscane. Le commerce de la soie, en y comprenant la culture du ver, acquit aussi une certaine importance, et ce furent les Florentins qui dotèrent la France d'une industrie où elle les surpassa. Une branche considérable aussi du commerce florentin, c'était la fabrication et la

Enfin, j'ajouterai, d'après les historiens les plus considérables d'Italie, qu'une des sources les plus fécondes de la richesse publique en Toscane fut l'économie des particuliers. Jusqu'au milieu du XIIIe siècle, c'est-à-dire dans le temps de sa plus grande force, les Florentins vivaient fort modestement. Les hommes portaient des habits de peau, les bottes et le berret; le plus grand luxe des femmes était une jupe d'écarlate avec une ceinture de cuir à la vieille mode et un manteau doublé de vair ou de quelque autre fourrure; les plus grosses dots étaient de 300 livres! A la suite d'une bonne opération commerciale on offrait à un compère une cuiller ou une fourchette d'argent, car l'usage de la vaisselle plate ne s'introduisit que fort tard. Aux noces les parents donnaient une bonbonnière d'argent ; une ou deux tasses du même métal étaient le comble de la magnificence, c'était toute l'argenterie qu'on pût avoir chez soi, sans qu'on en jasât dans le voisinage[1]. L'infamie du crime de banqueroute se transmettait en ligne masculine et impliquait l'incapacité commerciale. Scipione Ammirato fixe à 2 millions de florins d'or la monnaie courante de Florence, somme énorme si on la ramenait à la

vente des figures de cire : elles étaient faites avec un art admirable. Pignotti, *Storia della Toscana*, t. V, saggio terzo.

1. L'élégante compagnie du Décaméron trouva au retour de sa première promenade la table garnie de linge fin et de couverts *qui semblaient être d'argent,* nous dit Boccace. *Decameron*, introduzione.

valeur actuelle des monnaies françaises et anglaises. De 1430 à 1453, soixante-dix familles payèrent à elles seules 4 millions 875 mille florins d'or d'impôts divers. Dans son histoire de Charles-Quint, si intéressante encore, bien que souvent contredite par des découvertes récentes, Robertson prétend que de son temps cette somme, pour être ramenée à la valeur des monnaies du jour, devait être multipliée par cinq.

Bien que l'ensemble des passages relatifs à la papauté forme à peine la valeur de quelques pages d'impression, on peut dire que la question est traitée complétement. Voilà l'origine de la puissance des papes :

« L'empereur (des Romains) s'étant converti au christianisme et ayant quitté Rome pour se jeter dans Constantinople, il en résulta, comme nous l'avons dit ci-dessus, que l'empire romain tomba plus vite, et que l'Église romaine s'accrut plus tôt que sans cela. Néanmoins, jusqu'à la venue des Lombards, et l'Italie étant soumise tout entière à l'empereur et aux rois, les pontifes en ce temps-là n'acquirent jamais d'autre autorité que celle qui s'attachait au respect de la sainteté de leurs mœurs et de leur doctrine. Pour le reste, ils obéissaient à l'empereur et aux rois, qui quelquefois les mirent à mort ou les employèrent comme ministres dans leurs affaires. Mais ce qui accrut leur influence dans les affaires d'Italie, ce fut lorsque Théodoric, roi des Goths, transféra sa résidence à Ravenne; Rome étant

restée sans prince, les Romains furent induits, et cela pour leur propre témérité, à témoigner plus d'obéissance au pape ; néanmoins leur autorité ne s'en accrut pas beaucoup, l'église de Rome ne put qu'obtenir la suprématie sur celle de Ravenne. Mais l'arrivée des Lombards et la naissance de nombreux partis en Italie permirent au pape de se ranimer ; il était en effet comme le chef de Rome, et l'empereur de Constantinople aussi bien que les Lombards lui témoignaient de la déférence, si bien que moyennant le pape, les Romains se liguèrent avec les Lombards et avec Longin, non point en sujets mais en alliés. Et par la suite les papes accrurent leur dignité en se faisant tantôt les amis des Grecs et tantôt des Lombards. Mais survint la ruine de l'empire d'Orient sous l'empereur Héraclius, lorsque les Esclavons, dont nous avons fait mention plus haut, occupèrent à nouveau l'Illyrie et la nommèrent Esclavonie, tandis que les autres parties de l'empire étaient attaquées par les Perses, puis par les Sarrasins, qui sortirent de l'Arabie sous Mahomet, et finalement par les Turcs qui s'emparèrent de la Syrie, de l'Afrique et de l'Égypte. Alors, l'impuissance de l'empire ôtait au pape la ressource de recourir à lui quand on l'opprimait ; d'un autre côté, la puissance lombarde allant toujours croissant, le pape songea à trouver de nouveaux protecteurs et recourut aux rois de France. De sorte que toutes les guerres qui depuis ce temps furent faites par les barbares en Italie, furent pour la majeure partie sus-

citées par les pontifes ; tous les barbares qui l'inondèrent furent plusieurs fois appelés par eux. Cette manière de procéder s'est perpétuée jusqu'à notre temps, c'est ce qui a rendu l'Italie désunie, faible. »

Voici maintenant exposée en quelques lignes la contradiction perpétuelle de l'influence des papes à l'extérieur et de leur impuissance à Rome :

« L'ambition du peuple romain faisait alors une guerre vigoureuse aux papes, après s'être servi de leur autorité pour s'affranchir des empereurs ; aussitôt qu'il se fut emparé du gouvernement de la ville et l'eut réformée à sa fantaisie, il devint aussitôt hostile aux pontifes, et leur fit plus d'avanies que nul prince, quel qu'il fût, dans la chrétienté. Et dans le temps que les papes faisaient trembler tout l'Occident par leurs censures, ils avaient contre eux la rébellion du peuple romain, et ils ne songeaient qu'à se ravir l'un l'autre la réputation et l'autorité. De même que Grégoire avait ôté aux Romains le droit de créer l'empereur, Nicolas II, une fois parvenu au pontificat, voulut que l'élection des papes appartînt désormais aux seuls cardinaux. »

Un peu plus loin Machiavel appuie sur une idée déjà émise, ou plutôt il constate le fait de nouveau.

«... Ainsi les papes, soit que ce fût par zèle pour la religion, soit par ambition personnelle, ne cessèrent d'appeler en Italie des hommes nouveaux et de solliciter de nouvelles guerres. Aussitôt qu'ils avaient contribué à l'élévation d'un prince, ils s'en repen-

taient et cherchaient à le ruiner, ne pouvant souffrir que d'autres possédassent des provinces que leur faiblesse les empêchait de posséder.»

C'est à partir de Nicolas III que fleurit le népotisme pontifical.

« Il fut des papes le premier qui se montra ouvertement ambitieux, et qui forma le dessein de combler les siens d'honneurs et de richesses, sous couleur de la grandeur de l'Église. Et de même que jusque-là il n'est pas fait mention des neveux ou des parents des papes, de même l'histoire en est pleine à partir de là, tant et si bien que nous en arriverons jusqu'à leurs fils ; il ne manque plus rien aux pontifes que d'essayer, comme ils ont fait d'eux des princes de nos jours, de rendre le pontificat héréditaire. Il est bien vrai que les États qu'ils ont organisés ont peu vécu ; car la plupart du temps les pontifes vivent peu, et par conséquent ou ils ne finissent pas leurs plantations, ou, s'ils les finissent, ils les laissent avec si peu de racines et si faibles, qu'au premier vent, quand elles n'ont plus rien qui les soutienne, elles rompent. »

Voici enfin la peinture humoristique d'un des innombrables épisodes de la guerre du pontificat et de l'Empire :

« Boniface XII était parvenu au pontificat, et trouvant que le saint-siége avait tout perdu en Italie, en même temps qu'il craignait que l'empereur Ludovic (de Bavière) ne s'emparât de ce pays, il prit la résolution de s'attacher tous les usurpateurs des

États ordinairement soumis à l'Empereur, à cette fin qu'ils eussent désormais à le craindre et s'unissent avec la papauté pour se défendre. Il rendit donc un décret en vertu duquel tous les tyrans de Lombardie posséderaient les terres qu'ils avaient prises à juste titre. Sur le fait de cette concession, le pape trépassa et Clément VI fut nommé : quant à l'Empereur, voyant avec quelle libéralité le pontife avait donné les terres de l'Empire, il ne voulut pas être moins libéral du bien d'autrui que le pape l'avait été, et il donna à tous les feudataires de l'Église, les terres qu'ils détenaient, pour qu'ils les possédassent de par l'autorité impériale. »

On remarque que, pour une raison quelconque, Machiavel ne dit rien de la vénalité de la cour de Rome. Elle dépassa toute croyance; Rome reçut de l'argent de toute main; certains papes, par exemple Alexandre VI, furent à la solde du Grand-Turc. Ce Djem, dont le nom a été prononcé déjà, était tombé malade, à la suite d'innombrables vicissitudes, entre les mains du pape, et le pape recevait de Bajazet une pension annuelle de quarante mille ducats, pour garder prisonnier le prince qui, dit Guichardin, « aurait pu troubler la paix de l'empire ennemi de la foi chrétienne[1]. » On finit par l'empoisonner à prix convenu, et ce fut Alexandre VI qui s'en chargea, nous l'avons dit.

Terminons par une appréciation assez juste, en

1. *Istor. fior.*, lib. I, cap. IV.

ce qu'il semble, des alliances pontificales et de leur peu d'avantages.

«... Les Vénitiens ne savaient dans les bras de qui se jeter, ou du pape ou du roi. Mais tout examiné, ils optèrent pour l'alliance du roi, comme plus stable et plus sûre ; c'est que la brièveté de la vie des papes, la variation des successions, le peu de crainte que l'Église a des princes, le peu d'égards qu'elle a envers les autres dans les partis qu'elle prend, font qu'un prince séculier ne se peut fier entièrement à un pape, et qu'il n'y a point de sécurité à faire cause commune avec lui. Quiconque partage, en qualité d'ami, les périls et les guerres d'un pape, aura un compagnon dans la victoire et sera seul en cas de défaite ; le pontife sera toujours défendu par la réputation du pontificat et par la puissance spirituelle. »

L'histoire de Florence, écrite par les ordres de Clément VII [1], lui est dédiée.

1. Jules de Médicis, fils naturel de Julien et par conséquent cousin de Léon X. D'ailleurs les opinions sont diverses sur la naissance de Jules de Médicis. Les uns prétendent qu'il ne naquit qu'après la mort de son père, les autres que sa mère produisit des preuves authentiques du mariage, de sorte qu'il put être fait cardinal sans dispense. En tout cas, il venait de naître quand on le porta au palais Médicis, et il paraîtrait qu'on aurait été peu disposé à l'y recevoir, sans l'intervention de l'aïeule Mona Lucrezia de' Tornabuani. C'est du moins ce que dit Pignotti, qui, là du moins, ne me paraît pas très-sûr des citations dont il s'autorise, si j'en juge par mes propres recherches.

Quant à l'appréciation que Machiavel fait de la papauté, elle ne paraîtra trop sévère qu'aux esprits prévenus. Bien loin d'avoir exagéré la responsabilité qui incombe à la cour de Rome, devant l'histoire, il a passé sous silence une infinité de faits écrasants pour elle. Il n'y a parlé, par exemple, ni de la patricienne courtisane Théodora qui fit l'élection de Jean X; ni de cette Marozia, dont le fils devint Jean XI; ni de Jean XII, accusé en plein concile des plus honteuses débauches par le cardinal-prêtre Pierre et déposé par Othon; ni d'Innocent III, qui fomenta par ambition la guerre des Albigeois, en accueillant le jeune descendant de la maison de Saint-Gilles, tandis qu'une politique odieuse soutenait Montfort à Toulouse, et que Dominique et François, l'un fanatique espagnol, l'autre italien doucereux, représentaient le saint-siége dans la Gaule narbonnaise, où ils se couvraient des crimes les plus hautement désavoués par l'esprit de la doctrine chrétienne. C'est cet Innocent III qui, plus tard, devait sanctionner la prise de Constantinople par les croisés, flagrante violation du droit des gens et du vœu de la croisade; c'est cet Innocent III qui n'osant, comme plus tard Grégoire IX, investir l'Église du droit de haute et basse justice, de vie et de mort, recourut à la périphrase hypocrite par laquelle il *livrait au bras séculier la personne des hérérétiques;* c'est cet Innocent III qui fit son ministre de prédilection d'un moine de cet ordre parmi lequel l'Église se recrutait d'es-

pions[1]; c'est Innocent III, dont un autre ministre, Arnold, abbé de Cîteaux, prononça, devant l'église de Béziers en flammes, cette parole abominable : « Tuez toujours, Dieu saura bien reconnaître les siens[2]. » Le monde doit à la politique de Rome des calamités innombrables, et l'Église romaine les quatre cinquièmes de ses ennemis.

L'*Histoire de Florence* trace à grands traits et l'origine toute commerciale de la ville, et ses luttes avec le voisinage, et le site et le portrait des ennemis, soit du dedans, soit du dehors, qu'elle eut à surmonter et qui souvent la mirent à deux doigts de sa perte. Il en est de même de ces deux factions des Guelfes et des Gibelins, qui ne s'éteignirent un temps que pour se rallumer avec les *Blancs* et les *Noirs :* une mère qui voulait marier sa fille, un jeune

1. Les Dominicains s'intitulaient eux-mêmes les espions de la foi, comme Sismondi le constate d'après l'*Istoria civile del regno di Napoli,* par Bernard Guidonis, lib. XV, cap. III.

2. Un historien contemporain, M. C. Dareste, a révoqué en doute l'authenticité de cette parole trop célèbre, et il doit avoir de bonnes raisons pour cela. Ce qu'on peut affirmer c'est qu'Innocent III avait laissé de lui une médiocre idée en Italie et dans les régions ecclésiastiques. Sainte Lutgarde prétendit savoir par révélation qu'il avait mérité les peines éternelles et que s'il avait été admis dans le Purgatoire, c'était uniquement par la grâce de la sainte Vierge intervenue. Il y avait trois causes à la damnation d'Innocent III, et sainte Lutgarde, qui les savait sur le bout du doigt, ne se gênait pas pour les dire; plus circonspect, Thomas Cantapritensis, son biographe, voulut les taire, par respect pour un si grand pontife. Quant à ce Dominique et à ce François, ce sont ceux du calendrier.

homme qui abandonna sa fiancée; la trahison de la parole jurée, un meurtre, des représailles, il n'en fallut pas davantage pour désoler la terre du Tyrol à la Méditerranée.

J'ai lu quelque part que Machiavel, imbu des traditions de l'antiquité, avait fait de Florence une petite Rome et des Florentins des Romains. Cela n'est pas exact. On ne peut nier néanmoins que Machiavel ne soit plus préoccupé de ce qui s'appelle la dignité de l'histoire dans cet ouvrage que partout ailleurs; s'il n'est pas écrit dans cette langue que Dante appelait la langue *curiale*, ce n'est ni le style abrupte du *Prince*, ni *l'oratio remissa* du *Traité de l'art de la guerre*, ce chef-d'œuvre qu'on a si peu lu. Bref, l'*Histoire de Florence* est en style soutenu, et les nombreux discours qu'elle renferme sont évidemment inspirés de Thucydide, bien plus encore que de Tite-Live, qui n'en a guères fait de cette force-là, tandis qu'il y en a de vraiment admirables dans l'histoire du fils d'Olorus. Une certaine pompe s'attache nécessairement à ces longues allocutions longuement composées, c'est ce qui peut donner le change. Toutefois Machiavel, même dans ses exercices de rhétorique, n'a rien d'un rhéteur. Comme Thucydide, il a fait des discours qu'il prête aux hommes historiques, de curieux répertoires de la politique effective du temps. Toutefois, il y a trop de discours dans l'*Histoire de Florence;* mais ce point accordé, il faut convenir que l'économie du livre n'a rien d'académique; là,

comme ailleurs, le style de Machiavel remue, vit. « Cet homicide, dit-il en parlant du meurtre de Buondelmonte par les Uberti, meurtre d'où naquirent les factions guelfe et gibeline, cet homicide divisa toute la cité ; les uns se groupèrent autour des Buondelmonte, les autres autour des Uberti ; et comme ces familles étaient bien pourvues de maisons, de tours et d'hommes, les deux partis combattirent plusieurs années sans que l'un chassât l'autre ; leurs inimitiés, encore qu'une paix définitive ne les vînt terminer, étaient suspendues par des trêves, et par ce moyen et suivant les accidents nouveaux, tantôt s'apaisaient et tantôt se rallumaient. » En ces quelques lignes tient toute la vie politique de la Florence du moyen âge et de la Renaissance. Çà et là les tumultes populaires sont dépeints sous un aspect moins général ; on entend bruire la plèbe, hennir les chevaux des seigneurs, et la *martinella* sonner à toute volée[1]. Çà et là éclate cet accent gouailleur propre à ces Parisiens de l'Italie, comme il éclate dans les paroles de la Donati, quand elle arrête Buondelmonte en pleine rue pour lui parler de sa fille, et pour l'engager à juger par lui-même laquelle l'emporte, ou de la Donati qu'il refuse, ou de l'Amidei dont il va s'embarrasser.

1. C'était le nom d'une cloche qui annonçait les tumultes de la place publique ou qui se chargeait de déclarer la guerre au voisinage. On la sonnait alors sans discontinuer pendant un mois. Cette coutume est toute une révélation, pour l'étendue territoriale de la plupart des États Italiens.

En l'an 1250, après la mort de Frédéric II, qui suivit de près celle de ce Pierre Des Vignes, dont nous redirons peut-être un jour la mystérieuse et dramatique histoire, Guelfes et Gibelins signèrent la paix. « Aussitôt, et d'un commun accord, de diviser la ville en six parties, et de choisir douze citoyens, deux par cercle, pour la gouverner; on les nomma les Anciens et ils devaient être changés tous les ans. Et pour supprimer les motifs d'inimitié qui naissent des juges, on créa deux juges étrangers, l'un appelé capitaine du peuple et l'autre podestat[1]. » On voit par cette courte citation que nous n'avons rien exagéré en insistant sur la complication empirique de ce mécanisme gouvernemental, et il nous serait facile de le prouver par maint exemple. Puis, comme il fallait parler à ces vives imaginations par le moyen des yeux, on imagina de mener à la guerre avec l'armée et comme centre de ralliement « un grand char[2], traîné par deux bœufs couverts de pourpre, sur lequel était une enseigne blanche et rouge. » Quant à la Martinella, c'était une cloche mobile, qui suivait le *carroccio* et servait à commander les grand'gardes et autres choses de guerre.

1. Les pouvoirs du podestat étaient tout simplement de pleins pouvoirs en matière judiciaire, et on allait chercher un étranger pour les lui confier. Cette coutume datait de loin : dès 1226 les Gibelins arrivés au pouvoir confiaient le soin de la réforme de l'État à deux cavaliers qu'ils avaient fait venir tout exprès de Bologne.

2. *Carro*, dit Machiavel; en général on disait *carroccio*.

Mais en 1300, le jeune Lore, fils de messer Guglielmo, blessa légèrement Geri, fils de messer Bertaccio, tandis qu'ils jouaient ensemble. Guglielmo en fut désolé, et il commanda à son fils d'aller à la maison du père du blessé et de lui demander pardon. Lore obéit, et Bertaccio, donnant à ses gens l'ordre de le saisir, lui fit trancher la main sur une mangeoire en lui disant : « Retourne vers ton père et dis-lui que les blessures se guérissent avec le fer et non par les paroles. La cruauté du fait déplut tant à messer Guglielmo qu'il arma les siens pour la vengeance, Bertaccio en fit autant pour sa défense. » Et comme le chef d'une des deux familles avait eu une femme nommée Blanche, cette faction prit le nom de *Blanche*, l'autre celui de *Noire* par opposition. Les Guelfes et les Gibelins étaient sortis de leurs cendres[1]. Une longue série de guerres intes-

1. On a terriblement discuté et raisonné sur les factions guelfe et gibeline, et il paraît certain qu'elles prirent naissance en Allemagne. Il n'est pas sans intérêt de savoir ce que pensait la république de Florence de l'esprit et du rôle de chacune de ces factions. Nous l'apprenons par une lettre de la république au roi de France, Charles VI, en date du 14 avril 1404 : « ...Quoniam nulla tam sublimis sapientia fuit unquam, quam ignorantia facti sæpe facile que non fallat, oportet devotionem nostram de conditionibus Italiæ pauca premittere, que si diligenti ponderentur examine, dabitur ea scientibus sine dubio non errare. Est igitur in hac orbis parte, et antiquitus diu fuit detestabilis factio que dicitur Gebellina. Hæc quondam Ecclesiæ romane persecutoribus, imperatoribus et aliis, semper favit. Est et altera quam Guelfam vocant, que summis Pontificibus semper adherens, contra persecutore huismodi se obiecit : huius

tines n'avaient que trop accoutumé la ville aux prises d'armes. Elles avaient même imprimé à son architecture un caractère particulier, qui subsiste encore aujourd'hui : c'est le style national et on l'a longtemps imité. Les palais florentins sont des forteresses, avec leurs murailles embossées, leurs portes surélevées et dominant la rue. Ni colonnades, ni péristyle, nul ornement, sauf des anneaux de fer à ficher les cierges les jours de fête. C'était bien la ville où la faiblesse du pouvoir mettait chacun dans la nécessité de se garder soi-même. Peignons d'un dernier trait la férocité des mœurs du temps. Un cardeur de laine nommé Michel Lando ayant été porté au pouvoir par une révolution, commença par instruire le procès d'un certain messer Nuto. Déjà la potence était dressée sur la place, et la canaille s'empara de messer Nuto et le pendit par un pied : « puis chacun des assistants en ayant coupé un morceau, en moins de rien, il ne resta plus de l'homme que le pied. » Les limites du dégoût sont reculées. Toutefois il me paraît impossible de juger Machiavel sans se rendre bien exactement compte de ce qu'était son époque, et voilà pourquoi je n'ai rien négligé de ce qui m'a paru la peindre, sans sor-

sanctæ catholice que sortis, hic devotissimus maiestatis vestre populus se caput et pugilem semper gessit. » Nous ne pousserons pas plus loin cette citation bien que la lettre soit du plus haut intérêt d'un bout à l'autre. Remarquons seulement que le roi de France y est qualifié, au nom de la république, de « *spes unica et presidium singulare.* » (Molini, *Documenti*, vol. 1.)

tir du cadre que je me suis tracé. Sous l'empire des vices radicaux des gouvernements italiens, parmi ces mœurs effrénées, dans cet écroulement universel de la morale, Machiavel, quoique honnête homme, en perdit trop souvent la notion. C'est une faute, mais est-elle sans excuse [1]?

D'ailleurs, la subite élévation du *pettinatore di lana* n'était ni sans précédents ni sans motifs. Les célèbres vicissitudes de la république et du stathoudérat, dans les Provinces-Unies des Pays-Bas, ont leur antécédent dans les vicissitudes de l'État de Florence, tantôt aristocratique et tantôt populaire. En tout temps, les corps de métiers qu'on appelait les *Arts* eurent une existence particulière très-fortement organisée à Florence et partant une grande influence à certains moments. « Ce fut en cette année de 1226, et comme il est dit ci-dessus, que la division des classes industrielles par *Arts* fut adoptée : chaque art eut un magistrat pour s'occuper des affaires des artisans qui lui étaient soumis. On leur donna outre cela une bannière sous laquelle ils se pussent assembler quand la cité en aurait besoin. Dans le principe, il y eut douze arts, cinq majeurs et sept mineurs. » Par une conséquence inévitable de ce déplorable esprit de classification, de morcellement, c'est le vrai mot, « les arts mineurs furent

1. Si cet épisode est antérieur à Machiavel, la Florence de son temps en offre plus d'un analogue. L'effroyable corruption de l'Italie de cette époque fait reculer la pensée.

portés à quatorze, jusqu'à ce que ce fût, comme à présent, à vingt et un. »

Les magistrats avaient pris la dénomination de syndics. « De ces divisions, dit innocemment Machiavel, qui les avait conseillées à Léon X, en renchérissant sur le nombre, naquit l'arrogance des capitaines de partis sous le gouvernement desquels l'État tournait toujours ; ils favorisaient les artisans des arts majeurs, tandis qu'ils persécutaient ceux des arts mineurs et leurs défenseurs. » Mais qu'on ne l'oublie pas, il y avait au-dessous des douze, quatorze et définitivement des vingt et un corps de métiers, tous ces métiers sans nom auxquels « le menu peuple se fatigue. » Ils n'avaient de ressource que de se rattacher quand même à un art ou à un autre, de sorte que chaque art traînait après soi une queue interminable de réclamants, récalcitrants et misérables de toute espèce. Celui de tous les arts, alors, qui avait le plus d'adhérents de cette classe, c'était « l'art de la laine, qui étant le premier de tous en puissance et autorité, nourrissait et nourrit encore la majeure partie de la plèbe et du menu peuple. » Nous avons vu les passions de la noblesse avec le meurtre de Buondelmonte, avec la mutilation du jeune Lore de' Canciellieri; nous verrons tout à l'heure les passions du peuple se peindre avec une vigueur singulière dans le discours néfaste que Machiavel prête à un ouvrier. En attendant on a pu se convaincre qu'il n'y avait rien que de parfaitement exact dans le tableau sommaire que je traçais

un peu plus haut de l'état de Florence; les éclaircissements dont je l'ai fait suivre n'y ajoutent rien à la vérité, mais ils ont leur raison d'être à titre de pièces justificatives [1].

Quant aux Médicis, ils ne furent que de riches marchands à l'origine [2]. Suivant l'exemple de beaucoup d'autres, les Médicis avaient demandé la fortune au commerce qui porta si haut la noblesse de Venise, de Pise et de Gênes; le préjugé qui s'attache au commerce est essentiellement français, et la noblesse italienne, qui n'a jamais eu de morgue, se mettait volontiers dans les affaires, je ne vois pas pourquoi j'hésiterais à employer ici cette locution si nette et si juste. Nous avons vu ce que les finances des Médicis pouvaient à l'extérieur : à l'intérieur elles n'étaient pas non plus sans effets. Côme, surnommé le Père de la Patrie, fit élever quantité d'édifices, entre autres : les couvents et églises de Saint-Marc et de Saint-Laurent, le monastère de Sainte-Verdiane, et dans les montagnes de Fiesole, Saint-Gérôme et l'Abbaye; dans le Mugello, il rebâtit de fond en comble un couvent de

1. Les sept arts majeurs étaient : les juges et les notaires, les marchands d'étoffes françaises, les changeurs, l'art de la laine, les médecins et les pharmaciens (auxquels se rattachaient les droguistes), les industries séricoles et les merciers, les pelletiers (marchands de pelleteries). Les peaux tannées étaient aussi l'objet d'un commerce considérable, on les portait toujours sous le harnais de guerre et souvent autrement (Pignotti, *ub. sup.*).

2. Les Médicis, comme leur nom l'indique, étaient probablement des médecins-droguistes : *medici*.

Frères Mineurs. A Sainte-Croix, aux Serviteurs, aux Anges, et à San-Miniato il fit édifier des autels et des chapelles splendides et les pourvut de tout ce qu'il faut pour l'exercice du culte. Il fonda même à Jérusalem un hospice pour les pèlerins, les pauvres et les malades. Il avait outre son palais de Florence quatre villas royales. Quand Pierre fit l'inventaire de la succession de Côme, il constata qu'il n'était pour ainsi dire personne dans Florence qui ne lui dût de fortes sommes, car le grand Cosmes, le vrai fondateur de la race qui devait donner des reines à la France, avait coutume d'aller spontanément au-devant des besoins de tout homme qu'il savait embarrassé [1].

En ce qui concerne les Médicis, l'*Histoire de Florence* est sobre de renseignements et d'appréciations, elle glisse même çà et là sur certains faits. Et néanmoins, il faut le dire à la gloire de l'auteur, elle ne tombe jamais dans la basse flatterie, et moins encore dans la mauvaise foi de certains ouvrages analogues, tels que ceux de Paul Jove. Employé par les Médicis, Machiavel n'est pas parfaitement à l'aise, voilà tout.

1. Voilà du moins ce qu'en dit Machiavel, et certes il flatte le portrait. Varchi, bien qu'il eût reçu de la maison de Médicis une pension spéciale pour écrire l'histoire de Florence, parle plus librement de Cosmes et de ses *vices secrets*. Il est certain qu'à la fin de son exil Côme exerça de sévères représailles contre ses ennemis.

Il est sûr en attendant que l'âme de la conjuration des Pazzi, ce fut Sixte IV. Machiavel a fait de cette sanglante affaire un récit admirable[1], et cela sans se croire obligé de dissimuler la complicité du pape et du roi de Naples. Les Pazzi étaient alliés aux Médicis de diverses manières, ce qui ne les empêcha pas de méditer froidement le meurtre de Laurent et de Julien. Julien fut tué pendant la messe, à Santa Maria Reparata, le 26 avril 1478, après qu'en l'accompagnant à l'église et tout en ayant l'air de jouer avec lui, Francesco Pazzi se fut assuré qu'il ne portait sous son pourpoint ni cotte de mailles ni cuirasse. Il y avait parmi les meurtriers un archevêque, Francesco Salviati, créature du pape, qui l'avait investi d'un bénéfice précédemment attribué à la famille de Médicis, et un prêtre, qu'on avait substitué sur le moment à un certain Giovan Battista qui s'était récusé : ce prêtre s'appelait Stefano et il était de la maison des Pazzi, à titre de « précepteur, chargé d'apprendre le latin à une jeune demoiselle. » Mais il ne fit pas preuve de la même décision que l'archevêque, et tandis que Francesco Pazzi s'acharnait sur le cadavre de Julien, Laurent dégaîna et gagna la rue, le fer en main, pro-

1. On compte un grand nombre de récits de la conjuration des Pazzi, dont neuf ou dix ont été réunis dans un volume imprimé à Naples par Adimari. Un des plus remarquables est celui de Politien, intitulé *Conjurationis Pactianæ commentarium*. Il diffère de celui de Machiavel sur quelques points. Politien, attaché à la maison de Laurent, était présent à l'événement.

tégé par quelques amis, qui s'étaient groupés devant la porte de la sacristie; puis il s'enferma dans son palais-forteresse, tandis que Francesco Pazzi retournait chez lui en boitant, car dans l'aveuglement de sa fureur, il s'était blessé à la jambe. Comme c'était lui qui devait *courir la terre* pour soulever les populations, il se fit amener son cheval, mais il ne put se tenir en selle et dut se mettre au lit, « tant était profonde la blessure et tant de sang avait-il perdu. » Le vieux Jacopo Pazzi, qui ne s'entendait guère à une pareille affaire, s'en chargea néanmoins, mais le peuple de Florence l'accueillit si froidement, qu'il se sauva à bride abattue. Pendant ce temps-là l'archevêque, accompagné de quelques conjurés parmi lesquels comptait le fils du Poggio, littérateur, historien et secrétaire, se rendait audacieusement au palais de la Seigneurie. Là, il demandait à parler au gonfalonier de justice, Cesare Petrucci; on l'introduisait, il se troublait. Petrucci, soupçonnant quelque trahison, poussa un cri, sortit de la salle, vit Jacopo Poggio, le prit aux cheveux et le livra aux sergents de garde. Déjà l'on savait le crime; alors la Seigneurie s'arme de tout ce qui lui tombe sous la main, on saisit l'archevêque et tous ceux qui étaient montés avec lui, on les jette par la fenêtre, excepté l'archevêque, un autre Salviati et le Poggio, qu'on pend aux fenêtres du palais. Machiavel s'en tient là, mais d'autres affirment qu'on alla prendre François Pazzi tout nu dans son lit et qu'on l'accrocha à côté de l'archevêque, qui dans les convulsions de l'agonie lui

arracha la mamelle d'un coup de dent. Toute la ville criait *Palle, Palle*[1], et Laurent, un bandage sanglant autour du cou, — il était blessé, — paraissait à la fenêtre, remerciant le peuple et l'exhortant au calme.

En somme les Médicis ne flattèrent le parti républicain que pour mieux conspirer contre la république, et si l'on en excepte Côme et Laurent, ce furent des hommes médiocres. S'ils donnèrent par leurs alliances et par leurs richesses un grand lustre à leur patrie, elle dut le payer de sa liberté quand elle ne le paya pas à beaux deniers comptants. « En ce qui est de ces affaires privées, il (Laurent) fut très-malheureux, spécialement en fait de commerce ; le désordre de ses employés qui administraient non point en personnes privées, mais en princes, dilapida la majeure partie de ses valeurs mobilières en sorte que la patrie dut lui venir en aide d'une grosse somme, » pour l'empêcher de faire banqueroute; en réalité il fit banqueroute, et ce fut la ville qui paya pour lui. Il avait de grands biens immeubles, mais il paraît qu'on tient particulièrement à ces biens-là. Et non-seulement Médicis ne vendit pas ses terres, mais il en acheta. « Et pour ne plus encourir semblable mésaventure,

1. C'était le cri de guerre et de ralliement des Médicis, qui portaient trois globes dans leurs armes. Jacopo Pazzi fut repris dans l'Apennin, on l'accrocha aussi, le peuple le déterra ensuite et le jeta dans l'Arno, il remonta et alors eurent lieu des scènes que la plume se refuse à décrire.

il laissa là le commerce, il se tourna vers les possessions territoriales, comme plus stables et plus sûres. Dans le Pratésien, dans le Pisanais, il acheta des terres avec des palais d'une qualité et d'une magnificence telles, que c'était non pas d'un particulier, mais d'un roi[1]. »

Il serait injuste néanmoins de ne pas tenir compte des services inappréciables que les Médicis rendirent aux arts et aux lettres, non-seulement en protégeant les artistes et les lettrés, mais en employant des sommes énormes à l'achat de manuscrits précieux et de statues antiques. Nos *sportsmen* ne se doutent guère non plus que Laurent introduisit l'usage des courses de chevaux ou du moins le développa singulièrement; parmi les *Barberi* qu'on lançait sans cavaliers dans l'arène, il y en avait un, le favori, qui inspira à Politien cette jolie épigramme :

Et volucrem et Zephiros cursu prævertitur ipsos
  Quem tibi misit equum, Barbara, Laure, Nomas.
Hunc aut carceribus ac meta cernere in ipsa,
  Laure, licet, medio non licet in stadio.

Avec Marcile Ficin, Politien fut le plus célèbre des lettrés du temps, et il y en eut un nombre

1. On conserve aux Archives de l'empire la copie d'un contrat à la date de 1485, passé à Lyon entre Laurent de Médicis et François Sasset, agissant au nom du seigneur Du Bouchage, chambellan du roi; par lequel contrat il est dit que le fondé de pouvoirs de Du Bouchage a remis pour compte d'icelui à Laurent de Médicis, « la somme de dix mil escuts d'or au soleil pour les mettre en bonne et loïale marchandise à moitié gaing et moitié perde, entre les contractants. »

infini. Pétrarque, Boccace ensuite avaient donné à l'étude des lettres anciennes une impulsion qui ne s'arrêta plus ; la vie littéraire aux xve et xvie siècles avait à Florence la même intensité que la vie politique, les mêmes passions pour ainsi dire et la même violence. Tandis que les peintres se battaient et quelquefois s'assassinaient au nom de l'art, on a gardé le souvenir d'inimitiés implacables entre gens de lettres et même d'un combat à poings fermés entre le Poggio et un de ses adversaires. A Arezzo, ville de légistes, les avocats en arrivaient à se prendre personnellement à partie et à se couvrir des invectives les plus grossières, à la grande joie du public. On venait d'Angleterre, d'Allemagne, de France entendre les professeurs célèbres. Les gens riches, notamment les Oricelli ou Rucellai, s'entouraient de savants, de Grecs à demeure ; Pic de la Mirandole, à défaut de rivaux, avait des émules; quelques riches particuliers, sans cesser leur immense commerce, hébraïsèrent avec succès : un d'eux fit une version des Psaumes et soutint des thèses surprenantes. Rien ne me serait plus facile que de citer une soixantaine de noms célèbres alors dans les lettres, mais on me saura bon gré, je suppose, de ne point donner dans ce vain étalage d'érudition.

La philosophie de cette époque n'est que la parodie de tout ce qu'Aristote a de plus vain et de plus empirique. La poésie n'est trop souvent aussi qu'un amas confus de rimes et de concetti. Après les grands poëtes, il n'y a rien, sauf Guarini d'abord, et depuis

Forteguerri; l'Arioste lui-même est bien vide : « *Dove, messer Lodovico, avete preso tutte queste coglioniere,* » lui dit un jour le cardinal Hippolyte d'Este ; où diable messer Ludovic, avez-vous pris toutes ces fadaises ? Le Tasse, trop déprécié de nos jours, est vraiment un grand poëte. Quant à Machiavel il ne prononce, en dehors des noms historiques, que le seul nom de Brunelleschi, le célèbre architecte. Il voulait sans doute donner un caractère tout politique à son histoire, et par là se ménager l'avenir.

Pour en revenir aux Médicis, il est certain que leur déchéance morale date de leur élévation la plus grande. Ceux d'entre eux qui régnèrent à Florence à titre de ducs furent de ces princes qui s'entendent mieux que les diatribes les plus violentes à déshonorer la monarchie. L'histoire a consigné au souvenir de la postérité la liste de leurs vices et de leurs cruautés. La corruption croissait toujours, elle était profonde, atroce; que l'attentat commis sur la personne du jeune évêque de Fano par le fils du pape Paul III [1],

1. Varchi raconte la chose en détail et sur un ton d'indignation qui, sa bonne foi admise, me paraît devoir être pris en considération. Les uns disent oui, les autres non ; Tiraboschi dit les deux, d'autres n'en disent rien ; Botta, s'il appuie l'accusation, l'appuie sur des raisons qui n'en sont pas. Et crime sur crime, le latin de s'en mêler sous forme de catilinaire, par la plume de divers prélats assurément criminels au premier chef envers la langue de Cicéron. Ce qu'il y a de sûr c'est que le bruit en courut et que Pier Luigi Farnèse n'était pas un saint, on le voyait à sa santé. Le pape le combla de biens après l'avoir absous, croit-on, par un bref secret.

soit un fait avéré ou non, il n'en est pas moins vrai que le mal avait acquis une intensité prodigieuse et que les Médicis y avaient beaucoup contribué.

Remarquons en passant que çà et là l'histoire de Florence renferme la plus sanglante critique et la plus juste des institutions florentines : « La corruption commune de toutes les villes de l'Italie, dit un orateur quelconque, a tout à fait corrompu et corrompt encore notre cité ; en effet, depuis que cette province s'est affranchie du joug de l'Empire, sa capitale, n'ayant plus de frein puissant qui la gouverne, ils en ont fait non pas une ville libre, mais une ville divisée en sectes, par la manière dont ils ont organisé son état politique. De là sont nés tous les autres maux, tous les autres désordres qui se produisent. D'abord il n'y a entre les citoyens ni union ni amitié, à moins que ce ne soient quelques scélérats qui aient commis de connivence certains crimes contre la patrie ou les particuliers. Partout sont détruites la religion et la crainte de Dieu, on ne tient sa parole qu'autant que cela profite, on ne la donne pas pour la tenir, mais pour s'en faire un plus facile instrument de trahison ; plus la perfidie réussit, plus on en tire de gloire. Les méchants sont loués d'être industrieux, les bons blâmés comme des sots. Véritablement tout ce qu'il y a de corrompu et de bon à corrompre les autres se donne rendez-vous dans les villes d'Italie. Les jeunes sont oisifs, les vieux lascifs ; quels que soient l'âge et le sexe, les mœurs sont celles de brutes, et il n'y a pas de

bonnes lois pour remédier à ces usages pernicieux. » Les Guelfes et les Gibelins accordés, on croyait la ville en paix, mais ils reparurent, on le sait, en Noirs et en Blancs. « Et depuis que les blancs ont été vaincus, la ville n'est pas restée un moment sans partis ; tantôt c'étaient les partisans des exilés, tantôt les rivalités des grands et du peuple, et de combattre ; et comme pour donner à d'autres ce que nous ne pouvions ni ne voulions posséder paisiblement par nous-mêmes, nous allions abdiquer notre liberté entre les mains tantôt du roi Robert (de Naples), tantôt de son frère, tantôt de son fils et finalement du duc d'Athènes..... Il ne faut pas parler de celui-là pour l'honneur de la cité[1]. »

C'est pour la même raison qu'il vaudrait mieux taire aussi le discours de l'ouvrier, mais, après tout, il est bon à connaître, et nous donne la mesure de la perversité au milieu de laquelle naquit, vécut et et mourut Machiavel. La ville est en armes, comme toujours, un groupe d'émeutiers s'est mis à délibérer:

« Si nous avions à délibérer sur la question de

1. Ce duc d'Athènes ne l'était que de nom, et il était d'origine française, des comtes de Brienne. Un d'eux était devenu duc d'Athènes, lorsque après la prise de Constantinople par les Croisés, en 1204, Baudoin avait taillé des fiefs à ses compagnons d'armes dans le territoire de l'empire grec. Le père de Gauthier, tyran de Florence, avait possédé de fait le duché : le titre était le plus clair de la fortune de notre Gauthier, qui après avoir passé son enfance en Grèce et en Pouille s'attacha à la maison d'Aragon, jusqu'au jour où les Florentins, en quête d'un maître, le prièrent d'être le leur. Légalement nommé gonfalonier pour un an, un vote d'enthousiasme le nomma à vie. Villani cite une

devoir prendre les armes, oui ou non, piller les maisons des citoyens, dépouiller les églises, je serais de ceux qui pensent que c'est là un parti à y regarder à deux fois pour le prendre, et peut-être serais-je aussi de ceux qui préfèrent une pauvreté sûre à un gain périlleux. Mais puisque voici les armes prises et le mal fait, il me semble que nous devons examiner si nous devons nous désarmer, et comment nous pouvons nous mettre en sûreté relativement aux maux que nous avons faits. Et il me semble que faute d'un autre enseignement nous avons celui de la nécessité. Vous voyez que cette ville est toute pleine de rancunes et de haines contre nous; les citoyens se rapprochent, la Seigneurie est en permanence avec les magistrats. Croyez qu'on nous prépare le lacet, et qu'on assemble de nouvelles forces contre nos têtes. Cependant nos délibérations doivent rechercher deux choses et tendre à deux fins; l'une, c'est de ne pouvoir être punis de ce que nous avons fait ces jours derniers, l'autre, c'est de pouvoir vivre désormais plus librement et plus à notre goût que par le passé. Or il faut, selon moi, si nous voulons qu'on nous pardonne nos vieilles fautes, en commettre de nouvelles, redoublant le mal, multi-

lettre du roi Robert au duc d'Athènes, pleine de sagesse, et par laquelle on voit qu'à peine au pouvoir Gauthier se fit haïr. On finit par le chasser, et, après des vicissitudes diverses, il fut tué au service de la France. On l'avait appelé sous la condition expresse d'anéantir le peuple. « Ch' al tutto annulasse il popolo. » (G. Villani, lib. XII, ch. VIII.)

pliant le pillage et l'incendie, et nous ingéniant à nous associer le plus de gens possible. En effet, là où beaucoup pèchent, nul n'est châtié ; on punit les petites fautes ; les grandes, les graves, on les récompense. Quand beaucoup souffrent, peu pensent à se venger, car les injures universelles se supportent plus patiemment que les particulières. Augmenter le mal nous fera trouver un pardon facile, et nous ouvrira la voie de ce que nous désirons pour notre liberté. Et il me semble que l'acquisition en est sûre, car ceux qui nous arrêtent sont désunis et riches; leur désunion nous donnera la victoire et leurs richesses nous l'assureront quand elles seront devenues les nôtres. Ne vous effrayez pas de ceux qui vous blâment en se fondant sur l'antiquité de la race; tous les hommes ayant eu la même origine, ont la même antiquité; tous, la nature les a faits de la même manière. Mettez-les tout nus, vous les verrez pareils, prenez leurs vêtements, qu'ils prennent les nôtres, et c'est nous sans doute qui paraîtrons nobles et eux vilains ; notre inégalité n'est que celle de la richesse et de la pauvreté. Je suis fâché de voir qu'il y en ait tant parmi vous qui se repentent, par conscience, des choses faites et qui veuillent s'abstenir d'en faire de nouvelles. Et s'il en est ainsi, vous n'êtes pas ces hommes que je croyais, autrement il ne serait ni conscience ni infamie pour vous effrayer; c'est que ceux qui vainquent, de quelque manière qu'ils vainquent, n'en retirent jamais la honte ; la conscience, nous n'en devons pas tenir

compte, parce que là où est, comme chez nous, la peur de la faim et de la prison, celle de l'enfer ne peut se concevoir. Mais si vous prenez note de la manière dont on procède parmi les hommes, vous verrez que tous ceux qui ont acquis une grande richesse et une grande puissance y sont arrivés par la fraude ou la force : après quoi, et pour cacher l'infamie de l'acquisition, ils la décorent faussement du nom honorable de gain. Ceux qui, par trop de prudence et de sottise, répudient ces moyens, sont toujours étouffés par la servitude et la pauvreté ; les esclaves fidèles sont toujours esclaves, toujours pauvres. Pour sortir de servitude, il n'est que les traîtres et les audacieux, et de pauvreté que les frauduleux et les rapaces... De là vient que les hommes se mangent les uns les autres, et que leur condition va toujours en empirant plus ou moins... Il faut donc user de la force quand l'occasion s'en offre.»

Je ne pousserai pas plus loin cette citation, me contentant de remarquer que Machiavel ne tarde pas à blâmer en quelques lignes cette litanie blasphématoire. Toutefois on sent que les principes du cardeur de laine ne sont pas absolument en opposition avec les siens. Il n'y a nulle part, que je sache, l'équivalent de cette théorie de désespéré ; il n'y avait que lui, je ne dis pas pour la concevoir, mais pour l'écrire. Machiavel toutefois n'aurait eu qu'à jeter les yeux autour de lui pour savoir ce que valent les établissements politiques fondés sur les ruines de la morale. Le Valentinois crut s'être assis sur le granit

et il suffit du souffle d'un conclave pour le jeter bas. Depuis qu'on fait de la politique aux dépens de la morale, combien de peuples heureux et de dynasties assurées? Il n'est pas niable d'ailleurs que la réaction soit commencée dans l'esprit de tout le monde: les peuples ont leurs droits, et c'est pour ces droits que Napoléon III a combattu à côté de Victor-Emmanuel en Italie.

Feuilleterai-je encore l'*Histoire de Florence*? Non, car je crois y avoir pris tout ce qui concourt à mon dessein. De nouvelles destinées se sont ouvertes pour cette ville depuis que le royaume d'Italie est sorti de l'alliance du Piémont et de la France, aux champs de Solférino et de Magenta. Puisse le souvenir de ces journées rester toujours cher aux deux pays, comme aussi bien leur sera-t-il glorieux.

Notes. I. Tout ce qui peut peindre en peu de mots la physionomie de l'époque en se rattachant au sujet de cet ouvrage doit, me semble, y trouver place. Il s'agit ici des Capponi, dont il a déjà été question. C'était une famille jalouse de son propre honneur aussi bien que de l'honneur national, et telle était la violence des passions italiennes que les plus nobles susceptibilités y engendraient le crime aussi bien que les vices les plus honteux, et comme fatalement. Six ans après le mort de Machiavel, en 1533, Louise Strozzi, née Capponi, inspira au duc Alexandre de Médicis des sentiments dont un courtisan se fit l'interprète, tandis que Louise remontait à cheval à la suite d'un bal masqué. Elle repoussa cette ouverture avec l'indignation d'une honnête femme, mais elle ne crut pas devoir refuser de nouvelles invitations à des fêtes données pour elle. Sa famille craignant alors qu'elle ne succombât, la fit empoisonner tandis qu'elle déjeunait avec sa sœur. La mort fut instantanée; j'ai lu quelque part qu'à l'autopsie on trouva l'intestin percé comme par le tranchant d'une lame. Encore une fois, voilà les mœurs du temps de Machiavel. Quant au fameux Pierre Cap-

poni, il était mort en 1495, sans reproche comme il avait vécu, frappé d'un bloc de pierre à la tête au siége d'une ville; les machines d'attaque lançaient, avec des pierres, des cadavres de chevaux et d'hommes pour engendrer la corruption de l'air dans les villes assiégées, du moins au moyen âge.

II. Par le début du récit de Politien, il est aisé de conjecturer l'émotion que la conjuration des Pazzi causa à Florence; mais quiconque voudrait s'en faire une plus juste idée, n'aurait qu'à lire les documents publiés sur ce sujet par M. Anucio Bonucci, chez Le Monnier. Les lettres échangées, avant et après l'attentat, entre le gouvernement de Florence et le saint siége, sont d'une violence inouïe. Voici un échantillon du style de Sixte IV, le manuscrit est autographe : « ....La lettera vostra manu propria scripta habbiamo fideliter receputa, quale ne ha data grande jocondità, per havere inteso la vostra persona essere sana, la conservatione della quale sopra ogni cosa desideramo, et per quella sempre Dio pregamo, quam nihil nobis desiderabilius est. La lettera dei Fiorentini fatta con tanto dispregio di Christo et suo indegno Vicario, non terruit nos, sed fecit nos cogitare che Dio li ha tolto l'intelletto et lo sentimento per punirli dei suoi peccati... Non enim agimus quicquam contra alios, nisi contra illum ingratum, excomunicatum et hæreticum filium iniquitatis Laurentium de Medicis. » Évidemment l'indignation du Pontife l'emporta ce jour-là sur sa grammaire.

III. L'expression *impicare* m'avait laissé douteux; cela voulait-il dire accrocher à des crochets de fer, par exemple, ou pendre un homme? Une épigramme de Politien prouve qu'il faut traduire *impicare* par pendre, car elle semble prouver que Salviati fut pendu :

Quid tam, furca, doles, laqueus cum gestiat? Heu, heu!
Salviatum eripuit celsa fenestra meum.

[illegible]

LE PRINCE

CHAPITRE I. — Combien il y a d'espèces de gouvernements et de quelle manière ils s'acquièrent.

Tous les États, tous les établissements politiques qui règnent ou ont régné sur les hommes sont ou ont été des républiques ou des monarchies [1]. Les monarchies sont ou héréditaires, — ce sont celles où le sang du prince régnant a depuis longtemps le pouvoir, — ou nouvelles. Les nouvelles ou le sont tout à fait, comme fut Milan pour François Sforce, ou sont comme des membres adjoints à l'État héré-

1. Le mot monarchie est le seul qui rende le mot *principato*. Un petit duché est une monarchie aussi bien qu'un royaume, du moment que le gouvernement est celui d'un seul. Mais avant de commencer la lecture du *Prince* on doit être prévenu que cet ouvrage, d'une subtilité excessive, renferme un certain nombre de ces pensées quintessenciées que les Italiens appellent des *concetti*. Cela se comprend à demi et s'exprime de même, et le traducteur croit pouvoir affirmer que sa version, partout où elle peut paraître trop tendue ou trop précieuse, ne fait que reproduire la physionomie du texte original.

ditaire du prince qui les acquiert, et tel est le royaume de Naples pour le roi d'Espagne. Les États acquis de cette manière sont accoutumés soit à vivre sous un prince, soit à être libres; et on les acquiert soit par les armes étrangères, soit par les siennes propres, ou par fortune ou par vertu.

Chap. II. — Des monarchies héréditaires.

Je ne m'arrêterai pas à raisonner sur les républiques parce qu'autrefois j'en ai raisonné amplement[1]. Je m'occuperai seulement de la monarchie, et pour me rattacher aux classifications susdites, je discourrai des moyens par lesquels ces monarchies se peuvent gouverner et conserver. Je dis donc que les États héréditaires et accoutumés au sang de leur prince, sont beaucoup moins difficiles à conserver que les États nouveaux: en effet, il suffit uniquement de ne pas transgresser les traditions de ses ancêtres, et ensuite de temporiser avec les événements; de manière que si un prince de cette condition est d'une habileté ordinaire, il se maintiendra toujours dans son État, à moins qu'une force extraordinaire et excessive ne l'en prive; et encore qu'il en soit privé, pour si peu que l'usurpateur ait de disgrâce, l'autre rentrera facilement dans ses possessions. Nous en avons en Italie pour exemple le duc de Ferrare[2], qui

1. Dans les *Discours sur Tite-Live.*
2. Alphonse d'Este.

n'a pas résisté aux attaques des Vénitiens en 84, et à celle du pape Jules en l'an 10, pour d'autres raisons que d'être ancien au pouvoir. C'est que le prince naturel a moins d'occasions et moins de nécessité d'offenser; il convient donc qu'il soit plus aimé; et si des vices exceptionnels ne le font haïr, il est rationnel qu'il soit naturellement bien vu des siens, en même temps que par l'antiquité et la continuation du pouvoir sont éteints le souvenir et les occasions des innovations; et toujours un changement laisse une pierre d'attente pour l'édification d'un autre.

Chap. III. — Des monarchies mixtes.

Mais dans la monarchie nouvelle consistent les difficultés. Et d'abord, si elle n'est non toute nouvelle, mais comme un membre qui se peut dire mixte dans l'ensemble de ses parties, ses variations naissent d'abord d'une difficulté naturelle, inhérente à toutes les monarchies nouvelles; car les hommes changent volontiers de maître, croyant améliorer leur condition; c'est cette croyance qui leur fait prendre les armes contre qui les gouverne, en quoi ils se trompent, parce qu'ils voient ensuite, par expérience, que leur condition a empiré. Cela dépend d'une autre nécessité naturelle et ordinaire, laquelle fait qu'il faut toujours offenser ceux dont on devient le prince nouveau, soit par des gens d'armes, soit

par une infinité d'autres vexations, que traîne après soi une acquisition nouvelle. De sorte que tu te trouves avoir pour ennemis tous ceux que tu as offensés en occupant le pouvoir, et que tu ne peux garder pour amis ceux qui t'y ont porté, faute de les pouvoir satisfaire comme ils l'avaient supposé, et de ne pouvoir user contre eux de remèdes énergiques[1], étant leur obligé; toujours, en effet, encore qu'on soit très-puissant par les armes, on a besoin de la faveur des habitants pour entrer dans une province. Pour ces raisons, Louis XII, roi de France, occupa soudain Milan, et soudain le perdit; et il suffit à le lui enlever la première fois des forces propres de Ludovic; cela parce que les peuples qui lui avaient ouvert les portes se trouvant déçus dans l'opinion qu'ils s'étaient formée par avance de l'avantage qui leur en reviendrait, ne pouvaient supporter les ennuis de la domination nouvelle. Il est bien vrai qu'en conquérant pour la seconde fois les pays rebelles, on les perd plus difficilement; car le maître, prenant occasion de la rébellion, est moins circonspect à s'affermir en punissant les délinquants, en s'éclairant sur les suspects, en parant aux côtés les plus faibles. De sorte que, pour faire perdre Milan à la France, il suffit la première fois d'un duc Ludovic, qui fit rumeur vers la frontière; pour le lui faire perdre la seconde, il fallut qu'elle eût contre elle le monde entier, que ses armées fussent détruites et

1. Medicine forti.

chassées de l'Italie, ce qui arriva par les raisons susdites. Néanmoins, et la première et la seconde fois il lui fut enlevé.

Les raisons générales de la première de ces deux pertes, j'en ai discouru; il reste à présent à examiner celles de la seconde, quels sont les remèdes que le roi de France avait à employer, et quels sont ceux dont devrait user quiconque serait dans sa situation pour mieux se maintenir dans sa conquête que ne le fit le roi de France. Je dis donc que les États qui, lorsqu'on les acquiert, viennent s'adjoindre à l'État héréditaire du nouveau possesseur, ou sont limitrophes [1] et de la même langue, ou ne le sont pas. Quand ils le sont, il est très-facile de les conserver, surtout s'ils ne sont pas accoutumés à vivre libres, et pour les posséder en sécurité, il suffit d'avoir éteint la descendance du prince qui les gouvernait; en effet, pour le reste, en les maintenant dans les anciennes conditions, et n'y ayant point de dissemblance de coutumes, les hommes vivent tranquillement, ainsi qu'ont fait, on l'a vu, la Bourgogne, la Bretagne, la Gascogne, qui, si longtemps, ont été unies avec la France; et bien qu'il y ait quelque dissemblance de langue, néanmoins les coutumes sont semblables et peuvent facilement s'accorder entre elles. Quiconque, acquérant des États dans ces conditions, veut les conserver, doit avoir égard à deux choses : l'une que la race de leur premier prince

1. Della medesima provincia.

s'éteigne; l'autre de ne changer ni leurs lois ni leurs impôts, tellement que dans un très-bref délai cela devienne tout un avec l'État héréditaire, et pour ainsi dire un même corps.

Mais quand on acquiert des États dans une province dissemblable de langue, de coutumes et d'organisation, là sont les difficultés, et là il importe d'avoir beaucoup de bonheur et beaucoup d'habileté pour les garder : un des meilleurs expédients et des plus dans le vif, serait que la personne qui les acquiert allât les habiter. Cela rendrait plus sûre et plus durable cette possession : c'est ce qu'a fait le Turc en Grèce, et quels qu'eussent été les moyens qu'il eût employés pour conserver cette possession, s'il ne fût pas allé l'habiter, il n'eût pas été possible qu'il la conservât. Étant là, en effet, on voit naître les désordres, et promptement on peut y remédier; n'y étant pas, on n'en a connaissance que lorsqu'ils ont grandi et qu'il n'y a plus de remède. Outre cela, la province n'est pas pillée par les officiers; les sujets sont heureux d'avoir sous le main le recours au prince, en sorte qu'ils ont plus de raisons de l'aimer, voulant être bons, et, voulant être autrement, de le craindre. Quiconque d'étranger voudrait assaillir cet État, y regarde à deux fois, de manière qu'en l'habitant, on ne le peut perdre que très-difficilement. Le second remède est de fonder des colonies dans un ou deux endroits, qui soient les clefs de cet État, chose indispensable à faire à moins d'entretenir beaucoup de gens d'armes et d'infan-

terie. Dans les colonies, le prince ne dépense pas beaucoup, et sans dépense ou petite, il les fonde et les conserve ; par là il n'offense que ceux dont il prend les champs et les maisons pour les donner à de nouveaux habitants, et ce n'est jamais qu'une minime partie de la population ; ceux qu'il offense, demeurant dispersés et pauvres, ne lui peuvent jamais nuire, et tous les autres restent d'une part sans offense, et, par cela même, s'apaisent facilement ; tandis que d'autre part ils craignent de mal faire, de peur qu'il ne leur en arrive autant qu'à ceux qui ont été dépouillés. Je conclus donc que ces colonies ne coûtent pas, sont plus fidèles, offensent moins, et que les offensés, étant pauvres et dispersés, ne peuvent nuire, comme j'ai dit.

Partant de là, il est à remarquer qu'il faut gagner les hommes par des caresses ou les tuer, car s'ils se vengent des légères offenses, des graves ils ne peuvent; de sorte que l'offense qu'on fait à un homme doit être telle que la vengeance ne soit pas à craindre. Mais entretenant, au lieu de colonies, des gens d'armes, on dépense beaucoup plus, ayant à se consumer dans la garde de toutes les entrées de cet État; de sorte que la conquête tourne en perte et offense beaucoup plus, car elle nuit à tout le monde en changeant les logements de son armée : chacun se ressent de ce désagrément, chacun devient un ennemi ; et ce sont des ennemis qui peuvent nuire, en se tenant battus et cois dans leurs maisons. De tout point donc cette garde est inu-

tile, comme l'établissement des colonies est utile.

Quiconque est en possession d'une province de mœurs différentes, comme je l'ai dit, doit encore se faire le chef et le défenseur des voisins les moins puissants, s'ingénier à affaiblir les plus puissants et prendre garde que, par quelque accident, il n'y entre aucun étranger qui ne soit moins puissant que lui. Il arrivera toujours que cet étranger soit appelé par les mécontents de cette colonie, par ambition ou par peur; c'est ainsi que déjà l'on a vu les Étoliens introduire les Romains en Grèce; et dans toute autre province où ils entrèrent, ils y furent appelés par les habitants. L'ordre de la chose est que sitôt qu'un étranger puissant entre dans une province, tous ceux qui ont le dessous font acte d'adhésion envers lui, mus par l'envie qu'ils ressentent contre celui dont la suprématie les opprime. Si bien qu'en ce qui concerne ces gens-là, le nouveau venu n'a nulle peine à prendre pour les gagner, car soudain, volontiers et tous ensemble, il font masse avec l'établissement qu'il s'est acquis. Il a seulement à se préoccuper de ne pas leur laisser prendre trop de force et trop d'autorité, et il peut facilement, à la faveur de ses armes, abaisser ceux qui s'élèvent trop pour rester en tout maître de cette province. Quiconque ne gouvernera pas bien cette partie-là, perdra promptement ce qu'il aura acquis, et pendant qu'il le possédera, il y aura des difficultés et des ennuis infinis.

Les Romains, dans les provinces qu'ils prirent,

observèrent ces points-là ; ils envoyèrent des colonies et soutinrent les plus faibles, sans leur permettre de s'accroître ; ils abaissèrent les forts et ils ne laissèrent pas prendre d'influence aux voisins puissants, et je n'en veux que la province de Grèce pour exemple. Par eux furent entretenus les Étoliens et les Achéens, fut abaissé le royaume de Macédoine, fut chassé Antiochus : et jamais les services des Achéens et des Étoliens ne firent qu'on leur permît d'accroître leur État, non plus que toute la persuasion de Philippe ne les induisit à devenir ses amis sans l'avoir abaissé, ni la puissance d'Antiochus ne put faire qu'ils consentissent à lui laisser aucun établissement dans cette province. Et les Romains firent en cette occurrence ce que tous les princes sages doivent faire, lesquels non-seulement ont à prévenir les scandales présents, mais les scandales futurs, et à y parer avec toute leur industrie, car en les prévoyant de loin, on peut y remédier facilement, mais en attendant qu'ils s'approchent, le remède ne vient plus à temps, parce que la maladie s'est rendue incurable. Il en advient alors comme de l'étisie, qui, disent les médecins, est facile à guérir à son début, et difficile à connaître, mais qui dans le cours du temps, lorsqu'on ne l'a, au début, ni connue ni soignée, devient facile à connaître et difficile à guérir. De même, en advient-il dans les choses de l'État, car, connaissant de loin (ce qui n'est donné qu'à un homme prudent) les maux qui naissent en lui, on les guérit vite; mais quand, faute de les avoir connus, on

les laisse croître à tel point que chacun les connaisse, il n'y a plus de remède.

Or, les Romains, voyant de loin les inconvénients, y remédièrent toujours, et ne les laissèrent jamais suivre leur cours pour éviter une guerre, parce qu'ils savaient que la guerre ne s'esquive pas, mais que si elle se diffère, ce n'est qu'à l'avantage d'autrui; ils voulurent faire la guerre avec Philippe et Antiochus en Grèce pour n'avoir pas à la faire avec eux en Italie; ils pouvaient alors éviter l'une et l'autre, ce qu'ils ne voulurent pas. Jamais ils n'eurent de goût pour ce dicton qui, chaque jour, est dans la bouche des sages de notre époque : *jouir des bienfaits du temps;* mais ils en adoptèrent un autre né de leur courage et de leur prudence ; que le temps chasse devant lui toute chose, et peut amener avec lui le bien comme le mal, le mal comme le bien.

Mais revenons à la France et examinons si des choses susdites elle en a fait aucune. Je parlerai de Louis[1] et non de Charles[2], comme de celui dont on connaît mieux les errements, parce qu'il a formé un établissement durable en Italie, et vous verrez comment il a fait le contraire des choses qui se doivent faire pour conserver un État de mœurs différentes.

Le roi Louis fut appelé en Italie par l'ambition

1. Louis XII.
2. Charles VIII.

des Vénitiens, qui voulurent gagner et tenir la moitié de l'État de Lombardie. Je n'entends pas blâmer cette venue ou le parti pris par le roi, car voulant commencer par mettre un pied en Italie, n'ayant point d'amis en ce pays et même, en raison des allures du roi Charles, toutes les portes lui étant fermées, il fut forcé de prendre, en fait d'amitiés, ce qu'il pouvait; et cette pensée lui aurait réussi bien vite si, dans le reste de ses opérations, il n'avait point commis de faute. Donc une fois acquise la Lombardie, le roi regagna soudain cette réputation que Charles avait enlevée à la France. Gênes céda; les Florentins devinrent ses alliés; le marquis de Mantoue, les ducs de Ferrare et de Bentivoglio, madame de Forli[1], les seigneurs de Faënza, Pesaro, Rimini, Camerino, Piombino, Lucques, Pise, Sienne, chacun se porta à sa rencontre pour devenir son ami. Alors les Vénitiens parurent réfléchir sur le parti téméraire qu'ils avaient pris, eux qui, pour acquérir deux villes de Lombardie, avaient rendu le roi maître des deux tiers de l'Italie. A présent, considérez seu-

1. Cette Catherine Sforza, auprès de laquelle Machiavel remplit une mission en 1499, et que le Valentinois dépouilla et fit prisonnière avec son jeune fils, en 1500. Elle s'était remariée en secondes noces à Pierre François de Médicis, et Jean des Bandes Noires, issu de ce second mariage, fut le père du grand-duc Côme I. Octavien, fils du premier lit, alors que Catherine était la femme de Girolamo Riario, seigneur de Forli et d'Imola, était condottiere à la solde de Florence, à la tête de cent hommes d'armes et cent archers. La France prêta son appui à cette spoliation, comme nous l'apprend Machiavel, au livre VII de l'*Art de la guerre*.

lement combien facilement le roi pouvait conserver sa réputation en Italie, s'il avait observé les règles susdites, assuré, en les défendant, la sécurité de tous ses amis qui, étant en grand nombre, faibles et ayant à craindre qui l'Église, qui les Vénitiens, étaient toujours dans la nécessité de rester avec lui, de telle sorte que par leur moyen il pouvait aisément s'assurer de ce qui restait grand dans l'État. Mais d'abord qu'il fut dans Milan, il fit le contraire, aidant le pape Alexandre à occuper la Romagne. Il ne s'aperçut pas que par cette décision, il s'affaiblissait en se privant de ses amis et de ceux qui s'étaient jetés dans son giron, en même temps qu'il faisait l'Église grande en adjoignant au spirituel, qui lui donne tant d'autorité, un temporel de cette importance. Une première faute commise, il fut contraint d'y persister, jusqu'à ce que, pour mettre fin à l'ambition d'Alexandre, et pour qu'il ne devînt pas maître de la Toscane, force lui fut de venir en Italie.

Il ne lui suffit pas d'avoir agrandi l'Église, et de s'être ôté ses amis, car voulant le royaume de Naples, il le partagea avec le roi d'Espagne, et là où il avait été d'abord l'arbitre de l'Italie, il appela un compagnon, pour que les ambitieux et les mécontents de la province eussent à qui recourir; et tandis qu'il pouvait laisser dans ce royaume un roi, son tributaire, il l'en ôta pour y en mettre un qui pût le chasser lui-même. C'est chose vraiment très-naturelle et très-ordinaire que le désir d'acquérir; et toujours quand les hommes le font autant qu'ils le peuvent

faire, ils ne seront loués et non blâmés ; mais quand ils ne le peuvent et le veulent faire, n'importe comment, là sont le blâme et la faute. Donc si la France avec ses seules forces pouvait attaquer Naples, elle devait le faire, et si elle ne le pouvait, elle ne devait pas partager ce royaume. Et si le partage de la Lombardie qu'elle fit avec les Vénitiens, mérite d'être excusé, parce que c'est ce partage qui lui mit le pied en Italie, l'autre appelle le blâme, puisqu'il n'a pas cette nécessité pour excuse. Donc Louis avait commis ces cinq fautes : détruit les plus faibles ; accru en Italie l'influence d'un grand prince ; appelé un étranger très-puissant ; n'être pas venu y habiter, n'y avoir point envoyé de colonies. Encore ces erreurs, de son vivant, pouvaient-elles ne pas lui porter préjudice, s'il n'avait commis la sixième, de dépouiller les Vénitiens ; car s'il n'eût ni grandi l'Église ni appelé l'Espagne en Italie, il était rationnel et nécessaire d'abaisser Venise, mais ayant pris ces premiers partis, il ne devait jamais consentir à sa ruine, car cette ville par sa puissance les aurait toujours dissuadés de toute entreprise sur la Lombardie ; en effet, les Vénitiens n'y auraient jamais consenti sans en devenir les maîtres, et les autres n'auraient pas voulu l'enlever à la France pour la leur donner ; aller les heurter tous deux, ils n'en auraient pas eu le courage. Le roi Louis céda à Alexandre la Romagne, et à l'Espagne le royaume [1] pour éviter une guerre.

1. De Naples.

Je réponds, d'après les raisons susdites, qu'on ne doit jamais laisser un désordre suivre son cours pour éviter une guerre, parce que tu ne l'évites pas, mais la diffères à ton désavantage. Et si on alléguait la foi que le roi avait donnée au pape de faire pour lui cette entreprise en retour de son divorce et du chapeau de l'archevêque du Rouen, je réponds par ce que je dirai plus tard, relativement à la foi des princes, et comment elle se doit observer. Donc le roi Louis a perdu la Lombardie pour n'avoir observé aucune des règles observées par ceux qui ont pris des provinces et voulu les garder. Et cela n'est point arrivé par quelque miracle, mais par un ordre très-rationnel et ordinaire. Je parlai de cela à Nantes avec l'archevêque de Rouen, alors que le duc de Valentinois (c'est ainsi qu'on appelait généralement César Borgia, fils du pape Alexandre) occupait la Romagne : le cardinal m'ayant dit que les Italiens ne s'entendaient point à la guerre, je répondis que les Français ne s'entendaient pas aux affaires d'État, car s'ils s'y entendaient, ils ne laisseraient pas l'Église acquérir une telle puissance. Or on a vu, par expérience, que son accroissement en Italie, et celui de l'Espagne, sont l'œuvre de la France, dont la ruine a procédé d'elles. D'où se tire une règle générale, laquelle ne trompe jamais ou rarement, savoir : que quiconque favorise l'accroissement d'un autre se ruine, car on ne rend puissant qui que ce soit que par la ruse ou la force, et l'une et l'autre sont suspectes à qui devient fort.

Chap. IV. — Pourquoi le royaume de Darius, conquis par Alexandre, ne se souleva point contre ses successeurs.

Considérant les difficultés qu'il y a à conserver un État nouvellement acquis, on pourrait se demander avec étonnement d'où vint qu'Alexandre le Grand, s'étant rendu maître de l'Asie en peu d'années et étant mort au moment où il l'occupait à peine, circonstance qui rendait rationnel un soulèvement de tout l'État, ses successeurs s'y maintinrent néanmoins et n'éprouvèrent à le conserver d'autre difficulté que celle qui naquit au milieu d'eux par leur propre ambition. Je réponds que tous les États dont on conserve la mémoire, sont gouvernés de deux manières différentes : ou par un prince, tout le reste n'étant que des esclaves, dont quelques-uns par une gracieuse concession de sa part l'aident à gouverner ce royaume; ou par des princes et par des barons qui, non par la grâce du maître, mais par suite de leur antique origine, occupent cette position.

Les barons de cette sorte ont en propre des États et des sujets, qui les reconnaissent pour leur seigneur, et lui sont naturellement attachés. Dans ces États gouvernés par un prince qui a ses serviteurs pour ministres, le prince a plus d'autorité, parce que dans tout l'État, on ne connaît de supérieur que lui, et si l'on obéit à quelque autre, c'est comme à un

ministre et comme à un officier, mais sans lui porter d'affection particulière. Les exemples de ces deux gouvernements divers sont, de notre temps, le Turc et le roi de France. Toute la monarchie du Turc est gouvernée par un maître, les autres sont ses esclaves, et, divisant son royaume en pachaliks, il y mande divers administrateurs, qu'il change et déplace comme il lui plaît. Mais le roi de France est placé au milieu d'une antique multitude de seigneurs, reconnus et aimés de leurs sujets; ils ont leurs prééminences et le roi ne peut leur enlever leurs lois sans péril pour lui. Qui considérera donc l'ordre de ces États trouvera de la difficulté à acquérir celui du Turc, mais une fois vaincu, il y a de grandes facilités à le conserver.

La raison des difficultés dans l'opération d'occuper le royaume du Turc, est que le conquérant ne peut ni compter ni être appelé par les princes de ce royaume, ni espérer que la rébellion de ceux que le sultan a autour de lui puisse faciliter son entreprise, ce qui résulte des raisons susdites. Car étant tous esclaves et créatures du prince, il y a plus de difficulté à les corrompre, et quand bien même on les corromprait, on n'en peut espérer que peu d'avantages, eux ne pouvant entraîner les peuples à leur suite par les raisons assignées à cela plus haut.

De là vient que quiconque attaque le Turc doit s'attendre à le trouver uni, et il lui convient mieux d'espérer dans ses forces propres que dans les divi-

sions d'autrui; mais qu'il soit vaincu et battu en rase campagne de manière qu'il ne puisse reformer ses armées, il n'y a plus à s'inquiéter de rien que de la famille du prince; une fois éteinte, il n'y a plus lieu de craindre personne, les autres n'ayant pas de crédit auprès des peuples; et comme le vainqueur avant la victoire ne pouvait espérer en eux, après elle aussi il ne doit rien craindre d'eux.

Le contraire arrive dans les royaumes gouvernés comme l'est celui de France, car tu y peux entrer facilement en gagnant à ta cause quelque baron du royaume, où toujours il se trouve des mécontents et de ces gens qui désirent innover. Ceux-là, par les raisons que j'ai dites, te peuvent ouvrir la route de cet État et te faciliter la victoire; victoire qui, plus tard, à vouloir te maintenir, tire après elle des difficultés infinies, tant avec ceux qui t'ont aidé qu'avec ceux que tu as opprimés. Et il ne te suffit pas d'éteindre la famille du prince; car il laisse après lui ces seigneurs qui se font les chefs des séditions nouvelles, et ne pouvant ni les contenter ni les tuer, tu perds l'État, vienne une occasion quelconque. Maintenant, si vous considérez quelle était la nature du gouvernement de Darius, vous le trouverez semblable au royaume du Turc, et c'est à cause de cela qu'Alexandre dut d'abord l'assaillir tout entier, et empêcha Darius de tenir campagne; après cette victoire, Darius étant mort, Alexandre resta paisible possesseur de cet État par les raisons susdites. Et ses successeurs, s'ils eussent été bien unis, en pou-

vaient jouir au sein de l'oisiveté, car il ne naquit pas dans ce royaume d'autres troubles que ceux qu'ils suscitèrent eux-mêmes.

Mais les États organisés comme la France, il est impossible d'en garder la possession aussi paisiblement. De là naquirent les fréquentes rébellions de l'Espagne, des Gaules et de la Grèce contre les Romains, car on y comptait de nombreuses principautés : autant la mémoire s'en perpétua, autant les Romains furent incertains de cette possession ; mais lorsqu'elle eut disparu devant la puissance et la durée de l'empire, ils devinrent les paisibles possesseurs de ces États. Ceux-ci purent bien, en combattant entre eux, tirer chacun à soi quelque morceau d'une province ou d'une autre, suivant l'autorité qu'ils y avaient prise, mais ces provinces, en raison de l'extinction de la race de leurs anciens maîtres, n'en reconnaissaient pas d'autres que les Romains. Donc en considérant ces choses, personne ne s'étonnera de la facilité qu'eut Alexandre à conserver les États de l'Asie, et de la difficulté qu'ont eue les autres à conserver leurs acquisitions, comme Pyrrhus et plus d'un encore : ce qui n'est pas arrivé par le plus ou le moins de vertu du vainqueur, mais par la diversité de l'état des choses.

Chap. V. — De quelle manière se doivent gouverner les cités ou les monarchies qui, avant d'être occupées, vivaient sous leurs propres lois.

Quand les États qu'on acquiert, comme il a été dit, sont accoutumés à vivre sous leurs lois et en liberté, trois moyens s'offrent à qui sait les conserver. Le premier est de les ruiner; l'autre, d'aller les habiter personnellement; le troisième, de les laisser vivre sous leurs lois, et en en tirant un tribut, et en y créant un gouvernement composé d'un petit nombre de personnes qui te conserveraient l'affection de cette province. En effet, ce gouvernement, étant créé par le prince, sait qu'il ne peut subsister sans son amitié et sa puissance, et qu'il doit tout faire pour le soutenir. Une ville accoutumée à vivre libre se gouverne plus aisément par le moyen de ses concitoyens que d'une autre manière, lorsqu'on veut la conserver. On en a pour exemple les Spartiates et les Romains. Les Spartiates occupèrent Athènes en y créant un gouvernement oligarchique, et néanmoins ils la perdirent. Les Romains, pour conserver Capoue, Carthage et Numance, les détruisirent et ne les perdirent pas. Ils voulurent occuper la Grèce par les mêmes moyens que les Spartiates, en l'affranchissant et en lui laissant ses lois; mais cela ne leur réussit pas, de sorte qu'ils furent contraints de détruire nombre de cités de cette province pour la conserver, car en vérité il n'y a pas de moyen plus sûr de conserver des villes conquises que de les ruiner.

Quiconque devient maître d'une cité accoutumée à vivre libre et ne la détruit pas, que celui-là s'attende à être vaincu par elle, car elle a toujours pour excuse de sa rébellion le mot de liberté, et son antique organisation, que ni longueur de temps ni bienfait ne lui font oublier; alors, quoi qu'on fasse et qu'on prévoie, si l'on ne désunit ou disperse les habitants, on n'oublie ni ce mot ni cette organisation, mais on y recourra soudain à tout accident, comme fit Pise asservie depuis longtemps aux Florentins. Mais quand les cités et les provinces sont accoutumées à vivre sous un prince et que la race de ce prince est éteinte, étant, d'une part, habituées à obéir et de l'autre n'ayant pas leur ancien prince, elles ne s'accordent pas entre elles pour en faire un, elles ne savent pas vivre libres, de sorte qu'elles sont plus lentes à prendre les armes, et un prince a plus de facilité à les acquérir et à s'en assurer. Mais dans les républiques il y a plus de vie, plus de haine, plus de désir de vengeance ; on n'y laisse ni on ne peut y laisser dormir le souvenir de l'antique liberté, tellement que la voie la plus sûre est de les ruiner ou de les habiter.

Chap. VI. — Des monarchies nouvelles qu'on acquièrt avec ses propres armes et mérite.

Que personne ne s'étonne, si en discourant comme je ferai des monarchies entièrement nouvelles quant au prince et à l'État, j'allègue de très-grands

exemples: en effet les hommes marchent presque toujours dans les chemins battus par d'autres, ils procèdent par imitation dans leurs actions ; et encore qu'en général on ne puisse suivre tout à fait les traces d'autrui, ni atteindre au mérite de ceux qu'on imite ; un homme prudent doit toujours entrer dans les voies frayées par les grands hommes, et imiter les personnages éminents, de sorte que si son mérite n'arrive pas à la hauteur du leur, il en ait du moins quelque parfum; il faut faire en un mot comme les archers habiles, qui jugeant le lieu où ils ont dessein de frapper trop éloigné, et connaissant la portée de leur arc, placent le point de mire beaucoup plus haut que le lieu où ils visent, non pour atteindre par la force de leur flèche à une telle hauteur, mais pour pouvoir, à l'aide d'un point de mire si haut, parvenir à leur but. Je dis donc que les États entièrement nouveaux, où il y a un prince nouveau, sont plus ou moins difficiles à conserver, selon qu'a plus ou moins de mérite celui qui les acquiert. Et comme ce fait de devenir de particulier prince suppose ou le mérite ou la fortune, il semble que l'une ou l'autre de ces deux choses mitige en partie les difficultés. Néanmoins celui qui a le moins dû à la fortune, s'est toujours maintenu le plus longtemps. Il résulte encore une facilité de ce que le prince est contraint, n'ayant pas d'autres États, de venir habiter personnellement celui-ci. Mais pour en venir à ceux qui, par leur propre mérite et non par un jeu de la fortune sont devenus princes, je dis que les

plus remarquables sont Moïse, Cyrus, Thésée et semblables. Et bien qu'il ne convienne pas de raisonner de Moïse, puisqu'il a purement exécuté des choses qui lui étaient ordonnées par Dieu, cependant il mérite d'être admiré, ne fût-ce que pour la grâce qui le rendait digne de converser avec Dieu. Mais considérant Cyrus et d'autres qui ont acquis et fondé des royaumes, on les trouvera tous dignes d'admiration ; et si l'on considère leurs actions et leurs institutions particulières, elles ne paraissent pas différentes de celles de Moïse, bien qu'il eût un si grand maître. En examinant leurs actions et leur vie, on ne verra pas qu'ils dussent autre chose à la fortune que l'occasion, qui leur donna moyen d'introduire telles formes de gouvernement qu'il leur plut ; et sans l'occasion le mérite de leur esprit se serait éteint, de même que sans leur mérite l'occasion se fût offerte en vain.

Il était donc nécessaire à Moïse de trouver le peuple d'Israël esclave en Égypte, et opprimé par les Égyptiens, en sorte que pour sortir de servitude, il fût disposé à le suivre. Il convenait que Romulus ne restât pas à Albe et qu'il fût exposé dès sa naissance, pour qu'il devînt roi de Rome et fondateur de la patrie. Il fallait que Cyrus trouvât les Perses, mécontents de la domination des Mèdes et les Mèdes amollis et efféminés par une longue paix. Thésée n'aurait pas pu prouver sa valeur s'il n'avait trouvé les Athéniens dispersés. Ces occasions, cependant, ne firent d'eux que des hommes heureux,

mais ce fut l'excellence de leur mérite qui les leur fit apercevoir, et de là la gloire et le bonheur de la patrie. Ceux qui, semblables à ceux-ci, deviennent princes par les voies du mérite, acquièrent le pouvoir avec difficulté, mais le gardent aisément, et les difficultés qu'ils rencontrent à l'acquérir naissent en partie des nouvelles institutions et coutumes qu'ils sont forcés d'introduire pour fonder leur État et leur sécurité. On doit considérer comme quoi il n'est chose plus difficile à traiter, ni plus douteuse à y réussir, ni plus périlleuse à conduire que de se faire le promoteur de réformes à introduire. Car le réformateur a pour ennemis tous ceux qui se trouvent bien des anciennes institutions, et pour tièdes défenseurs tous ceux qui profiteront des institutions nouvelles; cette tiédeur naît en partie de la crainte des adversaires qui bénéficient des lois; en partie de l'incrédulité des hommes, lesquels à la vérité n'accordent de foi aux innovations qu'après en avoir fait une longue expérience. D'où il résulte que chaque fois que les ennemis du nouvel ordre de choses ont l'occasion de donner l'assaut, ils le font avec passion, en même temps que les autres sont tièdes à la défense, en sorte qu'il y a péril pour le prince aussi bien que pour eux. Il est nécessaire, cependant, voulant discourir convenablement de ce sujet, d'examiner si ces novateurs existent par leurs forces personnelles ou s'ils dépendent d'autrui, c'est-à-dire si, pour conduire leur œuvre à bonne fin, il faut qu'ils recourent à la prière, ou s'ils peuvent

employer la force. Dans le premier cas, ils tournent toujours mal, et n'arrivent à rien ; mais lorsqu'ils ne dépendent que d'eux-mêmes, et peuvent employer la force, alors ils périclitent rarement. De là vient que tous les prophètes armés ont vaincu, et que ceux qui ne l'étaient pas ont succombé ; car, outre ce que j'ai dit, la nature du peuple est mobile, et s'il est facile de lui persuader une chose, il est difficile de l'affermir dans cette persuasion. C'est pour cela qu'il convient d'être organisé en sorte que lorsqu'ils ne croient plus, on puisse les faire croire de force. Moïse, Thésée, Cyrus et Romulus n'auraient pu faire observer longtemps leurs constitutions, s'ils eussent été désarmés : c'est ce qui de notre temps arriva à frère Girolamo Savonarole, qui succomba dans ses réformes, lorsque la multitude commença à ne plus croire en lui, tandis qu'il n'avait ni le moyen de maintenir ceux qui avaient cru, ni de faire croire les incrédules. C'est pourquoi de tels réformateurs ont de grandes difficultés à se conduire, mille périls sont en travers de la route, et il faut qu'ils les surmontent par leur mérite. Mais une fois qu'ils les ont surmontés, et qu'ils commencent à être en vénération, après avoir détruit ceux qui portaient envie à leur qualité, ils ont la puissance, la sécurité, ils sont honorés et heureux. A de si hauts exemples, j'en veux joindre un plus petit, qui cependant ne sera pas sans quelque proportion avec ceux-ci, et qui me tiendra lieu de tous les exemples semblables : c'est celui de Hiéron de Syra-

cuse. Devenu de simple citoyen prince de Syracuse, il ne dut à la fortune que l'occasion ; les Syracusains opprimés l'élurent leur capitaine, et c'est par là qu'il mérita de devenir leur prince ; mais il avait montré tant de mérite dans la vie privée, que les écrivains qui se sont occupés de lui disent que rien ne lui manquait pour régner, excepté le royaume. Il détruisit l'ancienne milice, organisa la nouvelle, abandonna les anciennes alliances, en forma de nouvelles, et ayant des alliances et des armées a lui, il put sur un semblable fondement élever tout l'édifice : si bien qu'après avoir éprouvé beaucoup de peines à acquérir, il en eut peu à se maintenir.

Chap. VII. — Des monarchies nouvelles qui s acquièrent de par les forces d'autrui.

Ceux qui ne doivent qu'à la fortune de devenir de particuliers princes, le deviennent sans beaucoup de peine, mais ils en ont beaucoup à se maintenir ; ils rencontrent peu de difficultés en chemin parce qu'ils volent au trône, mais elles naissent du moment qu'ils y sont assis. Tels sont ceux à qui un État est cédé moyennant argent ou à titre gracieux, c'est ce qui amena beaucoup de gens en Grèce dans les villes de l'Ionie ou de l'Hellespont, où ils furent faits princes par Darius, à cette fin qu'ils occupassent pour sa gloire et sa sécurité ; c'est aussi de la même façon qu'étaient faits ces empereurs, qui de

particuliers parvenaient à l'empire en corrompant les soldats. Ceux-là ne sont fondés que sur la volonté et la fortune de ceux qui les ont élevés, deux choses très-sujettes à tourner et instables; ils ne savent ni ne peuvent tenir ce rang. Ils ne le savent pas, parce que s'il ne s'agit que d'un homme d'un génie exceptionnel, il n'est pas rationnel qu'ayant toujours vécu dans la condition privée, ils sachent commander; ils ne le peuvent, car ils ne disposent point de forces qui leur puissent être fidèlement dévouées. De plus, les États qui se forment vite, comme tout ce qui dans la nature naît et croît promptement, ne peuvent avoir leurs racines et relations assez fortement établies, pour que le premier échec de l'adversité ne les renverse, si ceux qui sont devenus princes subitement ne sont pas, comme je l'ai dit, gens d'assez de mérite pour savoir subitement se préparer à conserver ce que la fortune leur a mis sur le giron, et pour jeter, après être devenus princes, ces fondements que les autres ont jetés auparavant. Je veux, à l'appui de l'un et de l'autre moyen, touchant la manière de devenir princes par mérite ou par fortune, citer deux exemples contemporains: ce sont ceux de François Sforza [1] et de

1. Le 26 février 1450, d'après l'*Histoire de Florence*, où la vie de François Sforza est énergiquement résumée. Le chef de cette famille d'aventuriers fut Sforza de Cotignola, au service du roi Ladislas de Naples qui laissa ses États et une nombreuse armée à la reine Jeanne, sa sœur. François, tour à tour à la solde de l'Église ou de ses ennemis, guerroya pour et contre

César Borgia. François, par les moyens qu'il se doit et par son grand mérite, de simple particulier devint duc de Milan; et ce qu'il avait acquis avec mille affronts, il le conserva sans peine. D'autre part, César Borgia, vulgairement appelé le duc de Valentinois, dut ses États à la fortune de son père et les perdit avec lui, nonobstant qu'il eût mis tout en œuvre, et qu'il fit toutes les choses qu'un homme prudent et capable doit faire pour s'enraciner dans les États qu'il doit aux armes et à la fortune d'autrui.

C'est pourquoi quiconque, comme je l'ai dit ci-dessus, ne jette les fondements de sa puissance auparavant, pourrait, s'il était doué d'un grand mérite, les jeter ensuite, encore que cela ne se fasse qu'au

tous les princes d'Italie, notamment contre Philippe Visconti, de Milan. Puis il fit la paix avec lui et devint son gendre. Ils se brouillèrent et François recommença sa vie d'aventures, allié tantôt des Vénitiens, tantôt du pape, tantôt de Florence, tantôt leur ennemi, tantôt battant, tantôt battu. Il se raccommoda avec son beau-père, et devint duc de Milan peu de temps après la mort de celui-ci. Il régna seize ans, et son fils Galéas lui succéda. C'est un des hommes les plus extraordinaires du temps. Habile capitaine, politique consommé, il témoigna à diverses reprises d'une véritable grandeur d'âme. Un providiteur vénitien qui l'avait publiquement traité de bâtard, étant tombé entre ses mains, il se contenta de lui dire qu'il ne savait pas comment son père et la signora Lucia s'y étaient pris, vu qu'il n'était pas là pour pourvoir à la régularité du mariage, et que par conséquent il ne lui appartenait pas de parler de cela, mais qu'il savait bien que pour son compte, il s'était toujours conduit en homme de cœur. Puis il engagea le pauvre diable à se modérer en paroles, et ce fut tout.

désavantage de l'architecte et au péril de l'édifice. Si donc on considère tous les progrès du duc, on verra quels grands fondements il avait faits à sa puissance future, et desquels je ne juge pas superflu de discourir, parce que je ne saurais quels meilleurs préceptes donner à un prince nouveau que l'exemple de ses actions ; si ses plans ne lui réussirent pas, ce ne fut pas sa faute, mais celle d'une extraordinaire et extrême malignité de la fortune.

Il y avait pour Alexandre VI à vouloir élever le duc son fils beaucoup de difficultés présentes et futures. D'abord il ne voyait pas moyen de pouvoir le faire seigneur de quelque État qui ne fût État de l'Église ; et se fût-il déterminé à enlever à l'Église ce qu'il fallait pour cela, il savait que le duc de Milan et les Vénitiens n'y consentiraient pas, parce que Faënza et Rimini étaient déjà sous la protection des Vénitiens. Il voyait outre cela les armées d'Italie, et spécialement celles dont il aurait pu se servir, être aux mains de ceux qui devaient craindre l'agrandissement du pape, et il ne pouvait s'y fier étant toutes aux Orsini, aux Colonna et à leurs partisans. Il était donc nécessaire de troubler cet état de choses et de jeter le désordre dans les États d'Italie, pour pouvoir en occuper une partie en toute sécurité. La chose lui fut facile, parce qu'il trouva les Vénitiens qui, mus par d'autres raisons, songeaient à faire passer de nouveau les Français en Italie, projet que non-seulement il ne contraria pas, mais qu'il facilita en prononçant le divorce du premier mariage

du roi Louis. Le roi passa donc en Italie avec l'aide des Vénitiens et l'assentiment d'Alexandre, et à peine fut-il à Milan que le pape obtint de lui des soldats pour l'expédition de la Romagne, qui lui fut cédée sur la réputation du roi. Une fois acquise la Romagne et les Colonna battus, le duc voulait la conserver et pousser en avant, mais deux choses l'en empêchaient : l'une, les troupes qui ne lui paraissaient pas fidèles; l'autre, la volonté de la France. C'est-à-dire qu'il craignait que les troupes des Orsini, dont il s'était servi, ne lui manquassent dans la main, et non-seulement ne l'empêchassent d'acquérir, mais lui enlevassent ce qu'il avait acquis, et que le roi ne lui en fît encore autant. Pour les Orsini il en eut la preuve, lorsque, après la prise de Faënza, il attaqua Bologne et les vit se comporter froidement à l'assaut. Et quant au roi, il connut ses sentiments, lorsque, après la prise du duché d'Urbin, il assaillit la Toscane, entreprise dont le roi le fit se désister : ce fut à partir d'alors que le duc délibéra de ne dépendre plus de la fortune et des troupes d'autrui.

Et premièrement, il affaiblit les partis des Orsini et des Colonna à Rome en gagnant à sa cause tous les gentilshommes leurs adhérents et en en faisant ses gentilshommes à lui ; tout en leur donnant de gros traitements, il les honora, selon leur qualité, de commandements ou de gouvernements, de manière qu'en peu de mois leur attachement aux partis s'éteignit dans leurs âmes et se tourna tout vers le duc. Après cela, il attendit l'occasion de dé-

truire les Orsini, ayant déjà dispersé ceux de la maison Colonna. La chose se présenta bien et il en usa mieux : car les Orsini s'étant aperçus trop tard que l'agrandissement du duc et de l'Église était leur ruine, tinrent une diète à la Magione, sur le territoire de Pérouse. De là naquirent la rébellion d'Urbin, les tumultes de la Romagne et nombre de dangers pour le duc, qui les surmonta tous avec l'aide des Français. Cela ayant refait sa réputation, et ne se fiant ni à la France ni à d'autres forces étrangères, pour n'avoir pas à les voir s'unir, il eut recours à la ruse. Et il sut si bien dissimuler ses sentiments que les Orsini se réconcilièrent avec lui par la médiation du seigneur Paul, envers qui le seigneur duc usa de toute sorte de bons offices pour s'assurer de lui, lui donnant des habits, de l'argent et des chevaux ; si bien que leur simplicité les conduisit à Sinigaglia entre ses mains. Donc les chefs une fois tués et leurs partisans réduits à devenir ses amis, le duc se trouvait avoir jeté d'assez bons fondements à sa puissance, puisqu'il possédait toute la Romagne avec le duché d'Urbin et s'était gagné toutes ces populations par cela même qu'elles commençaient à goûter le bien qui en résultait pour elles. Et comme ce fait est digne de remarque, digne d'être imité par les autres, je ne veux pas passer outre.

Le duc, lorsqu'il eut pris la Romagne, la trouva sous la domination de seigneurs impuissants qui avaient plus tôt fait de dépouiller leurs sujets que de les gouverner et qui leur donnaient plus de mo-

tifs de discorde que d'union, tellement que la province était pleine de brigandages, de brigues et de toute sorte d'arrogance; il jugea donc nécessaire, s'il voulait la pacifier et plier à l'obéissance du bras royal, de lui donner un bon gouvernement. C'est pourquoi il y préposa messire Rimiro d'Arco, homme cruel et expéditif auquel il donna plein pouvoir, et qui la pacifia et l'unifia en très-peu de temps, à sa très-grande réputation. Alors le duc jugea qu'une autorité si excessive n'était plus de saison, car il craignait qu'elle ne devînt odieuse, et il institua, au centre de la province, avec un habile président, un tribunal civil, où chaque cité avait son avocat. Et comme il savait que les rigueurs passées avaient engendré quelque haine, et tenant à en purger l'âme de ces peuples et à se les gagner tout à fait, il voulut montrer que si l'on avait commis quelques cruautés, elles ne procédaient pas de lui, mais de la nature acerbe du ministre. Prenant donc occasion de cela, il le fit exposer un matin sur la place de Cesena, coupé en deux morceaux avec un couteau sanglant à côté. La férocité de ce spectacle réjouit le peuple en même temps qu'il le frappa de stupeur. Mais revenons à notre point de départ[1].

1. « Messer Rimiro a été trouvé ce matin en deux morceaux sur la place, il y est encore, et tout ce peuple l'a pu voir. On ne sait pas bien la raison de sa mort, sinon que cela a plu ainsi au prince qui montre, par là, savoir faire et défaire les hommes à sa guise, selon leurs mérites. » *In due pezzi*, en deux mor-

Je dis que se trouvant très-puissant et en partie assuré contre les périls présents, vu qu'il s'était armé à sa guise, et qu'il avait détruit en partie les forces voisines qui lui pouvaient nuire, il ne lui restait plus, en ce qui concernait la poursuite de ses conquêtes, qu'à prendre en considération l'attitude de la France, car il savait bien que le roi, qui s'était aperçu un peu tard de son erreur, ne le souffrirait pas. C'est pourquoi il commença à chercher des alliances nouvelles et à vaciller avec la France, lors de la pointe que firent les Français vers le royaume de Naples contre les Espagnols qui assiégeaient Gaëte. Et l'intention qu'il avait de prendre ses précautions contre eux eut promptement réussi si Alexandre eût vécu. Telle fut sa conduite en ce qui concernait le présent.

Mais quant aux choses futures, il avait à redouter qu'un nouveau prince de l'Église ne lui fût hostile, et ne cherchât à lui enlever ce qu'Alexandre lui avait

ceaux, c'est bien cela; sur ce point le texte du *Prince* et celui de la *Légation* sont identiques, et je n'ai pas cru devoir adoucir l'atrocité de la chose par une périphrase et moins encore par un contre-sens, comme on l'a fait tout récemment. Quant au *pezzo di legno* c'était sans doute le billot. L'édition italienne, sans nom de ville, de 1819, et de l'édition Le Monnier, de 1848, que j'ai comparées, du moins pour le texte du *Prince,* puisque la dernière ne comprend pas les *Légations,* n'offrent qu'une différence dans l'ortographe du mot deux : la première porte *duo*, la seconde *duoi*. Pour quiconque s'est familiarisé avec l'orthographe italienne du XVe siècle et spécialement de Machiavel, cela ne signifie rien. (Légation auprès du duc de Valentinois; Cesena, 26 décembre 1502).

donné, ce à quoi il voulut parer par quatre moyens : premièrement, en mettant à mort tous les parents des princes qu'il avait dépouillés, voulant ôter au pape ce motif de le dépouiller lui-même ; secondement, en gagnant à sa cause tous les gentilshommes de Rome, pour pouvoir par leur moyen, comme on dit, tenir le pape en bride ; troisièmement, en réduisant le sacré Collége sous son autorité le plus possible ; quatrièmement, en acquérant assez d'autorité avant la mort du pape, pour pouvoir résister par lui-même à un premier assaut. De ces quatre choses, à la mort d'Alexandre, il en avait conduit trois à bonne fin, et la quatrième à peu près. En effet, il assassina des seigneurs dépouillés autant qu'il en put joindre et très-peu se sauvèrent, il avait gagné les gentilshommes romains, et il disposait d'une grande partie du sacré Collége.

Quant à ses nouvelles conquêtes, il entrait dans ses desseins de devenir prince de Toscane, et il possédait déjà Pérouse et Piombino, et il avait pris la protection de Pise. Et comme il n'eut plus à s'inquiéter de la France (car déjà les Français avaient été dépouillés du royaume de Naples par les Espagnols, de sorte que les uns et les autres étaient obligés de rechercher son amitié) il sautait sur Pise. Après quoi, Lucques et Sienne cédaient immédiatement, moitié par haine des Florentins, moitié par peur, et les Florentins ne pouvaient plus s'en tirer. Si cela lui réussissait (et cela lui eût réussi l'année même de la mort d'Alexandre) il acquérait tant de

force et de réputation, qu'il se serait maintenu par lui-même, sans plus dépendre de la fortune ou des forces d'autrui, mais seulement de sa puissance et de sa valeur propres. Mais Alexandre mourut cinq ans après qu'il avait tiré l'épée, le laissant sans autre État consolidé que la Romagne, tous les autres en l'air, pris entre deux ennemis disposant de puissantes armées, et malade à mort. Le duc était d'une telle férocité et d'un tel mérite, il savait si bien comment il faut s'y prendre pour gagner les hommes ou les perdre, telle était la solidité des fondements qu'en si peu de temps il avait jetés à sa puissance, que s'il n'eût pas eu ces deux armées sur les bras ou s'il fût resté en bonne santé, il aurait suffi à toutes les difficultés. Et si ses fondements étaient bons, on le voit, puisque la Romagne l'attendit plus d'un mois. A Rome, encore qu'à moitié mort, il fut en sûreté, et bien que les Baglioni, les Vitelli et les Orsini y fussent venus, ils n'entreprirent rien contre lui. Il put, sinon faire le pape qu'il voulait, du moins empêcher de l'être celui qu'il ne voulait pas. Mais si, à la mort d'Alexandre, il eût été bien portant, toute chose lui était facile.

Il me dit, le soir que Jules II fut élu, qu'il avait pensé à tout ce qui pouvait arriver à la mort de son père, et trouvé remède à tout, excepté qu'il ne pensa jamais qu'au moment de cette mort, il serait lui-même près de mourir. Ayant donc recueilli toutes ces actions du duc, je n'en vois pas une seule à reprendre ; il me paraît même plus que jamais qu'il

faut, comme je l'ai fait, le proposer pour exemple à tous ceux qui par fortune et avec les armes d'autrui, ont franchi la distance qui les séparait du trône. Ayant une grande âme et de hautes vues, il ne pouvait gouverner autrement; seules s'opposèrent à ses desseins, la brièveté de la vie d'Alexandre et sa maladie. Donc, qui juge nécessaire à sa puissance nouvelle de se mettre à l'abri de ses ennemis, de se faire des amis, de vaincre par la force ou par la fraude, de se faire aimer et craindre des peuples, suivre et respecter des soldats ; de se défaire de ceux qui peuvent ou qui doivent leur nuire ; de substituer des institutions nouvelles aux anciennes ; d'être sévère et gracieux, magnanime et libéral ; d'anéantir la milice infidèle et d'en créer une nouvelle ; de maintenir les alliances des rois ou des princes, en telle sorte qu'ils fassent du bien avec grâce et regardent à offenser ; celui-là ne peut trouver d'exemples de plus fraîche date que ceux du Valentinois.

On peut seulement lui reprocher l'élection de Jules II mauvaise pour lui. Car ne pouvant, comme je l'ai dit, faire un pape à sa guise, il pouvait empêcher tel ou tel d'être pape, et il ne devait pas consentir au pontificat de ces cardinaux qu'il avait offensés, ou qui, devenus papes, eussent eu à le redouter. Car les hommes vous nuisent ou par peur ou par haine. Ceux qu'il avait offensés étaient, entre autres, les cardinaux de Saint-Pierre-aux-Liens, Colonna, Saint-Georges et Ascagne. Tous les autres, une fois parvenus au pontificat, avaient à le redouter, excepté l'ar-

chevêque de Rouen, et les cardinaux espagnols ; ceux-ci, par leurs alliances et les obligations qu'ils lui avaient; celui-là, à cause de sa puissance puisqu'il s'appuyait sur le trône de France. Le duc devait donc, avant toute chose, créer pape un Espagnol, et ne le pouvant pas, consentir que ce fût l'archevêque de Rouen et non Saint-Pierre-aux-Liens. Qui croit que chez les grands personnages les bienfaits nouveaux font oublier les vieilles injures, se trompe. Le duc se trompa donc en cette élection et consomma sa ruine.

Chap. VIII. — De ceux qui par scélératesse sont devenus princes.

Mais comme de simple particulier, on devient encore prince de deux manières (chose qui ne peut s'attribuer exclusivement au mérite ou à la fortune), il ne me paraît pas convenable de le passer sous silence, encore qu'on puisse raisonner plus amplement d'un de ces deux moyens au chapitre où l'on traitera des républiques. C'est quand par quelque voie criminelle et néfaste, on monte au pouvoir ou quand un particulier, par la faveur de ses concitoyens, devient prince de sa patrie. En traitant du premier moyen, je le montrerai par deux exemples, l'un ancien, l'autre moderne, et sans rechercher autrement le mérite d'une telle conduite, car ils suffiront, je pense, à qui serait dans la nécessité de les imiter. Le Sicilien Agathocle, non-seulement de particulier mais de condition infime et abjecte, devint

roi de Syracuse. Fils d'un potier, il mena toujours, aux différents degrés de sa fortune, une vie scélérate; néanmoins, il joignit à ses scélératesses tant de courage d'âme et de corps, qu'ayant embrassé la carrière des armes, il y gagna ses grades et devint préteur de Syracuse. Institué dans cette dignité et décidé à devenir prince et à tenir de la violence et sans obligation envers autrui ce qu'on lui avait accordé de gré, il donna intelligence de ce dessein au Carthaginois Amilcar, qui, à la tête d'une armée, faisait la guerre en Sicile. Puis il rassembla un matin le peuple et le sénat de Syracuse comme s'il y avait eu à délibérer sur des choses intéressant la république, et à un signe convenu, il fit assassiner par ses soldats tous les sénateurs et les plus riches citoyens ; après leur mort, il s'empara du gouvernement de la cité et le conserva sans dissensions civiles.

Et bien que vaincu deux fois par les Carthaginois et finalement assiégé, non-seulement il put défendre sa ville, mais laissant à la moitié de ses troupes le soin de la défendre, il attaqua l'Afrique avec l'autre, et en peu de temps fit lever le siége de Syracuse et réduisit les Carthaginois à toute extrémité ; ils furent obligés de composer avec lui, de se contenter de la possession de l'Afrique et de laisser à Agathocle la Sicile. Donc qui considérera les actions et le mérite de cet homme n'y verra rien ou peu de chose qui se puisse attribuer à la fortune. En effet, ce ne fut pas par faveur de quelqu'un, mais par les

grades militaires gagnés à travers mille déboires et mille périls qu'il parvint au pouvoir, et s'y maintint depuis par des partis si périlleux. On ne peut cependant appeler mérite assassiner ses concitoyens, être sans foi, sans pitié, sans religion, moyens par lesquels on peut acquérir l'empire, mais non la gloire. Si l'on considère la valeur d'Agathocle à se jeter dans les périls et à en sortir, sa grandeur d'âme à supporter les revers, on ne voit pas comment on le tiendrait pour inférieur aux plus grands capitaines. Néanmoins sa cruauté et son inhumanité effrénées ne permettent pas de le mettre au nombre des grands hommes. On ne peut donc attribuer à la fortune ou au mérite ce qui a été fait sans eux.

De notre temps, sous le règne d'Alexandre VI, Oliveretto de Fermo, resté orphelin depuis sa première enfance, fut élevé par un sien oncle maternel, appelé Giovanni Fogliani, qui, tout jeune encore, l'envoya faire la guerre sous Paul Vitelli, afin qu'imbu de cette discipline, il parvînt à quelque grade éminent dans l'armée. Paul étant mort, il servit sous Vitellozzo, son frère, et en très-peu de temps, par son intelligence, par sa gaillardise d'esprit et de corps, il devint un des premiers de l'armée. Mais comme obéir aux autres lui paraissait chose servile, il pensa à s'emparer de Fermo, avec l'aide de quelques citoyens de cette ville, auxquels la servitude de la patrie était plus chère que sa liberté, et avec l'appui de Vitellozzo. Il écrivit donc à Giovanni Fogliani

comme quoi, ayant été plusieurs années hors de chez lui, il voulait le venir voir lui et la ville et reconnaître quelques parties de son patrimoine. Et comme il n'avait pris tant de peine que pour acquérir un rang honorable, et pour que ses concitoyens vissent bien qu'il n'avait pas perdu son temps, il voulait venir honorablement et accompagné de cent cavaliers, tant amis que serviteurs. Il désirait donc qu'il lui agréât d'ordonner que les habitants de Fermo lui fissent une réception honorable, ce qui tournerait non-seulement à la gloire du neveu, mais à celle de l'oncle dont il était l'élève.

Cependant Giovanni ne manqua à rien de ce qu'il devait à son neveu, et l'ayant fait recevoir honorablement par ceux de Fermo, il le logea dans son palais; là, quelques jours après, attentif à tout disposer pour le succès de sa future scélératesse, Oliveretto donna un grand banquet, où il invita Giovanni Fogliani et tous les principaux de Fermo. Mais quand ils eurent fini de manger et de parler de ces choses dont on parle en semblables festins, Oliveretto mit adroitement en avant certains propos fort graves, parlant de la grandeur du pape Alexandre, de César, son fils, et de leurs entreprises. Comme Giovanni et les autres répondaient à cela, il se mit à rire à un trait qu'on lança, disant que c'étaient choses à en parler dans un lieu plus secret, et il se retira dans une chambre où Giovanni et tous les autres citoyens le suivirent. A peine s'étaient-ils assis que des soldats sortirent de cachettes qu'il

y avait et tuèrent Giovanni et tous les autres. Après cet homicide, Oliveretto monta à cheval, courut la ville, et assiégea dans le palais le magistrat suprême, tant et si bien qu'on fut forcé de lui obéir par peur, et de former un gouvernement dont il se fit le prince. Ayant tué tous ceux dont le mécontentement lui pouvait faire des ennemis, il s'affermit au moyen de nouvelles institutions civiles et militaires, en sorte que dans l'espace d'un an qu'il resta au pouvoir, non-seulement il était en toute sécurité dans la ville de Fermo, mais il s'était rendu redoutable à tous ses voisins, et son expulsion eût été non moins difficile que celle d'Agathocle, s'il ne se fût laissé leurrer par César Borgia, lorsque, à Sinigaglia, comme il est dit ci-dessus, il mit la main sur les Orsini et les Vitelli. Lui-même, un an après son parricide, et en même temps que Vitellozzo, son maître en talent et en scélératesse, il y fut étranglé.

On pourrait se demander avec étonnement d'où vint qu'Agathocle, comme plus d'un de ses pareils, après d'infinies trahisons et cruautés, put vivre longuement dans sa patrie et se défendre de ses ennemis extérieurs, en même temps que ses concitoyens ne conspirèrent jamais contre lui, tandis que beaucoup d'autres, à cause de leur cruauté, n'ont jamais pu se maintenir au pouvoir, même dans les temps pacifiques, et moins encore dans les douteuses vicissitudes des temps de guerre. Je crois que cela vient de la cruauté bien ou mal employée. Bien

employée se peut appeler (s'il est permis de dire du bien du mal) celle qui s'exerce une fois pour toutes par nécessité de se garder, sur laquelle on n'insiste pas ensuite, et qu'on tourne le plus qu'il se peut au profit de ses sujets. La mal employée est celle qui, encore que ce soit peu de chose au début, croît plutôt que de diminuer avec le temps. Ceux qui en usent de la première manière peuvent, avec l'aide de Dieu et des hommes, trouver quelque remède à leur situation, comme Agathocle. Il est impossible que les autres se maintiennent. D'où il résulte notoirement que, lorsqu'on s'empare d'un État, le nouvel occupant doit exercer toutes ses rigueurs d'un seul coup, et pour n'avoir pas à y revenir chaque jour, et pouvoir, en ne les renouvelant pas, rassurer les esprits et se les attacher par des bienfaits. Quiconque s'y prend autrement soit par timidité, soit par un mauvais conseil, est toujours obligé d'avoir le couteau à la main, et jamais il ne peut compter sur ses sujets; ceux-ci ne pouvant, en raison de ses offenses continuelles et toutes récentes, se fier à lui. Voilà pourquoi les rigueurs se doivent faire toutes à la fois, de sorte qu'étant plus vite avalées on les sente moins. Les bienfaits doivent se répandre petit à petit, afin qu'on les savoure mieux. Et par-dessus toute chose, un prince doit vivre avec ses sujets de telle façon qu'aucun accident ne le fasse s'écarter de sa ligne de conduite, tant pour la sévérité que pour la clémence : en effet, la nécessité venant avec la fortune adverse,

il n'est plus à temps pour sévir, et le bien qu'il fait ne lui profite pas, parce qu'on le croit forcé de le faire, et on ne lui en sait nul gré.

CHAP. IX. — Du gouvernement civil.

Mais pour aborder un autre côté de la question, lorsqu'un citoyen devient prince de sa patrie, non par scélératesse, non par d'intolérables violences, mais par la faveur de ses concitoyens, ce qui peut s'appeler le gouvernement civil, il n'est pas nécessaire pour y parvenir de devoir tout au mérite ou tout à la fortune, mais plutôt à une adresse heureuse ; et je dis qu'on arrive à ce genre de souveraineté soit par la faveur du peuple, soit par celle des grands. En effet, on retrouve dans toute cité ces deux éléments divers, qui procèdent de ce que le peuple ne veut ni recevoir des ordres des grands, ni être opprimé par eux, et de ce que les grands veulent commander au peuple et l'opprimer. De ces passions diverses sort pour la cité un de ces trois effets : ou la monarchie ou la liberté ou la licence. La monarchie procède ou du peuple ou de la noblesse, suivant que l'occasion s'en offre à l'une ou à l'autre des deux factions : c'est ainsi que la noblesse, voyant qu'elle ne peut plus résister au peuple, commence à songer à un des siens et le fait prince pour pouvoir à l'ombre de son nom assouvir ses appétits. D'un autre côté, le peuple, voyant qu'il ne peut résister aux

grands, jette les yeux sur un homme et le fait prince pour que son autorité le défende des grands. Celui qui arrive au pouvoir par l'aide des grands a plus de difficulté à se maintenir que celui qui procède de la volonté populaire, car en devenant prince, il se trouve entouré de force gens qui se considèrent comme ses égaux, et que par cela même il ne peut ni manier ni commander à son gré. Mais celui qui arrive au pouvoir par la faveur du peuple, s'y trouve seul, et n'a autour de lui personne qui ne soit disposé à lui obéir, ou très-peu. Outre cela, on ne peut satisfaire les grands honnêtement et sans offenser les autres ; mais il en est autrement du peuple dont les fins sont plus honnêtes que celles des grands, ceux-ci voulant opprimer, et celui-là ne voulant qu'éviter l'oppression. Joignez encore à cela, qu'on ne peut jamais se mettre à l'abri des inimitiés populaires, parce qu'elles sont trop nombreuses, tandis qu'il n'en est pas de même des grands qui sont en petit nombre.

Le pire que puisse attendre un prince de l'inimitié du peuple, c'est que le peuple l'abandonne ; mais lorsqu'il a les grands pour ennemis, il doit craindre, non-seulement qu'ils ne l'abandonnent, mais qu'ils ne l'attaquent ; doués d'une vue plus vive et de plus d'astuce, ils provoquent sans cesse l'occasion de se tirer d'affaire, et cherchent à s'insinuer dans les bonnes grâces de celui à qui ils espèrent que demeurera la victoire. Le prince est encore obligé de vivre toujours avec le même peuple, tandis qu'il peut

se faire que ce ne soit pas toujours avec les mêmes grands, pouvant les faire et défaire chaque jour, et leur ôter ou leur donner la réputation.

Et pour mieux éclaircir ce point, je dis que les grands se doivent considérer de deux manières principales, savoir : s'ils se gouvernent dans leurs rapports avec toi, en sorte qu'ils s'attachent entièrement à ta fortune, ou non ; ceux qui s'y attachent, sans se montrer avides, tu les dois aimer et honorer. Ceux qui ne s'y attachent pas se doivent considérer de deux manières : ils font cela, ou par pusillanimité ou par défaut naturel de courage, et alors tu dois te servir d'eux, et surtout de ceux qui sont de bon conseil, car dans la prospérité tu t'honores d'eux, et dans l'adversité tu n'as pas à les craindre. Mais, quand ils ne s'attachent que par artifice et pour raison d'ambition, c'est signe qu'ils pensent plus à eux qu'à toi, et de ceux-là le prince se doit garder et les considérer comme s'ils étaient ses ennemis déclarés, car toujours dans l'adversité ils contribueront à sa ruine. Cependant, quiconque devient prince par la faveur du peuple, doit toujours se conserver son affection, ce qui lui sera facile, le peuple ne demandant rien au delà de n'être pas opprimé. Mais quiconque, malgré le peuple, devient prince par la faveur des grands doit, avant toute chose, chercher à s'attacher le peuple, ce qui lui sera facile s'il le prend sous sa protection. Quand les hommes sont bien traités par celui dont ils n'attendaient que du mal, ils en sont d'autant plus obligés à leur bienfaiteur ; alors le

peuple se soumet plus volontiers que si le prince eût été porté au pouvoir par ses faveurs, et le prince peut se l'attacher de beaucoup de manières, mais comme elles varient suivant les circonstances on n'en saurait donner de règle certaine, et c'est pourquoi nous passerons outre. Je conclurai seulement qu'il est nécessaire à un prince d'avoir l'amitié du peuple ; autrement il n'a pas de remède contre l'adversité. Nabis, prince de Sparte, soutint le choc de toute la Grèce et d'une armée romaine si souvent victorieuse ; contre elles, il défendit sa patrie et son État ; il lui suffit, à l'approche du péril, de s'assurer d'un petit groupe de gens ; et s'il avait eu le peuple pour ennemi, cela ne lui suffisait plus. Et que personne ne vienne réfuter mon opinion par ce proverbe rebattu : Bâtir sur le peuple, c'est bâtir sur la fange ; cela est vrai quand un particulier bâtit sur ce fondement et s'imagine que le peuple le délivrera, s'il est jamais opprimé par ses ennemis ou par les magistrats, auquel cas il pourrait être souvent déçu, comme il advint à Rome aux Gracques, et à Florence à messer Giorgio Scali[1]. Mais lorsque c'est un prince, celui

1. Chef de la faction populaire en 1381, Giorgio Scali indisposa tout le monde contre lui par son insolence. Benedetto Alberti, riche particulier qui s'était jeté dans le parti populaire en haine des Guelfes, et qui s'en était écarté en haine des excès du peuple, consentit pourtant à sortir de son isolement pour se faire le chef d'un parti hostile à Scali. Scali fut pris et décapité, après avoir été abandonné par les siens. Arrivé sur le lieu du supplice et voyant messer Benedetto à quelques pas de là, il lui dit : « Et toi, messer Benedetto, peux-tu bien consentir qu'on

qui se fonde là-dessus, un prince qui puisse commander, homme de cœur avec cela, qui ne se décontenance pas dans l'adversité, qui ne laisse pas pour cela de préparer le succès par d'autres voies, qui sache tenir l'esprit public animé par son esprit et ses ordres, l'esprit public ne le trompera pas, le prince s'apercevra qu'il s'est assis sur de bons fondements. Ces sortes de gouvernements périclitent ordinairement quand il s'agit de passer de la forme civile à l'absolutisme : les princes de cet ordre gouvernent ou par eux-mêmes ou par leurs magistrats. Dans le dernier cas leur situation est plus faible et plus périlleuse, car ils sont entièrement à la merci des citoyens préposés aux magistratures, qui, surtout dans les temps adverses, le peuvent facilement dépouiller de son État, soit en se soulevant contre lui, soit en ne lui obéissant pas. Vienne le péril et le prince n'est pas à temps pour saisir le pouvoir absolu, parce que citoyens et sujets ayant accou-

commette sur moi une injustice que je ne permettrais pas qu'on te fît si j'étais à ta place? Mais je t'annonce que ce jour est la fin de mes maux et le commencement des tiens. » Ensuite il se mit à se lamenter d'avoir mis sa confiance dans le peuple. Bientôt la faction guelfe reprit le dessus, Benedetto fut exilé, il partit pour la Palestine en pèlerinage et il mourut à Rhodes tandis qu'il revenait. « Ses os, dit Machiavel, furent ramenés à Florence et ensevelis avec de grands honneurs, par ceux-là même qui de son vivant l'avaient poursuivi de toute espèce d'injures et de calomnies. » Tout ce passage est admirable d'énergie et de simplicité profonde. Les quelques paroles que Benedetto adresse à sa famille au moment du départ sont empreintes d'une grandeur incomparable. (*Istor. fior.*, lib. III, X.)

tumé d'être commandés par les magistrats, ne sont pas pour obéir à ses ordres dans ces brisants, et il aura toujours dans les temps douteux pénurie de gens à qui il puisse se fier. Enfin, un tel prince ne se peut fier à ce qu'il voit en temps de paix, quand les citoyens ont besoin de l'État ; alors chacun court, promet, sait mourir pour lui quand la mort est loin ; mais dans les temps adverses, quand l'État a besoin de citoyens, alors il n'en trouve que peu. Expérience d'autant plus périlleuse qu'on ne la peut faire qu'une fois. Or un prince sage doit faire en sorte que ses sujets, et quels que soient les temps, aient besoin de lui et de son établissement; alors ils lui seront toujours fidèles.

Chap. X. — De quelle manière se doivent mesurer les forces des gouvernements en général.

Il convient, lorsqu'on examine les qualités de ces monarchies, de soulever une autre considération : savoir si un prince a un État assez considérable pour pouvoir au besoin se soutenir par lui-même, ou s'il est constamment dans la nécessité d'avoir recours à autrui pour sa défense ; et pour mieux éclaircir ce point, je dis que je regarde comme pouvant se soutenir eux-mêmes ceux qui peuvent, par abondance d'hommes ou d'argent, mettre sur pied une armée suffisante et donner bataille à quiconque les vient attaquer, et de même je considère comme ayant toujours besoin d'autrui ceux qui ne peuvent

paraître devant l'ennemi en rase campagne, mais qui sont obligés de se réfugier derrière leurs murailles et de les garder. Le premier cas, il en a été discouru, et par la suite on en discourra suivant l'occasion. Dans le second cas, on ne peut qu'engager ces princes là à approvisionner et à fortifier leur territoire propre, et à ne tenir aucun compte du pays. Et d'autant que le prince aura bien fortifié son territoire, et qu'en ce qui concerne le reste il se sera conduit envers ses sujets comme il a été dit plus haut, et comme il sera dit plus bas, on ne l'attaquera jamais sans y regarder à deux fois, car les hommes sont toujours ennemis des entreprises où ils voient de la difficulté, et l'on ne peut voir de la facilité à attaquer un prince qui a sa terre en bon état et qui n'est pas haï du peuple. Les villes d'Allemagne sont très-libérales, elles ont un territoire restreint, elles obéissent à l'Empereur quand elles le veulent bien et elles ne craignent ni lui ni aucune autre des puissances voisines, cela parce qu'elles sont fortifiées de telle sorte qu'on en regarde le siége comme plein d'ennuis et de difficultés. En effet, elles ont toutes des fossés et des murs suffisants, bonne quantité d'artillerie et tiennent toujours dans les caves publiques de quoi manger, boire et se chauffer pendant un an. Outre cela et pour assurer la subsistance de la plèbe, elles ont un fonds commun au moyen duquel on la peut faire travailler un an à ces divers métiers qui sont le nerf et la vie de la cité. Elles tiennent encore les exercices

militaires en grand honneur, et sur ce point elles ont beaucoup de règlements à observer. Donc un prince qui a une ville forte et qui n'est pas haï ne peut être attaqué, et si pourtant il l'était, celui qui l'attaquerait s'en irait à sa honte, car les choses de ce monde sont si variables qu'il est quasi impossible que qui que ce soit reste un an oisif dans ses campements avec une armée. Et qui me répliquerait que si le peuple a ses biens au dehors et les voit brûler, il perdra patience; qu'un long siége, avec la cherté de toute chose qui en résulte, lui fera oublier le prince; je lui réponds qu'un prince puissant et courageux surmontera toujours ces difficultés, tantôt en donnant à ses sujets l'espérance que ce mal ne sera pas long, tantôt en leur faisant peur de la cruauté de l'ennemi, tantôt en s'assurant adroitement de ceux qui lui paraissent trop hardis. Outre cela, il est rationnel que l'ennemi brûle et ruine le pays dès son arrivée, c'est-à-dire dans le temps que les esprits sont encore bouillants et déterminés à la défense. Le prince doit donc douter du succès d'autant moins qu'après quelques jours, lorsque les esprits sont refroidis, les dommages sont déjà faits, on en a ressenti le coup et il n'y a plus de remède; alors les sujets s'unissent d'autant plus avec leur prince, qu'il paraît avoir d'obligations envers eux, leurs maisons ayant été incendiées et leurs possessions ruinées pour sa défense; or il est dans la nature de l'homme de se sentir obligé autant par les bienfaits qu'on répand soi-même que par

ceux qu'on reçoit; d'où il résulte, si l'on considère bien toute chose, qu'il n'est pas difficile à un prince prudent de raffermir tant d'abord que par la suite les esprits des citoyens en temps de siége, quand ils ne manquent ni de vivres ni de moyens de défense.

Chap. XI. — Des principautés ecclésiastiques.

A présent il ne nous reste plus à raisonner que des principautés ecclésiastiques. En ce qui les concerne, toutes les difficultés se rencontrent avant la possession, vu qu'elles s'acquièrent ou par vertu ou par fortune, et se soutiennent sans l'une ni l'autre, étant appuyées sur de vieilles institutions religieuses extrêmement puissantes et de qualité telle qu'elles maintiennent leurs princes de quelque façon qu'ils procèdent et qu'ils vivent. Ceux-là seuls ont un État et ne le défendent pas, seuls ils ont des sujets et ne les gouvernent pas; mais leurs États, bien que non défendus, ne leur sont pas enlevés, leurs sujets, bien que n'étant pas gouvernés, n'en ont cure, et ne s'aliènent pas pour cela. Seules donc, ces principautés ont la sécurité et le bonheur; mais comme elles sont régies par des raisons supérieures à l'intelligence desquelles l'esprit humain ne peut atteindre, je n'en parlerai pas, car, étant élevées et soutenues par Dieu, ce serait œuvre de présomptueux et de téméraire d'en parler.

Néanmoins, si quelqu'un me demandait d'où vient que dans le temporel l'Église est parvenue à tant de grandeurs; comment, tandis qu'avant Alexandre les potentats italiens, et non-seulement ceux qui se donnent du potentat, mais tout baron ou seigneur, si mince qu'il fût, l'estimait peu quant au temporel, elle fait aujourd'hui trembler un roi de France [1], le chasse de l'Italie, ruine Venise, il ne me paraît pas superflu encore que la chose soit connue, de la rappeler en quelques-unes de ses parties.

Avant que Charles [2], roi de France, passât en Italie, ce pays était sous l'empire du pape, des Vénitiens, du roi de Naples, du duc de Milan et des Florentins. Ces puissances devaient avoir égard à deux points principaux : l'un, qu'aucun étranger n'entrât en armes dans l'Italie; l'autre, que nul d'entre eux n'agrandît ses États. Ceux qui en devaient avoir le plus de soin étant le pape et les Vénitiens : pour tenir les Vénitiens à distance, il fallait une ligue entre tous les autres, telle qu'il y en eut une pour la défense de Ferrare; tandis que pour obtenir l'abaissement du pape, on se servait des barons romains, lesquels étaient divisés en deux factions, les Orsini et les Colonna, donnaient continuellement lieu à des scandales entre eux, et, toujours en armes sous les yeux du pontife, rendaient le pontificat

1. Louis XII.
2. Charles VIII.

invalide et faible. Et bien qu'il surgît parfois un pape courageux, comme fut Sixte, cependant ni fortune ni sagesse ne le pouvaient jamais délivrer de cette incommodité. La raison en était dans la brièveté de leur vie, car en dix ans, durée moyenne de la vie d'un pape, à grand'peine pouvait-il abaisser l'une des deux factions; et si, par manière de parler, l'un avait quasi détruit les Colonna, il en arrivait un autre, ennemi des Orsini, qui relevait les Colonna et n'avait pas le temps de s'en défaire. Cela faisait que les forces temporelles du pape étaient peu estimées en Italie.

Apparut depuis Alexandre VI, lequel, de tous les pontifes qui furent jamais, montra le mieux comment un pape pouvait prévaloir par l'argent et la force des armes, et qui fit par le moyen du duc de Valentinois et à l'occasion du passage des Français toutes les choses dont j'ai discouru ci-dessus à propos de ce que fit le duc. Et, bien que son intention fût d'assurer la grandeur non de l'Église, mais du duc, néanmoins ce qu'il fit tourna à la grandeur de l'Église qui, après sa mort et celle du duc, hérita du fruit de ses travaux. Vint ensuite le pape Jules, qui trouva l'Église grande, possédant toute la Romagne, tous les barons de Rome éteints, et les factions anéanties sous les coups d'Alexandre; il eut encore sous la main le moyen d'amasser de l'argent, ce qui n'a pas eu lieu depuis. Non-seulement Jules suivit ces traditions, mais il renchérit sur elles et songea à acquérir Bologne, à détruire les Vénitiens et à

chasser les Français d'Italie; toutes entreprises qui réussirent, et d'autant plus à sa gloire, qu'il fit toute chose pour agrandir l'Église et non point quelque particulier. Il maintint les factions des Orsini et des Colonna dans les mêmes termes où il les trouva, et bien qu'ils eussent plus d'un motif de querelle, néanmoins deux choses les firent tenir cois; l'une la grandeur de l'Église, qui les effrayait; l'autre c'est qu'ils n'avaient plus leurs cardinaux, origine de leurs dissensions passées. Jamais ces deux factions ne seront tranquilles, lorsqu'elles auront des cardinaux à elles, parce qu'ils entretiennent dans Rome et au dehors des partis et que les barons sont forcés de les défendre; ainsi de l'ambition des prélats naissent des discordes et des querelles entre les barons. Sa sainteté le pape Léon [1] a donc trouvé le pontificat très-puissant, ce qui permet d'espérer que, si d'autres le firent grand par les armes, sa bonté et ses autres infinies vertus le feront très-grand et vénérable.

Chap. XII.— Combien il y a d'espèces de milices et de soldats mercenaires

Ayant discouru en particulier sur les diverses espèces de monarchies dont j'avais dessein de m'occuper dans le principe, ayant considéré à plusieurs points de vue ce qui leur peut être bon ou

1. Léon X.

mauvais, et montré les moyens par lesquels plusieurs avaient cherché à les acquérir, il me reste maintenant à discourir en général de l'offensive et de la défensive, dont l'occasion se peut présenter pour les gouvernements susnommés. Nous avons dit ci-dessus comment il est nécessaire à un prince d'avoir à sa puissance de bons fondements, faute desquels il doit nécessairement tomber ; les principaux fondements de tous les États, tant anciens que nouveaux où mixtes, sont de bonnes lois et de bonnes armées. Et comme il ne peut y avoir de bonnes lois là où il n'y a pas de bonnes armées, comme là où il y a de bonnes armées il faut qu'il y ait de bonnes lois, je m'abstiendrai de raisonner des lois et je parlerai des armées.

Je dis donc que les armées au moyen desquelles un prince défend son État sont soit ses propres armées, soit des armées mercenaires, auxiliaires ou mixtes. Les mercenaires et les auxiliaires sont inutiles ou dangereuses, et si un prince s'appuie sur des armées mercenaires, il n'aura jamais ni force ni sécurité, parce qu'elles sont désunies, ambitieuses et sans discipline, infidèles, braves en temps de paix, lâches à la guerre. Elles n'ont ni crainte de Dieu, ni foi, ni loi envers les hommes, et la ruine n'en est différée qu'autant qu'on diffère d'en venir aux mains : en paix elles te dépouillent ; vienne la guerre, ce sont les ennemis. La raison de cela est qu'elles n'ont d'autre amour qu'une chétive paye, ni d'autre raison pour rester au camp, ce qui n'est pas

suffisant à leur inspirer la volonté de mourir pour toi. Ils veulent bien être tes soldats tandis que tu ne fais pas la guerre, mais lorsqu'elle éclate, ils ne songent qu'à se débander, à fuir. Chose que je ne devrais pas avoir grand peine à démontrer, puisque la ruine présente de l'Italie ne vient pas d'autre chose que de s'en être reposée pendant un grand nombre d'années sur les armées mercenaires, qui d'abord firent quelque figure et paraissaient braves entre elles, mais qui lorsque vint l'étranger montrèrent ce qu'elles étaient. C'est par là que le roi de France Charles VIII put prendre l'Italie avec de la craie[1], et quand il disait que nos fautes en étaient cause, il disait vrai; seulement ce n'étaient pas celles qu'il croyait, mais celles que j'ai dites. Et comme c'étaient les fautes des princes, c'étaient encore eux qui en portaient la peine. Mais je veux démontrer mieux encore le malheur de ces sortes d'armées.

Les capitaines mercenaires sont ou des hommes éminents ou non : dans le premier cas tu ne peux t'y fier, car ils aspireront toujours à leur élévation personnelle, ou en t'opprimant, toi leur maître, ou en opprimant les autres au delà de ton intention; mais si le capitaine est sans mérite il te ruine pour l'ordinaire. Et si l'on répond que quiconque aura les armes à la main, en fera autant, mercenaire ou non, je répliquerai en exposant comment un prince

1. Voir p. 156.

ou une république doit opérer en ce qui concerne les armées. Le prince doit aller faire en personne l'office de capitaine ; la république y doit envoyer ses citoyens, et quand elle y en envoie un qui n'est pas bon à cela, qu'elle le change ; dans le cas contraire, qu'elle le soumette aux lois, de manière qu'il ne passe pas les bornes. On sait par l'expérience, que seuls les princes et les républiques armées font de grands progrès, et que les armées mercenaires n'ont jamais fait que nuire. Une république gardée par ses propres armées est plus difficilement réduite en servitude par un citoyen, qu'une république où il n'y a que des armées mercenaires. Rome et Sparte durant des siècles ont vécu armées et libres. Les Suisses ont des armées fort nombreuses et sont très-libres. Carthage est un exemple des armées mercenaires dans l'antiquité, Carthage qui fut sur le point de succomber à la révolte de ses mercenaires, une fois finie sa première guerre avec les Romains, et encore qu'elle eût pour capitaines ses propres citoyens. Philippe de Macédoine fut nommé par les Thébains, après la mort d'Épaminondas, capitaine de leurs troupes nationales, et après la victoire, il leur ôta la liberté. Les Milanais, après la mort du duc Philippe[1], prirent à leur solde contre les Vénitiens François Sforza, qui après avoir battu les ennemis à Caravaggio, se joignit à eux pour opprimer les Milanais, ses patrons. Sforza, son père, étant soudoyé par la

1. Philippe Visconti.

reine de Naples, la laissa tout à coup sans armée, ce qui la força, pour ne pas perdre son royaume, à se jeter dans le sein du roi d'Aragon.

Si les Vénitiens et les Florentins se sont agrandis grâce à des armées de cette sorte, si leurs capitaines, loin d'usurper la place des princes, les ont défendus, je réponds qu'en cette circonstance les Florentins ont été favorisés de la fortune; en effet, des capitaines habiles qu'ils pouvaient craindre, les uns n'ont pas vaincu, d'autres ont rencontré des obstacles, d'autres ont tourné leur ambition ailleurs. Celui qui ne vainquit pas fut Giovanni Acuto, et dont par cela même on ne pouvait connaître la bonne foi; mais chacun confessera que s'il avait vaincu, les Florentins restaient à sa discrétion. Sforza eut toujours les Bracci contre lui, et ils se tinrent réciproquement en respect. François Sforza se tourna vers la Lombardie, Braccio contre l'Église et le royaume de Naples. Mais voyons ce qui est arrivé il y a peu de temps.

Les Florentins prirent pour capitaine Paul Vitelli, homme plein de prudence et qui d'une humble condition avait acquis une réputation très-grande. S'il eût pris Pise, il n'est personne qui puisse nier qu'il fallait que les Florentins le gardassent, car s'il s'était mis à la solde de leurs ennemis, il n'y avait plus de remède, et le conservant, ils n'avaient plus qu'à lui obéir. Si l'on considère les progrès des Vénitiens, on verra qu''ils ont opéré glorieusement et en toute sécurité, tandis qu'ils ont

fait la guerre avec leurs propres troupes; avant de tourner leurs entreprises vers l'intérieur, leurs armées, recrutées parmi la noblesse et le peuple, se comportèrent vaillamment, puis, lorsqu'ils commencèrent à combattre sur terre, ils laissèrent là le courage et suivirent les coutumes d'Italie.

Au commencement de leurs accroissements territoriaux, comme ils n'avaient pas grand territoire et qu'ils étaient en grande réputation, ils n'avaient pas beaucoup à craindre de leurs capitaines. Mais alors qu'ils s'agrandirent (ce fut sous Carmagnola)[1], ils firent l'expérience de cette faute; ayant trouvé que Carmagnola était plein de mérite, ayant battu le duc de Milan sous son commandement, et voyant d'autre part qu'il était froid à la guerre, ils jugèrent qu'ils ne pouvaient plus vaincre avec lui, comme aussi ils ne voulaient ni ne pouvaient le licencier pour ne pas perdre ce qu'ils avaient acquis; il en résulta qu'ils furent contraints de l'assassiner pour leur sauvegarde.

Depuis ils ont eu pour capitaines Bartholomeo

1. Francesco Carmagnola, à la solde de Philippe de Milan, « se fit rebelle et passa aux Vénitiens. Tout en l'accueillant avec honneur, ils n'osaient trop se fier à lui, craignant que sa brouille avec le duc ne fût qu'une feinte. Sur ces entrefaites Philippe Visconti le fit empoisonner, il en revint, après avoir été à l'article de la mort; les Vénitiens étaient fixés et n'hésitèrent plus à l'employer. » (*Hist. fior.*, lib. IV, XIII.)

de Bergame, Robert de San Severino, le comte de Pitigliano, et d'autres; gens avec lesquels c'était leur perte qu'ils avaient à craindre, et non des victoires à espérer. Ce fut ce qui arriva depuis à Vaila, où en une journée ils perdirent ce qu'ils avaient acquis en huit cents ans et avec tant de fatigues : c'est qu'avec des armées de cette nature il n'est que conquêtes lentes, tardives, faibles, et pertes d'une rapidité merveilleuses. Et comme j'en suis venu à prendre mes exemples en Italie, terre dès longtemps gouvernée par les armées mercenaires, je le veux prendre de plus haut, afin qu'en voyant les origines et les progrès de cette institution, on s'en puisse mieux corriger. Comprenez comment dès que, dans ces derniers temps, l'empire commença à déchoir en Italie, et le pape à prendre plus de consistance dans le temporel, l'Italie se divisa en plusieurs États : beaucoup de grosses villes prirent les armes contre les nobles, qui, favorisés par l'Empereur, les tenaient dans l'oppression, tandis que l'Église les favorisait pour s'accroître dans le temporel; dans beaucoup d'autres de simples citoyens devinrent princes. De là vint que l'Italie étant quasiment tombée dans la main de l'Église et de quelques républiques, ceux-ci étant prêtres, ceux-là simples citoyens accoutumés à ne se point mêler de guerre, alors on commença à prendre des étrangers à solde. Le premier qui mit cette milice à la mode fut Albéric de Corrio, Romagnol. A son école se formèrent Braccio et Sforza qui, en leur temps, furent les arbitres de l'Italie. Après

ceux-là, il en vint tant d'autres qui, jusqu'à notre temps, ont disposé des armées en Italie, et la fin de leurs exploits fut l'Italie, devenant un champ de courses pour Charles, ravagée par Louis, violée par Ferdinand et souillée par les Suisses. L'ordre de leur conduite fut d'abord que pour donner plus de réputation aux leurs, ils discréditèrent l'infanterie. C'est qu'étant sans territoire et vivant d'industrie, quelques fantassins ne leur servaient à rien, à peine à se nourrir; tandis qu'en montant à cheval, il leur suffisait d'un petit nombre d'hommes pour subsister et se faire honneur; si bien que les choses en étaient venues au point que dans une armée de vingt mille hommes, il n'y avait pas deux mille fantassins. De plus ils avaient mis toute leur industrie à s'épargner à eux et à leurs soldats tout motif de fatigue et de peur, prenant bien garde de se tuer dans les rencontres, mais faisant des prisonniers et encore sans rançon. Il ne tiraient pas de nuit sur le pays, ni les gens du pays sur le camp; ils ne faisaient à l'entour ni estacade ni fossé; ils ne tenaient pas la campagne en hiver. Toutes choses autorisées par les règlements de leur milice, et inventées, comme je l'ait dit, tout exprès pour éviter peine et danger, si bien qu'ils ont conduit l'Italie à la servitude et à la honte.

Chap. XIII. — Des armées auxiliaires mixtes et nationales.

Les armées auxiliaires, qui sont l'autre espèce d'armées inutiles, c'est quand tu appelles un puissant voisin, pour qu'il te vienne aider et défendre avec ses troupes, comme fit en ces derniers temps le pape Jules qui, ayant fait dans l'entreprise de Ferrare [1] le triste essai de ses armées mercenaires, se tourna vers les auxiliaires, et s'arrangea avec Ferdinand, roi d'Espagne, pour que celui-ci lui prêtât le secours de ses armes. De pareilles troupes peuvent être utiles et bonnes par elles-mêmes, mais elles sont toujours nuisibles à celui qui les appelle, parce qu'en perdant la bataille, tu restes avec ta défaite, et en la gagnant tu deviens leur prisonnier. Et encore que l'histoire ancienne soit remplie de pareils exemples, néanmoins je ne veux pas me départir de cet exemple du pape Jules II qui est encore tout récent; en effet, le parti qu'il adopta doit être nécessairement considéré comme fâcheux, puisque, pour conquérir Ferrare, il mettait tout aux mains d'un étranger. Mais son heureuse fortune fit naître une troisième cause, grâce à laquelle il ne recueillit pas le fruit de son mauvais

1. Un des plus vifs épisodes des guerres de Jules II fut sa lutte avec Alphonse de Ferrare, lequel se défendit avec autant d'habileté que d'audace.

choix : ses auxiliaires ayant été battus à Ravenne, et les Suisses étant survenus qui, contre son attente et celle de bien d'autres, dispersèrent les vainqueurs, il arriva qu'il ne fut prisonnier ni des ennemis mis en fuite ni de ses auxiliaires, parce qu'il avait vaincu par d'autres armes que les leurs. Les Florentins, n'ayant plus d'armées, conduisirent dix mille Français devant Pise pour la prendre, parti qui les mit dans un péril plus grand que tous ceux qu'ils purent courir dans quelque circonstance que ce fût de leurs épreuves. L'empereur de Constantinople, pour résister à ses voisins, mit en Grèce une garnison de dix mille Turcs qui, la guerre finie, ne voulurent plus partir, et tel fut le principe de l'asservissement de la Grèce aux infidèles. Que celui-là donc qui veut se rendre la victoire impossible, se prévale de ces troupes qui sont beaucoup plus dangereuses que les troupes mercenaires. La raison en est qu'elles sont unies, toutes disposées à l'obéissance, tandis qu'aux troupes mercenaires il faut, une fois qu'elles ont vaincu, plus de temps et meilleure occasion pour t'attaquer, vu qu'elles ne forment pas un seul corps, qu'elles sont recrutées et payées par toi, et que le général que tu leur donnes ne peut prendre soudain assez d'autorité pour t'offenser. En somme, ce qu'il faut craindre chez les mercenaires c'est la paresse et la lâcheté à la guerre ; dans les auxiliaires, c'est le courage.

Aussi un prince sage a-t-il toujours évité ces sortes de troupes, pour s'attacher aux siennes propres, et

a-t-il préféré perdre la bataille avec des soldats à lui que de la gagner avec les soldats des autres, jugeant que ce n'est pas une vraie victoire que la victoire remportée avec les armes d'autrui. Pour moi je n'hésiterai jamais à alléguer César Borgia et ses actions. Ce fut avec des armées auxiliaires que le duc entra dans la Romagne, puisqu'il conduisait toutes troupes françaises avec lesquelles il prit Imola et Forli. Mais de telles armées lui paraissant peu sûres, il se rejeta sur les mercenaires, comme moins dangereuses et prit à sa solde les Orsini et les Vitelli; puis à l'user, ayant trouvé ces troupes douteuses, infidèles et dangereuses, il s'en défit et s'en tint aux siennes propres. Tu peux facilement voir quelle différence il y a entre ces deux genres d'armées, en considérant combien fut différente la réputation du duc quand il avait les Français, les Vitelli et les Orsini à sa solde, et quand il commanda lui-même à ses propres soldats. Dès lors elle alla toujours en augmentant, et il ne fut beaucoup estimé que lorsque chacun le vit en possession d'armées qui lui appartenaient.

Je voulais m'en tenir aux exemples de l'Italie moderne, et cependant je ne puis négliger Hiéron de Syracuse, un de ceux que j'ai nommés. Promu, comme je l'ai dit, par les Syracusains, au commandement de leurs armées, il s'aperçut aussitôt que la milice mercenaire n'était bonne à rien, car ses chefs se conduisaient tout comme nos Italiens; et ne pouvant ni les conserver ni les quitter, il les fit

tous tailler en pièces, et fit dès lors la guerre avec ses propres armées et non avec celles d'autrui. Je veux encore rappeler une figure de l'Ancien Testament faite à souhait pour la circonstance. David s'étant offert à Saül pour aller combattre Goliath, ce provocateur philistin, Saül, pour lui donner du courage, le revêtit de ses armes. Mais à peine David les eut-il sur le dos, qu'il récusa cet honneur, disant qu'il ne vaudrait pas autant par là que par lui-même, et qu'il voulait aller trouver l'ennemi avec sa fronde et son couteau. En somme ou les armes d'autrui ne te tiennent pas sur le dos, ou te pèsent ou te serrent; Charles VII, père de Louis XI, ayant, grâce à la fortune et à son courage, délivré la France des Anglais, comprit la nécessité d'avoir des armées nationales, et c'est de son règne que datent les ordonnances sur les gens d'armes et l'infanterie. Depuis, le roi Louis, son fils, abandonna les fantassins, et commença à prendre des Suisses à sa solde, erreur dans laquelle tombèrent ses successeurs, et qui, ainsi qu'on le voit à présent, met ce royaume en péril. Ayant donné par là de la réputation aux Suisses, il a déprécié le reste de ses armées, car tout en abandonnant absolument l'infanterie, il a assujetti ses gens d'armes à la coopération des armées étrangères, car étant accoutumés à faire la guerre avec les Suisses, ils s'imaginent ne plus pouvoir vaincre sans eux. D'où il résulte que les Français ne suffisent pas contre les Suisses et sans les Suisses n'essayent rien contre les autres.

Les armées françaises sont donc restées mixtes, mi-parties mercenaires et nationales, genre d'armées qui vaut beaucoup mieux que de simples mercenaires ou de simples auxiliaires, mais bien inférieur aux armées nationales. Il suffit de cet exemple, car le royaume de France serait invincible, si l'on avait augmenté les établissements de Charles ou seulement si l'on y avait persévéré. Mais l'imprudence humaine goûte volontiers une chose dont la saveur agréable cache le secret venin, comme j'ai dit qu'il arrive dans la fièvre étique. Cependant si un prince ne s'aperçoit pas du mal lorsqu'il commence, il n'est pas sage en vérité; et cependant peu ont ce don-là. Si l'on recherche la cause première de la décadence de l'empire romain, on la verra seulement coïncider avec l'époque où l'on commença d'avoir les Goths à solde; c'est à partir de ce moment que commencèrent à s'énerver les forces de l'empire romain, tout ce qu'il perdait de courage passait dans les rangs des étrangers. Je conclus donc que sans troupes nationales, nul prince n'a de sécurité; alors il est tout à la merci de la fortune, n'ayant rien qui le défende dans l'adversité. Ce fut toujours l'opinion, la sentence des hommes sages que rien n'est aussi faible, aussi instable que la réputation d'une puissance non fondée sur des armées nationales. Les armées nationales sont celles qui sont composées de sujets, de citoyens ou de tes créatures; toutes les autres sont mercenaires ou auxiliaires. Le moyen d'organiser les armées nationales sera

facile à trouver, si l'on procède dans l'ordre que j'ai indiqué, et l'on verra cemment Philippe, père d'Alexandre le Grand, ainsi que plusieurs princes et républiques, se sont créé et organisé des troupes; moyens auxquels je m'en remets tout entier.

CHAP. XIV. — Quels sont les devoirs du prince en ce qui concerne la milice.

Un prince ne doit donc avoir d'autre objet, ni d'autres pensées, ni consacrer ses études à autre chose qu'à la guerre, à l'organisation et à la discipline des armées; c'est le seul talent qui convienne à l'homme appelé à commander, et il est d'efficacité telle, que non-seulement il maintient au pouvoir ceux qui l'occupent par droit de naissance, mais que souvent il fait surgir au pouvoir les hommes de condition privée. Et l'on voit, au contraire, que quand les princes se sont adonnés à une vie délicate plutôt qu'à la vie des armes, ils ont perdu leurs États. Et la première raison qui te les fait perdre est de mépriser l'art de la guerre, tandis que ce qui te les fait gagner est d'y être passé maître. C'est parce qu'il avait les armes à la main que François Sforza devint, de particulier, prince de Milan; tandis que ses fils, pour avoir fui les travaux et les incommodités des camps, de ducs devinrent simples particuliers. Entre les inconvénients divers qui résultent de n'avoir point les armes à la main est celui-ci que vous devenez méprisable, et c'est une des choses

infâmes, dont le prince se doit garder comme je dirai ci-dessous. Car entre un homme armé et un homme désarmé, il n'est point de proportion, et la raison s'oppose à ce qu'un homme armé obéisse volontiers à celui qui ne l'est pas, et à ce qu'en étant désarmé on soit en sûreté parmi des serviteurs en armes. D'une part le dédain, de l'autre le soupçon, ne peuvent faire ensemble quoi que ce soit de bon. Or un prince qui ne s'entend pas à la guerre, outre les autres inconvénients dont j'ai parlé, ne peut être estimé de ses soldats, ni se fier à eux. Il ne doit donc jamais détourner sa pensée de l'exercice de la guerre, et cela plus encore en temps de paix qu'en temps de guerre, ce qui se peut faire de deux manières : l'une par les faits, l'autre par l'esprit. Pour ce qui est des faits, il doit non-seulement tenir ses hommes en bon ordre et bien exercés, mais aller toujours à la chasse et par ce moyen accoutumer son corps à la dure, en même temps que reconnaître la nature des lieux, se rendre compte de l'élévation des montagnes, des défilés des vallées, de l'étendue des plaines, de l'état des fleuves et des marais, en apportant à tout cela le plus grand soin. Ces connaissances acquises sont utiles de deux façons. D'abord elles apprennent au prince à connaître son pays, ce qui lui permet d'en mieux comprendre la défense. Ensuite, moyennant la connaissance et la pratique des lieux, on se figure plus aisément d'autres lieux sur la nature desquels il conviendra de spéculer; en effet les coteaux, les vallées, les plaines, les

fleuves et les marais qu'il y a, par manière de dire, en Toscane ont avec ceux d'autres contrées une certaine similitude ; en telle sorte que de la connaissance de la configuration d'une province, on peut déduire facilement la configuration d'une autre. Le prince qui manque de ces notions, manque de l'éducation essentielle et première que doit avoir un général, car elles enseignent à trouver l'ennemi, à prendre ses quartiers, à conduire les armées, à ordonner les batailles, à assiéger les villes avec avantage. Philopœmen, prince des Achéens, entre autres louanges, a mérité des historiens celle de n'avoir pensé dans la paix qu'aux moyens de faire la guerre. Quand il était dans la campagne avec ses amis souvent il s'arrêtait et raisonnait ainsi avec eux : « Si les ennemis étaient sur cette colline et nous ici avec notre armée, qui des deux aurait l'avantage ? Comment pourrait-on l'attaquer sûrement en gardant ses rangs ? Si nous voulions battre en retraite, qu'aurions-nous à faire ? S'ils se retiraient, comment les suivre ? Puis, tout en marchant, il leur exposait les occurrences diverses où se peut trouver une armée. Il écoutait leur opinion, disait la sienne en la corroborant de ses raisons, et grâce à ces méditations continuelles, nul accident ne se pouvait produire, lorsqu'il commandait les armées, auquel il n'eût le remède. Quant à l'exercice mental, un prince doit lire l'histoire et y méditer les actions des hommes illustres; voir comment ils se sont gouvernés à la guerre, examiner les raisons de leurs victoires et de leurs

défaites, pour éviter les unes et imiter les autres ; il doit faire par-dessus tout ce qu'ont fait quelques hommes excellents qui se sont donné pour modèles quelques héros glorieux et couverts de gloires dont ils ont toujours eu les faits et gestes sous la main. C'est ainsi, dit-on, qu'Alexandre le Grand imitait Achille ; César, Alexandre ; Scipion, Cyrus. Et quiconque lit la vie du susdit Cyrus écrite par Xénophon, reconnaît plus tard, dans la vie de Scipion, combien cette imitation contribua à sa gloire, combien, par sa chasteté, son affabilité, sa générosité et sa douceur, Scipion se conforma à Cyrus, en ce que Xénophon a écrit de lui. Voilà la ligne de conduite que doit tenir un prince sage, et ne jamais rester oisif en temps de paix ; mais en faire un capital dont il puisse se servir dans l'adversité, en sorte qu'à tout changement de la fortune, il puisse en user pour résister à ses coups.

Chap. XV. — Des choses pour lesquelles les hommes, et surtout les princes, sont loués ou blâmés.

Reste à voir maintenant quels doivent être les procédés et la manière d'être d'un prince envers ses sujets et ses amis. Et comme je sais que nombre d'écrivains ont traité ce sujet, je crains, en le traitant encore, de passer pour présomptueux, devant m'écarter beaucoup, en discutant cette matière, des maximes des autres. Mais mon intention étant d'é-

crire chose utile à qui la comprendra, il m'a paru plus convenable d'aller droit à la vérité effective des choses telles qu'elles sont que telles qu'on les imagine. Beaucoup de gens se sont imaginé des républiques et des monarchies, telles qu'on n'en a jamais vu ni connu en réalité; car il y a tant de distance entre la manière dont on vit et la manière dont on devrait vivre, que quiconque laisse ce qui se fait pour ce qui se devrait faire, prépare plutôt sa ruine que son salut; en effet, un homme qui veut faire en toute chose profession de vertu doit succomber au milieu de tant de gens qui sont vicieux. De là vient qu'un prince qui se veut maintenir, doit être prêt à n'être pas bon, à l'être ou à ne l'être pas, suivant la nécessité. Laissant donc de côté les imaginations relatives aux princes, et ne discourant que de la réalité, je dis qu'à tous les hommes, lorsqu'on parle d'eux, et principalement aux princes parce qu'ils sont plus haut placés, sont attribuées quelques-unes de ces qualités auxquelles s'attache le blâme ou la louange, c'est-à-dire que tel passe pour libéral, tel autre pour *misérable*, suivant une expression toscane (car *avare* dans notre langue signifie encore celui qui désire acquérir par rapine, tandis que nous appelons *misérable* celui qui s'abstient trop d'user de son bien); tel passe pour généreux, tel pour rapace, tel pour cruel, tel pour compatissant; l'un est traître, l'autre de bonne foi: celui-ci est efféminé et pusillanime; celui-là fier et courageux; il y en a de superbes, de lascifs, de

chastes, de francs, de rusés, de faciles, de durs, de graves, de légers, de religieux, d'incrédules, et tant d'autres. Chacun confessera, je le sais, que ce serait très-louable chose de trouver chez un prince parmi toutes les qualités susdites celles qui passent pour bonnes; mais comme on ne les peut avoir ni observer entièrement, et que la condition humaine s'y oppose, il faut qu'il soit assez prudent pour savoir fuir l'infamie des vices qui lui enleveraient son État et pour se garder de ceux qui ne le lui enlèveraient pas, s'il est possible; mais s'il ne le peut pas, qu'il s'y livre avec moins de circonspection. Et bien mieux, qu'il ne se soucie pas d'encourir l'infamie de ces vices, sans lesquels il peut difficilement sauver l'État. Car, tout bien considéré, on trouvera que telle chose qui aura un air de vertu, s'il la fait sera sa ruine; et qu'en faisant telle autre chose qui aura l'air du vice, il assurera sa sécurité et son bien-être.

Chap. XVI. — De la libéralité et de l'avarice.

Commençant donc par les premières qualités susdites, je dis qu'il serait bon de passer pour libéral; néanmoins, la libéralité, lorsque tu en uses en sorte de n'être pas craint, tourne contre toi ; tandis que si tu en uses habilement et comme on en doit user, tu ne passeras pas pour libéral, et tu éviteras le reproche d'avarice. Or, à vouloir conserver parmi les

hommes le renom de libéral, il faut nécessairement ne négliger aucune espèce de somptuosité, de sorte qu'un prince ainsi fait consumera toutes ses ressources en semblables œuvres, et sera obligé à la fin, s'il veut conserver le nom de libéral, de charger les peuples d'impôts extraordinaires, de devenir fiscal, et de faire tout ce qui se peut faire pour avoir de l'argent. Cela commence à le rendre odieux à ses sujets, et à le faire déchoir dans l'estime publique, lorsqu'il devient pauvre, en sorte qu'ayant par cette libéralité offensé beaucoup de gens et n'en ayant gratifié que peu, il se ressent de la première disgrâce et périclite au premier péril. S'il s'en aperçoit et s'il veut se tirer de cette voie-là, il encourt subitement le reproche infamant d'avarice. Donc un prince ne pouvant cultiver sans se nuire cette vertu de la libéralité, de manière qu'on la lui connaisse, ne doit donc pas se soucier du nom d'avare, car avec le temps il passera toujours pour libéral, lorsqu'on verra que grâce à son économie ses expéditions lui réussissent, qu'il peut faire la guerre, et tenter des entreprises sans aggraver l'impôt; et finalement il en vient par là à user de libéralité envers tous ceux auxquels il ne prend rien (et ils sont en nombre infini) et d'avarice envers tous ceux auxquels il ne donne pas, mais il n'y en a que peu. De notre temps, nous n'avons vu faire de grandes choses qu'à ceux qui ont passé pour avares, tandis que les autres ont succombé. Le pape Jules II, après s'être servi d'un renom de libéralisme pour parvenir au pontificat,

ne pensa pas à le conserver, cela pour pouvoir faire la guerre au roi de France, et s'il en a tant fait sans frapper un seul impôt extraordinaire, c'est qu'il a soumis toutes les dépenses superflues à sa longue économie. Le roi d'Espagne, s'il avait passé pour libéral, n'aurait fait ni mené à bien tant d'entreprises. Du moment qu'il s'agit de n'avoir pas à piller ses sujets, d'être en mesure de se défendre, de ne devenir pas pauvre et méprisable, de n'être pas forcé à devenir rapace, un prince doit s'inquiéter peu du nom d'avare, car c'est là un de ces vices qui le font régner. Et si quelqu'un disait : ce fut par sa libéralité que César parvint à l'empire, et beaucoup d'autres par cela même qu'ils étaient réputés libéraux sont parvenus à des situations très-grandes, je réponds : Ou tu es devenu prince, ou tu es en train de le devenir. Dans le premier cas cette libéralité est nuisible, dans le second, il est bien nécessaire de passer pour libéral : César voulut parvenir à l'empire de Rome, mais s'il eût survécu à la réalisation de ses ambitions, et s'il n'eût pas tempéré ses dépenses, il eût détruit l'empire. Si quelqu'un répliquait que parmi les princes qui firent de grandes choses par les armes, il en est beaucoup qui ont passé pour très-libéraux, je te réponds : ou le prince y mit du sien et de celui de ses sujets ou de celui des autres. Dans le premier cas il doit être économe, dans le second il n'est sorte de libéralité dont il ne doive user. Tel prince qui va devant lui, à la tête de ses armées, se nourrit de butin, de sacs de villes,

de contributions, et manie le bien des autres, celui-là doit être libéral, autrement ses soldats ne le suivraient point. Ce qui n'est pas à toi ou à tes sujets, tu peux le dispenser largement aux tiens, comme Cyrus, César et Alexandre. Dépenser le bien d'autrui ne t'ôte pas ta réputation, mais l'accroît; il n'est que de dépenser ton bien qui te nuise. Il n'est chose qui se consume autant elle-même que la libéralité, car tandis que tu uses, tu t'ôtes la faculté d'en user et alors tu deviens ou pauvre et méprisable, ou, pour éviter la pauvreté, rapace et odieux : or, la libéralité te conduit à l'une ou à l'autre de ces deux choses. Conséquemment il est plus sage de s'acquérir le nom d'avare qui engendre un reproche sans haine, que d'encourir, pour vouloir le nom de libéral, le nom de rapace qui engendre le reproche et la haine.

Chap. XVII. — De la cruauté et de la clémence, et s'il est meilleur d'être aimé que craint.

Passant ensuite aux autres qualités précitées, je dis que tout prince doit désirer passer pour compatissant et non pour cruel. Néanmoins il doit prendre garde de ne pas mal user de cette mansuétude. César Borgia passait pour cruel, néanmoins cette cruauté avait conquis la Romagne, elle l'avait unifiée et forcée d'être paisible et fidèle. Et cela, pour peu qu'on le considère comme il faut, paraîtra

beaucoup moins cruel que ne le fut le peuple de Florence qui, pour esquiver le nom de cruel, laissa détruire Pistoie. Un prince ne doit donc pas se mettre en peine de l'infamie qui s'attache à la cruauté, lorsqu'il s'agit de l'unité et de la fidélité de ses sujets. Car en faisant quelques exemples, il se montrera plus compatissant que ceux qui, par trop de compassion, laissent les désordres suivre leur cours, ce dont il résulte des meurtres et des rapines, qui généralement atteignent les masses, tandis que les exécutions qui viennent du prince ne portent que sur quelques particuliers. Entre tous les princes, il est impossible au prince nouveau d'éviter le nom de cruel, vu que les établissements nouveaux sont pleins de périls. C'est pour cela que dans Virgile, Didon excuse l'inhumanité de son règne par sa nouveauté, disant :

> Res dura et regni novitas me talia cogunt
> Moliri, et late fines custode tueri.

Néanmoins il doit être lent à croire et à s'émouvoir, et il ne doit pas se faire peur lui-même ; il lui importe d'apporter dans sa conduite un mélange de prudence et d'humanité, de sorte que le trop de confiance ne le rende pas imprudent et le trop de défiance intolérable. De là naît cette dispute : *S'il est mieux d'être aimé que craint* ou *craint qu'aimé*. On répond qu'il faudrait être l'un et l'autre, mais comme il est difficile d'être les deux ensemble, il est beaucoup plus sûr d'être craint que d'être

aimé, quand il faut manquer de l'un des deux. Car on peut dire des hommes en général qu'ils sont ingrats, versatiles, dissimulés, ennemis des périls, avides de gains. Tandis que tu leur fais du bien, ils sont tout à toi, ils t'offrent leur sang, leur fortune, leur vie et leurs fils, et alors que, comme je l'ai dit plus haut, le besoin qu'on peut avoir d'eux est éloigné, mais s'approche-t-il, ils font volte-face. Le prince qui s'en est remis uniquement à leurs paroles, se trouvant au dépourvu de tous autres préparatifs, succombe. Car les amitiés qu'on recherche à prix d'argent, et non par grandeur et noblesse d'âme, on les mérite bien, mais on ne les a pas, et l'on ne peut en user à l'occasion. Les hommes regardent moins à offenser celui qui se fait aimer que celui qui se fait craindre ; car l'amour n'attache que par un lien d'obligation qui, vu la méchanceté des hommes, est rompu à toute occasion qu'en suscite l'intérêt personnel, tandis que la crainte repose sur la peur d'un châtiment laquelle ne cesse jamais. Néanmoins le prince doit se faire craindre en sorte que, s'il ne se fait pas aimer, il évite la haine, car on peut fort bien être à la fois craint et non haï, ce qui arrivera toujours à qui s'abstiendra de la fortune de ses concitoyens et de ses sujets et de leurs femmes. Quand cependant il lui faudra sévir contre une famille, qu'il le fasse si la justification en est suffisante et la cause manifeste. Mais que sur toute chose, il respecte la fortune d'autrui, car les hommes oublient plus vite la mort de

leur père que la perte de leur patrimoine. Outre cela les occasions de prendre le bien d'autrui ne manquent jamais, et celui qui commence une fois à vivre de rapine, trouve toujours moyen de s'emparer du bien d'autrui; et au contraire, il y a rarement lieu à sévir contre les personnes, et l'on en a plus vite fini.

Mais quand le prince est à la tête des armées et a à gouverner une multitude de soldats, alors il est absolument nécessaire de ne se point mettre en peine du nom de cruel, car sans cette réputation-là on ne saurait maintenir une armée unie et disposée aux entreprises. Au nombre des choses étonnantes que fit Annibal, on compte celle-ci qu'ayant une très-grosse armée, composée de soldats de diverses nations, et qui tenait campagne à l'étranger, il ne s'y éleva jamais de dissensions ni intestines ni contre le prince, aussi bien dans la mauvaise que dans la bonne fortune. Cela ne put venir que de sa cruauté qui n'avait plus rien d'humain et qui conjointement avec ses mérites infinis le rendit toujours aux yeux de ses soldats vénérable et terrible; et sans ce mérite-là, tous les autres ne suffisaient pas à produire ce résultat. Des écrivains inconsidérés admirent d'une part ses actions, et d'autre part en blâment le principal motif. Et qu'il soit vrai que ses autres mérites ne lui auraient pas suffi, on peut s'en convaincre par l'exemple de Scipion (homme rare non-seulement de son temps, mais dans tout ce qu'on sait des choses de ce monde), Scipion dont

les armées se révoltèrent en Espagne, ce qui n'eut pas d'autre cause que sa trop grande bonté, qui avait donné à ses soldats plus de licence qu'il ne convenait à la discipline militaire. Chose qui lui fut reprochée par Fabius Maximus au sénat, l'appelant le corrupteur de la milice romaine. Ceux de Locres ayant été détruits par un lieutenant de Scipion, ils ne furent pas vengés par lui, non plus que l'insolence de ce lientenant ne fut punie, le tout par suite de sa nature facile. Tellement que quelqu'un le voulant excuser dans le sénat dit qu'il y avait beaucoup d'hommes qui savaient mieux ne pas commettre de fautes, que punir les fautes d'autrui. Un semblable caractère aurait avec le temps altéré la gloire et la renommée de Scipion, s'il eût persévéré dans le commandement en chef; mais vivant sous le gouvernement du sénat, non-seulement cette disposition fâcheuse se fit oublier, mais tourna à sa gloire.

Je conclus donc, revenant à ce qui est d'être aimé et craint, que les hommes aimant à leur gré et craignant au gré du prince, un prince sage se doit asseoir sur ce qui est sien et non sur ce qui est des autres, et se doit absolument ingénier à esquiver la haine, comme il est dit.

CHAP. XVIII. — De quelle manière un prince doit tenir ses engagements.

Combien il est louable chez un prince d'observer ses engagements, de cultiver l'intégrité et non pas l'astuce, chacun le comprend. Nonobstant, on voit par l'expérience de notre temps que les princes qui ont fait de grandes choses sont ceux qui ont tenu peu de compte de leur parole, qui ont su par leur astuce manœuvrer les esprits, choses grâce auxquelles ils ont finalement surpassé ceux qui ont pris la loyauté pour base de leurs actions. Vous devez donc savoir qu'il y a deux manières de combattre, l'une par les lois, l'autre par la force; la première est des hommes, la seconde des bêtes; mais comme souvent la première ne suffit pas, il faut recourir à la seconde. Cela fait qu'un prince doit savoir faire à propos la bête et l'homme. Ce principe a été enseigné à mots couverts aux princes par les écrivains de l'antiquité, qui disent comment Achille et plusieurs autres princes du temps passé furent confiés dans leur enfance au centaure Chiron, pour qu'il les rangeât sous sa discipline, ce qui veut dire tout bonnement qu'ils ont eu un précepteur moitié homme, moitié bête, c'est-à-dire qu'un prince doit avoir l'une et l'autre nature et que l'une n'est pas durable sans l'autre.

Un prince étant donc dans l'obligation de savoir se conduire en bête, doit choisir pour modèle le renard

et le lion, car si le lion ne sait pas se défendre des piéges, le renard ne sait pas résister aux loups. Il faut donc être renard pour esquiver les piéges, et lion pour effrayer les loups. Ceux qui ne s'attachent qu'à imiter le lion ne s'y entendent point. Un seigneur prudent ne peut ni ne doit donc observer sa foi, quand cette observance tourne contre lui, et que les raisons qui l'ont fait promettre n'existent plus. Si les hommes étaient tous bons, ce précepte ne serait pas bon; mais comme ils sont méchants et n'observeront pas leur parole envers toi, tu n'as pas à l'observer envers eux. On en pourrait donner infiniment d'exemples modernes et montrer combien de traités de paix, combien d'engagements pris ont été rendus vains par la mauvaise foi des princes, et celui qui a le mieux su faire le renard a le mieux réussi. Mais c'est un caractère qu'il importe de savoir bien colorer, en se montrant grand simulateur et dissimulateur; et les hommes sont si simples et obéissent si bien aux nécessités du présent que le trompeur trouvera toujours qui se laisse tromper. Parmi les récents exemples il en est un que je ne veux pas taire. Alexandre VI ne fit jamais autre chose que de tromper les hommes, ce fut son unique pensée, et il trouva toujours l'occasion de le faire; oncques ne fut homme qui assurât une chose avec plus de force, qui l'assurât avec de plus grands serments et qui la tînt moins; néanmoins ses fraudes lui réussirent toujours, tant il connaissait bien en cela le train du monde. Il n'est donc pas néces-

saire à un prince d'avoir toutes les qualités susdites, mais il lui est indispensable de paraître les avoir, peut-être oserai-je dire qu'à les avoir et à les observer toujours elles sont dangereuses, tandis qu'à n'en avoir que l'apparence elles sont utiles; comme de paraître compatissant, fidèle, humain, religieux, sincère, et même de l'être; mais tout en s'arrangeant de façon à pouvoir et à savoir être tout le contraire, si le besoin s'en présente.

Tu dois comprendre qu'un prince, surtout un prince nouveau, ne se peut conduire en tout suivant les préceptes qui valent aux hommes la réputation de bons, étant souvent obligé pour conserver l'État d'agir contre la bonne foi, contre la charité, contre l'humanité, et contre la religion. Or il faut qu'il ait un esprit toujours disposé à tourner selon que le vent et les vicissitudes de la fortune le commandent; il faut, comme je l'ai dit ci-dessus, qu'il ne se départe pas du bien, autant qu'il se peut; mais qu'il sache entrer dans le mal s'il le faut. Un prince doit donc prendre grand soin de ne laisser sortir de sa bouche aucune chose qui ne soit pleine des cinq qualités susdites et de paraître, à le voir et à l'entendre, tout douceur, tout bonne foi, tout humanité, tout religion. Rien de plus nécessaire que l'apparence de cette dernière qualité, car les hommes en général jugent plus par les yeux que par les mains; c'est qu'il appartient à tout le monde de voir et à peu de toucher; chacun voit ce que tu parais, peu sentent ce que tu es, et ce peu-là n'osent

contredire l'opinion de tous, car la majesté de l'État est là pour le leur défendre; dans les actions de tous les hommes et surtout des princes, là où il n'y a pas lieu d'en appeler à la justice, on ne regarde que la fin. Qu'un prince fasse en sorte de vivre et de conserver l'État, et les moyens seront toujours jugés honorables et loués par tout le monde; le vulgaire ne s'attache jamais qu'aux apparences, et à l'événement final des choses; et dans le monde il n'y a que du vulgaire et les minorités ne se produisent que quand les majorités n'ont pas où s'appuyer. Certain prince de ce temps-ci [1] qu'il ne serait pas convenable de nommer, ne prêche jamais que la paix et la bonne foi, dont il est l'ennemi déclaré, et s'il les eût observées l'une et l'autre, elles lui eussent plus d'une fois enlevé ses États et sa réputation.

Chap. XIX. — Qu'on doit éviter d'être méprisé et haï.

Mais entre les qualités dont il est fait mention ci-dessus, j'ai parlé des plus importantes, je veux discourir brièvement des autres, sous ce point de vue général, à savoir que le prince songe à fuir, comme je l'ai dit plus haut en partie, ces choses qui le rendent odieux ou méprisable; et autant de fois l'évitera-t-il, autant de fois aura-t-il rempli son rôle,

1. Ferdinand de Castille.

et n'y aura-t-il pour lui aucun péril dans les autres vices. Ce qui le rend surtout odieux, c'est d'être rapace et d'attenter aux biens ou aux femmes de ses sujets, ce dont il doit s'abstenir. En général toutefois qu'on ne prend aux hommes ni la fortune, ni l'honneur, ils vivent contents, et l'on n'a à combattre que quelques ambitieux, qu'on met à la raison de diverses manières et facilement. Ce qui le rend méprisable, c'est de passer pour variable, léger, efféminé, pusillanime, irrésolu ; toutes choses dont un prince se doit garder comme d'un écueil, en s'ingéniant à faire paraître dans ses actions de la grandeur, du courage, de la gravité, de l'énergie ; en ce qui regarde le maniement de ses sujets particuliers, il doit vouloir que toute sentence de lui soit irrévocable, et se maintenir en telle réputation que personne ne songe à le tromper et à le faire aller. Un prince qui donne de lui cette opinion est fort renommé, et contre qui est fort renommé on conjure difficilement, on l'attaque difficilement aussi, sachant que celui-là a du mérite, et qu'il est respecté des siens. Un prince doit avoir deux craintes ; une au dedans par rapport à ses sujets, l'autre au dehors par rapport aux puissances étrangères. De ce danger on se défend avec de bonnes armées et de bonnes alliances, et s'il a de bonnes armées il aura toujours de bonnes alliances ; toujours aussi les choses du dedans seront solides quand les choses du dehors seront solides, à moins qu'elles ne soient troublées par une conjuration ; et quand bien même elles le

seraient, s'il s'est organisé et s'il a vécu comme je l'ai dit, toujours, s'il ne s'abandonne pas lui-même, il n'est chose qu'il ne soutienne, comme fit, ainsi que je l'ai dit, Nabis le Spartiate. Mais en ce qui est des sujets, quand rien ne bouge au dehors, il est à craindre qu'ils ne conspirent secrètement; péril contre lequel le prince s'assure très-bien, en évitant de se rendre odieux et méprisable, et en faisant en sorte que le peuple soit content de lui, chose nécessaire à obtenir comme je l'ai dit longuement. Un des plus puissants remèdes qu'ait un prince contre les conjurations, c'est de n'être ni haï ni méprisé de la multitude. Toujours une conjuration se flatte de satisfaire le peuple par la mort du prince; mais quand elle craint de l'irriter elle n'a pas le courage de prendre un pareil parti, car les difficultés que comporte le rôle de conjurés sont infinies. L'expérience démontre que si les conjurations ont été nombreuses, peu ont réussi; c'est que qui conjure ne peut être seul, et ne peut se faire de compagnons que parmi ceux qu'il a lieu de croire mécontents. Et sitôt que tu as découvert ton âme à un mécontent, tu lui donnes matière à se contenter, car en te trahissant, il en peut espérer de grands avantages. Tellement que voyant d'un côté le gain sûr, tandis que l'autre parti est douteux et plein de périls, il faut bien ou que les complices soient rares, ou qu'ils soient obstinément et tout à fait les ennemis du prince, pour te garder leur foi.

Et pour abréger, je dis que du côté des conjurés,

il n'est que peur, jalousie, terreur d'un châtiment qui les effraye; mais que du côté du prince, la majesté du trône, les lois, ses amis, l'État sont là pour le défendre; si bien qu'en joignant à tout cela la faveur populaire, il est impossible que quelqu'un soit assez hardi pour conspirer. Car pour l'ordinaire, si un conjuré a matière à craindre avant l'exécution du complot, celui-là doit craindre encore après, ayant le peuple pour ennemi, le coup une fois fait, et n'ayant point de refuge à espérer par cela même. On en pourrait donner d'infinis exemples, mais je n'en veux qu'un qui s'est produit du temps de nos pères. Messer Annibal Bentivogli, aïeul du présent messer Annibal, qui était prince de Bologne, ayant été tué à la suite d'une conjuration des Canneschi et comme il ne restait de lui que messer Giovanni, encore au maillot, aussitôt après le meurtre, tout le monde se souleva et massacra tous les Canneschi. Ce qui vint de la faveur dont la maison de Bentivogli jouissait alors à Bologne, et elle fut telle, que n'ayant plus personne, Annibal mort, pour gouverner l'État, et le bruit ayant couru qu'il y avait à Florence un rejeton de la famille des Bentivogli, qui jusqu'alors avait passé pour le fils d'un serrurier, les Bolonais vinrent à Florence tout exprès, l'appelèrent au gouvernement de la cité, qu'il conserva jusqu'au temps ou messer Giovanni fut parvenu à l'âge de gouverner. Je conclus donc qu'un prince doit tenir peu de compte des conjurations quand le peuple lui est favorable; mais quand il lui est hostile et l'a pris

en grippe, tout homme et toute chose sont sujets de crainte.

Les États bien organisés et les princes sages ont pris soin de ne pas réduire les grands au désespoir, de satisfaire le peuple et le tenir content, car c'est une des plus graves matières où la sagesse d'un prince ait à s'exercer. Entre les royaumes bien ordonnés et bien gouvernés de notre temps est celui de France, où se trouvent une infinité de bonnes constitutions, d'où dépendent la liberté et la sécurité du roi, et au nombre desquelles sont en première ligne le parlement et son autorité. C'est que celui qui organisa ce royaume, connaissant l'ambition et l'insolence des grands, et jugeant nécessaire de leur mettre en bouche un frein qui servît à les conduire; connaissant aussi la haine du peuple contre les grands, haine née de la peur qu'ils lui inspiraient, et voulant l'en mettre à l'abri, il ne voulut pas toutefois que ce soin incombât particulièrement au roi, pour le soustraire aux embarras que celui-ci eût éprouvés avec les grands en favorisant le peuple et avec le peuple en favorisant les grands ; il constitua donc un tiers pouvoir, qui, sans que le roi s'en mêlât, put abaisser la noblesse et favoriser les petits. Il ne peut y avoir de meilleure institution, ni plus prudente, ni plus favorable à la sûreté du roi et du royaume. De là on peut tirer un autre enseignement notable, c'est que les princes doivent charger les autres du soin de sévir, et se réserver le droit de grâce à eux mêmes· Je conclus de nouveau qu'un

prince doit tenir compte des grands mais sans se faire haïr du peuple. Peut-être beaucoup de gens trouveront-ils, en considérant la vie et la mort d'un grand nombre d'empereurs romains, qu'ils sont autant d'exemples contraires à l'opinion que j'ai émise là, voyant que plus d'un, après une belle vie et des preuves d'un grand courage, a néanmoins perdu l'empire ou a été pris par les siens à la suite d'une conjuration. Voulant répondre à ces objections, je discourrai des qualités de quelques empereurs, montrant la raison de leur ruine et comment elle fut conforme à ce que j'ai dit sur ce point, et ce sont des choses bien connues à qui a lu l'histoire de ce temps-là. Il me suffira de prendre tous les empereurs qui se succédèrent de Marc le philosophe à Maximin, lesquels furent Marc-Aurèle, Commode son fils, Pertinax, Julien, Sévère, Antonin, Caracalla son fils, Macrin, Hèliogabale, Alexandre et Maximin[1]. Il faut noter d'abord que là où les autres princes n'ont à lutter que contre l'ambition des grands et l'insolence des peuples, les empereurs romains se trouvaient en présence d'une troisième difficulté, c'est-à-dire la cruauté et l'avarice des soldats; situation si difficile qu'elle occasionna la chute

1. Tout en conservant l'intégrité du texte original, je dois faire remarquer qu'Antonin-le-Pieux adopté par Adrien, se place entre Adrien et Marc le philosophe ou Marc-Aurèle. Le premier des deux Sévère ici nommés est Septime Sévère, le second Alexandre Sévère. Enfin le Julien qui est entre Pertinax et Septime Sévère est Didius Julien.

de plusieurs empereurs, car il est malaisé de satisfaire les soldats et les peuples, attendu que les peuples aiment le repos, et par cela même les princes d'allure modeste, tandis que les soldats aiment un prince rempli de l'esprit militaire, autrement dit insolent, cruel et rapace. Il fallait donc que l'empereur fît la guerre aux peuples, pour arriver à la double paye et assouvir l'ambition des troupes et leur cruauté. D'où il résulte que ceux des empereurs qui spontanément ou par leur habileté n'avaient pas acquis assez de réputation pour tenir en bride les uns et les autres, tombaient toujours. La plupart d'entre eux, surtout ceux qui arrivaient au pouvoir en qualité d'hommes nouveaux, s'expliquant les dangers inhérents à ces deux manières d'être, s'attachaient à satisfaire les soldats, car ils estimaient que c'était peu de chose de faire injure au peuple. C'était un parti nécessaire, car les princes ne pouvant éviter d'être haïs de quelqu'un, doivent d'abord s'efforcer de n'être pas haïs de tout le monde; et quand ils ne peuvent y parvenir, ils doivent s'ingénier avec toute l'industrie possible à éviter la haine du parti le plus puissant. Et ceux des empereurs qui, à cause de leur nouveauté, avaient besoin d'une faveur extraordinaire, dérivaient plus volontiers du côté des soldats que du côté des peuples, ce qui leur tournait bien ou mal selon qu'ils savaient se maintenir auprès d'eux en bonne réputation, oui ou non. Des raisons susdites il résulta que Marc, Pertinax et Alexandre, étant tous de vie modeste,

amis de la justice, ennemis de la cruauté, humains et bienveillants, eurent tous, excepté Marc, une triste fin. Marc seul vécut et mourut en grand honneur, parce qu'étant arrivé à l'empire par raison d'hérédité, il n'avait à se faire reconnaître empereur ni par les soldats ni par le peuple; outre cela, étant escorté de beaucoup de vertus qui le rendaient respectable, il maintint, tant qu'il vécut, les deux ordres dans leurs limites propres, et ne fut jamais ni haï ni méprisé.

Mais Pertinax fut créé empereur contre la volonté des soldats, qui accoutumés sous Commode à une vie licencieuse, ne purent supporter la vie honnête à laquelle Pertinax les voulait astreindre. Ayant par là suscité la haine et à cette haine s'étant joint le mépris qu'inspirait sa vieillesse, il tomba dès les premiers commencements de son administration. De là une chose à noter, c'est qu'on encourt la haine aussi bien par les bonnes choses que par les mauvaises; et comme je l'ai dit plus haut, un prince qui veut conserver son État est souvent forcé de n'être pas bon. En effet, lorsque le parti, que ce soit le peuple, les soldats ou les grands, dont tu juges avoir besoin pour te maintenir, est corrompu, tu es forcé de suivre son humeur et de le satisfaire, et alors les bonnes actions te nuisent. Mais passons à Alexandre, dont la bonté fut telle, qu'entre autres louanges qui lui furent décernées est celle-ci, qu'en quatorze ans de règne, personne ne fut mis à mort ni en jugement par lui; néanmoins, comme il passait

pour efféminé et pour un homme qui se laissait gouverner par sa mère, ce qui l'avait fait tomber dans le mépris, l'armée conspira contre lui et le massacra. Maintenant, en raisonnant par opposition des qualités de Commode, de Sévère, d'Antonin, de Caracalla et de Maximin, vous les trouverez extrêmement cruels et rapaces. Pour satisfaire les soldats, ils n'oublièrent aucune des vexations dont on puisse accabler les peuples, et tous, excepté Sévère, eurent une triste fin. C'est que Sévère avait tant de génie, qu'en se conservant l'amitié de ses soldats encore qu'il accablât le peuple, il put toujours régner heureusement, car ses talents le rendaient aux yeux des soldats et des peuples si admirable, que les uns restaient en quelque sorte stupides d'étonnement, les autres respectueux et satisfaits. Comme ses actions furent grandes pour un prince nouveau, je veux montrer brièvement combien il sut faire à propos le personnage du renard et du lion; double nature que, comme je l'ai dit, il importe à un prince d'imiter. Sévère connaissant la lâcheté de l'empereur Julien persuada à l'armée qu'il commandait chez les Esclavons, qu'il convenait d'aller à Rome venger la mort de Pertinax, qui avait été assassiné par la garde impériale, et sous ce prétexte, sans affecter l'empire, il dirigea l'armée sur Rome et se trouva en Italie avant qu'on eût appris son départ. Arrivé à Rome, le sénat le nomma empereur par la crainte qu'il avait de lui, et Julien fut tué. Il restait à Sévère deux difficultés à s'emparer de tout l'État;

l'une en Asie, où Niger, général des armées asiatiques, s'était fait proclamer empereur, l'autre en Occident, dans la personne d'Albin, qui aspirait lui aussi à l'empire; et comme il jugeait périlleux de se déclarer ouvertement l'ennemi des deux, il délibéra d'attaquer Niger et de tromper Albin. Il lui écrivit comme quoi ayant été nommé empereur par le sénat, il voulait partager cette dignité avec lui, il lui décerna le titre de César, et par une délibération du sénat il se l'adjoignit comme collègue, chose qu'Albin prit pour vraie. Mais après que Sévère eut vaincu et tué Niger et pacifié l'Orient, il revint à Rome, se plaignit dans le sénat d'Albin qui, disait-il, peu reconnaissant des bienfaits dont il l'avait comblé, l'avait voulu tuer par trahison, ce qui le mettait dans la nécessité de l'aller punir de son ingratitude. Ensuite il l'alla trouver dans les Gaules où il lui enleva le pouvoir et la vie. Donc qui passera au tamis les actions de cet homme le trouvera lion très-féroce et renard très-rusé : il le verra craint et respecté de chacun, aimé de ses soldats, et l'on ne s'étonnera pas qu'homme nouveau, il ait pu acquérir une telle puissance, parce que sa très-grande réputation le défendit toujours des haines que ses rapines auraient pu engendrer chez les peuples.

Mais Antonin, son fils, fut encore des plus remarquables. Il y avait en lui des côtés qui le rendaient admirable aux yeux des peuples et cher à ses soldats. C'était un militaire bravant toute espèce de fa-

tigues, méprisant les délicatesses de la table et toutes les délices, ce qui le faisait aimer de toutes ses armées. Néanmoins sa cruauté et sa férocité furent tellement inouïes qu'après nombre d'exécutions particulières, après avoir décimé le peuple romain et entièrement détruit celui d'Alexandrie, il devint très-odieux à tout le monde et commença d'être redouté même de ceux qui l'entouraient, en sorte qu'il fut assassiné par un centurion au milieu de son armée. A ce propos, il convient de noter qu'une semblable mort, procédant de la délibération d'une âme résolue et obstinée, ne peut être évitée par les princes, car quiconque ne craint pas de mourir peut en faire autant; mais en même temps un prince n'a que peu à craindre de semblables catastrophes, vu qu'elles sont très-rares. Il doit seulement se garder de faire aucune grave injure à personne de ceux qu'il emploie et dont il s'entoure pour le service de son gouvernement. C'est ce qu'avait fait Antonin en frappant d'une mort ignominieuse un jeune frère de ce centurion, qui le menaçait chaque jour et que néanmoins il tenait attaché à la garde de sa personne; parti téméraire, et fait pour préparer sa mort, comme il advint.

Mais passons à Commode qui avait de grandes facilités à conserver l'empire qu'il possédait par droit héréditaire, étant fils de Marc, en sorte qu'il lui suffisait de suivre les traces de son père, pour satisfaire et le peuple et l'armée. Mais d'un caractère cruel et bestial, et dans le but d'exercer sa rapacité

sur les peuples, il s'attacha à entretenir des troupes nombreuses auxquelles il donna toute licence. D'autre part, oublieux de sa dignité au point de descendre souvent dans l'arène pour y combattre avec les gladiateurs et de faire mille autres choses des plus viles et peu dignes de la majesté impériale, il devint méprisable aux yeux des soldats, puis comme il était haï d'un côté et méprisé de l'autre, on conspira contre lui et on le tua.

Reste à parler des qualités de Maximin. Ce fut un homme très-belliqueux, et les troupes étant lasses de la mollesse d'Alexandre, dont j'ai discouru plus haut, celui-ci mort, le promurent à l'empire. Il ne le posséda pas longtemps, parce que deux choses le rendirent odieux et méprisable ; l'une, l'avilissement qui résultait pour lui et d'avoir gardé les troupeaux en Thrace (chose bien connue et qui lui attirait le dédain de chacun) ; l'autre, le retard qu'il avait mis à aller à Rome, au début de son pouvoir, et à prendre possession du trône impérial, en même temps qu'il se faisait la réputation d'un homme fort cruel, en exerçant par ses préfets, tant à Rome que sur tout le territoire de l'empire, beaucoup de cruautés; de telle façon que tout le monde étant pris de dédain pour la bassesse de son origine, et le haïssant d'autre part par crainte de sa férocité, l'Afrique d'abord, depuis le sénat et toute la population de Rome et de toute l'Italie conspirèrent contre lui, conspiration à laquelle se joignit sa propre armée ; assiégeant Aquilée, rencontrant de grandes difficultés à la

prendre, fatiguée de sa cruauté, et le craignant moins en le voyant en présence de tels ennemis, elle le tua.

Je ne veux parler ni d'Hèliogabale, ni de Macrin, ni de Julien, qui étant absolument méprisables furent aussitôt massacrés ; mais en venant à la conclusion de ce discours, je dis que les princes de notre temps sont moins sujets à cette difficulté d'accorder des satisfactions exceptionnelles aux soldats dans leurs gouvernements. Là encore qu'il faille les prendre en considération jusqu'à un certain point, cependant on s'en tire aisément vu qu'aucun de ces princes n'a d'armées intéressées dans le gouvernement ou les administrations provinciales, comme l'étaient les armées de l'empire romain. Si dans ce temps-là il était nécessaire de satisfaire les soldats de préférence au peuple, c'est parce que les soldats pouvaient plus que les peuples; maintenant il est plus utile à tous les princes, si l'on en excepte le Turc et le Soudan, de satisfaire les peuples que les soldats, parce que les peuples peuvent davantage. J'en excepte, comme je l'ai dit, le Grand Turc, qui entretient incessamment autour de sa personne douze mille fantassins et quinze mille cavaliers, desquels dépendent la sécurité et la force de son empire, et que nécessairement il doit garder pour amis, ne faisant passer qu'en seconde ligne tout ce qui regarde le peuple. Tel est aussi l'empire du Soudan, qui étant tout entier aux mains des soldats, doit, sans égard pour le peuple, conserver leur ami-

tié. Et il est à remarquer que cet État du Soudan diffère de toutes les autres monarchies, parce qu'il est semblable au pontificat chrétien qui ne peut s'appeler ni une principauté héréditaire ni une principauté nouvelle; ce ne sont pas les fils du prince décédé qui demeurent héritiers et maîtres du royaume, mais celui qui est promu par élection à cette dignité par ceux qui ont autorité pour cela. En présence de cette antique institution, on ne peut dire que ce soit là un gouvernement nouveau, puisqu'on n'y rencontre aucune des difficultés qui sont essentielles aux gouvernements de cette espèce, vu que si le prince est nouveau, les institutions sont anciennes et faites en sorte qu'il soit reçu comme le serait un prince héréditaire. Mais revenant à notre sujet, je dis que quiconque méditera sur le discours ci-dessus, verra que la haine ou le mépris a causé la ruine des empereurs sus-nommés, et s'expliquera, outre cela, comment il arriva que partie d'entre eux procédant d'une manière et partie de l'autre, les uns et les autres, quoi qu'ils fissent, eurent qui une fin heureuse, qui malheureuse. A Pertinax et Alexandre, princes nouveaux, il fut inutile et dangereux d'avoir voulu imiter Marc, qui possédait le trône par héritage; semblablement ce fut pour Caracalla, Commode et Maximin chose pernicieuse d'imiter Sévère, tandis qu'ils n'étaient pas gens d'un mérite suffisant à marcher sur ses traces. Cependant un prince nouveau dans son gouvernement ne saurait imiter les actions de Marc, et il

n'est pas indispensable non plus qu'il imite celles de Sévère, mais il doit emprunter de Sévère les qualités qui lui sont nécessaires pour fonder sa puissance, et de Marc celles qui l'aideront à la conserver glorieusement, quand elle sera déjà fermement établie.

Chap. XX. — Si les forteresses et beaucoup d'autres choses que les princes font souvent, sont utiles ou nuisibles.

Quelques princes, pour posséder leurs États en toute sécurité, ont désarmé leurs sujets ; d'autres ont divisé en parties distinctes les territoires qu'ils possédaient ; d'autres ont suscité des inimitiés contre eux-mêmes ; d'autres se sont attachés à gagner ceux qui leur étaient suspects dans le commencement de leur règne ; d'autres ont édifié des forteresses ; d'autres les ont rasées. Bien qu'on ne puisse exprimer d'opinion formelle sur ces divers systèmes, à moins d'en venir à l'examen particulier des États où il y aurait lieu de prendre des déterminations semblables, néanmoins j'en parlerai avec les développements que la matière comporte par elle-même. Donc il n'y eut jamais prince nouveau qui désarmât ses sujets ; bien plus, quand ils les ont trouvés désarmés, ils les ont toujours armés, car, en les armant, ces armes deviennent tiennes, ceux qui te sont suspects deviennent fidèles, ceux qui étaient fidèles continuent de l'être, et de tes sujets qu'ils étaient deviennent tes partisans. Tu ne peux ar-

mer tous tes sujets, mais comme ceux que tu armes en bénéficient, tu n'agis que plus sûrement avec les autres; la différence qu'ils constatent dans ta manière de procéder, fait tes obligés de ceux qui sont armés; les autres t'excusent, jugeant que ceux-là ont plus de mérite, auxquels incombent plus de périls et d'obligations. Mais quand tu les désarmes, tu commences par les offenser, en montrant que tu les crains, soit par poltronnerie, soit par suite de ton peu de confiance en eux, opinion qui l'une et l'autre engendrent la haine contre toi. Et comme tu ne peux rester sans armes, il faut que tu te rejettes sur la milice mercenaire, et nous avons dit précédemment ce qu'elle est; fût-elle bonne, elle ne le peut être assez pour te défendre de puissants ennemis et de sujets suspects. Or, comme je l'ai dit, un prince nouveau dans un État nouveau, y a toujours organisé les armements, l'histoire est pleine de tels exemples. Mais quand un prince acquiert un État nouveau, qui se joigne à l'ancien comme un membre nouveau du même corps, alors il devient nécessaire de désarmer cet État, excepté ceux que tu as acquis parce qu'ils se sont ouvertement déclarés pour toi; et ceux-là même encore importe-t-il, avec le temps et l'occasion, de les amollir et de les efféminer, enfin de les aménager en sorte que toutes les forces de l'État soient aux mains de tes propres soldats, de ceux qui vivent auprès de toi dans tes vieilles possessions. Nos pères, et ceux qui passaient pour sages, avaient coutume de dire qu'il fallait dominer

Pistoie par les factions, et Pise par les forteresses; et c'est pour cette raison, et afin de les posséder plus sûrement, qu'ils entretenaient les factions sur leurs territoires. Dans le temps que l'Italie était équilibrée d'une certaine manière, cela pouvait être fort bien fait, mais il ne paraît pas que cela se puisse donner aujourd'hui pour un précepte. En effet, je crois que personne ne peut se trouver bien des divisions qu'il suscite, car il faut nécessairement qu'à l'approche de l'ennemi, les villes où il y a des factions se perdent soudain, parce que toujours le parti le plus faible s'abouchera avec les forces étrangères, et que l'autre n'est plus maître des événements. Les Vénitiens mus, je crois, par les raisons susdites, entretenaient les factions des Guelfes et des Gibelins dans celles de leurs villes que je viens de nommer; et encore qu'ils ne les laissassent jamais en venir à verser le sang, ils fomentaient cependant entre eux des dissensions, afin que les citoyens, occupés de leurs querelles, ne se soulevassent pas contre eux. Cela, comme on l'a vu, ne tourna pas au gré de leurs desseins, car ayant été défaits à Vaila, aussitôt l'une des deux factions se prit à oser et leur enleva tout leur État. De semblables moyens attestent toujours la faiblesse du prince; dans un État solide on ne permet jamais de telles divisions, car si l'on en profite en temps de paix, parce qu'elles aident à manier plus facilement les sujets, vienne la guerre, et ce système montre ce qu'il a de fallacieux. Sans doute les princes deviennent grands lorsqu'ils surmontent

les obstacles et les oppositions qu'on leur suscite; sans doute la fortune, surtout quand elle veut assurer la grandeur d'un prince nouveau, auquel il est plus nécessaire d'acquérir de la réputation qu'à un prince héréditaire, lui crée des ennemis contre lesquels il dirige ses entreprises, à cette fin qu'il ait occasion de venir à bout d'eux, et par cette échelle dressée de leurs mains de monter plus haut. De sorte que beaucoup sont d'avis qu'un prince sage, lorsque l'occasion s'en présente, doit entretenir adroitement quelques inimitiés. Les princes, et spécialement les princes nouveaux, ont trouvé les hommes tenus pour suspects dans les premiers temps de leur gouvernement plus utiles et fidèles que ceux auxquels ils s'étaient fiés d'abord. Pandolpho Petrucci, prince de Sienne, gouvernait plus par le moyen de ceux qui lui avaient été suspects que par le moyen des autres. Mais c'est une chose dont on ne peut parler largement, car elle varie selon les circonstances. Je dirai seulement qu'en ce qui concerne les hommes qui au commencement d'un régne étaient des ennemis, s'ils sont de qualité à avoir besoin d'appui, le prince aura toujours de grandes facilités à les gagner; et ils sont d'autant plus contraints à le servir fidèlement, qu'ils sentent plus vivement la nécessité d'effacer par leurs œuvres la mauvaise opinion qu'on avait d'eux : ainsi le prince en tire toujours plus d'utilité que de ceux qui, le servant avec trop de sécurité, négligent ses intérêts. Et puisque la matière le comporte, je ne veux pas

omettre de rappeler à qui s'est nouvellement emparé de l'État, par la faveur des habitants, qu'il doit bien considérer quelles sont les raisons qui ont porté ses partisans à le favoriser; si ce n'était pas affection naturelle envers lui, mais que ce fût seulement parce qu'ils n'étaient pas contents du gouvernement, il aurait beaucoup de peine et de difficulté à les garder pour amis, parce qu'il lui deviendrait impossible de parvenir à les contenter.

En cherchant la raison de ce fait par la bonne interprétation des exemples qu'on peut tirer de l'histoire tant ancienne que moderne, on verra qu'il est plus facile de se faire des amis de ceux qui se contentaient du précédent état de choses, et qui par conséquent étaient les ennemis du prince nouveau, que des mécontents qui devinrent ses amis et favorisèrent son usurpation.

Il est passé en coutume chez les princes pour s'assurer dans la possession de leurs États, de construire des forteresses qui servent de bride et de frein à ceux qui méditeraient quelque chose contre eux, et pour avoir un refuge sûr contre un premier assaut. Je loue cet usage, à cause de son antiquité. Néanmoins on a vu de notre temps messer Niccolò Vitelli détruire deux forteresses en la ville de Castello pour la conserver. Gui d'Ubaldo, duc d'Urbin, rentré dans ses États, d'où César Borgia l'avait chassé, rasa toutes les forteresses de la province, jugeant que sans elles il la reprendrait plus difficilement. Les Bentivoglio, de retour à Bologne, en firent

autant. Les forteresses sont donc utiles aux uns, suivant les temps, et si elles te servent d'une part, elles te nuisent de l'autre. Et voilà ce que tu peux dire là-dessus. Tel prince qui redoute plus ses peuples que l'étranger, doit construire des forteresses; mais tel qui redoute plus l'étranger que ses peuples, doit laisser cela. Le château de Milan, qui fut élevé par François Sforza, a fait et fera plus de mal à la maison des Sforza que n'importe quel désordre dans l'État. La meilleure forteresse est de n'être pas haï du peuple; car, encore que tu aies des forteresses, elles ne te servent pas, si le peuple te hait, car aussitôt que le peuple a pris les armes, il ne manque jamais d'étrangers pour lui venir en aide. De notre temps on ne voit pas qu'elles aient profité à aucun prince, excepté à la comtesse de Forli, après la mort du comte Girolamo, son mari; grâce à ses forteresses, elle put éviter le choc du peuple, attendre du secours de Milan et recouvrer ses États. Mais depuis elles lui servirent peu, quand César Borgia l'attaqua et que le peuple, son ennemi, se joignit à l'étranger. A ce moment et précédemment il aurait été plus sûr pour elle de n'être pas haïe du peuple que d'avoir des forteresses. Donc tout cela considéré, je louerai qui élèvera des forteresses et qui n'en élèvera pas, de même que je blâmerai quiconque, se fiant à elles, estimera que c'est peu de chose d'être haï du peuple.

CHAP. XXI. — Comment se doit conduire un prince pour acquérir de la réputation.

Rien ne fait tant estimer un prince que de tenter de grandes entreprises et de donner de soi de rares exemples. De notre temps, nous avons Ferdinand d'Aragon, présentement roi d'Espagne. Celui-là peut passer pour un prince nouveau, car d'un petit roi il est devenu, grâce à sa réputation et à sa gloire, le premier roi de la chrétienté ; si vous considérez ses actions, vous les trouverez toutes très-grandes et quelques-unes extraordinaires. Au commencement de son règne, il assaillit Grenade, et cette entreprise fut le fondement de sa puissance. D'abord il la fit à son aise et sans soupçon d'empêchement, en même temps qu'il y occupa les esprits des barons de Castille, qui, pensant à cette guerre, ne pensaient point à innover, moyennant quoi il acquérait de la réputation et de l'influence sur eux sans qu'ils s'en aperçussent. Avec les deniers de l'Église et des peuples, il put nourrir ses armées et jeter dans cette longue guerre les bases de cette discipline militaire qui l'a tant honoré depuis. Outre cela et pour pouvoir faire de grandes entreprises sous le voile de la religion, il se jeta dans une dévotion cruelle, dépouillant les Mores et les chassant de son royaume, donnant ainsi l'exemple le plus terrible et le plus rare. Sous le même prétexte il sauta sur

l'Afrique, fit la guerre d'Italie, et attaqua la France; de même par la suite fit-il toujours de grandes choses qui tinrent sans cesse les esprits de ses sujets frappés d'admiration, en suspens dans l'attente de l'événement. Et ses actions sont toujours nées l'une de l'autre, de manière à ne pas laisser le temps aux hommes de se remettre et d'opérer contre lui. C'est aussi une excellente chose pour un prince de donner en ce qui concerne le gouvernement de l'intérieur des exemples semblables à ce qu'on raconte de messer Barnabé de Milan; en un mot, quand il se fait soit en bien, soit en mal, quelque chose d'extraordinaire dans la vie civile, il faut trouver le moyen de le récompenser ou de le punir en sorte qu'il en soit beaucoup parlé. Par-dessus tout, un prince doit s'ingénier à acquérir, par ses actions, la réputation de grand et d'excellent. Un prince tire encore beaucoup de profit de passer pour ami vrai et vrai ennemi; c'est lorsque, sans autre considération, il se découvre en faveur de quelqu'un contre quelque autre, parti qui vaudra toujours mieux que la neutralité. En effet, lorsque deux puissants voisins en viennent aux mains, ou ils sont de qualité telle que l'un des deux venant à être vaincu, tu aies à redouter ou non le vainqueur. Dans les deux cas, mieux vaudra toujours pour toi prendre parti et faire bonne guerre; car dans le premier cas, si tu ne te prononces pas, tu seras toujours la proie du vainqueur, aux grands plaisir et satisfaction du vaincu; pas une raison, pas un fait ne seront là qui te

défendent, tu n'auras de refuge nulle part. Un vainqueur ne veut pas de ces amis suspects qui ne vous aident pas dans l'adversité, et le vaincu te repoussera pour n'avoir pas voulu, les armes à la main, partager sa fortune. Antiochus venait de passer en Grèce où les Italiens l'avaient envoyé pour chasser les Romains; Antiochus envoya des ambassadeurs aux Achéens, qui étaient amis des Romains, pour les engager à garder la neutralité, tandis que de l'autre côté les Romains essayaient de leur persuader de s'armer pour leur cause. La chose fut délibérée dans le conseil des Achéens où l'envoyé d'Antiochus leur conseillait la neutralité; ce à quoi l'envoyé romain répondit : « Quant au parti qu'on dit être le meilleur et le plus utile à votre État, et qui consiste à ne pas vous mêler de notre guerre, rien ne vous serait plus contraire; car si vous ne vous en mêlez pas, vous serez, sans mérite et sans gloire, la récompense du vainqueur. » Il arrivera toujours que quiconque sera ton ennemi sollicitera ta neutralité, et que quiconque sera ton ami t'engagera à prendre parti les armes à la main. Les princes irrésolus pour fuir les périls présents, s'en tiennent la plupart du temps à la neutralité, et la plupart du temps courent à leur perte.

Mais quand le prince se prononce gaillardement en faveur d'un parti, si c'est à celui auquel tu as adhéré que demeure la victoire, encore qu'il soit puissant et que tu restes à sa discrétion, il est ton obligé et a contracté de l'affection pour toi, et jamais

les hommes ne sont si malhonnêtes que de t'opprimer au risque d'un pareil exemple d'ingratitude. Et puis, la victoire n'est jamais si heureuse que le vainqueur n'ait pas à garder quelque considération, surtout envers la justice. Mais si celui auquel tu as adhéré perd la partie, il te reçoit dans ta défaite, t'aide de tout son pouvoir et tu partages une fortune qui peut te relever.

Dans le second cas, c'est-à-dire quand les combattants sont de telle qualité que tu n'aies pas à redouter le vainqueur, il est d'autant plus prudent de prendre parti ; alors en effet tu ménages la ruine d'un des deux adversaires, avec l'aide de celui qui devrait le sauver s'il était sage ; vainqueur, celui-là demeure à ta discrétion et il est impossible qu'aidé par toi il ne vainque pas. On doit remarquer ici qu'un prince doit se garder de faire alliance avec un plus puissant que lui pour attaquer autrui, à moins que la nécessité ne l'y contraigne, comme je l'ai dit plus haut, attendu que sa victoire te met à sa discrétion, situation que les princes doivent fuir autant que possible. Les Vénitiens se firent accompagner des Français quand ils marchèrent contre le duc de Milan, bien qu'ils eussent pu se passer de cette compagnie d'où leur ruine résulta. Mais quand cet inconvénient ne se peut éviter, comme il arriva aux Florentins, quand le pape et l'Espagne, à la tête de leurs armées, allèrent attaquer la Lombardie, alors le prince doit faire son adhésion. Cependant ne vous flattez jamais de pouvoir prendre de partis sûrs, mais

pensez, au contraire, qu'ils sont tous douteux, car il est dans l'ordre des choses qu'on ne puisse chercher à fuir un inconvénient sans tomber dans un autre; toute la prudence consiste à savoir reconnaître la qualité des inconvénients et à prendre le parti le moins désavantageux comme le bon. Un prince doit encore se montrer appréciateur du mérite et honorer les hommes éminents dans tous les arts. Ensuite, il doit exciter les citoyens à exercer tranquillement leur métier, commerçant, agriculteur ou tout autre, en sorte que celui-ci ne s'abstienne pas d'améliorer ses propriétés par crainte qu'elles ne lui soient enlevées, et celui-là d'ouvrir un commerce par crainte des tailles. Au contraire, il doit réserver des récompenses à qui veut faire semblables choses et songer à augmenter l'importance de la cité et de l'État. Il doit, outre cela, aux temps convenables de l'année, occuper le peuple par des fêtes et des spectacles : puis, comme toute cité est divisée ou en corps de métiers ou en tribus, il doit tenir compte de cet ensemble, se réunir à eux quelquefois et donner personnellement des preuves d'humanité et de magnificence, tout en sachant toujours conserver la majesté de son rang, car c'est un point qui ne souffre pas qu'on y manque en quoi que ce soit.

CHAP. XXII. — Des secrétaires des princes.

Le choix de ses ministres n'est pas de peu d'importance pour un prince, car ils sont bons ou mauvais suivant la prudence du prince. La première conjecture qu'on fasse d'un prince et de sa tête se fonde sur l'examen des hommes qui l'entourent. Quand ils sont à la hauteur de leurs fonctions et fidèles, on peut toujours le supposer sage, parce qu'il a su distinguer les hommes capables et les conserver fidèles. Mais quand ils sont autrement, on ne peut jamais faire un bon jugement de lui, car sa première erreur est dans le choix qu'il a fait. Il n'est personne ayant connu messer Antonio de Venafro, ministre de Pandolfo Petrucci, prince de Sienne, qui n'ait jugé Pandolfo un homme très-prudent, par cela même qu'il avait un tel ministre. C'est qu'il y a trois espèces de cervelles : la première espèce comprend d'elle-même, l'autre en comprend autant qu'on lui en montre, la troisième ne comprend ni par elle-même ni par les démonstrations d'autres. La première espèce est excellente, la seconde bonne, la troisième n'est bonne à rien. Il fallait donc nécessairement que si Pandolfo n'était pas du premier degré il fût du second; car lorsqu'un prince a assez de jugement pour connaître ce qu'il y a de bien et de mal dans ce qu'un homme d'État fait, ce prince-là, encore qu'il manque d'initiative,

distingue les bonnes d'avec les mauvaises actions de son ministre; il exalte les unes et corrige les autres; et comme le ministre ne peut espérer de le tromper, il se maintient dans la bonne voie. Mais pour qu'un prince sache connaître son ministre, il est un moyen qui ne trompe jamais. Quand tu vois ton ministre penser plus à lui qu'à toi et régler ses actions à son avantage personnel, ainsi fait, il ne deviendra jamais un bon ministre, et tu ne pourras jamais te fier à lui. Celui qui a l'État en main ne doit jamais penser à lui, mais au prince et ne jamais lui parler d'autre chose que de ce qui se rapporte à lui. D'autre part le prince, pour le maintenir dans la bonne voie, doit penser à son ministre, l'honorant, l'enrichissant, se l'attachant en partageant avec lui les honneurs et les charges du pouvoir, de façon que les grands honneurs, les grandes richesses qu'on lui assure l'empêchent de désirer d'autres richesses et d'autres honneurs, en même temps que les charges qui lui incombent lui fassent craindre les changements, en lui faisant sentir l'impossibilité de rester en charge sans la présence du prince. Donc, quand les princes et les ministres sont ainsi faits ils peuvent avoir réciproquement confiance en eux; quand il est autrement, cela finira toujours mal pour l'un et pour l'autre.

CHAP. XXIII. — Comment on doit fuir les flatteurs.

Je ne veux pas omettre un point très-important, une erreur dont les princes se défendent difficilement, à moins d'être très-prudents et de faire un bon choix : c'est des flatteurs qu'il s'agit. Les cours en sont pleines, car les hommes se complaisent tant et de telle manière en ce qui les concerne personnellement, qu'il leur est difficile de se défendre de cette peste ; et lorsqu'on veut s'en défendre on court le danger de s'exposer au mépris. En effet, il n'y a pas d'autre manière de se préserver des flatteries que de faire comprendre aux hommes qu'ils ne t'offenseront pas en disant la vérité. Mais quand chacun peut la dire, on te manque de respect. Cependant, un prince prudent doit tenir un juste milieu, choisissant dans l'État des hommes sages, auxquels soit exclusivement réservé le privilége de dire la vérité, et encore sur les seules choses où on la leur demandera, et non sur d'autres. Mais on la leur doit demander sur toute chose, entendre leur opinion et ensuite délibérer spontanément et à sa manière. Il faut aussi dans ces conseils se comporter avec chacun, de manière qu'il sache que plus librement il parlera, plus on lui en saura gré; excepté ceux-là, n'écouter personne, aller droit au but et s'obstiner dans ces délibérations. Qui fait autrement, celui-là, ou est précipité par les flatteurs, ou bien il change souvent,

suivant les diversités des avis, et par cela même on n'a que peu d'estime pour lui. Je veux citer à ce propos un exemple moderne. Le prêtre Luc, familier de Maximilien, l'empereur aujourd'hui régnant, parlant de Sa Majesté, disait qu'Elle ne prenait conseil de personne, et cependant ne faisait jamais rien par elle-même, ce qui résultait d'une conduite contraire à ce que je viens d'indiquer. Cela vient de ce que l'Empereur est un homme caché, qui ne communique ses desseins à personne et ne prend point d'avis; mais comme au moment de l'exécution, on commence à les découvrir et à les connaître, on commence à les critiquer parmi son entourage, et il s'en départit facilement. Il en résulte que ce qu'il fait un jour, il le défait le lendemain et on ne sait jamais ce qu'il a dessein de faire, et qu'on ne fait aucune créance sur ses délibérations.

Cependant un prince doit toujours prendre conseil, mais à sa convenance et non à celle des autres, en même temps il doit ôter l'envie à qui que ce soit de lui donner un conseil, s'il ne le lui demande pas; mais il doit en demander amplement et écouter patiemment la vérité lorsqu'il l'a demandée, et lorsqu'il comprend que, pour des considérations quelconques, on ne la lui dit pas, s'en émouvoir. Ceux qui pensent qu'un prince qui s'est acquis une réputation de prudence, passe pour la devoir, non à son propre naturel, mais aux bons conseils de ceux qui l'entourent, se trompent sans nul doute; c'est une règle générale et qui ne trompe jamais,

qu'un prince qui n'est pas sage par lui-même, ne peut être bien conseillé, à moins qu'il ne s'en remette de tout le gouvernement à un seul homme d'une prudence consommée. Dans ce cas il pourrait être bien gouverné, mais cela durerait peu, parce que ce ministre ne tarderait pas à le déposséder; en prenant conseil de plusieurs un prince sans sagesse n'aura jamais des conseillers unis et ne saura les unir par lui-même. Chaque conseiller ne pensera qu'à son avantage et le prince ne les corrigera point, il ne s'en apercevra même pas. Il ne peut en être autrement, car on trouvera toujours les hommes méchants, à moins qu'une nécessité quelconque ne les force à être bons. Je conclus donc en disant que les bons conseils, de quelque part qu'ils viennent, procèdent nécessairement de la prudence du prince, tandis que la prudence du prince ne vient pas des bons conseils.

CHAP. XXIV.—Pourquoi les princes italiens ont perdu leurs États.

Les choses susdites, observées prudemment, font qu'un prince nouveau a l'air d'être ancien et le rendent tout à coup plus assuré et plus ferme dans son État que s'il y fût établi de toute antiquité. Les actions d'un prince nouveau sont beaucoup plus observées que celles d'un prince héréditaire, et quand on leur trouve du mérite, elles gagnent beaucoup plus les hommes que le seul mérite d'une race

antique ; les hommes se laissent prendre aux choses du présent plutôt qu'à celles du passé, et quand ils se trouvent bien du présent, ils s'en réjouissent et ne cherchent pas autre chose; ils prennent même la défense du prince quand celui-ci ne se manque pas à lui-même pour le reste. Il acquerra ainsi la double gloire d'avoir été le principe d'un gouvernement nouveau, de l'avoir orné et muni de bonnes lois, de bonnes armées, de bons alliés et de bons exemples; de même qu'il sera doublement honteux pour un prince de naissance d'avoir perdu son rang par manque de prudence.

Si l'on considère les princes italiens qui, de notre temps, ont perdu leurs États, comme le roi de Naples, le duc de Milan et autres, on verra d'abord qu'ils avaient un vice commun, quant aux armes, par les raisons dont j'ai longuement discouru plus haut; on verra, en outre, que certains d'entre eux s'étaient attiré l'inimitié des peuples ou que s'il en était autrement, c'est qu'ils n'ont pas su s'assurer des grands : sans ces vices d'organisation-là, on ne perd pas les États qui ont assez de nerf pour tenir campagne avec des armées. Philippe de Macédoine, non le père d'Alexandre le Grand, mais celui qui fut vaincu par Titus Quintius, n'avait que de médiocres États respectivement à la grandeur de Rome et de la Grèce qui l'attaquèrent. Néanmoins, comme il était grand capitaine, et savait entretenir le bon vouloir des peuples, il soutint plusieurs années la guerre qu'elles lui firent, et si finalement il perdit

quelque ville, il conserva néanmoins le royaume. En attendant, si nos princes établis depuis de longues années dans leurs États les ont perdus, qu'ils n'en accusent pas la fortune, mais leur impéritie; n'ayant point pensé dans les temps heureux que ces temps pouvaient changer (commun défaut parmi les hommes de ne point tenir compte de la tempête au sein d'une mer calme), quand l'adversité vint, ils pensèrent à fuir et non à se défendre, espérant que les peuples fatigués de l'insolence des vainqueurs les rappelleraient. Ce parti, quand il ne s'en offre pas d'autre, est bon à prendre ; mais c'est un grand tort d'avoir négligé les autres remèdes pour ce remède-là, car, lorsqu'on tombe, il ne faut jamais espérer trouver quelqu'un qui vous relève. Cela n'arrive guère, ou si cela arrive, c'est aux dépens de ta sécurité, car une pareille défense est déshonorante parce qu'elle ne dépend pas de toi; celles-là seules sont bonnes, certaines et durables, qui viennent de toi-même et de ton courage.

Chap. XXV. — Ce que peut la fortune dans les choses humaines, et de quelle manière on s'y peut opposer.

Je n'ignore pas que plusieurs ont eu et ont cette opinion que les choses du monde sont tellement gouvernées par la fortune et par Dieu, que les hommes ne peuvent corriger les événements, contre lesquels il n'est point de remède ; raison pour laquelle on pourrait juger inutile de lutter contre les choses, se

laissant gouverner par le sort. Cette opinion s'est encore plus accréditée de notre temps, à cause des grands changements qui se sont vus et se voient chaque jour, et qui sont hors de toute conjecture. Quelquefois moi-même, en y pensant, j'ai en quelque sorte incliné vers cette opinion. Néanmoins, pour sauvegarder notre libre arbitre, je me plais à penser que la fortune est la maîtresse de la moitié de nos actions, mais qu'elle nous en laisse gouverner l'autre moitié ou à peu près. Je l'assimile à un fleuve impétueux, qui dans son courroux submerge la plaine, renverse les arbres et les édifices, enlève des terres ici pour les porter là-bas; chacun fuit devant lui, chacun cède à sa fureur, sans pouvoir s'y opposer. Et malgré cela, il n'en est pas moins vrai, que lorsqu'il s'est calmé, les hommes pouvent prendre des précautions tant au moyen de réservoirs que de digues, en sorte que le fleuve venant à croître de nouveau, ou il se déverserait dans un canal, ou son impétuosité rencontrerait des obstacles et serait par cela même moins dangereuse. Ainsi en arrive-t-il de la fortune qui montre sa puissance là où le courage n'a pas pris les dispositions pour lui résister et qui adresse ses coups là où elle sait qu'on n'a fait ni digues ni travaux de la même espèce pour lui résister. Et, si vous considérez l'Italie qui est le siége de ces changements et qui leur a donné le branle, vous verrez que c'est un pays sans digues et sans refuges d'aucune espèce. Si elle avait pour rempart un courage à la hauteur des circonstances, comme l'Allemagne,

l'Espagne et la France, il n'y serait pas fait ces grands changements qu'on y voit et elle n'en serait point venue au point où elle en est. Maintenant, je crois en avoir assez dit en ce qui concerne la résistance qu'on peut opposer à la fortune en général. Mais me restreignant au particulier, je me demande comment on voit aujourd'hui tel prince réussir et demain tomber, sans qu'on se soit aperçu d'aucune modification dans sa nature ou dans aucune de ses qualités.

Je crois que cela vient des raisons dont j'ai longuement discouru plus haut ; à savoir que le prince qui s'appuie uniquement sur la fortune, tombe quand elle change. Je crois encore que celui-là est heureux dont la manière de procéder est conforme à la nature des temps ; et semblablement que celui-là est malheureux dont la conduite ne s'adapte pas aux nécessités de l'époque. On voit, relativement aux choses qui conduisent aux fins que chacun poursuit, c'est-à-dire la gloire et la richesse, les hommes procéder diversement : l'un avec circonspection, l'autre avec violence, l'autre avec adresse ; celui-ci avec patience, celui-là par le contraire ; et par ses divers moyens chacun peut arriver. On voit encore de deux circonspects l'un arriver à son but, l'autre non; et semblablement on en voit deux autres réussir par des moyens différents, l'un étant circonspect, l'autre impétueux, ce qui ne vient pas d'autre chose que de la diversité des temps, conforme ou non à leur manière d'agir. De là vient, comme je l'ai dit,

que deux personnes, opérant diversement, obtiennent le même résultat, et qu'en se conduisant de la même manière, l'un arrive à ses fins, l'autre non. De là dépendent encore les variations de la bonne conduite, car si les temps et les choses tournent de telle sorte que la circonspection et la patience soient le bon moyen pour celui qui les emploie, il n'a qu'à s'en féliciter; mais si les temps et les choses viennent à changer, il se perd, pour n'avoir pas changé sa manière de faire.

Et il n'est homme si prudent qui sache accommoder sa conduite à ce principe, tant parce qu'on ne peut guère se détourner du parti où la nature vous incline, que parce qu'ayant toujours prospéré en marchant dans une voie, on ne se peut persuader de s'en départir. L'homme circonspect, le temps venu de donner vigoureusement, ne le sait pas faire, ce qui le perd, tandis que s'il changeait avec les temps et avec les choses, la fortune ne changerait pas pour lui.

Le pape Jules II procéda dans toutes ses actions avec impétuosité, et trouva les temps et les choses tellement conformes à cette manière d'agir que tout lui réussit. Considérez sa première entreprise contre Bologne, du vivant de messer Giovanni Bentivoglio. Les Vénitiens n'en étaient pas contents, le roi d'Espagne et semblablement le roi de France avaient là matière à réflexions, et néanmoins il se mit personnellement à la tête de cette expédition, avec toute son impétueuse fierté. Ce mouvement

tint en suspens et en repos l'Espagne et les Vénitiens, ceux-ci par peur, ceux-là par désir de recouvrer tout le royaume de Naples ; d'autre part le roi de France s'effaça pour le laisser passer, parce qu'en voyant ce mouvement, et désirant faire alliance avec le pape pour abaisser les Vénitiens, il jugea qu'il ne pouvait lui refuser ses troupes sans lui faire manifestement injure.

Jules, avec son mouvement impétueux, conduisit donc à bien une entreprise ou tout autre pontife eût échoué avec toute la prudence humaine, et s'il eût attendu pour sortir de Rome la conclusion de traités en forme, et le règlement de toute chose, comme l'aurait fait tout autre pontife, jamais il n'eût réussi. Le roi de France aurait trouvé mille excuses et les autres lui auraient causé mille craintes. Je ne veux rien dire de ses autres actions, toutes taillées sur le même modèle et qui toutes lui ont réussi. La brièveté de sa vie l'empêcha d'éprouver des revers, car s'il fût survenu des temps où il aurait fallu procéder avec réserve, sa perte s'ensuivait, car jamais il n'aurait dévié de cette manière d'être à laquelle l'inclinait sa nature. Je conclus donc en disant que la fortune étant variable et les hommes obstinés dans leurs errements, les hommes sont heureux, tant qu'ils concordent avec la fortune; quand ils ne s'entendent plus ils sont malheureux. Quant à moi, je pense qu'il vaut mieux être impétueux que circonspect, car la fortune est femme, il faut la dominer en la violant, la battre et la cho-

quer; on voit en effet qu'elle se laisse plutôt vaincre par ceux qui agissent ainsi que par ceux qui agissent froidement; et comme femme, la fortune préfère les jeunes gens qui sont moins circonspects, plus fiers, et lui commandent plus audacieusement.

Chap. XXVI. — Exhortation à délivrer l'Italie des Barbares.

Donc ayant bien considéré toutes les choses, dont j'ai ci-dessus discouru, et me demandant en moi-même si les temps concouraient pour le présent à honorer un prince nouveau, et si l'occasion était propice pour un homme prudent et capable d'introduire une nouvelle forme de gouvernement qui lui fît honneur et tournât au bien général, il me semble que les circonstances concourent tellement en faveur d'un prince nouveau, que je ne sais quelle époque pourrait être plus favorable à un tel établissement. Si, comme je l'ai dit, il était nécessaire pour faire éclater le génie de Moïse que le peuple d'Israël fût esclave en Égypte; pour montrer la grandeur d'âme de Cyrus, que les Mèdes fussent dans l'oppression; que les Athéniens fussent dispersés pour que l'excellence de Thésée se manifestât; ainsi dans le présent, pour faire connaître ce que peut valoir une âme italienne, il fallait nécessairement que l'Italie en fût réduite où la voici; il fallait qu'elle fût plus asservie que les Hébreux et que les Perses, plus dispersée que les Athéniens, sans chef, sans orga-

nisation, battue, dépouillée, déchirée, foulée aux pieds de l'étranger; il fallait enfin qu'elle eût supporté toute sorte de désastres.

Et bien que jusqu'ici on ait pu remarquer chez quelqu'un certaines aspirations à croire que celui-là avait été marqué de Dieu pour la rédemption de la patrie, néanmoins on l'a vu depuis au plus haut de sa carrière, repoussé par la fortune[1]. La patrie, restée là à demi morte, attend en se demandant qui ce pourra bien être qui guérisse ses blessures, qui mette fin aux incursions des dévastateurs de la Lombardie, aux réquisitions et aux taxes du royaume de Naples et de la Toscane et panse ses plaies envenimées par la longueur du temps. Voyez comme elle prie Dieu de lui envoyer un homme qui la rachète de la cruauté et de l'insolence des barbares! Voyez-là, voyez comme la voici disposée, toute prête à suivre sa bannière pourvu qu'il la relève ! Et pour le présent elle ne peut rien espérer, excepté que votre illustre Maison se fasse la tête de cette rédemption, votre Maison tant élevée par ses vertus et la fortune, tant favorisée et par Dieu et par l'Église, dont elle tient sa puissance.

Ah! cela ne vous sera pas bien difficile, si vous marchez ayant devant les yeux les actions et la vie de ceux que je viens de nommer. Bien que ce soient là des hommes rares et merveilleux, néanmoins ce

1. On croit généralement que c'est à Savonarole que l'auteur fait allusion.

furent des hommes, et pas un d'eux n'a eu l'occasion si belle; de leurs entreprises pas une ne fut plus juste que celle-ci, ni plus facile; pas un n'a eu plus que vous la protection de Dieu. Là est une grande justice, parce que toute guerre est juste qui est nécessaire, et la fortune des armes est propice à quiconque a mis en elle son unique espoir. Tout est disposé, et là où il en est ainsi, il ne peut se rencontrer de difficultés bien grandes, pour peu que la patrie s'inspire des exemples de ceux que je vous ai proposés pour point de mire.

Outre cela on voit en vous des hommes extraordinaires conduits par la main de Dieu comme il n'en est pas d'exemples : la mer s'est ouverte, une nuée vous a montré le chemin, l'eau a jailli de la pierre, la manne a tombé, toute chose a concouru à votre grandeur, le reste vous regarde. Dieu ne veut pas se charger de tout pour ne pas vous enlever le libre arbitre, et une part de la gloire qui vous appartient. On ne doit pas s'étonner de l'espérance que votre Maison puisse faire ce que n'ont pu faire les Italiens que j'ai nommés ci-dessus ; ni de ce que le courage militaire de l'Italie semble éteint après tant de révolutions et de guerres, car cela vient de ce que son antique organisation n'était pas bonne, et que personne n'a su lui en créer une nouvelle. Rien ne fait tant d'honneur à un homme qui vient de surgir que les lois et l'organisation nouvelles trouvées par lui.

Ce sont de ces choses qui, assises sur des fonde-

ments sûrs et ayant en elles leur grandeur, les rendent dignes d'admiration et de respect, et ce n'est pas en Italie que la matière manque à introduire de nouvelles formes. Il y a de grandes ressources chez les membres, quand ils ne manquent pas de tête. Rappelez-vous combien les Italiens sont supérieurs dans les duels et dans les escarmouches où l'on est peu nombreux, par la force, par l'adresse, par leur esprit ingénieux. Mais qu'il s'agisse d'armées et ils ne brillent plus; tout cela procède de la faiblesse des chefs, qui, quels qu'ils soient, ne sont pas obéis; chacun se flatte de savoir, n'y ayant eu jusqu'ici personne qui se soit assez élevé par le mérite et par la fortune pour qu'on lui cède. De là vient que depuis tant de temps et après vingt ans de guerre, une armée italienne livrée à elle-même n'a jamais fait ses preuves : exemples le Taro, et depuis Alexandrie, Capoue, Gênes, Vaila, Bologne, Mestri.

Donc votre illustre Maison, pour peu qu'elle voulût suivre les traces de ces grands hommes qui délivrèrent leur pays, devrait avant toute chose, et comme là étant le fondement de toute entreprise, se pourvoir d'armées nationales, car on ne saurait avoir de plus fidèles, de plus vrais ni de meilleurs soldats. Et encore que bons, pris chacun à part, l'ensemble en deviendrait meilleur quand ils se verraient commandés par leur prince, honorés et entretenus par lui. Il importe de se préparer aux armements de cette sorte, pour que le courage italien puisse nous défendre de nos ennemis.

Bien que l'infanterie suisse et espagnole passe pour terrible, néanmoins l'une et l'autre ont un défaut, grâce auquel un troisième ordre d'infanterie pourrait non-seulement leur être opposé, mais espérer les vaincre. En effet, les Espagnols ne peuvent soutenir le choc de la cavalerie et les Suisses craignent les fantassins lorsqu'ils en rencontrent d'aussi obstinés qu'eux dans le combat. On a vu et l'on verra encore par l'expérience que les Espagnols n'ont pu résister à la cavalerie française et que l'infanterie espagnole a rompu les Suisses. Et bien que de ce dernier point on n'ait pas fait l'entière expérience, néanmoins on en a fait l'essai à la journée de Ravenne, quand l'infanterie espagnole rencontra de front les troupes allemandes, qui observent les mêmes dispositions que les Suisses; les Espagnols, grâce à leur habileté à leur agilité et bien servis par leurs boucliers, avaient rompu la ligne des piques allemandes, et ils étaient sûrs d'en venir à bout, sans que les Allemands y pussent rien, de sorte que sans le choc de la cavalerie, ils les auraient tous massacrés.

Tu peux donc, connaissant le côté faible de ces deux espèces d'infanterie, en organiser une nouvelle qui résiste à la cavalerie et ne craigne point les fantassins; ce qui se fera, non en inventant d'autres armes, mais en modifiant l'ordre des lignes. Et ce sont là de ces choses qui, une fois ordonnées à nouveau, font la réputation et la grandeur d'un prince nouveau.

On ne doit donc pas laisser passer cette occasion, afin que l'Italie voie après tant de temps apparaître son rédempteur. Je ne puis exprimer avec quel amour il serait reçu dans toutes ces provinces qui ont souffert des inondations étrangères, avec quelle soif de vengeance, avec quelle obstinée fidélité, avec quelle piété, avec quelles larmes! Quelles portes se fermeraient devant lui? quels peuples lui refuseraient obéissance? quels envieux s'opposeraient à lui? quel Italien lui refuserait son hommage? Cette domination étrangère pue à tout le monde, que votre illustre maison assume donc sur elle cette entreprise avec cette grandeur d'âme et ces espérances qui s'attachent aux causes justes, afin que sous sa bannière notre patrie s'ennoblisse et que sous ses auspices se vérifie ce dire de Pétrarque :

Contre la fureur le courage
Prendra les armes, et le combat sera court :
C'est que l'antique valeur
Dans les cœurs italiens n'est pas encore morte.

CHAPITRE VII

Les Discours sur la première Décade de Tite-Live; examen critique.

Je n'ignore pas qu'en jugeant aussi librement que je vais le faire les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, je froisserai l'opinion généralement reçue, en même temps que je me mettrai en contradiction directe avec le propre sentiment de Machiavel sur cet ouvrage. Il y attachait une grande importance, et il le dédie en ces termes à Zanobi Buondelmonti et à Cosimo Rucellai :

« Je vous envoie un présent qui, s'il ne correspond pas aux obligations que j'ai envers vous, est tel, sans doute, qu'il est le plus grand que je puisse, moi Machiavel, vous envoyer. C'est que j'ai exprimé, dans cet ouvrage, tout ce que je sais, tout ce que j'ai appris par une longue pratique et une continuelle lecture des choses de ce monde. »

Machiavel s'abuse, et Macaulay est parfaitement

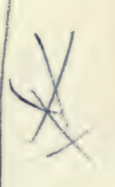
fondé à dire que la forme des *Discours* paraîtrait puérile à un homme d'État de nos jours. Bien plus, il n'est pas indispensable d'être un homme d'État pour sentir les faiblesses de l'ouvrage en raison de la faiblesse du procédé. Quant à la première *décade* à laquelle Machiavel a borné son commentaire, elle ne doit guère inspirer plus de foi, dit Macaulay, que la chronique des rois bretons, antérieurs à la conquête des Romains. Il ajoute que le publiciste florentin n'a emprunté à Tite-Live que « quelques textes qu'il aurait aussi bien pu choisir dans la *Vulgate* ou le *Décaméron.* » La forme humouristique de cette assertion n'en diminue en rien la justesse.

Remarquez d'abord deux choses : la première, c'est que, si judicieuses que puissent être les réflexions de Machiavel, elles ont moins de portée, inspirées par des faits généralement contestables et controuvés quelquefois, qu'elles n'en auraient inspirées par des faits authentiques. La seconde, c'est que l'authenticité des faits ne donnerait, néanmoins, aux assertions du commentateur qu'une autorité restreinte, car philosophiquement le général ne se déduit du particulier que sous certaines conditions, qui ne sont pas les conditions sous lesquelles se présentent à la spéculation philosophique les faits historique relatés dans les *Discours.* Pour rendre ma pensée sensible par un exemple, je me reporterai à ce que dit Machiavel de la fondation de Rome.

« Considérant le mérite et le mode de procéder de

Romulus, Numa et Tullius, les trois premiers rois de Rome, on voit comment lui échut une très-grande fortune, parce que son premier roi fut très-brave et belliqueux, le second paisible et religieux, et le troisième aussi brave que Romulus et plus porté à la guerre qu'à la paix. En effet, il était nécessaire qu'un des premiers princes de Rome y fût l'organisateur de la vie civile, mais il était bien plus nécessaire que les autres rois recourussent à l'ardeur guerrière de Romulus. Autrement cette cité efféminée serait devenue la proie de ses voisins. D'où l'on peut tirer cette conséquence, que le successeur d'un prince belliqueux peut l'être moins que son prédécesseur et conserver l'État par la vertu de ce qu'a fait celui-ci et jouir du fruit de ses travaux : mais s'il arrive qu'il vive longtemps et qu'après lui ne surgisse pas quelqu'un qui renoue la politique du premier, la ruine de cet État est nécessaire. »

Tel est le début du chapitre XIX du livre I[er] des *Discours*. Mais à présent qu'on ne peut admettre l'existence ni de Romulus, ni de Numa Pompilius, ni de Tullus Hostilius, quel crédit accorder à cette interprétation de leurs règnes? Et eussent-ils existé, quelle étrange manière de raisonner! Quoi, parce qu'il en fut ainsi une fois, il en doit être ainsi toujours! La défiance est permise.



Il est vrai que Machiavel sentant la faiblesse de son argumentation essaye de la fortifier par l'exemple de David, de Salomon et de Roboam, de Ma-

homet II, de Bajazet et du fils de Bajazet; mais après? En supposant même qu'il fût prouvé qu'un prince de génie lègue nécessairement la tranquillité à un successeur médiocre, de quelle utilité cela est-il? A quoi bon discourir longuement là-dessus? Qu'importe à l'homme d'État la connaissance d'une loi fatale (en supposant qu'il y ait loi, ce qui n'est pas prouvé), échappant à toute action par sa fatalité même? Et ce n'est pas au hasard que j'ai donné cet exemple; je l'ai, au contraire, choisi entre mille comme se reproduisant sous trois séries différentes de faits analogues, tandis que la plupart du temps, Machiavel se contente d'un seul exemple, d'un seul fait.



Si je rétrograde maintenant jusqu'au chapitre XII du livre Ier, j'y vois une des plus grandes erreurs de Machiavel, à côté des considérations les plus justes. L'erreur c'est de vouloir que la religion joue dans les gouvernements modernes le même rôle que dans le gouvernement de Rome; il est certain que la théocratie a fini avec le paganisme. Le christianisme n'est pas une théocratie, il y a tout bonnement des prêtres dont l'influence va parfois jusqu'à gouverner les États, ce qui est tout différent. En effet, les prêtres du paganisme jouissaient d'une influence absolument incontestée, tandis que l'influence du clergé chrétien n'a pas tardé à être combattue par des oppositions plus ou moins vives. Le *primos in orbe Deos fecit timor*, se présente, au contraire, comme une affirmation philosophique, qui ne fut pas sans écho dans les écoles, mais qui ne dis-



crédita ni les poulets sacrés, ni les augures. C'est qu'aussi le paganisme, par cette divinisation des passions de l'âme, tendait justement, à l'inverse du christianisme, à l'assimilation de la religion et de la politique, disons mieux de l'État.

Mais faire de la religion chrétienne et des *miracles* un instrument politique, comme le veut Machiavel, est méconnaître l'esprit et la valeur réelle de cette religion. Aveuglé par son admiration pour les institutions romaines, le secrétaire se trompe complétement. Il ajoute gravement : « Si ces sentiments religieux se fussent maintenus parmi les princes de la République chrétienne, selon que son fondateur l'avait ordonné, les monarchies et les républiques chrétiennes seraient plus unies et plus heureuses qu'elles ne le sont. » Mais le fondateur de la religion chrétienne avait-il ordonné que les chrétiens demandassent aux dieux étrangers s'ils voulaient venir à Jérusalem pour s'y partager les honneurs du culte avec le Dieu des chrétiens, comme cela se faisait à Rome ? Il est permis de dire que non; l'esprit chrétien est exclusif.

Mais si l'esprit du paganisme à qui la politique réussit parfaitement, diffère essentiellement de l'esprit du christianisme ; dès lors, je le demande, est-il logique d'attribuer dans la politique les mêmes fonctions au chistianisme qu'au paganisme? Mieux encore, Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Rendez à César ce qui est à César, » et aussi : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

En revanche, il est curieux de fixer la cause principale de l'affaiblissement de la religion :

« On n'en peut mieux conjecturer le déclin, qu'à voir que les peuples qui sont le plus voisins de l'Église romaine, tête de notre religion, ont le moins de religion. Et qui considérerait les fondements de notre religion, et verrait combien ils diffèrent de ceux de l'état actuel, jugerait sans doute que la ruine ou le châtiment est proche. Et comme il y en a quelques-uns qui pensent que le bien des choses de l'Italie dépend de l'Église romaine, je veux opposer à cette opinion les raisons qui me viennent à l'esprit, et j'en alléguerai deux très-puissantes, lesquelles, selon moi, ne répugnent point entre elles. La première c'est que par les exemples coupables de cette cour, cette province a perdu toute dévotion et toute religion... Nous avons donc à l'Église et aux prêtres, nous Italiens, cette première obligation d'être devenus sans religion et mauvais, mais nous leur en avons encore une plus grande, qui a été la raison de notre ruine. C'est que l'Église a tenu et tient notre pays divisé. Vraiment aucune province ne fut unie et heureuse si elle n'est tout à fait passée sous la domination d'une république ou d'un prince, comme il en est advenu de la France et de l'Espagne. Et la raison qui fait que l'Italie n'est pas dans la même condition et n'est ni une république ni une monarchie, c'est uniquement l'Église. Car, ayant acquis le pouvoir temporel et s'y étant établie, elle n'a été ni de telle puissance ni de telle vertu (militaire) que de pouvoir

s'emparer du reste de l'Italie et s'en rendre maîtresse; tandis que d'autre part elle n'a pas été si faible que de ne pouvoir, dans la crainte de perdre son temporel, appeler à son aide quelque puissant, qui la défendît contre quiconque était devenu en Italie trop puissant. C'est ce qui s'est vu anciennement par nombre d'expériences, quand par la médiation de Charlemagne, elle chassa les Lombards qui étaient déjà quasiment maîtres de toute l'Italie ; de notre temps quand elle abaissa la puissance des Vénitiens avec l'aide de la France, et depuis chassa les Français avec l'aide des Suisses [1]. L'Église n'ayant donc pas été assez puissante pour pouvoir occuper l'Italie, et n'ayant avec cela permis à nul autre de l'occuper, a été cause que l'Italie n'a pu passer sous l'autorité d'un chef, mais est restée sous la domination de plusieurs princes et seigneurs, qui l'ont rendue si désunie et si faible, qu'ils l'ont réduite à être la proie non-seulement des barbares puissants, mais de quiconque l'attaque. De quoi nous avons obligation, nous autres Italiens, à l'Église et non à d'autres. »

Mais voici bien autre chose, puisque le chapitre II du livre II contient la condamnation formelle de l'opinion émise tout à l'heure par Machiavel. En effet, quand nous l'avons contredite nous-même nous nous sommes attaché à prouver que le caractères des religions païenne et chrétienne différant essentielle-



1. Allusion à la ligue de Cambrai et à la politique de Jules II.

ment, on ne pouvait faire, en politique, le même usage du christianisme que du paganisme. Or, cette différence, Machiavel l'établit en ces termes :

« Me demandant donc comment il se pouvait faire que dans les temps anciens les peuples fussent plus amateurs de la liberté qu'aujourd'hui, je crois que cela vint de la même raison qui fait qu'aujourd'hui les hommes sont moins forts : et je crois que cette raison est la diversité de notre éducation et de l'éducation ancienne, fondée sur la diversité de notre religion et de l'ancienne. C'est que notre religion nous ayant montré la vérité et la vraie voie, nous fait estimer moins l'honneur mondain. Mais les gentils l'estimant beaucoup et ayant placé en lui le souverain bien, étaient plus fiers dans leurs actions. C'est ce qu'on peut voir dans beaucoup de leurs institutions, à commencer par la magnificence de leurs sacrifices, opposée à l'humilité des nôtres; ils comportent une pompe plus délicate que magnifique, sans rien de fier, ni de hardi. Chez eux, à la pompe et à la magnificence des cérémonies, se joignait le fait d'un sacrifice cruel et sanglant, vu qu'ils tuaient une multitude d'animaux, spectacle d'un aspect terrible qui rendait les hommes semblables à lui. La religion des anciens, outre cela, ne béatifiait que les hommes pleins de gloire mondaine, tels que les capitaines d'armes, et les chefs de républiques. Notre religion a plutôt glorifié les hommes humbles et contemplatifs que les actifs. De plus elle a mis le souverain

bien dans l'humilité, l'abjection, le mépris des choses humaines; l'autre le plaçait dans la grandeur d'âme, dans la force du corps, et en tout ce qui est propre à faire les hommes très-courageux. Et si notre religion te conseille la force, elle veut que tu sois apte à souffrir plutôt qu'à faire œuvre de vigueur. »

Mais le christianisme, jugé fort injustement ici, a eu cet effet incontestable et excellent d'adoucir les mœurs. C'est à cet adoucissement, déterminé par la religion chrétienne, que Machiavel attribue en grande partie l'impossibilité ou furent les débris de l'empire romain de se reconstituer en États particuliers. « Aujourd'hui il est rare qu'on tue les vaincus, on ne fait de prisonniers que pour peu de temps, par cela même qu'on les libère aisément. Les cités rebelles ne sont plus détruites, on laisse les hommes dans leurs biens, en sorte que le pire mal qu'on ait à craindre est la taille[1]. » Cependant Machiavel, et non pas une fois, mais mainte fois, fait du courage militaire le fondement par excellence des États : il est donc en contradiction flagrante avec lui-même, quand il réclame l'intervention dans la politique d'une religion qui tend, elle ne s'en cache pas, à la pacification du monde.

Tout à coup enfin, Machiavel adoptant l'éloquence subtile d'un rhéteur de son temps, passe brusquement du domaine de l'histoire dans celui de la philosophie, et donne au chapitre XLVII du livre

1. *Dell 'arte della guerra.* Lib. II.

premier ce titre inattendu : *Les hommes, encore qu'ils se trompent dans le général, ne se trompent pas dans le particulier*. Il en cite pour exemple cette contradiction célèbre par laquelle la plèbe déféra le consulat aux patriciens, aussitôt qu'elle eut assuré aux plébéiens le droit de briguer cette magistrature. Mais comment la plèbe en cela se trompa-t-elle au général et ne se trompa-t-elle pas au particulier ? C'est ce que même avec une grande contention d'esprit on n'aperçoit point du tout. En effet la plèbe ne se trompait nullement, je crois, en établissant qu'une naissance obscure ne devait pas empêcher un homme de devenir consul, si son mérite était là pour le désigner au suffrage de ses concitoyens; peu importe dès lors qu'elle ne se soit pas trompée en différant d'user du droit nouveau, l'argumentation craque et s'écroule. Dans ces deux faits contradictoires, il n'y a, à bien voir, qu'une chose, c'est le bon sens des masses qui leur fait à la fois et conquérir un droit et éliminer une précipitation qui n'eût pas manqué de le discréditer. Mais lorsque, « pour corroborer cette assertion, » Machiavel allègue ce qui est arrivé à Capoue après la bataille de Cannes, et les inimitiés du peuple et de la noblesse, et l'adroite conduite du magistrat Pacuvius Calanus, un sourire vous vient aux lèvres; on se demande à quoi peut mener cette étude de l'histoire à la loupe, si c'est d'un ouvrage politique qu'il s'agit ou d'un traité des infiniment petits.

Ainsi Machiavel, à force de vouloir donner à ses

démonstrations la rigueur de celles qui sont tirées de l'expérience, s'embarrasse d'une quantité de faits à négliger. Si, en ce qui concerne le général et le particulier, il eût dit tout bonnement : « il arrive souvent qu'on voit mieux le détail des faits que leur ensemble, » il aurait dit aussi simplement que possible une chose juste, et ni l'histoire romaine, ni la grecque, ni le Turc, n'auraient eu que faire là dedans, non plus que David et Goliath, car je ne sais pourquoi ils n'y seraient pas avec Samson, Dalila, la loi et les prophètes.

Cet étalage d'érudition était un travers de l'époque.

Il ne servirait à rien de pousser plus loin cette critique qui a rapport plus particulièrement aux *Discours*, bien qu'elle s'applique en général à tous les ouvrages politiques de Machiavel. Lorsqu'ils sont de la force du *Prince*, leur défaut est moins sensible, et voilà pourquoi j'ai différé jusqu'ici de le mettre aussi vivement en lumière. Cela ne signifie pas que des *Discours* soient une œuvre sans valeur, au contraire. Tout ce que dit l'auteur, par exemple, du jeu si puissant des institutions politiques de la république romaine est juste et nouveau :

« Je ne veux pas manquer de discourir sur les tumultes qui se produisirent à Rome de la mort des Tarquins à la création des tribuns, et avec cela de diverses choses contre l'opinion de bien des gens, à savoir que Rome fut une république tumultueuse et pleine de tant de confusion que, si une heureuse fortune et le courage militaire n'eussent suppléé

aux défauts de sa constitution, elle eût été inférieure à toute autre république. Je ne puis nier que la fortune et les armes n'aient fait l'empire romain ; mais il me semble bien que ceux-là ne s'avisent point, que là où il y a une bonne armée, il faut bien qu'il y ait une bonne organisation, et qu'il arrive rarement qu'avec cela on n'ait pas une bonne fortune. Mais venons-en aux autres particularités de cette cité. Je dis que ceux qui condamnent les tumultes entre les nobles et la plèbe, me semblent blâmer ces choses mêmes qui contribuèrent avant tout à maintenir la liberté à Rome; et qu'ils s'attachent plus au bruit et aux cris qui naissaient de ces tumultes, qu'aux bons effets qu'ils engendraient. Ils ne considèrent pas qu'il y a dans toute république deux humeurs diverses, celle du peuple et celle des grands, et que toutes les lois qui se font en faveur de la liberté naissent de leur désunion, comme il en advint à Rome, on peut le voir facilement. En effet, des Tarquins aux Gracques, c'est-à-dire pendant trois cents ans, les tumultes de Rome rarement engendrèrent l'exil, très-rarement ils firent verser le sang. On ne peut donc juger ces tumultes nuisibles, ni cette république divisée qui, en tant d'années, et par suite de ses divisions, n'envoya pas en exil plus de huit ou dix de ses concitoyens, n'en mit à mort que fort peu et n'en frappa que fort peu d'amendes pécuniaires. »

» En bonne raison, on ne peut appeler en aucune façon désordonnée une république où il y a tant

d'exemples de vertu, puisque les bons exemples naissent de la bonne éducation, la bonne éducation des bonnes lois et les bonnes lois de ces tumultes qu'on condamne très-inconsidérément. En effet, qui examinera bien leurs fins, ne trouvera pas qu'ils aient engendré aucun exil ni aucune violence en défaveur du bien commun, mais des lois et institutions au bénéfice de la liberté commune. Et si quelqu'un disait : c'étaient des coutumes extraordinaires et comme sauvages de voir à la fois le peuple crier contre le sénat, et le sénat contre le peuple, tout le monde courir en tumulte par les rues, fermer les boutiques, toute la plèbe quitter Rome, autant de choses effrayantes ne fût-ce qu'à la lecture ; je réponds que chaque cité doit avoir ses manières de faire, par le moyen desquelles le peuple puisse donner carrière à son ambition, et surtout ces villes qui, dans les choses importantes, se veulent prévaloir du peuple..... Et les désirs des peuples libres sont rarement pernicieux à la liberté, parce qu'ils naissent ou de l'oppression ou de la crainte d'être opprimés. Et quand les opinions émises à ce sujet seraient fausses, il y a le remède des discours ; il peut surgir quelque homme de bien qui harangue le peuple pour lui démontrer qu'il se trompe. Et le peuple, comme dit Tullius, bien qu'ignorant, est capable de comprendre la vérité, et cède facilement quand un homme digne de foi la lui dit. On doit donc être plus avare de blâme envers le gouvernement romain, et considérer que tant de bons

effets dans cette république ne pouvaient avoir que de bonnes causes. Si c'est à ces tumultes qu'il faut attribuer la création des tribuns, ils méritent tous les éloges; car en même temps que pour assurer la part de l'influence populaire dans l'administration de la république, le tribunal fut constitué pour garder la liberté romaine[1]..... »

Voilà le langage de l'historien, de l'homme d'État, du philosophe. Cela vient de ce que Machiavel s'inspire beaucoup moins de faits particuliers que des lois générales de la vie sociale et politique. Notons en passant de curieuses réflexions sur l'artillerie et son avenir : « Quant à la troisième chose, c'est-à-dire qu'on ne peut plus en venir aux mains, et que la guerre résidera toute dans l'artillerie, je dis que cette opinion est tout à fait fausse, et pour fausse elle sera tenue de tous ceux qui voudront constituer leurs armées selon les enseignements de l'antiquité. Car quiconque veut faire une bonne armée, doit, par des exercices feints ou réels, accoutumer ses hommes à aborder l'ennemi, à en venir à l'épée, à le saisir à la gorge; et l'on doit faire bien plus de foi sur l'infanterie que sur la cavalerie, par les raisons ci-dessous. Quand on base ses opérations sur l'infanterie, et cela de la manière que j'ai dite, l'artillerie devient tout à fait inutile; car lorsqu'il s'agit d'aborder l'ennemi, il leur est plus facile d'éviter les coups de l'artillerie qu'autrefois le char des

1. *Discorsi*, lib. I, chap. IV.

éléphants, les chars à faux, et autres rencontres inusitées que fit l'infanterie romaine. Elle y trouva toujours remède, et d'autant plus facilement en eût-elle trouvé un contre l'artillerie, que le temps pendant lequel elle peut nuire est beaucoup plus court que ne l'était celui où pouvaient nuire les éléphants et les chars..... Je conclus cette dissertation en disant que l'artillerie est utile dans une armée quand il y a avec elle le courage antique, mais que sans lui elle ne sert à rien[1]. »

En un mot, Machiavel a pressenti l'importance que reprendrait l'arme blanche, le combat à la baïonnette. Ce passage, si remarquable qu'il soit d'ailleurs, doit être lu avec beaucoup de circonspection, car il n'est pas exempt d'une certaine exagération, en même temps qu'il est écrit dans un style à la fois d'une rudesse et d'une subtilité excessives.

Il me semble en avoir fini avec les discours sur Tite-Live; il ne s'agissait ni de les traduire ni de les

1. *Discorsi*, lib. II, cap. VII. Il ne faut pas oublier que l'artillerie n'était pas alors à beaucoup près ce qu'elle est aujourd'hui. Introduite d'Allemagne en Italie par les Vénitiens en 1460 dans leur guerre avec les Génois, elle fit d'abord plus de bruit que de mal. On plantait en terre les pièces et leurs accessoires et on ne tirait qu'à de longs intervalles. Les boulets étaient de pierre, nous l'avons dit. Dès l'époque de Machiavel, l'artillerie avait réalisé de grands progrès en substituant le canon à la bom barde et en adoptant les projectiles de fer. On transportait les ca nons sur des charrettes attelées non plus de bœufs, mais de chevaux, et les artilleurs étaient devenus assez habiles, on tirait vite. L'artillerie puissante de Charles VIII fut pour quelque chose dans ses rapides conquêtes. (Guicc., *Stor.* lib. I, cap. II.)

analyser chapitre par chapitre, mais d'en déterminer le procédé et la valeur. En somme, c'est ici ou jamais de dire avec Carlo Botta : « Les considérations sur l'histoire sont très-périlleuses, c'est-à-dire sujettes à tomber dans l'erreur, quand elles ne sont pas le produit immédiat et nécessaire des faits. Un homme d'un esprit inventif peut faire sans s'incommoder cent pages par jour de ces considérations, car le champ de l'imagination est sans limites. C'est le vice de certains professeurs d'histoire d'aujourd'hui, mais ce sont des bulles de savon qui, si bien colorées qu'elles soient, se dissipent au moindre souffle[1]. »

1. *Prefazione della storia d'Italia*, di Francesco Guicciardini, 1832. Pour se convaincre de la justesse de cette observation de Botta il n'y a qu'à lire certains ouvrages évidemment inspirés des *Discours sur Tite-Live*, par exemple les *Discorsi politici* de Paolo Paruta, écrivain du XVIe siècle, ou mieux encore l'ouvrage du même auteur intitulé : *Della perfezione della vita politica*. On voit par là ce que produit ce genre de spéculations, manié par une intelligence même remarquable, mais qui n'est plus le génie. Quant aux *Exempla et Monita politica* de Juste Lipse, c'est tout au plus un recueil d'anecdotes amusantes : tel est le résultat final du commentaire historique.

CHAPITRE VIII

De l'art de la guerre.

Si la supposition que j'ai faite d'une certaine aigreur chez Machiavel lorsqu'il écrivit le *Prince* ne se justifiait d'elle-même, on en trouverait la confirmation dans la lecture de l'*Art de la guerre*. Antérieur à la disgrâce de 1512, et signé de Machiavel, citoyen et secrétaire de Florence, l'ouvrage porte l'empreinte de cette sérénité d'esprit qui coïncide avec une heureuse fortune. Nulle part le génie de Machiavel n'acquiert un développement aussi complet, jamais on n'a émis idées plus libérales et plus saines, on ne trouve que là ces vues d'ensemble unies à cette science des détails qui, la part faite des objections inévitables par la seule différence des temps, éveilleraient encore aujourd'hui l'admiration des hommes spéciaux. A vrai dire, le vrai moyen de faire bien connaître le traité de l'*Art de la guerre*, serait de le

traduire intégralement, mais cela ne rentre pas dans le plan que nous nous sommes tracé, de sorte que nous avons dû songer à y pourvoir d'une autre manière. Décidé à nous en tenir à une simple analyse, nous avons reconnu que nous devions la faire brève autant que possible. Autrement ce ne serait qu'une traduction mutilée. Nous négligerons donc de parti pris une foule de détails intéressants, pour présenter l'ouvrage sous son point de vue général.

Employant une forme familière à l'antiquité, Machiavel a eu recours au dialogue pour exposer ses vues sur l'importante question dont il s'agit. Dédié à Lorenzo Strozzi, l'*Art de la guerre* est pour ainsi dire sous l'invocation de ce Cosimo Ruccellai, qu'une mort prématurée venait d'enlever, sans parler de ses amis, aux lettres qu'il cultivait.

« Croyant qu'après la mort d'un homme on peut le louer impunément, puisque c'est assurément sans nulle raison, nul soupçon de flatterie, je n'hésiterai pas à louer notre Côme Ruccellai, dont je ne me suis jamais rappelé le nom sans pleurer; il avait tout ce que des amis peuvent désirer d'un bon ami, tout ce que la patrie peut désirer d'un citoyen. Je ne sais rien auquel il tînt assez (excepté son âme) pour n'en pas faire volontiers le sacrifice à ses amis, je ne sais quelle entreprise l'eût effrayé s'il eût reconnu qu'il y allait du bien de la patrie. Je le dis librement, parmi tous ceux que j'ai connus et pratiqués, je n'ai jamais rencontré homme qui eût l'âme plus enflammée pour les choses grandes et magnifiques.

En mourant, il ne se plaignit à ses amis d'autre chose que d'être né pour mourir jeune, à la maison, sans honneur, sans avoir pu, selon son désir, être utile à qui que ce fût, car il savait bien qu'après sa mort on ne pourrait rien dire de lui, excepté qu'il avait été un bon ami... A la vérité, la fortune ne lui fut pas tellement ennemie qu'il ne pût laisser quelque léger témoignage de la souplesse de son esprit; la preuve en est dans quelques-uns de ses écrits, dans quelques poésies amoureuses qu'il composa dans sa jeunesse à titre d'exercice et sans être amoureux, car il ne voulait pas consumer vainement son temps, tant il inclinait naturellement à de plus hautes pensées... Donc, la fortune nous ayant privé du commerce d'un tel ami, il n'est, me semble-t-il, de remède à cela que de jouir autant qu'il se peut de son souvenir et pour cela de répéter ce qu'il a pu dire d'ingénieux ou ce dont il a discuté savamment.»

L'auteur ajoute qu'un des derniers entretiens du jeune Côme fut celui qu'il eut avec Fabrizio Colonna, dans ces célèbres jardins alors le lieu de rendez-vous de toute la société lettrée de Florence, et il est supposé le reproduire ; cet entretien avait roulé sur l'art de la guerre. Quant à ce Fabrizio Colonna, dont Machiavel paraît avoir beaucoup surfait la valeur, c'était tout bonnement un condottiere, frère de Prospero Colonna, à la solde de la maison d'Aragon de Naples. Fabrizio continua à servir sous les drapeaux français, maintint quelques villes de

la Campanie dans l'obéissance de la France, et défit Jérôme Tottavilla, général des Aragonais. Puis, fatigué des sollicitations auxquelles il était en butte de la part de Ferdinand et de la famille Colonna, il adhéra au parti du roi de Naples. Il paraît même que, pour resserrer cette alliance, il fiança au fils encore enfant du marquis de Pescaire sa fille Victoria, qui fut un poëte distingué[1]. On le retrouve tantôt dans un camp, tantôt dans un autre, après qu'il eut été fait prisonnier à la journée de Ravenne. Ses alliances, son nom, ce qu'en dit Machiavel semblent indiquer qu'il joua un certain rôle dans le monde, et l'on s'explique aisément d'ailleurs que l'auteur n'ait pas songé à prendre pour interprète de ses propres idées un Gaston de Foix ou un Gonsalve de Cordoue.

Voici pour commencer des renseignements précis sur l'équipement des soldats de l'époque :

« Les fantassins ont pour la défense une cuirasse de fer, et pour l'attaque une lance longue de neuf brasses, avec une épée au côté, plutôt arrondie du bout que pointue. Tel est l'équipement ordinaire de l'infanterie d'aujourd'hui, car il y en a peu qui aient une armure sur le dos et les bras, aucun n'en a sur la tête. Quelques-uns portent au lieu d'une pique une hallebarde, dont la hampe, vous le

1. Paul Jove, *Historia sui temporis*, lib. I. Guichardin, beaucoup plus explicite que Jove sur ce point et aussi beaucoup plus sincère, nous peint la réconciliation des Colonna avec la maison d'Aragon, en des termes qui ne laissent aucun doute sur la vénalité de ces prétendus héros.

savez, est longue de trois brasses et le fer recourbé en hache. Il y a parmi eux des escopettiers (fusiliers) qui par un feu bien nourri font l'office que faisaient anciennement les frondeurs et les archers. Ce genre d'armement fut trouvé par les Allemands, spécialement par les Suisses, qui étant pauvres et voulant vivre libres, étaient et sont forcés de se défendre contre l'ambition des princes de l'Allemagne : ces princes étant riches pouvaient nourrir des chevaux, ce que ces peuples ne pouvaient faire à cause de leur pauvreté. D'où il résulte qu'étant à pied et se voulant défendre d'ennemis à cheval, il leur fallut chercher dans les coutumes des anciens et trouver des armes qui les défendissent des cavaliers.... Ils adoptèrent donc la pique, arme excellente non-seulement pour repousser, mais pour vaincre les cavaliers. »

Quant à la supériorité des services de l'infanterie, Machiavel l'a déjà établie par maint exemple. Voici les raisons de cette supériorité :

« D'abord les cavaliers ne peuvent passer partout comme les fantassins ; ils sont plus longs à obéir que les fantassins quand il faut changer l'ordre de bataille ; lorsqu'il s'agit de retourner sur ses pas dans une marche, ou dans une retraite de se porter en avant, de repartir lorsqu'on est au repos, de s'arrêter lorsqu'on est en route, sans doute ce sont autant de choses que les cavaliers ne peuvent faire aussi à propos que les fantassins. La cavalerie, une fois rompue par quelque choc, ne peut se re-

former qu'avec difficulté, même lorsque ce choc a cessé, ce que fait très-facilement l'infanterie. Outre cela, il arrive souvent qu'un homme courageux est sur un mauvais cheval et un poltron sur un cheval plein de feu, ce qui doit nécesairement engendrer le désordre. Que personne ne s'étonne qu'un gros de fantassins soutienne toute attaque de cavalerie, vu que le cheval est un animal sensé qui connaît le péril et n'y va pas volontiers. Et si vous considérez quelle est la force qui le porte en avant et quelle est celle qui le retient en arrière, vous verrez sûrement que celle qui le retient en arrière est moindre que celle qui le porte en avant; c'est l'éperon qui le pousse, tandis que, de l'autre côté ce qui le retient, c'est la pique et l'épée. De sorte que l'expérience des temps anciens et modernes montre qu'un noyau de fantassins est toujours fort en sûreté, bien plus, invincible pour des cavaliers. Et si vous arguez de ceci à savoir que la fougue avec laquelle vient le cheval le fait heurter en furieux ceux qui prétendent soutenir le choc, en telle sorte qu'il se soucie moins de la pique que de l'éperon; je dis que le cheval bien engagé qui commence à voir qu'il va avoir à donner contre les pointes des piques ralentira sa course de lui-même, de manière qu'il s'arrêtera net dès qu'il se sentira piqué, ou se jettera de droite et de gauche. Si vous en voulez faire l'expérience, essayez de faire courir un cheval contre un mur, rarement en trouverez-vous un qui, si énergiquement que

vous l'enleviez, aille donner dans l'obstacle. En France, César ayant à combattre avec les Suisses, mit pied à terre, en fit faire autant à tout le monde, après quoi on emmena les chevaux à l'écart, comme étant meilleurs pour fuir que pour combattre. »

» Un général d'infanterie doit choisir les routes les plus difficiles pour la cavalerie, et rarement arrivera-t-il que ses hommes ne soient en sûreté par la nature du pays. Si l'on chemine par les collines, la nature du site vous met à l'abri des attaques qu'on peut redouter. En plaine, il est rare que les cultures et les bois ne contribuent pas à la sécurité; en effet, le moindre buisson, la moindre digue, encore que ce ne soient que de faibles obstacles, arrêtent la fougue du cheval; là où il y a des vignes et autres arbres, les cavaliers sont empêchés. Donnez-vous bataille, il en est tout de même qu'en marche, c'est-à-dire qu'au moindre obstacle, le cheval perd son entraînement. Une chose que je ne veux pas oublier de vous dire, c'est que les Romains estimaient tant leur ordre de bataille et se fiaient tellement à leurs armes, que s'ils avaient à choisir entre un site assez escarpé pour les garantir des cavaliers, mais où ils n'eussent pu se déployer à leur manière, et un lieu où ils eussent eu plus à craindre des cavaliers, mais où ils eussent pu s'étendre, ils prenaient toujours ce dernier. »

Le choix des soldats est chose très-importante; c'est ainsi que, suivant des auteurs accrédi-

tés, on ne doit prendre pour en faire des soldats :

« Ni pêcheurs, ni oiseleurs, ni cuisiniers, ni rufiens, ni en général quiconque s'adonne aux métiers de plaisir; ils (ces auteurs) veulent qu'on prenne outre les ouvriers des champs, des forgerons, des maréchaux, des menuisiers, des bouchers, des chasseurs et autres... Les paysans qui sont accoutumés à travailler la terre, sont les meilleurs de tous, parce que de tous les arts, c'est celui où l'on s'adonne le plus aux exercices du corps. Ensuite viennent les forgerons, menuisiers, maréchaux, cordonniers, dont il est bon d'avoir beaucoup, parce que leur art se rend utile en bien des occurrences, et que c'est une excellente chose d'avoir un soldat dont on peut tirer double service. »

Comme on ne peut savoir la valeur d'un homme qu'à l'user il faut choisir les soldats, par conjecture; Pyrrhus les voulait grands, César bien proportionnés tout bonnement. L'homme qu'on choisit doit avoir :

« L'œil vif, le col nerveux, la poitrine large, les bras musculeux, les doigts longs, peu de ventre, les flancs ronds, la jambe et le pied maigres, conditions qui rendent ordinairement un homme agile et fort, deux choses qu'on doit rechercher avant tout chez un soldat. On doit ensuite s'attacher à ses mœurs, lui demander de l'honnêteté, de l'amour-propre ; autrement, c'est choisir un instrument de scandale, un principe de corruption; personne ne doit croire qu'on puisse acquérir quelque mérite

avec une éducation déshonnête et une âme brutale. »

Fabrizio remarque ensuite que les Romains faisaient ce choix avec le plus grand soin, qu'ils s'attachaient toujours à mêler les nouvelles recrues de vétérans. Les consuls auxquels incombait le soin du recrutement y procédaient avec des précautions minutieuses, minutieusement reproduites par l'auteur. Non-seulement Machiavel s'est pénétré de la tactique romaine, mais il a profondément étudié l'organisation des armées de Rome. Il est même fort probable qu'il s'est un peu trop imbu des traditions militaires d'un temps où les armées différant essentiellement de ce qu'elles sont aujourd'hui et de ce qu'elles étaient alors, devaient être maniées tout autrement. Je ne doute pas que les hommes spéciaux n'eussent à relever dans l'*Art de la guerre* plus d'une faute en matière de stratégie; je suis sûr en revanche qu'à ne prendre le célèbre traité que par son côté philosophique, ils ne pourraient qu'y adhérer sans réserve. La rectitude d'esprit qui caractérise à un si haut point l'écrivain politique, s'accuse ici plus énergiquement encore, s'il est possible ; il n'est pas jusqu'à la forme du style qui ne s'en ressente; Machiavel n'a rien écrit de plus net. Il est curieux aussi de voir combien il s'attache, pour parler comme aujourd'hui, à soigner le *moral de l'armée.* Un des moyens qu'il conseille au général en chef consiste dans ce que nous appelons les proclamations ; c'est ce qu'il appelait les discours, en si grand honneur chez les anciens :

«...Tous les grands capitaines devaient donc être orateurs, car sans parler à l'armée tout entière il est difficile de rien faire de bon, et c'est ce qu'on néglige absolument de notre temps. » Il allègue ces fréquentes allocutions d'Alexandre le Grand à ses soldats, sans lesquelles il lui eût été impossible de maintenir dans le devoir une armée enrichie des dépouilles de l'Asie. Fabrizio est même assez d'avis que le général en chef ne doit pas négliger le prestige du surnaturel, et il rappelle à ce propos que Sertorius se vantait de conférer avec une biche, Sylla avec une image ravie au temple d'Apollon. Il ajoute que Charles VII disait prendre les conseils d'une fille, envoyée de Dieu, appelée la Pucelle de France, « ce qui fut cause de la victoire. » Voilà quelle part on faisait alors à cette femme héroïque, indignement calomniée par le XVIIIe siècle.

Reproduirai-je les détails de cette bataille savante autant qu'inoffensive, qui fut donnée, après dîner, entre trois personnes dans les jardins Rucellai? A moins d'en traduire littéralement le récit chaleureux, ce qui ne serait ni sans difficulté ni d'un bien vif intérêt, je ne saurais donner qu'une idée incomplète de cette fameuse journée « si bien combattue » que les ennemis en fuite, le général en chef, comme tant soit peu surpris de sa victoire, ne demandait plus « qu'à déposer la dictature. » Je ferai seulement remarquer qu'en rapprochant le texte de cette bataille des figures qui l'accompagnent, figures où soldats et généraux sont repré-

sentés par des lettres convenues, aussi bien que l'artillerie, on voit que Machiavel a énergiquement recommandé l'usage du carré et subordonné la disposition de l'armée à la puissance du front de bataille[1].

Le camp jouait un trop grand rôle dans la stratégie romaine, pour qu'un homme qui en était imbu ne donnât point son projet de campement. C'est celui d'un camp fortifié, à remparts, fossés et redoutes;

1. Lorsque l'*Art de la guerre* fut publié il produisit une grande sensation en Italie et chacun fut d'avis que la partie technique de ce traité dénotait des connaissances spéciales et une initiative extraordinaire chez un homme qui n'avait jamais rempli que des fonctions civiles. Peu importe dès lors que, comme le raconte Tiraboschi, Machiavel se soit fourvoyé dans le commandement de quelques troupes que certains personnages lui avaient confiées pour qu'il les fît manœuvrer, et cela avec un empressement qui n'était pas sans quelque jalousie. Quant à moi, j'ai cru devoir négliger ici le côté stratégique de cet ouvrage, car je me voyais dans la nécessité ou de reproduire littéralement les opérations décrites ou d'en écourter la description; mais que vaudrait un extrait en pareil matière? Que retrancher d'un ensemble de déductions mathématiques? D'un autre côté les limites que je me suis assignées ne comportaient pas la traduction de l'ouvrage entier. J'ai donc fait pour l'*Art de la guerre* comme pour l'*Histoire de Florence*, c'est-à-dire que j'ai essayé d'en définir l'esprit, d'en faire ressortir le sens philosophique. Il me sera permis d'ajouter que j'ai lu l'ouvrage dans son ensemble avec un intérêt croissant: nulle part, que je sache, l'agrément de la forme ne s'allie pas heureusement à la puissance du raisonnement, nulle part il n'est accent plus honnête, conceptions plus libérales. Si l'on voulait se rendre plus exactement compte des connaissances stratégiques de Machiavel et de sa valeur pratique en ce qui concerne le service militaire, on consulterait avec fruit un volume publié à Florence chez Barbera, Bianchi et Ce en 1857: *Scritti inediti di Niccolò Machiavelli risguardanti la storia e la milizia, ed illustrati da Giuseppe Canestrini.*

l'aménagement intérieur en paraît savamment combiné; là, aussi bien que dans ses plans de batailles et de marches, l'auteur se préoccupe continuellement de la question des distances; il assigne aux rues une largeur assez grande pour que les mouvements, et notamment les prises d'armes, puissent se faire aisément : c'est qu'il a compris que le salut d'une armée s'attache avant tout à sa plus grande mobilité. Tant qu'un général habile a assez de place pour se mouvoir librement, il n'est situation si désespérée dont il ne puisse sortir, à moins que la fortune n'en ait autrement décidé, cette capricieuse souveraine des champs de bataille. Nous n'attachons plus à l'installation des campements la même importance qu'autrefois[1]; la salubrité du lieu, sa force naturelle ne nous sont point indifférentes néanmoins, et je n'hésite pas à croire que la police d'un camp français de nos jours est à bien peu de chose près celle dont Machiavel faisait la condition indispensable de son camp modèle. Tout en laissant une grande liberté d'allures au soldat sous la tente, il recommande la plus grande sévérité en ce qui concerne la couchée, de telle sorte qu'aucun soldat du camp ne puisse

1. Dans ses *Remarques sur les commentaires de César*, Napoléon Ier a démontré le danger des camps fortifiés, depuis l'invention des armes à feu. Il est d'ailleurs impossible de n'être pas frappé de certaines analogies entre les vues stratégiques des deux ouvrages : c'est ainsi que Machiavel avait pressenti l'importance du développement du front de bataille, et la nécessité de substituer l'ordre mince à l'ordre profond. C'est là aussi qu'il est parlé par Napoléon de cet esprit de province qui « forgea des fers à l'Italie. »

s'absenter sans permission, ni aucun étranger passer la nuit au camp sans qu'on sache bien qui il est et pourquoi il y est.

C'est qu'il a trop souvent tenu la campagne à la suite des armées pour ne pas savoir d'abord à quelles embûches elles sont exposées, et ce qu'elles traînent après elles de gens sans aveu. Conformément aux exigences de la discipline « très-dure » qu'il juge indispensable, l'auteur veut que la sentinelle en défaut soit punie de mort. Tout en éloignant la prostitution du camp, l'auteur y admet les industries privées auxquelles il assigne un quartier spécial, et à la vérité, elles peuvent seules procurer au soldat ces douceurs qui lui sont tellement indispensables qu'il n'est que trop enclin à les payer beaucoup trop cher. Le jeu est banni.

On doit se préoccuper avant tout de la question de santé ; qu'on évite les marécages, les sites exposés aux vents nuisibles, qu'on prenne bien garde à la santé des habitants. La pâleur, la toux, les vices du sang indiquent qu'il faut camper ailleurs. Choisissez les lieux semés d'arbres bien venus, que les soldats soient tenus de dormir sous la tente, qu'ils aient du pain en abondance et du bois pour faire la cuisine; qu'on ne se mette jamais en marche par la neige sans s'être assuré qu'on aura de quoi entretenir largement les feux de halte. La moindre maladie appelle les soins du médecin; combattez l'ivrognerie. N'oubliez pas non plus que César se fit le plus grand honneur en payant à diverses reprises les objets dont

il avait besoin, et notamment les pièces de bois de ses palissades. En thèse générale, Machiavel recommande la régularité de la solde, qui seule autorise la sévérité chez le général en chef. « On ne peut, dit-il, punir un soldat qui vole lorsqu'il n'est pas payé, et qui, ne l'étant pas, est forcé de voler pour vivre. » De là découle la déconsidération du général en chef, et c'est la ruine de l'armée. Si l'on considère, non pas ce qui se faisait en campagne du temps de Machiavel, mais ce qui se fit depuis, notamment sous Louis XIV, où l'armée française vécut comme on sait dans le Palatinat, n'est-il pas vrai de répéter qu'à certains points de vue le secrétaire a bien mérité de la postérité ?

Cela dit, qu'il me soit permis d'ajouter qu'en tournant la page je sens renaître le sourire dont je n'ai pas toujours pu me défendre en lisant les *Discours*. L'interprétation des augures, tels que chutes au débarquement, tremblements de terre, éclipses de lune et autres, ne joue plus qu'un rôle bien secondaire dans le commandement des armées, Machiavel lui-même en convient, tout en nous conjurant d'imiter les anciens, le cas échéant. Quant aux ruses de guerre qui réussirent aux capitaines macédoniens ou ninivites, je m'imagine qu'on fera bien de n'en user qu'avec une réserve extrême, comme de ce qui est, par exemple, de ravager son propre pays pour donner à croire à l'ennemi qu'il lui vient des renforts, décamper en laissant après soi des vivres de toute espèce, surtout du vin, pour que les autres

fassent débauche et vous la donnent belle à tomber dessus; voilà de ces combinaisons que je ne prendrai point sur moi de recommander à nos généraux. C'est de la stratégie du temps d'Ulysse.

Puis, comme un esprit de cette valeur ne saurait tarder à redevenir égal à lui-même, Machiavel, avec une finesse de vue à laquelle tous les hommes spéciaux rendraient justice, signale le danger des vedettes ou sentinelles perdues. Un moment d'inattention, la fatigue invincible des longues marches et des insomnies réitérées, peuvent consommer la perte de l'armée. La sentinelle peut aussi être enlevée, contrainte à donner une fausse alerte ou à révéler des détails intéressants. Les anciens ne posaient point de vedettes, parce qu'ils en avaient reconnu les inconvénients.

La partie de l'ouvrage qui concerne les fortifications n'est pas à la hauteur du reste; un regard aux fortifications de Paris, nous révélerait la faiblesse de l'argumentation, puisqu'elle conclut à la suppression du fossé extérieur et des forts détachés.

Il ne me reste plus qu'à finir par où Machiavel a commencé, c'est-à-dire par l'énoncé de quelques principes philosophiques de la plus haute portée, relatifs à l'art de la guerre.

Machiavel, tout en fondant la grandeur et la sécurité des États sur la force militaire, n'entend nullement favoriser les établissements militaires proprement dits. Non-seulement il considère les établissements de cette nature comme contraires à la

dignité humaine et au développement intellectuel des nations; mais il avertit les États libres de ne point se fier à ceux qu'ils ont soldés pour leur défense et qui généralement conspirent contre leur liberté, comme jadis François Sforza à Milan. Voilà pour les républiques; les rois, eux, lorsqu'ils font la part trop large au pouvoir militaire, sont menacés du même accident que la reine Jeanne de Naples que la trahison soudaine d'un autre Sforza contraignit de se jeter dans les bras de l'Aragon, vu qu'elle ne pouvait se tirer toute seule des périls qui l'entouraient, et tandis que Sforza n'avait d'autres vues que de la mettre à rançon. Ce fut par les mêmes moyens que Braccio essaya de s'emparer du royaume de Naples.

Bien plus, Machiavel, repoussant énergiquement les armées mercenaires, n'hésite pas à leur attribuer une partie des maux de l'Italie. « N'avez-vous pas gardé mémoire de ce qui se passa chez vous, alors qu'y ayant en Italie beaucoup de soldats sans emploi, parce que la guerre était finie, ils se formèrent en certaines bandes qu'on appelait *compagnies*, rançonnant les villes, saccageant le pays sans qu'il y eût remède à cela? N'avez-vous pas lu qu'après la première guerre que Carthage eut avec les Romains ses soldats, après s'être tumultuairement donné pour chefs Matho et Spendius, déclarèrent à Carthage une guerre plus périlleuse que ne l'avait été pour elle celles qu'elle avait menées à fin contre Rome?» Mais si l'on condamne sans appel les milices mercenaires, le meilleur instrument que la tyrannie

puisse imaginer pour l'asservissement de la patrie, il est clair qu'on n'est pas l'apôtre de la tyrannie. Poussant son raisonnement à bout, suivant sa coutume, Machiavel ne veut pas qu'on fasse de la guerre un métier spécial; les soldats de métier lui paraissent dangereux. Il constate, que « c'est à partir du jour où l'on permit à certains hommes de faire de la guerre un métier, qu'ils se rendirent formidables au sénat, dangereux pour l'empereur; l'insolence des soldats était telle qu'elle coûta souvent la vie aux empereurs; ils disposaient de l'empire à leur gré ; et il arriva quelquefois qu'il y eut plusieurs empereurs créés par diverses armées. De là d'abord la division de l'empire et finalement sa ruine. »

Que veut donc Machiavel? Il veut une milice nationale, composée de citoyens nés dans un état honnête, comme les citoyens romains, capables « d'honorer le courage, de ne pas mépriser la pauvreté d'autrui ; d'estimer les règles de la discipline militaire, de s'aimer l'un l'autre; capables de forcer les partis à s'abstenir et à préférer le bien public à l'intérêt particulier; » soldats vraiment citoyens qui, dans certaines conditions, déposent l'épée pour les outils de leur métier, comme Cincinnatus déposa la dictature pour la charrue. Il déclare que « si les rois veulent vivre en sûreté, ils doivent composer leur infanterie d'hommes qui, lorsqu'il est temps de faire la guerre, y aillent volontiers pour l'amour d'eux, et, vienne la paix, plus volontiers encore retournent à la maison. C'est ce qui arrivera toujours, si le roi prend

des hommes qui sachent vivre d'un autre métier. » Il doit vouloir aussi qu'à la paix les princes de sa mouvance aillent reprendre le gouvernement de leurs États, les gentilshommes cultiver leurs champs, et les fantassins exercer leurs industries particulières; « que tout le monde, en un mot, fasse volontiers la guerre pour avoir la paix, loin de troubler la paix pour avoir la guerre. »

Si séduisant que soit ce système, je l'expose beaucoup moins parce qu'il me paraît inattaquable, que parce qu'il réfute victorieusement bien des calomnies dirigées contre Machiavel.

En tout cas je ne quitterai point l'*Art de la guerre* sans transcrire ici ce remarquable aperçu que l'auteur a mis dans la bouche de Fabrizio Colonna lui-même :

« Les royaumes bien organisés ne donnent pas à leur roi une autorité absolue, excepté à l'armée, parce que là seulement il est indispensable de prendre des résolutions spontanées, ce qui ne peut avoir lieu que sous l'autorité d'un seul. En toute autre matière on ne peut rien faire de bon sans prendre conseil, et les rois doivent craindre d'avoir auprès d'eux, parmi leurs conseillers intimes, des gens qui en pleine paix désirent la guerre, étant incapables de vivre d'autre chose. »

Quant à l'importance qu'il prête aux institutions militaires, ramenée à sa véritable valeur, elle n'a plus rien d'exagéré, on le voit. En éliminant toute illusion, en considérant les choses comme elles sont plutôt

que comme elles devraient être, de bonnes armées sont non moins nécessaires que les bonnes lois. Tout gouvernement, quel qu'il soit, est incessamment en butte, tant du dehors que du dedans, à des attaques que la force peut seule repousser, et il est permis de sourire à la théorie bizarre qui accorde le droit de légitime défense à tout le monde, les gouvernements exceptés. Cela dit, personne ne peut nier que les armées permanentes ne pèsent actuellement sur les sociétés d'un poids trop lourd et que certaines modifications ne soient urgentes en ce qui concerne le recrutement. Toutefois, comme l'Europe est grosse de questions à régler et qu'elle ne paraît pas disposée, nous le savons, à les régler dans un congrès, on doit éviter par-dessus toute chose d'affaiblir une organisation militaire dont les avantages sont connus et dont on exagère sans doute les inconvénients, en présence de circonstances peut-être accidentelles. Comment l'armement des nations en masse tournerait-il à la paix universelle, c'est ce qu'on n'aperçoit pas. Il est sûr aussi que certaines modifications de notre état militaire entraîneraient beaucoup de modifications d'un autre ordre, et sans être du parti de l'immobilité, on peut croire que le moment veut qu'on ne procède qu'avec circonspection à des réformes de cette importance. « Toute nation, a dit Napoléon Ier, dans l'ouvrage que nous citions tout à l'heure. qui perdrait de vue l'importance d'une armée de ligne perpétuellement sur pied et qui se confierait à des levées ou à des armées, éprou-

verait le sort des Gaules, mais sans même avoir la gloire d'opposer la même résistance. »

Pour ce qui est de la guerre en elle-même, il importe de ne la juger qu'après l'avoir attentivement considérée sous ses aspects divers. A proprement parler elle est un des deux états de la vie sociale, comme les deux états de la vie animale sont la maladie et la santé.

Il est donc aussi ridicule de s'emporter contre la guerre que contre la maladie ; il faut essayer de n'être pas malade et d'avoir la paix, voilà tout. Au début des sociétés la guerre est plus fréquente, mais il est souvent arrivé que les États les plus civilisés fussent aussi les plus belliqueux, et que la civilisation plantât ses étendards dans le sang des champs de bataille. Cela soit dit sans oublier combien il y a eu de guerres stériles, ni quel péril la force armée a fait courir à la civilisation, surtout incarnée dans les cohortes de la Germaine.

Mais si la civilisation émergea du cataclysme dont la chute de l'empire romain fut le signal, ce ne fut, il serait facile de le démontrer, que grâce aux effets de la conquête romaine. Enfoui sous les décombres du colosse, et spécialement dans ces parties du monde que nous appelons aujourd'hui Italie et France, l'élément romain, l'élément par excellence de la réformation du monde occidental, reparut tant par la force même de la tradition familière que par l'initiative de quelques moines obscurs ; il fut l'agent reconstructeur dont le

temps se servit pour rapprocher quelques parties des institutions désagrégées du Latium, dont il devait faire, à travers mille vicissitudes, la société que nous voyons[1]. Personne ne saurait nier cela, à moins de fermer les yeux, à moins de prétendre que nos vieilles universités, nos lois, par conséquent nos mœurs, n'aient été, ne soient profondément imprégnées de l'esprit romain; or, si la civilisation n'est pas née dans le sanctuaire de la justice et des belles lettres, où donc? Comment se fait-il que lorsqu'on veut donner de Charlemagne l'idée d'un père de la civilisation, on commence par le présenter comme un ami de la justice et des lettres? Au milieu de cette confusion indescriptible d'idiomes barbares, quels services ne rendit pas la langue latine, qui fut si longtemps la langue usuelle et authentique des affaires? Or ce fut la conquête, suivie de l'occupation, qui institua l'usage de la langue latine, dans tout le territoire de l'empire. Aussi, comme je le disais, l'élément romain fut l'élément reconstitutif par excellence du monde moderne, il n'en faudrait de preuve que cette diffusion de la langue latine, étant évident que l'expression suprême d'un peuple, c'est sa langue, puisque sa langue n'est sa langue qu'à condition de l'exprimer tout entier au physique, au moral, avec ses instincts, ses coutumes, sa

1. Remarquez qu'en datant la première renaissance du monde occidental de la formation des communes, c'est en Italie que cette renaissance eut lieu, c'est-à-dire dans le pays où il restait le plus de traces de l'organisation romaine.

politique, son histoire, et jusqu'à ses moindres habitudes. Considérez aussi ce phénomène unique de la langue latine, étudiée, lue partout, quelquefois écrite, alors même qu'on ne la parle plus nulle part, sans qu'on puisse prévoir la fin de cette coutume qui ne subsiste que par les services qu'elle rend, et ces déclamations contre la politique romaine vous paraîtront bien puériles. Rome fut un centre.

Maintenant pouvait-elle exister à des conditions différentes de celles qui furent les conditions de son existence depuis sa fondation? Cela n'est pas probable. Longtemps réduite à un territoire infime, entourée de voisins belliqueux dont quelques-uns disposaient des ressources d'une civilisation relativement avancée, il fallait qu'elle absorbât ou qu'elle fût absorbée : elle absorba.

Dans les temps modernes, ou pour parler plus exactement depuis quelques années, la guerre tend à prendre un caractère essentiellement politique. On peut dire que les guerres qui surviendront seront beaucoup moins déterminées par ce besoin d'expansion particulier à Rome et depuis aux Germains, que par les exigences du classement définitif des diverses nationalités européennes; ce sont ces guerres-là qui s'appellent des guerres politiques, et ce sont désormais les seules qui puissent rallier les sympathies populaires.

Les institutions militaires, si mal jugées de nos jours par l'esprit de parti, n'excluent nullement ailleurs le développement des institutions civiles.

« Mais si l'on considère les institutions du passé, on ne trouvera pas de choses plus unies, plus conformes et nécessairement plus amies l'une de l'autre que ces deux choses : en effet, de tous les établissements créés dans une société en vue du bien commun, toutes les institutions faites pour qu'on puisse vivre à leur abri avec la crainte des lois et de Dieu existeraient en vain, si l'on n'avait pourvu à leur défense, en sorte que bien organisées elles maintiennent jusqu'aux institutions qui ne sont pas encore bien assurées par elles-mêmes. Au contraire, les bonnes institutions, sans l'aide du pouvoir militaire, s'écrouleraient comme les appartements du superbe palais d'un roi qui encore qu'ornés au dedans de perles et d'or, manqueraient de toiture, et n'auraient rien par conséquent qui les défendît de la pluie. Si, dans les républiques ou les royaumes de l'antiquité, l'on usait de quelque diligence pour maintenir chez les hommes la foi, la paix et la crainte de Dieu, on redoublait de soins en ce qui concernait la milice ; à qui la patrie doit-elle demander plus de fidélité qu'à celui qui doit lui jurer de mourir pour elle? En qui doit-il y avoir un plus grand amour de la paix qu'en celui qui doit seul porter tout le poids de la guerre? Qui aura une plus grande crainte de Dieu que celui qui, par les périls infinis auxquels il s'expose chaque jour, peut avoir à chaque instant besoin de son aide? Combien il était nécessaire qu'il en fût ainsi, c'est ce qu'avaient bien senti ceux qui donnaient des lois aux empires et

ceux qui étaient préposés aux exercices militaires, ce qui faisait que la vie des soldats obtenait l'approbation générale et qu'on s'efforçait de l'imiter... »

C'est Fabrizio Colonna qui parle, mais c'est Machiavel qui pense, et l'on reconnaît en lui, avec son bon sens accoutumé, quelque chose d'élevé, d'honnête et de doux que lui refusent seuls ceux qui l'ont mal lu.

CHAPITRE IX

Considérations sur *Le Prince*.

On vient de lire *Le Prince*, ouvrage plein de choses, mais fort bref et qui impose la même brièveté à la critique, à moins de donner dans le ridicule de ces commentateurs qui font un demi-volume sur un tercet. Or, ce serait mal commencer que de commencer par l'énumération des écrits plus ou moins sérieux auxquels a donné lieu le plus célèbre des ouvrages de Machiavel. Il convient mieux d'établir quelques points importants.

Premièrement : c'est sérieusement et de bonne foi que Machiavel a écrit *Le Prince;* cet ouvrage n'est pas, comme on l'a dit, la critique des princes, mais le dogme du gouvernement, du moins d'après Machiavel.

Secondement : il n'est pas vrai que Machiavel en

adressant *Le Prince* à un Médicis ait eu l'intention d'enseigner à cette famille le moyen d'asservir la patrie.

Troisièmement : *Le Prince* fut favorablement accueilli à son apparition.

Quatrièmement : *Le Prince*, pris à part, ne saurait donner la juste mesure du génie politique de Machiavel et qui le juge exclusivement d'après cet ouvrage le juge mal.

Cinquièmement, enfin : si répréhensibles que soient certains enseignements du *Prince*, c'est tout aussi bien le code des bons princes que des mauvais, vu qu'il y a dans ce livre autant de bonnes choses sinon plus que de mauvaises.

Maintenant laissons là Possevin, Pole, Gentillet, et l'Anti-Machiavel, pitoyable ouvrage, qu'il soit de Frédéric ou de Voltaire; laissons Bayle, Rousseau, Roscoe; laissons même le savant et judicieux Andréa Zambelli, et voyons les faits.

Mais que ce soit sérieusement et de bonne foi que Machiavel ait écrit *Le Prince*, on n'en peut douter en présence des déclarations formelles de la lettre du 10 décembre 1513. Avec quel sérieux il composa cet ouvrage, Machiavel nous le dit en des termes tels qu'il faut être sourd pour ne pas l'entendre; quelle importance il y attachait, il nous le dit aussi. Comment donc a pu s'accréditer l'opinion contraire? C'est uniquement par suite de cette disposition de certains esprits à dénaturer le vrai sens des choses. On a bien fait du bois où le secrétaire disgracié al-

lait passer ses matinées, un bois allégorique, et des grives qu'il prenait aux gluaux autant de conspirateurs! Et cela quand les gens qu'il nomme, Guicciardini, Del Bene, et autres sont des noms authentiques attestés par mille écrits du temps, et d'hommes qui ne conspiraient pas le moins du monde! Quand, bien loin de conspirer, Machiavel demandait comme une faveur insigne d'être employé par les Médicis, dussent-ils lui *faire rouler une pierre* pour commencer! Après une si étrange aberration, il n'y a plus à s'étonner de rien dans ce genre-là. On a avancé aussi que Machiavel avait prétendu faire la satire de la tyrannie, en dévoilant ses moyens qui ne sont que ses crimes; qu'il n'avait peint les princes de son temps, tels qu'ils étaient, que pour apprendre aux peuples à les mépriser; en un mot, qu'il s'agissait tout bonnement d'un jeu d'esprit, de quelque chose comme une énigme de salon, à la vérité tant soit peu lugubre. L'erreur saute aux yeux, mais si l'on veut, à côté du témoignage de Machiavel, celui de Buonacorsi, son ami et son collaborateur en mainte occurrence, le voici : « .... Je t'envoie, écrit-il à leur ami commun Pandolfo Belluci (ou Bellacio, car les noms italiens varient à chaque instant), l'opuscule nouvellement composé sur les monarchies, par notre Machiavel, opuscule dans lequel, avec une lucidité et une brièveté souveraines, tu trouveras décrits tous les moyens de les conserver avec un exact aperçu de l'histoire ancienne et moderne, et beaucoup d'au-



tres documents très-utiles, en sorte que si tu le lis avec la même attention que tu lis toutes choses, je suis certain que tu n'en tireras pas une médiocre utilité. Reçois-le donc avec la faveur qu'il convient, et te prépare à en être un vigoureux défenseur, contre tous ceux qui, selon l'usage du temps présent, le voudraient mordre et déchirer. *Vale* [1]. » A défaut de ces documents sans réplique, ces préceptes raffinés, cette subtilité d'interprétation, ce classement tout aristotélique des faits historiques ne sont pas d'un homme qui s'adresse aux masses. Même avec quelque habitude du langage philosophique, il n'est pas toujours facile de suivre les circonvolutions de la pensée de ce terrible raisonneur, et quand on a lu de suite trois ou quatre pages du *Prince*, comme il faut les lire, c'en est assez pour la journée.

Est-ce donc là ce qu'il faut pour initier une multitude illettrée, non pas aux finesses de la politique, mais simplement à la haine de ces oppresseurs d'un temps qui n'est heureusement plus? Non; donc *Le Prince* est écrit sérieusement.

Mais il est également certain que Machiavel, tout en favorisant l'établissement définitif des Médicis, dont l'indépendance de l'Italie lui paraissait la conséquence possible, ne favorisait nullement l'asservissement de la patrie. Un pareille pensée ne saurait

1. Cette lettre, qu'on croit de la main de Buonacorsi, se trouve en tête d'un manuscrit contemporain : c'est le manuscrit du *Prince*. de la Medicéo-Laurentienne.

lui être prêtée autrement que comme tendance, car elle n'est exprimée nulle part dans son œuvre, et encore faudrait-il aller contre l'évidence des faits, car il est de fait que Machiavel était l'esprit le plus libéral de son temps. C'était un écrit secret que le *Discours sur la réforme de l'État de Florence*, fait à la requête de Léon X. Or ce projet, quelque défectueux qu'il soit, quelques supercheries qu'il autorise, n'est pas un code d'asservissement. A la rigueur, quelques paroles imprudentes une fois retranchées, on aurait pu le publier, comme on publie de nos jours, sous certaines réserves bien légitimes, les dépêches diplomatiques de l'année. Enfin Machiavel, qui voulait avant tout chasser les barbares de l'Italie, savait parfaitement que c'est une patrie libre qui repousse l'étranger, et non pas une patrie esclave. L'asservissement est et ne peut être que le résultat d'une occupation militaire plus ou moins tempérée par des institutions civiles ; or, dans *Le Prince* même, Machiavel signale énergiquement les dangers essentiels des gouvernements militaires. Déjà dans le *Traité de l'art de la guerre*, déjà dans les *Discours sur Tite-Live*, il a dit ce qu'il entend par la force armée : c'est non pas le soldat mercenaire, c'est non pas le soldat national exclusivement soldat ; c'est le milicien, saisissant ses armes pour la défense des dieux et du sol de la patrie, puis reprenant en temps utile ses occupations quotidiennes, de l'avocat au laboureur. Voilà l'idéal de Machiavel en fait de force armée, voilà comment il est bien moins l'homme

de la force qu'il n'en a l'air, quand il dit qu'il n'est bonne monarchie sans bonne armée. Mais si l'asservissement de Florence aux Médicis enlevait une chance énorme à l'indépendance italienne, l'amour, le rêve de Machiavel, il ne pouvait donc souhaiter cet asservissement. Bien plus, il avait répudié dès longtemps le système des armées permanentes, même nationales, comme l'instrument par excellence de l'asservissement. Oui, Florence fut asservie, mais elle le fut comme toutes les nations l'ont été : par elle-même.

En troisième lieu *Le Prince*, à son apparition, non-seulement n'excita pas la même indignation que plus tard, mais l'auteur recommença d'être parfaitement vu dans le monde des Médicis, en cour de Rome spécialement. Après avoir inauguré son pontificat par l'acte de clémence que nous avons rapporté, Léon X témoigna au secrétaire une bienveillance qui ne se démentit pas un instant. Les *Lettres familières* prouvent que le pape demandait continuellement des conseils à Machaviel : « .... J'ai lu, lui écrit Philippo Strozzi, votre dernière à Notre Seigneur, qui l'écouta avec beaucoup d'attention ; il en commenta certains passages, en disant qu'il lui semblait que vos conseils touchaient fort juste, pour un homme qui, sans savoir les détails particuliers de la chose, en parlait au général, de quoi il eut bien du plaisir. » Guichardin, employé par le pape ; Vettori, ambassadeur de Florence à Rome, le consultaient continuellement sur les affaires courantes : « *sed ad rem nostram*, lui

écrit ce dernier, vos conseils sont pour moi d'un tel poids qu'ils n'ont pas besoin de l'autorité d'autrui [1].» Lors de la visite pour fortifier Florence, le futur Clément VII, alors cardinal Jules, accompagnait Machiavel, bien loin de le tenir à distance comme un pestiféré. On sait déjà que l'histoire de Florence est dédiée à Clément VII, à qui Machiavel fut admis à la présenter personnellement, comme il résulte d'une note autographe, qu'on voit en tête du manuscrit des quatre premiers livres, et qui est à la Medicéo-Laurentienne. En voici la traduction littérale : *Livre des histoires florentines, composé par Niccolò Machiavelli, qui le présenta à Rome, à Sa Sainteté notre seigneur Clément VII*e, *l'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ* 1525. Le même Clément VII, par bref du 23 août 1531, c'est-à-dire quatre ans après la mort de Machiavel, accorda le privilége à l'imprimeur Blade pour l'*Histoire*, *Le Prince* et les *Discours*.

Une lettre de Blade, en date du 18 octobre 1531, prouve que monsignor Giovanni Gaddi, clerc de la chambre apostolique, en accepta la dédicace. En 1532 le fameux Giunta, autre imprimeur, publia *Le Prince* sous la protection du cardinal Ridolfi, et le même Giovanni Gaddi en accepta encore la dédicace. Les éditions de cet ouvrage se multiplièrent à l'infini sous les successeurs de Clément VII, sans que le saint-siége donnât le moindre signe de désapprobation. C'est seulement en 1559, sous le pontificat de

1. 16 décembre 1525.

Paul IV, qu'en trouve le nom de Machiavel sur la liste des auteurs proscrits. Il paraîtrait que c'est à l'Espagne et à l'initiative de Charles-Quint qu'on doit l'institution de l'Index. Il espérait mettre fin à ce débordement d'écrits satiriques et hétérodoxes, qui tendaient à ébranler la foi; Rome ne voulut pas être en retard sur cet exemple. Ce ne fut même qu'en 1564, trente-sept ans après la mort du secrétaire, que ses œuvres furent publiquement réprouvées. Les clameurs du cardinal Pole n'y avaient pas peu contribué. Ce contemporain de Marie Tudor, que la mansuétude de son caractère préserva du fanatisme sanglant de l'Anglaise d'Aragon[1], fut plus choqué qu'il ne fallait du dogmatisme machiavélique, et s'il n'était pas trop d'avis qu'on brûlât les hommes, il ne voyait point de mal à ce qu'on brûlât certains livres.

Encore l'opinion du saint tribunal fut-elle tellement divisée, que huit ans plus tard, Rome donnait ordre qu'on fît une édition expurgée des œuvres du secrétaire. Un certain Giuliano de' Ricci et deux Machiavel, descendants de Niccolò, furent chargés de faire le travail, concurremment avec un travail analogue sur Boccace : nous en avons déjà parlé. Ainsi tombe l'opinion confusément émise par Varchi, et expressément par Bayle, à savoir que le livre du *Prince* a été condamné du vivant de l'auteur. Un

1. Voir *Marie la Sanglante*, par Ernest Hamel, 2 vol. in-8. Poulet-M lassis, 1861.

libelle du jésuite Possevin fit avorter le projet de l'expurgation, raviva les haines qui s'attachaient au nom du secrétaire, et depuis lors il a été en butte à toutes les insultes. Avant Pole, Possevin et Gentillet, Paul Jove accabla Machiavel de calomnies impudentes. Il eut aussi ses défenseurs.

Mais si le livre du *Prince* ne souleva de réprobation ni en cour de Rome, ni ailleurs ; si, longtemps après sa mort, la cour de Rome essaya de concilier ses susceptibilités particulières avec la révision du jugement qui condamnait les œuvres de Machiavel, par un moyen, après tout, acceptable, c'est que *Le Prince* était bien moins répulsif à l'esprit du temps qu'à l'esprit du nôtre.

Il me paraît clair aussi qu'en lisant cet ouvrage seulement, on ne pourrait avoir une juste idée du génie de Machiavel, car on ne peut se dissimuler qu'en forçant, comme il l'a fait là, son procédé, il n'ait forcé le résultat en maint endroit. Quelque importance qu'aient la plupart des faits sur lesquels il spécule, cette importance n'est pas celle qu'il leur attribue, et par conséquent il faudrait tout au plus se borner à les relever, quitte à différer d'en tirer les conséquences, comme l'a fait Bacon, par exemple, dans un recueil de faits relatifs à l'observation de la nature. Un des apologistes de Machiavel parle de certains de ses conseils comme non-seulement pernicieux, mais tout à fait ineptes : « *Non modo improba* (*concilia*) *verum etiam plane vel inepta vel noxia,* » et cette franchise un peu rude a soulevé l'indignation

des zélateurs. Cela est pourtant assez juste ; il y a là, pour ne pas dire des inepties, des puérilités ; il y a là, recommandés comme bons, des moyens nuisibles. Ce qui est puéril, par exemple, c'est cette allégorie du prince moitié homme et moitié bête, ce sont ces dissertations raffinées sur les faits et gestes de quelques obscurs empereurs, qui ne méritent que l'oubli. On regrette aussi de voir l'auteur contredire, par cette apologie du duc de Valentinois, le blâme plus juste qu'il en a fait ailleurs ; çà et là, cela sent fort la politique de province, pour ainsi parler.

Mais si défectueux qu'il soit par certains côtés, ce livre du *Prince* est si remarquable par d'autres, il abonde en réflexions si justes, il témoigne d'une vue des choses si sûre, si élevée, si fine, il est tellement vrai, que tout homme d'État doit l'avoir lu. Aristote, dans sa *Politique*, a donné tout aussi hardiment le code de la tyrannie, et saint Thomas, son commentateur, s'en arrange assez bien. On ne doit pas oublier d'ailleurs que du temps d'Aristote, plus encore que du temps de Machiavel, la tyrannie était



une forme de gouvernement consacrée. Et en ce qui est d'Aristote, ce que je disais tout à l'heure est si vrai qu'on s'est demandé, il y a bien longtemps, si Machiavel n'avait pas pour ainsi dire copié Aristote, en généralisant, c'est-à-dire en conseillant à tous les princes indifféremment ce que le précepteur d'Alexandre ne conseillait qu'aux tyrans proprement dits, distinction bien vaine pour qui sait la vraie signification du mot tyran en grec. Quant à moi, si

j'insiste sur cette analogie, c'est uniquement pour établir ce point, à savoir : qu'Aristote a écrit aussi librement que Machiavel sur la politique, sans qu'on ait jugé bon de dévouer son nom à l'exécration des siècles. Platon lui-même, dans sa *République*, fait une large part à l'arbitraire, ne fût-ce que par le bannissement des poëtes, fantaisie bien digne de cet esprit chimérique. On assure que Charles-Quint, ce faux grand homme, lisait continuellement *Le Prince* et qu'on en trouva un exemplaire sur Henri IV, quand il fut assassiné rue de la Ferronerie, ce qui prouve, comme nous l'avons dit, que ce livre convient aux meilleurs princes comme aux pires; et encore peut-on avancer qu'il ne sera vraiment goûté que par les princes vraiment amis du peuple et de la liberté, tant religieuse que civile. Produit mêlé d'une intelligence mêlée, amalgame unique de sagesse et d'erreur, voilà ce qu'est *Le Prince*, qui, en dépit de vaines clameurs et de vices réels, n'en reste pas moins une œuvre hors ligne. Les réflexions de Machiavel, dit Macaulay, sont de lui, et ses défauts sont de son temps.

De prendre l'ouvrage phrase à phrase, et de dire ceci est le bon et ceci est le mauvais, je me garderai bien. Le moyen de savoir ce que vaut une pièce de marqueterie n'est point d'en disjoindre les parties et de les examiner une à une, mais de considérer la pièce dans son ensemble qui nous en donne l'harmonie et par conséquent la valeur. Or l'ouvrage de Machiavel est un véritable ouvrage de marqueterie, c'est

une mosaïque, si vous voulez, et tels sont aussi les *Discours*. Qui ne peut en saisir l'aspect général et par cela s'en assimiler l'esprit, que celui-là jette le livre. Ce n'est pas en subtilisant sur le subtil qu'on le rendra palpable. D'admirables paraboles ont été défigurées par des interprètes maladroits ; plus un symbole renferme de grandes vérités, plus il faut se garder d'y porter le coin et le marteau pour en briser la coque, afin que les vérités en sortent comme le poussin sort de l'œuf. Les œuvres supérieures impliqueront toujours ce dégagement spontané de l'idée mère qui n'est pas sensible pour tout le monde. Je sais bien qu'en m'exprimant ainsi je m'expose aux attaques de tous ceux que la supériorité blesse, mais je n'en demeure pas moins persuadé que c'est en confessant la supériorité d'esprit qu'on élevera la moyenne de l'esprit humain, et non pas en tournant en dérision les esprits supérieurs. D'ailleurs je n'hésite pas à avancer que le livre du *Prince*, sans être une parabole, ne dit néanmoins son dernier mot qu'à celui qui sait que « la lettre tue, et l'esprit vivifie. »

Il importe aussi de ne jamais oublier dans quelles conditions *Le Prince* fut écrit, et nous allons le dire plus largement que nous ne l'avons dit plus haut, c'est-à-dire, en considérant non plus les circonstances particulières de la vie de l'auteur à cette époque, mais l'aspect général du temps.

CHAPITRE X

Du procédé et de la doctrine de Machiavel.

Parmi les diverses méthodes philosophiques, il en est une bien connue sous le nom de *méthode expérimentale*, et dont Bacon passe pour l'inventeur: c'est aller bien vite, car la plupart du temps les œuvres d'Aristote dénotent l'emploi et même une grande habitude de l'expérimentation. Il est incontestable néanmoins qu'à Bacon revient le mérite d'avoir perfectionné et popularisé cette méthode qui s'appelle la méthode expérimentale. Elle consiste à ne plus tenir aucun compte, sinon des travaux, du moins des systèmes antérieurs, et à demander aux résultats de l'expérience un ensemble de faits desquels on puisse induire les principes de l'univers, ni plus ni moins. Mais si l'on considère que le seul résultat positif qu'ait obtenu Bacon, est le divorce définitif de la philosophie avec l'aristo-

télisme, dont l'Europe fut si longtemps infestée, il est assez curieux de voir, je ne dirai pas l'adversaire, mais l'émule d'Aristote, affecter le même but qu'Aristote avait affecté lui-même : « Il faut admirer l'audace d'Aristote qui, poussé par l'impétuosité de son esprit de contradiction, et déclarant la guerre à toute l'antiquité, non-seulement inventa le nouveau langage de son art nouveau, mais s'efforça d'éteindre et de détruire toute l'antique philosophie tellement qu'il ne nomme jamais les vieux auteurs, et ne fait nulle mention de leurs doctrines [1]. » Or, tout en nommant volontiers les auteurs anciens, spécialement Aristote, pour lequel il professe la plus vive admiration, Bacon va comme lui, « à éteindre et à détruire toute l'antique philosophie, » en y substituant une philosophie nouvelle. Repoussant le dire de saint Paul que « qui augmente sa science augmente ses douleurs, » avec une hardiesse qu'il n'a pas toujours eue, le baron de Vérulam attend tout de la science, il proclame la légitimité du désir qu'a l'homme de « découvrir les immuables decrets et les lois inviolables de la nature. » C'est par le moyen de la science qu'il espère « marier l'esprit humain à l'univers, » comme il le dit avec une éloquence incomparable. La fin de la science telle qu'il la comprend « n'est pas d'inventer des arguments, mais des arts (par exemple une méthode) ; c'est d'inventer non des choses conformes aux principes, mais les principes mêmes; non

1. *De l'Accroissement et de la dignité des sciences,* liv. III, chap. IV.

des probabilités, mais des indications de procédé. » Mais il faut y aller avec une extrême prudence de manière « à faire germer les axiomes insensiblement par une marche tellement graduée, qu'on n'arrive qu'en dernier lieu aux principes généraux; » comment y arrivera-t-on ? par « l'induction qui est vraiment la forme de démonstration qui garantit les sens de toute erreur (ceci est fort contestable), qui suit de près la nature, qui est voisine de la pratique et va presque s'y mêler, » — cela est admirablement juste[1].

Mais que Machiavel ait appliqué la méthode expérimentale à l'histoire, cela n'est pas douteux.

Les faits historiques sont, et il s'agit non point de découvrir les lois en vertu desquelles ils sont, mais d'en extraire les préceptes de conduite en vertu

1. Bacon avait beaucoup lu Machiavel, il le nomme; outre cela il avait une connaissance approfondie de la politique de cette époque, notamment de celle de Clément VII, qu'il semble avoir étudiée dans Guichardin qui en fut un des agents les plus actifs. Comme Machiavel, Bacon mène de front la vie politique et la vie studieuse; comme Machiavel, Bacon s'élève à des hauteurs sublimes, pour tomber dans des contradictions choquantes. Cette analogie se retrouve jusque dans les détails de leur vie privée, l'ambition des places, les dettes, la disgrâce, le découragement amer des âmes d'élite. En revanche le style diffère : autant celui de l'Italien est simple, autant est redondant celui de l'Anglais. Ajoutons que les colères qu'a soulevées la hardiesse, pourtant bien tempérée, du chancelier, ne le cèdent point en violence et en aveuglement à celles qui assaillirent la mémoire du secrétaire. Telle est l'éternelle destinée du génie! N'importe, il fait son œuvre, et le jour vient où l'équitable postérité lui rend enfin justice.

desquels le prince empêchera la production des faits nuisibles à la sécurité et à la grandeur de son gouvernement, et favorisera la production des faits d'où doivent découler sa grandeur et sa force. Il y a donc toute une couche de faits historiques dont l'auteur ne recherchera pas la raison d'être, et de là une grave objection, sur laquelle je me réserve de revenir plus tard. En attendant, le procédé de Machiavel consiste à prendre isolément un certain nombre de faits historiques, et spécialement à faire résider les faits dignes d'attention dans les actes de conduite des grands hommes, actes qui d'ailleurs rentrent bien dans l'ordre des faits.

Par exemple, puisque les généraux successeurs d'Alexandre se maintinrent sans peine dans leurs nouvelles possessions, vu l'état politique du pays avant la conquête, et ne succombèrent qu'à leurs propres divisions, il est évident, dit Machiavel, que tous les conquérants se maintiendront aisément dans leurs acquisitions territoriales, qui trouveront le pays dans les conditions politiques où Alexandre le Grand a trouvé la Perse, une partie de l'Inde et de l'Égypte, c'est-à-dire abruties par le régime des satrapies ou le gouvernement des prêtres.

De même, puisque Agathocle qui ne pouvait parvenir à chasser les Carthaginois de la Sicile, n'eut qu'à se jeter sur l'Afrique pour lui dicter des lois, dont la première fut l'évacuation de sa patrie, donc un prince assiégé dans sa capitale, conclut Machiavel, n'a rien de mieux à faire que d'en faire autant qu'A-

gathocle, c'est-à-dire de porter la guerre sur le territoire ennemi [1].

Or, quand même serait-on un adversaire aussi fougueux et d'aussi mauvaise foi de la méthode expérimentale que le fut Joseph de Maistre, encore bien faudrait-il concéder ce point-là, à savoir : qu'en les conclusions susdites il y a beaucoup de vérité et que c'est un esprit supérieur qu'un esprit capable de recueillir et d'interpréter de cette façon un nombre de faits historiques assez considérable pour que l'ensemble des interprétations ainsi obtenues forme un manuel, contestable si l'on veut, mais complet, de conduite politique, à l'usage non-seulement des princes, mais de tout gouvernement régulier, indépendamment de la forme.

Cependant n'est-ce pas le cas de dire avec Guichardin « qu'il est sans doute fort périlleux de se gouverner d'après les exemples, si les raisons ne sont pas les mêmes non-seulement en général, mais jusque dans la particularité des choses, si l'on ne se règle avec la même prudence, et si, outre les mêmes raisons, la part de la fortune n'est pas la même [2] ? »

Or, si quelque érudit prenait un à un tous les faits interprétés par Machiavel, il lui serait facile d'opposer à chacun d'eux un fait semblable, ayant eu des conséquences contraires ; il ne lui faudrait

1. Ai-je besoin de dire que je force pour plus de clarté, sinon l'esprit, du moins la forme de l'interprétation machiavélique ? Ainsi employé, le procédé expérimental serait inadmissible.

2. Guicc., *Stor.*, lib. I, cap. III.

qu'un peu d'aide et beaucoup de temps, ce serait un travail à confier à quelques secrétaires intelligents.

En un mot, si l'on avait le loisir et que la chose en valût la peine, on ferait aisément pour Machiavel ce que Spinosa a fait pour l'Écriture dans le *Théologico-politique* : on critiquerait Machiavel par lui-même. Il est démontré de soi, ce me semble, qu'un pareil travail, qui a sa raison d'être relativement à un texte de l'importance qu'a le texte de l'Écriture, serait puéril relativement à un traité de politique, quelle qu'en soit l'importance.

Mais si j'ai su m'exprimer, on connaît le procédé de Machiavel. Le moment est venu d'en examiner l'avantage et les inconvénients.

L'avantage est facile à saisir, car en somme l'expérimentation n'est qu'un procédé de l'entendement, propre à le doter de cette qualité qui s'appelle l'expérience. Qui contestera la supériorité d'un homme expérimenté dans l'art de la guerre ou dans l'art d'écrire sur un conscrit ou sur un écolier? Il en est de même en toute chose, et comme un homme qui se piquerait d'écrire sur la politique sans avoir étudié l'histoire, ne pourrait qu'échouer, il faut convenir que plus on saura l'histoire, mieux on écrira sur la politique; cela revient à dire que l'idée est certainement juste de déduire les règles de la politique des faits de l'histoire, mais juste jusqu'à un certain point. C'est-à-dire à condition que les conséquences exprimées soient bien contenues dans le fait décrit, de telle sorte que l'interpréta-

tion en soit exacte, sans rien de plus, ni rien de moins, ce qui est déjà un résultat fort malaisé à obtenir [1], car s'il y a quelque chose de plus, on a le droit de refuser créance à ce que vous dites, vu que cela n'est pas prouvé ; de même, s'il y a quelque chose de moins, on est fondé à soutenir que ce quelque chose que vous négligez est justement ce qui infirmerait vos conclusions, si vous le preniez en considération.

Remarquez encore ceci ; c'est qu'en supposant un nombre aussi considérable qu'on voudra de faits historiques groupés par séries similaires, et l'expérience faite que chaque fait semblable a donné des conséquences semblables ; même alors, on ne pourrait tirer une règle de conduite politique de l'examen des conséquences et la donner pour absolue, sans témoigner en cela d'une précipitation plus ou moins marquée et nullement philosophique. Rien ne prouve en effet que votre examen n'ait pas omis quelque fait de nature à infirmer vos conclusions, et il est clair qu'il n'en faudrait pas plus pour les infirmer, en supposant à ce fait des conséquences contradictoires aux conséquences d'où vous auriez tiré vos conclusions. Rien ne prouve non plus qu'en l'ab-

1. « Si donc, dit Bacon dans l'ouvrage précité, les notions mêmes de l'esprit qui sont comme l'âme des mots et comme la base de tout l'édifice sont vagues, extraites des choses au hasard ou par une fausse méthode, si elles ne sont pas bien déterminées et suffisamment circonscrites, si enfin elles pèchent de mille manières, dès lors s'écroule tout l'édifice. » Quel exposé, mais aussi quelle critique de la méthode expérimentale !

sence même d'une omission de cette espèce, la série future des faits ne doive pas comporter un fait de nature à contredire vos conclusions. Que si l'on objectait qu'en partant de là on détruit le phénomène de la certitude, il serait facile de répondre. On répondrait que dans l'ordre moral les faits de certitude sont en petit nombre et qu'il n'y en a peut-être qu'un, notre existence : *cogito, ergo sum.* Que d'ailleurs dans l'ordre physique, on peut dire que les faits de certitude sont innombrables, vu que l'identité des résultats de l'expérimentation n'est pas contestable, et cela après que des expériences sans nombre ont été faites par des milliers d'hommes dans toutes les parties du monde.

Quand les physiciens nous apprennent que la lumière avançant par un même milieu, éther, air ou tout autre corps transparent, la propagation se fait suivant des lignes droites qu'on nomme rayons, attendu qu'ils partent d'un point luisant en tous sens, de même que les rayons d'un cercle ou d'un globe partent du centre, on doit les en croire, car il est aisé d'en faire l'expérience autant de fois qu'on voudra, sans jamais obtenir rien de contradictoire à cet énoncé. Mais, ajoutent les physiciens, les rayons lumineux peuvent souffrir quelque inflexion quand ils passent d'un milieu transparent dans un autre, et c'est ce qu'on nomme la réfraction de la lumière. Les physiciens disent encore que la réfraction dépend en partie de la diversité de deux milieux traversés par le rayon lumineux, et en partie de

son obliquité relativement à la surface réfringente, et que contrairement à ce qui se passe lors de l'incidence d'un corps solide sur un autre corps solide, qui le fait rebondir de manière que l'angle de réflexion soit égal à l'angle d'incidence, l'angle de réfraction de la lumière est plus grand ou plus petit que l'angle d'incidence, etc., etc. [1].

Mais tandis que le plus grand physicien du monde n'a rien à mettre sur la table pour contredire, en quoi que ce puisse être, ces énoncés de la physique, résultats de l'expérimentation, voilà que le premier venu contredirait au cours de la plume les résultats obtenus par l'application aux faits de l'histoire de la méthode expérimentale. N'est-ce pas dire que si la méthode expérimentale est la méthode absolument bonne des sciences physiques, elle n'est que relativement bonne pour les sciences morales ?

Remarquez enfin qu'en faisant de cette méthode l'emploi qu'en a fait Machiavel, vous vous efforcez de tirer l'absolu du relatif qui ne le peut contenir par cela même qu'il y est contenu. Vous prenez pour objet de vos expériences un certain nombre, et, comme je disais plus haut, une couche de faits historiques, mais vous les prenez tels quels, sans les définir. Or, on le demande, pouvez-vous vous vanter de connaître à fond l'ordre moral, dont vous ne connaissez pas à fond toutes les circonstances, et spécialement les origines? Cependant toute

1. Euler, *Lettres à une princesse allemande.*

la perspicacité de l'investigateur ne peut remonter au delà de la dernière origine ou tout au plus de la pénultième; et encore la définition de tous les faits qui se rattachent à ces deux origines ne pouvant être faite qu'imparfaitement, la définition des origines elles-mêmes ne pourra-t-elle être qu'imparfaite. Mais de faits imparfaitement définis, vous ne pouvez tirer que des conséquences imparfaites, en d'autres termes relatives. Donc, lorsque vous les donnez comme contenant la règle absolue de la politique, on est en droit de le nier !

Nous ne devons point oublier non plus que Machiavel, sentant la difficulté fastidieuse non moins que l'inanité d'expériences renouvelées, se contente, la plupart du temps, de choisir un fait qui lui paraît le plus saillant et le plus propre à en tirer un précepte quelconque de conduite politique. Qui ne sent là l'insuffisance du procédé? Et ne confine-t-il pas de bien près à l'empirisme[1]?

Mais de l'interprétation des faits historiques Machiavel tire une doctrine dont voici l'expression la plus simple; toute considération est subordonnée aux exigences de la raison d'État.

1. « Un homme de sens reconnaîtrait qu'une simple expérience ne saurait suffire à établir une règle générale, même dans des sciences beaucoup moins compliquées que la science du gouvernement; que depuis le commencement du monde il n'y a pas eu deux expériences faites dans des conditions exactement semblables et que la seule manière de tirer de l'histoire l'expérience civile, serait de comparer un nombre immense de cas. » Macaulay, *The history of England from the accession of James the Second.* Chap. VI.

Là est la grande objection, le reproche suprême, même pour certains hommes d'État, à commencer par Bacon, qui cite fort inopinément à ce propos des paroles attribuées au pape Pie V, et qui même y revient plus tard avec une insistance marquée. Mais il ne serait pas impossible d'opposer à l'autorité de Pie V et de son auxiliaire inattendu l'autorité de quelques hommes d'égale valeur au moins, ne fût-ce que Sixte-Quint ; d'ailleurs nous savons tout ce qu'une pareille question a de délicat, et avant d'y venir au point de vue général, nous prions qu'on veuille bien remarquer une chose en ce qui concerne Machiavel :

C'est qu'aux raisons qu'on a communément de préférer à tout le salut de l'État, se joignait chez lui une raison particulière d'un immense intérêt. A son sens — l'événement a prouvé combien il voyait juste — l'Italie ne pouvait secouer ce joug des barbares, *qui puait à tout le monde*, qu'en commençant par constituer dans son sein un État directeur du mouvement et destiné à absorber tous les autres. Mais comme il ne voyait de salut que dans la forte constitution de cet État, l'État, sa constitution, son importance, sa raison majeure, étaient devenus pour lui l'objet de préoccupations particulières, incessantes, tournées en obsessions pour ainsi dire : l'État, quel qu'il fût dans sa forme et jusque dans son origine, devenait à ses yeux chose respectable, par cela même qu'il était l'État ; l'État pour lui c'était le salut de la patrie ; et ce qu'il peut faire de confusion entre la

raison d'État proprement dite et les ambitions qui en prennent le masque, vient plutôt de l'ardeur de son patriotisme que d'une oblitération du sens moral, plus particulière à son temps et à laquelle il n'échappa pas complétement, bien qu'on ait fort exagéré la part qui lui en revient.

Fils de l'Italie du xve siècle, imbu de l'esprit de son époque, esprit fait de la férocité des âges barbares et de la dépravation des âges de décadence, éléments hétérogènes auxquels viennent se mêler, pour compléter l'amalgame, les exigences de la raison enfin victorieuse du moyen âge et cette ardente aspiration à la liberté qui bouleversera la hiérarchie féodale et jusqu'aux plus vieux trônes; représentant actif de cette politique municipale dont l'étroitesse, Machiavel le sait bien, fit le malheur de l'Italie en l'ouvrant mille fois à l'étranger pour la satisfaction de rancunes mortelles et d'ambitions insatiables; voyant Venise se débarrasser de ses généraux aussitôt qu'ils avaient vaincu; voyant l'Église, dans la personne du pape Alexandre VI, s'agrandir comme on sait; voyant Ferdinand d'Aragon fonder la grandeur de l'Espagne sur sa délivrance achetée au prix de tant de sang versé et des manœuvres d'une politique qui ne reculait devant rien; voyant la France vigoureuse de Louis XI se jeter sur l'Italie avec Charles VIII et Louis XII; voyant un neveu tuer son oncle pour s'emparer d'une obscure principauté et le Valentinois récompenser messire Rimiro d'Arco d'avoir pacifié la Romagne, en le fai-

sant mettre la nuit sur la place de Cesena, coupé en deux morceaux avec un couteau rouge à côté, pour que le peuple se crût vengé, le lendemain matin, dans le sang du ministre des cruautés ordonnées par le prince ; voyant Trivulce trahir l'Aragon, la France, ingrate envers Trivulce ; Louis XII s'abaissant devant les Borgia, tandis que Naples frémissait encore des cruautés de Ferdinand ; voyant Gaston de Foix massacrer la population désarmée de Brescia[1], voyant un Alphonse d'Este épouser une Borgia; à l'heure où tout croulait et dans la politique et dans la foi et dans la morale, Machiavel, je crois l'avoir dit, quoique honnête homme, fléchit quelquefois.

Il avait aussi ses passions personnelles ; tourmenté du génie des grandes affaires, il fallait ou composer avec le plus fort, ou n'être rien; il voulait être quelque chose. Rien ne le dégoûta du grand jeu des

1. L'empoisonnement était tellement passé dans les mœurs, qu'à propos de la mort de Jean Galeaz, qu'on croyait le résultat du poison, Guichardin a pu compter l'horreur qu'inspira cet événement au roi de France parmi les raisons qui le firent songer un instant à repasser les monts. « Il n'est pas invraisemblable que les ultramontains ignorant à peu près l'usage de la scélératesse qui consiste à empoisonner les hommes, crime si commun chez les Italiens, Charles et toute sa cour, non-seulement se défiaient du poison, mais en avaient le nom en horreur.» *Stor.*, lib. I, cap. III.

Plus tard, lors de l'entrevue qui eut lieu à Savonne entre Louis XII et Ferdinand d'Aragon, on fut extrêmement frappé du spectacle de ces deux rois qui s'avançaient l'un vers l'autre sans autre escorte que quelques courtisans, pour se rencontrer sur le pont d'un vaisseau de la flotte espagnole. Lorsque Ferdidand débarqua et vint passer quelques jours auprès du roi de

hommes ; ni les refus, ni les pires avanies, pas même la torture. Médicis lui rompit les os et il chanta Médicis, tel était son désir de rentrer dans la vie active.

Mais prétendre que la doctrine de la raison d'État soit de l'invention de Machiavel serait une absurdité, et je ne me donnerai pas le ridicule de la réfuter par des exemples tirés de l'histoire. D'abord ces exemples, qui sont innombrables, sont, pour les plus célèbres, présents à la pensée de tout le monde ; ensuite je crois, sous l'autorité de Bacon, qu'il ne faut pas faire de la politique une science d'érudition proprement dite ; je me bornerai à dire que la raison d'État a maintes fois inspiré et justifié des mesures exceptionnelles. Que les Eliacins du journalisme se détournent de cette doctrine avec horreur, il n'en est pas moins vrai qu'elle a été acceptée par des hommes compétents, et tout récemment par Macaulay : « Nous devons nous rappeler, dit-il, que

France, peu s'en manqua qu'on ne l'accusât de la dernière témérité, et assurément la chose parut admirable (Guicc., *Stor.*, lib. VII, chap. III). Rapproché des mœurs actuelles, cet épisode établit bien nettement la différence des temps, différence dont il résulte que les procédés sommaires de la politique d'autrefois sont à jamais répudiés entre princes, et conséquemment que certaines maximes de la politique de Machiavel sont sans danger de nos jours. Ce n'est donc que par une sorte de pruderie fort peu politique qu'on peut répudier au nom de la morale ce qu'il y a de bon chez lui. Signalons ici comme jetant un jour nouveau sur l'histoire d'Italie, entre autres ouvrages, ceux de de M. Alfred Reumont : *Bibliografia dei lavori publicati in Germania sulla storia d'Italia*, et *Della diplomazia Italiana dal secolo XIII al XVI*, sans oublier la *Diplomatie vénitienne*, de M. Armand Baschet.

les arguments sont faits d'une façon et les gouvernements d'une autre... On peut douter qu'en fait il y ait jamais eu de politique qui ait répondu exactement à son idée pure. Conformément à l'idée de la monarchie constitutionnelle, le prince règne et ne gouverne pas; cependant ce serait une grande erreur de croire que nos princes règnent purement et simplement sans jamais gouverner... Si l'on blâme Guillaume d'avoir été son propre plénipotentiaire à La Haye, on le loue d'avoir été son propre général en Irlande. En principe cependant, quelle distinction y a-t-il entre les deux? » Le même auteur dit aussi qu'en certaines choses, et notamment en politique, « une bonne action n'est pas aussi distincte d'une mauvaise que l'hexagone l'est du carré; il y a là une limite où le vice et la vertu s'évanouissent l'un dans l'autre : *There is a frontier where virtue and vice fade into each other* [1]. » Il dit aussi que de tout temps on a vu des hommes faire pour la réussite de leurs projets politiques ce qu'ils n'auraient assurément pas fait dans un intérêt particulier.

Le mot propre n'est pas prononcé, mais il est clair que l'auteur de ces remarques pleines de justesse n'a pas d'illusion sur les nécessités de la vie politique. Il ne l'est pas moins, heureusement, qu'elles ne sauraient plus entraîner de nos jours les mêmes abus, en même temps que le besoin des mesures d'exception tendra à se manifester de plus

1 *The history of England*. Chap. XVII, IX et XVIII.

en plus rarement, à mesure que le droit public sera mieux défini. Il est évident d'ailleurs que c'est là un de ces sujets sur lesquels on ne peut s'exprimer qu'avec réserve, et que sous prétexte de la raison d'État la patrie peut être asservie; mais la patrie peut aussi être sauvée au nom de la raison d'État et par les moyens qu'elle autorise; c'est ce que la Convention a fait pour la France, en affectant des pouvoirs excessifs en face des dangers d'une situation exceptionnelle. Enfin, s'il y avait là de quoi sourire, ne pourrait-on pas ajouter en souriant que le droit de recourir à la force en certains cas est un de ces droits que chaque parti refuse aux autres, quitte à en user pour son propre compte? Parfois même la raison d'État des clubs démagogiques éclate comme une bombe, on peut bien le dire.

Mais si vous prenez en considération les choses ci-dessus, ne vous semble-t-il pas que d'une part Machiavel n'ayant pas inventé la raison d'État, tandis que, d'autre part, la raison d'État justifie des partis blâmables sans elle, Machiavel esquive une partie du blâme dirigé contre lui en tant que sectateur déterminé de la raison d'État? Maintenant si l'on établit qu'en dépit de regrettables écarts, de confusions déplorables, Machiavel entendait la raison d'État comme l'ont entendue plusieurs honnêtes gens, que restera-t-il du reproche? Peu de chose.

En effet, la tyrannie ne peut subsister que sous la forme d'un gouvernement purement militaire, et Machiavel, dans l'*Art de la Guerre*, condamne for-

mellement les gouvernements militaires ; la tyrannie n'a pas de meilleur auxiliaire que les armées mercenaires et Machiavel les a vouées à l'exécration de la politique, pour y substituer les milices nationales. L'État bien constitué, bien administré par le pouvoir civil, et en l'absence de troupes mercenaires, quel crime épouvantable la raison d'État peut-elle engendrer?

Subsidiairement et pour choisir un correctif entre tous ceux qu'il a mis dans son œuvre, Machiavel a dit de Catherine Sforza : « Cependant, et dans cette circonstance et auparavant, il eût été bien plus sûr pour elle de n'être pas haïe du peuple que de bâtir des forteresses. Ces choses considérées.... je blâmerai quiconque, se fiant sur elles, estimera qu'il importe peu d'être haï du peuple[1]. » Faut-il déterminer le prix que Machiavel attachait à la liberté, par la puissance qu'il lui attribuait? Rien n'est plus facile : « Avez-vous observé combien, dans une ville qui a toujours vécu libre, le nom de la liberté est vivant? Il n'est force qui le dompte, longueur de temps qui le consume, mérite quelconque qui le balance... Que le temps ne suffise pas à consumer le nom de la liberté, c'est très-certain, car on voit souvent la ressaisir ceux qui ne l'ont jamais goûtée, et cela parce qu'en vertu du souvenir que leur avaient laissé leurs pères, ils l'aimaient[2]. »

1. *Le Prince,* chap. XX.
2. *Ist. fior.,* liv. II.

Je ne finirai pas sans m'expliquer sur l'indifférence de Machiavel en matière de forme de gouvernement. Je la crois d'un esprit politique en ce qui est du moins de la forme générale, car il importe beaucoup de ne point étendre cette indifférence au fonctionnement de l'institution dans ses détails; je veux dire par là que la monarchie ou la république peuvent être des formes de gouvernement également acceptables, en tant que bien organisées, chacune suivant son essence. Là est le principe de la politique qui pourrait s'appeler adhésive, et qui consisterait à prévenir la dissolution des États en prévenant la désagrégation des éléments dont ils se composent. Le groupement des opinions ne peut avoir lieu que par suite de concessions mutuelles, concessions qui ne peuvent provenir que d'une certaine indifférence en matière de forme de gouvernement.

Faut-il rappeler aussi que Machiavel donne au prince d'excellents conseils? Tellement qu'on l'a comparé à Bossuet! Laissons là cet attendrissement sentimental; l'évêque de Meaux médite sur l'éternité, le secrétaire de Florence sur la vie de tous les jours en ce qu'elle a de plus intense : le parallèle n'est pas possible.

Finalement il résulte de cette étude, en ce qui concerne la vie de Machiavel, que, si elle ne fut pas exempte de désordres, elle n'appelle aucun reproche impardonnable; en ce qui concerne son talent littéraire, que ce fut un talent de premier ordre; en ce qui concerne son talent d'historien, qu'il compte

parmi les plus grands ; en ce qui concerne son procédé, que c'est le procédé expérimental, que donc il se présente avec tous les avantages et tous les inconvénients du procédé expérimental appliqué à l'histoire, en même temps que les erreurs dans lesquelles il a précipité Machiavel ne sont pas pires que les erreurs dans lesquelles Bacon est tombé par suite de l'emploi du même procédé ; en ce qui concerne sa doctrine, que c'est la doctrine de la raison d'État, mais qu'il n'est pas l'inventeur de cette doctrine qui s'était produite bien avant lui dans l'ordre des faits ; que donc il n'a fait que la formuler en théorie, et que cette doctrine, avec quelque réserve qu'il la faille adopter, ne saurait être absolument rejetée non plus ; que subsidiairement Machiavel, tant par l'émission de conseils particuliers que par la réprobation du gouvernement militaire et des troupes mercenaires, a singulièrement corrigé l'expression de principes condamnables, en même temps que par là aussi il s'est purgé du reproche d'être un apôtre de la tyrannie.

De même en ce qui concerne l'effet produit sur les contemporains par la publication du *Prince* nous voyons : que ce livre n'a obtenu que des éloges ; que bien loin de s'être aliéné par là l'esprit public, comme l'a dit Varchi, Machiavel fut employé depuis cette publication par Léon X, par Clément VII ; qu'il resta en relations avec les hommes les plus considérables de son temps, à commencer par Vettori et Guichardin, sans oublier ni les Rucellai,

ni les Capponi, ni le spirituel et prudent Casavecchia, ce dont il suit que l'ouvrage étant conforme aux idées du temps, puisqu'il ne choquait personne, c'est bien au temps qu'il faut en attribuer le côté mauvais pour la plus grande partie.

En ce qui concerne les jugements divers que la postérité a portés de ce livre, nous voyons qu'ils sont les uns absurdes, les autres injustes ou obtus, les autres favorables. *Le Prince* et en général l'œuvre de Machiavel se présentent donc dans des conditions analogues à celles de plusieurs ouvrages éternels, qui peuvent être considérés comme les dépositaires de la sagesse humaine, et qui pourtant ne doivent être lus qu'avec une extrême circonspection, à commencer par la Bible, dont la lecture a même été formellement interdite par l'Église; cela soit dit sans comparaison, bien entendu.

De plus il est incontestable que Machiavel a proclamé le premier le principe des nationalités, le principe de l'unité, et sinon le principe de la souveraineté populaire, tel que nous le voyons fonctionner en France par le moyen du suffrage universel, et dans d'autres pays par le moyen du suffrage restreint, du moins la nécessité pour tout gouvernement de prendre les intérêts du peuple en grande considération. Il a pressenti que la liberté ne pouvait naître et se développer qu'à l'aide d'un pouvoir exécutif fortement constitué; il a demandé la suppression du pouvoir temporel des papes, aussi formellement qu'il pouvait le faire, en exposant élo-

quemment les résultats de ce pouvoir pour l'Italie. En un mot, si l'Europe démocratique se constitue conformément à ses véritables intérêts et aux données de la justice, elle sera constituée selon des principes émis par Machiavel et parmi lesquels compte le principe de l'unité politique. En somme, qui a vu le plus clair de celui qui a pressenti que l'Italie pouvait devenir une nation ou de celui qui a prétendu qu'elle n'était et ne pouvait être qu'une expression géographique? De ces deux politiques qu'elle est la plus humaine? De quel côté est le sentiment du droit? Le droit, c'est là que la politique moderne tend invinciblement et c'est en cela seul qu'elle peut adopter les enseignements du secrétaire des Offices.

Jugé sans préventions, Machiavel apparaît comme un écrivain de génie, qui, s'il ne s'est pas entièrement préservé des vices de son temps, l'a devancé par l'intuition de la politique libératrice dont il a ébauché en quelques traits la théorie, spécialement dans l'*Art de la Guerre.*

Ignorer un écrivain de cette valeur serait un tort pour l'homme d'État ou l'écrivain politique, l'adopter ou le repousser aveuglément serait une faute, l'admirer sous toute réserve est permis, et il est assurément injuste de le condamner sans l'entendre.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

LE PRINCE

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

Page 9, ligne 5, au lieu de *Roncevaux,* lisez *à Roncevaux.*
Page 28, ligne 25, au lieu de *Cardamone*, lisez *Cardamome.*
Page 35, ligne 23, au lieu de *Bernado,* lisez *Bernardo.*
Page 104, ligne 27, au lieu de *littere,* lisez *lettere.*
Page 132, ligne 21, au lieu de *ne l'en retire pas,* lisez *ne s'en retire pas.*
Page 297, ligne 33, au lieu de *persecutore,* lisez *persecutorem.*
Page 409, ligne 16, au lieu de *et d'avoir gardé*, lisez *d'avoir gardé.*

Saint-Germain. — Imprimerie L. TOINON et Cie.